This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

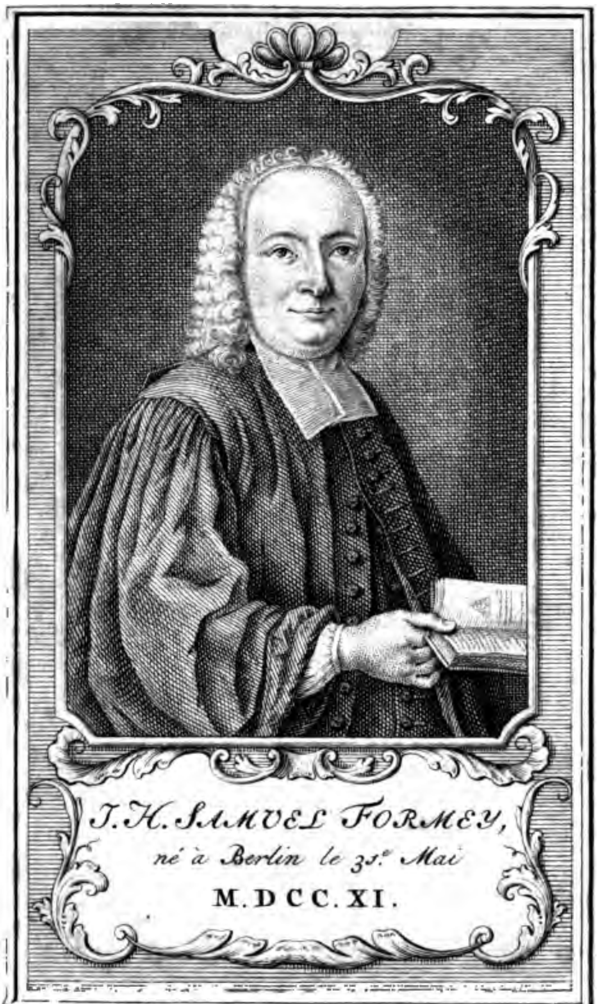
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Pellert pinxit *J. V. Schley. sculp*

MÉLANGES PHILOSOPHIQUES,

PAR

Mr. FORMEY.

TOME PRÉMIER.

À LEIDE,

De l'Imp. d'ELIE LUZAC, Fils
MDCCLIV.

265. k. 5.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

PRÉFACE.

Je donne au Public un Recueil de quelques Pièces, qui généralement parlant, seroient dignes de toute son attention, si l'exécution y répondoit au choix des matières. Je me persuade cependant qu'on y trouvera quelques idées plus distinctes que ne le sont celles qu'on a coutume d'employer en traitant les mêmes sujets. C'est au moins la principale chose que j'ai eu en vuë, laissant à d'autres les tresors de l'Erudition, ou les charmes de l'Eloquence, qu'ils ont l'avantage de posséder. J'ai tourné, & je tournerai constamment toute la culture que je suis en état de donner à mon esprit, du côté de la

Raiſon, & des ſecours qu'elle fournit pour le développement de ces prémières notions, qui, étant une fois éclaircies & fixées, nous guident dans toutes nos recherches.

Les desordres qui règnent dans les Sciences, viennent presque tous de ce qu'on y établit pour Principes, des Propoſitions auxquelles ce caractère ne convient point, ou de ce qu'on veut élever à la dignité de Principes généraux ce qui n'eſt vrai que dans des cas particuliers, ou conditionnels. Ceux qui tombent dans ces défauts, les éviteroient s'ils prenoient la peine de remonter jusqu'à une Science qu'ils ne mépriſent & ne tournent en ridicule que parce qu'ils ne l'ont pas étudiée; c'eſt la Métaphyſique, & en particulier l'Ontologie, qui eſt l'unique ſource de toutes les vérités, & d'où dépend l'entiè-

tière certitude de nos connoiſſances. Aucune autre Science, à quelque dégré qu'on y ſoit parvenu, aucune ſorte de Génie, quelque brillant ou heureux qu'il ſoit, ne peuvent ſuppléer à la privation de ce Guide: au contraire plus on excelle à ces autres égards, plus on fait d'écarts capitaux, dont on ne veut & ſouvent l'on ne peut revenir, parce que de fauſſes lueurs éclipſent la véritable lumière.

En commençant à m'appliquer à l'étude, je ne croyois pas qu'elle me conduiroit jusqu'où elle l'a fait; je ne penſois qu'à acquerir les connoiſſances néceſſaires pour remplir les charges que j'ai ſucceſſivement occupées; & c'eſt presque ſans m'en appercevoir que je me ſuis engagé à donner au Public des Ouvrages, trop imparfaits ſans doute pour lui être offerts. Cependant, comme je n'avois point

de prétentions, je n'ai pu être mécontent du succès de ces Ouvrages; il a même quelquefois de beaucoup surpassé mon attente, & je n'ai pu douter qu'on n'accordât à mes bonnes intentions l'accueil favorable que j'éprouvois. Ceux qui savent combien ma vie a été peu propre à la composition d'Ecrits travaillés & approfondis, s'étonneront peut-être encore que j'aie pu trouver assez de tems pour publier ceux qui me sont échapés. Avant l'âge de vingt ans j'ai été honoré d'une Vocation qui m'appelloit à des devoirs nombreux & pénibles; & depuis ce tems-là j'ai vu d'un côté mes occupations se multiplier, & de l'autre ma santé s'affoiblir, à un point qui m'auroit entièrement découragé, si l'habitude du travail contractée dès mon enfance, n'avoit fait en cette occasion un effet que j'ose

ap-

appeller prodigieux, & qui m'engage à la recommander à ceux qui entrent dans leur carrière, comme le plus grand avantage, la ressource la plus efficace, qu'ils puissent se procurer.

Une autre cause, qui seroit bien plus propre à me détourner de tout genre de travail destiné à paroitre sous les yeux du Public, c'est l'espèce de brigandage qui change si souvent la République des Lettres en une Arène de vils Gladiateurs. Un homme qui a des sentimens, ne peut voir sans en être navré, combien les Sciences sont deshonorées par les mauvais procedés & par les indignes manœuvres de ceux qui prétendent y tenir les prémiers rangs: un homme qui aime la paix, & la tranquille possession de l'estime des honnêtes gens, à laquelle seule il aspire, ne peut hazarder de se jet-

ter dans une mêlée, où l'on n'entend que des cris révoltans, & où les Combattans ſignalent leur fureur à chaque inſtant par de nouveaux excès. Si les Ecrits que je mets au jour, étoient le moins du monde propres à m'engager dans de ſemblables querelles, ils ne ſeroient jamais ſortis de mon Cabinet; mais bien aſſuré des vuës qui me les ont dictés, bien réſolu en même tems de recevoir avec reconnoiſſance les avis judicieux & utiles, & de ne rien répondre aux critiques paſſionnées & injuſtes, je ſuis fort tranquille ſur le ſort de ces Mélanges, me bornant à rapporter de plus en plus mes foibles efforts & ma vie toute entière au grand & unique but de mon exiſtence, afin d'en recueillir les heureux fruits dans le tems où tout ſera péſé à la Balance infaillible du Souverain Juge.

TABLE

des Ecrits contenus dans le prémier Tome.

I. *Les Preuves de l'Existence de Dieu ramenées aux Notions communes.* Pag. 1

II. *Examen de la Preuve qu'on tire des fins de la Nature pour établir l'Existence de Dieu.* 43

III. *Réflexions sur la Liberté.* 77

IV. *Essai sur le Sommeil.* 117

V. *Essai sur les Songes.* 159

VI. *Dissertation sur le Meurtre volontaire de soi-même.* 187

VII. *Examen de l'usure suivant les Principes du Droit naturel.* 215

VIII. *Recherches sur les Elémens de la matière.* 241

IX. *Considérations sur les Elémens des Corps, traduites de l'Allemand, avec les Observations de divers Auteurs.* 357

X. *Lettre de Mgr. le Chancelier* DAGUESSEAU *sur l'Ouvrage précedent, avec la Réponse de l'Auteur.* 421

XI. *Addition.* 446

LES

EXAMEN
DES
PREUVES
DE
L'EXISTENCE DE DIEU.

LES PREUVES
DE
L'EXISTENCE DE DIEU,
Ramenées aux
NOTIONS COMMUNES.

LES deux grands objets vers lesquels notre Ame se porte invinciblement, sont la Vérité & le Bonheur. Notre tâche ici-bas consiste à les démêler, parmi les apparences & les illusions dont nous sommes environnés. On sait quelle est la conduite du gros des hommes à cet égard. Ils se

paient de tout ce qui s'annonce à eux sur le pié de Vrai & de Bon ; ils adoptent l'un, ils s'efforcent de jouïr de l'autre; ils se croient arrivés au but pour lequel ils ont été formés, lorsque leur Esprit est rempli d'un certain nombre de notions confuses, & que leur Corps est successivement affecté par des sensations agréables. Personne n'ignore quelle est l'issuë de cet état; il suffit de renvoyer à l'Expérience, & de jetter un coup d'oeil autour de soi, pour appercevoir des Mondains détrompés.

Ce n'est pas à dire que ce qu'on nomme par une espèce de mépris *le Vulgaire*, soit seul capable de ces égaremens. Le titre de Savant est, pour ainsi dire, l'Enseigne du Savoir; mais de ce que l'on nomme Savoir à la véritable Science, il y a encore bien loin. Un grand amas de connoissances ne suppose pas toujours des idées distinctes; c'est beaucoup qu'il n'y soit pas un obstacle. Le Savant, pour soutenir son titre, va plus vîte dans la route de l'erreur, que l'homme sans lettres; il entasse rapidement notions sur notions, mais c'est l'entassement des Montagnes par les Géans de la Fable ; un coup de foudre de Jupiter, un rayon de l'évidence dissipe tout en éclats. Ainsi, ceux qui croient que la vérité défigurée par l'ignorance, par la superstition, par toutes les fausses idées du Peuple, se trouve au moins dans le cerveau des Savans, comme dans une espèce de

Ma-

Magazin, où rien ne l'altère, jugent à-peu-près aussi solidement, que ceux qui se persuadent, qu'un manteau, ou un froc, & de grandes apparences de devotion & de mortification, recèlent infailliblement toutes les vertus Morales & Chrétiennes.

Si je voulois examiner d'où procède ce défaut de Sciences réelles & solides dans le monde, j'entreprendrois un travail presque immense. Il faudroit passer en revuë les causes intérieures & extérieures du peu de progrès de nos connoissances ; il faudroit examiner les préjugés de toute espèce qui nous obsèdent, les passions qui nous tyrannisent, les distractions qui nous éloignent du but, la paresse qui nous lie les mains & nous plonge dans l'inaction. Mais je ne veux toucher qu'une cause de confusion dans nos idées, & d'erreur dans nos jugemens ; c'est celle que le titre de ce Discours indique en quelque sorte. Elle consiste en ce que nous ne prenons aucun soin de ramener les preuves que nous adoptons, & les raisonnemens que nous formons, aux prémiers Principes de nos connoissances, à ces notions communes, qui peuvent seules produire l'évidence, & nous amener à une pleine conviction. On vit à cet égard véritablement au jour la journée. Quand on croit tenir une vérité, avoir découvert une nouvelle preuve, on la met en ligne de compte avec les autres, pour s'en servir au besoin, sans voir d'où découle cette veri-

té, à quoi cet argument tient, ſans en débrouiller l'extraction, & lui faire faire, ſi je puis ainſi parler, ſes preuves. De-là vient que la Théologie, la Philoſophie, & preſque toutes les Sciences, excepté les Mathématiques, ne ſont devenuës des Syſtèmes que ſi tard, & de nos jours; car, quoiqu'elles en portaſſent auparavant le nom, ce n'étoient que des titres découſus, des raiſonnemens ſur diverſes Queſtions, où l'on ſe ſervoit du Principe le plus voiſin que l'on trouvoit ſous ſa main, ſans ſe mettre en peine ſi ce Principe étoit démontré, ni d'où il tiroit ſa démonſtration. En tenant cette conduite, il eſt impoſſible d'arriver à des Théories, d'enchaîner entre elles toutes les Propoſitions d'une Science, en les ſubordonnant à certains Axiomes, à certaines vérités primitives, qui entrent en qualité de Principes dans toutes les démonſtrations de cette Science, & qui, par le fil de conſéquences légitimes, mènent l'eſprit humain auſſi loin qu'il peut aller. Toute étude, qui n'eſt pas conforme à

(*) *Medit.* p. 7.

(†) Je crois que c'eſt là le ſeul projet Encyclopédique qui ſoit poſſible; & les difficultés qu'éprouve actuellement l'exécution du grand Ouvrage qu'on a intitulé *Encyclopédie*, en font foi. Je ſai bien que la plupart de ces difficultés ont des cauſes externes; mais en examinant attentivement la nature de l'entrepriſe,

à ce plan, quelque honneur qu'elle puiſſe faire dans le monde, ne conduit à rien. Si les Mathématiciens ont paſſé pendant tant de ſiècles pour les ſeuls dépoſitaires de la certitude, c'eſt que leur Science étoit en effet la ſeule qui eût des Principes incontestables, & qui ne les perdît jamais de vuë. Si *Des-Cartes* a fait les prémiers pas, & les pas eſſentiels, dans la réformation de la Philoſophie, c'eſt que „ ſa principale étude a été, comme il le dit lui-même, (*) de rechercher certaines vérités „ très-ſimples, qui étant nées avec nous, „ ne ſont pas plutôt apperçuës, qu'on penſe ne les avoir jamais ignorées. " Si de grands Philoſophes modernes travaillent avec ſuccès à réünir toutes les parties de la Philoſophie, d'une manière qui en faſſe cette *Encyclopédie* (†) tant déſirée, c'eſt qu'ils ont pris ſoin de remonter jusqu'aux prémiers Principes de la certitude de nos connoiſſances, & de les placer à la tête de la Métaphyſique, pour en faire le fondement inébranlable de toutes leurs Démonſtra-

ſe, on en découvre d'internes, très-fortes, & peut-être inſurmontables. La liaiſon des matériaux ne peut avoir le dégré d'exactitude qu'exige un Tout de cette nature; & la diverſité du tour d'esprit de ceux qui fourniſſent ces matériaux, les rend encore plus dés-aſſortiſſans.

ſtrations. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on n'ait pu en venir là que fort tard. Ce n'eſt pas que les prémières notions de la Métaphiſique ſoient moins claires, & graveés en caractères moins ineffaçables dans nos esprits, que celles des Mathématiques. Mais elles ſont plus difficiles à découvrir, parce qu'elles ont eu de tout tems, & qu'elles ont encore aujourd'hui, à combattre les plus rédoutables ennemis de toute vérité, les ſens & l'imagination, qui offusquent ces vérités dans la plupart des hommes, des Philoſophes-mêmes, & qui arrêtent notre aſſentiment. Ajoutez qu'il ne découle des vérités Mathématiques aucune conſéquence, qui intéreſſe notre coeur & nos paſſions; au-lieu qu'il n'en eſt pas de même des notions Métaphyſiques, qui influent néceſſairement ſur la Théologie naturelle, & ſur la Morale. Ce qui fait qu'on enviſage différemment ces Principes, & les vérités qui en naiſſent, c'eſt que l'intérêt qu'on prend dans les unes, ne ſe trouve pas dans les autres.

La Vérité & le Bonheur ſont deux choſes unies d'un lien indiſſoluble. L'ouvrage de notre perfection eſt un Tout, composé de ces deux parties eſſentielles, dont l'une ne ſauroit exiſter ſans l'autre. Je vais même plus loin, & je dis que la Vérité eſt le Principe du Bonheur, que c'eſt la prémière idée de notre perfection, par laquelle la ſeconde eſt déterminée. En effet, c'eſt la ré-

réflexion qui fait tout le prix du Bonheur, ou plutôt, qui en fait l'essence-même, comme le justifie la comparaison de l'homme avec les animaux. Plus donc cette réflexion devient distincte, épurée, analysée, plus notre félicité s'accroît. Les Mondains ont raison de dire qu'il ne faut pas creuser, approfondir, s'appésantir en quelque sorte sur les plaisirs de la vie, & que tous ces rafinemens ne servent qu'à les gâter & à les faire évanouïr. Rien de plus vrai. Mais ils prononcent par-là leur propre condamnation; ils font un aveu authentique que leur bonheur n'est qu'une ombre, vuide de réalité, & qu'ils ne font qu'effleurer la surface des objets, dans lesquels ils placent leur félicité. Au contraire, les biens réels, & les plaisirs solides, ne demandent que la pierre de touche de l'examen & de la réflexion. A leur égard, chaque pas vers la Vérité est nécessairement un pas vers le Bonheur.

S'il y a quelque vérité, dont la liaison avec le Bonheur soit d'une évidence incontestable, c'est assurément le Dogme capital de l'Existence de Dieu. Nous trouvons dans cet Etre des Etres tout ce qui est digne d'occuper notre esprit, tout ce qui est capable de remplir notre cœur. On l'a dit mille fois, on ne sauroit trop le redire. Ainsi, travailler à mettre les preuves de l'Existence de Dieu dans un jour complet, c'est travailler au bonheur du

Il y a plusieurs causes de ces égaremens. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans aucun détail là-dessus. Je crois avoir déjà insinué le grand obstacle, c'est la liaison des devoirs avec les vérités. On rejette celles-ci, de peur d'être obligé d'adopter ceux-là, sur le pié de conséquences nécessaires. Sans cela rien n'arrêteroit ; & s'il étoit possible que la connoissance de Dieu ne nous obligeât à rien, & n'influât point sur notre conduite, elle n'auroit jamais été un sujet de contestation parmi les hommes. Car quelle difficulté y a-t-il à reconnoitre l'Existence de Dieu? Tout ce que Dieu fait le prouve; tout ce que les hommes & les animaux font, le prouve; tout ce que nous pensons, tout ce que nous voyons, tout ce que nous sentons, le prouve. En un mot, il n'y a rien qui ne le prouve, ou ne puisse le prouver à des

venitur, quid sit, quod natura spectet extremum in bonis, quod in malis ultimum, quo referenda sint officia, quæ degendæ ætatis ratio deligenda. Il sembleroit, en lisant ces belles paroles, qu'une Science, dont on connoit depuis si longtems l'importance, devroit avoir été cultivée, de maniére à se trouver présentement au plus haut période de sa perfection. Le P. *Malebranche* va nous en instruire. „ Il n'y a „ point, *dit-il*, de Science qui ait tant de „ rapport à nous que la Morale, c'est celle „ qui nous apprend tous nos devoirs; ce que „ nous

des esprits attentifs, & qui s'appliquent sérieusement à la connoitre.

On a pris cependant de nos jours tous les soins possibles pour mettre les preuves de l'Existence de Dieu dans un dégré d'évidence, qui fermât pour jamais la bouche aux Incrédules. La matière a été traitée *ex professo* par les plus habiles Auteurs, & il n'y a point d'ordre de preuve, qui n'ait été manié, & poussé avec succès. La Métaphysique & la Physique se sont disputées la gloire de fournir les armes les plus fortes. Et tous les grands-hommes, qui se sont signalés dans cette noble carrière, méritent assurément les plus justes éloges. Néanmoins une chose à laquelle il me semble qu'on n'a pas fait assez d'attention, c'est que l'on ne doit pas tant compter sur le nombre des preuves, que sur leur force. Jusqu'à présent on a presque pris la route con-

„ nous devons à Dieu, à notre Prince, à nos „ Parens, à nos Amis, & généralement à tout „ ce qui nous environne: elle nous enseigne „ même le chemin qu'il faut suivre pour devenir éternellement heureux; & tous les „ hommes sont dans une obligation essentielle, ou plutôt dans une nécessité indispensable, de s'y soumettre uniquement. Cependant il y a six mille ans qu'il y a des „ hommes, & cette Science est encore imparfaite." *Recherch. de la Vér.* S. IV. Ch. 2.

contraire; & contens de multiplier les argumens, les Philoſophes ne ſe ſont pas attachés, autant qu'ils l'auroient dû, à déveloper & à analyſer les preuves ordinaires de l'Exiſtence de Dieu, de manière à les ramener aux prémières notions, qui étant les ſeules évidentes par elles-mêmes, font réjaillir leur évidence ſur les vérités qu'on en déduit par des conſéquences légitimes. C'eſt là pourtant, j'oſe le dire, en quoi conſiſte tout l'art de démontrer; c'eſt le ſeul moyen de changer nos idées confuſes en idées diſtinctes, & nos probabilités en Axiomes. Car toute démonſtration n'eſt autre choſe que le dévelopement de la notion à laquelle répond, & d'où dépend, la Propoſition qu'on veut démontrer. Avant ce dévelopement, il n'étoit pas manifeſte que la Propoſition fût contenuë dans ſon Principe; on le prouve, & par-là même on démontre. Mais cela ne ſauroit avoir lieu, tant que la notion commune demeure confuſe. Ceux qui prétendent que les notions communes confuſes ſuffiſent dans les Sciences, parce qu'on peut s'y borner dans le cours ordinaire de la vie, font une très-mauvaiſe induction, ignorant ſans doute que dans les Sciences, une conſéquence ſe déduit de l'autre, & qu'on arrive par une longue chaîne de raiſonnemens à la dernière, dont on ne peut connoitre la force & la valeur, qu'autant qu'on a des idées diſtinctes & déterminées de toutes les Pro-

positions, qui ont formé les raisonnemens, dont elle est le resultat; tout comme l'on ne peut savoir à combien monte le Trésor d'un Roi, si l'on ne connoit le nombre des sacs, ou coffres, qui s'y trouvent, avec la quantité & le prix des espèces contenuës dans chacun de ces sacs, ou coffres.

Si après cela l'on s'étonne que cette grande route ne soit pas la plus battuë, je ferai quelques remarques qui diminuëront cet étonnement. La prémière, c'est qu'elle ne s'accorde pas avec l'inclination des hommes, qui ont naturellement du mépris pour les choses qui semblent faciles, & qui n'aiment pas à s'arrêter longtems à la considération des idées simples. L'expérience vient ensuite leur apprendre, que la connoissance la plus exacte des choses ordinaires ne donne point de considération dans le monde, & que celle des choses misterieuses & extraordinaires, quelque confuse & imparfaite qu'elle puisse être, attire toujours l'estime & le respect de ceux qui se font volontiers une haute idée de ce qu'ils n'entendent pas; motif déterminant pour la vanité inhérente à tout homme, & dominante dans le Savant. C'est ainsi qu'une infinité de gens perdent le sens commun, parce qu'ils veulent le passer. Je remarque ensuite, qu'en général la Métaphysique est une Science abstraite qui ne flatte point les sens, & dans laquelle toute Ame imbuë des goûts & des ha-

habitudes ordinaires, n'éprouve aucun plaisir. C'est ce qui fait que cette Science est fort négligée, & que l'on trouve souvent des personnes assez stupides pour nier hardiment les notions communes. Ils ne les ont jamais considérées d'une vuë assez fixe, & assez nette, pour en découvrir clairement la vérité, & ils ont fait quelque-fois des expériences qui les ont faussement convaincu, que quelques-unes de ces notions n'étoient pas vraies. Pour débrouiller & rectifier tout cela, il faudroit des efforts dont ils ne sont pas capables, par la longueur des habitudes contraires qu'ils ont contractées, ou qu'ils refusent de faire, parce qu'ils croient qu'il n'y a point de proportion entre le travail & la recompense.

QUELLE autre source de l'évidence pourrions-nous cependant concevoir, que cette analyse, qui ramène toutes les vérités subordonées, & dépendantes, à celles d'où elles découlent ? L'ordre Géométrique, qu'on a toujours regardé comme la marche la plus sure de l'esprit humain, n'est pas autre chose. Il consiste à faire naître, pour ainsi dire, les Propositions les unes des autres, à en dresser une espèce de Généalogie, qui les lie toutes entre elles, qui les rappelle à une même origine, & qui les fasse distinguer par le rang qu'elles doivent tenir dans la suite non-interrompuë de leur génération. C'est par-

là

là qu'on peut faire sentir ce que c'est que l'évidence, & par quel moyen on la discerne des autres états de l'Ame, où l'assentiment qu'elle accorde n'est qu'une simple persuasion. Et après avoir saisi cette évidence dans les Axiomes, dans les notions communes, on peut la conserver dans toute la suite d'un long raisonnement, & la porter jusques dans les conséquences les plus éloignées des Principes où on l'a puisée. Il n'y a point d'autre voie d'arriver à l'exemtion parfaite de tout doute, il n'y a point d'autre caractère distinctif de la Démonstration. A' la faveur de cette méthode, on a conduit les connoissances les plus sublimes à ces Théories, qui, plus elles sont générales, plus elles coïncident avec les Principes du sens commun. La profondeur de l'esprit humain n'est, à proprement parler, que ce talent de réduire les idées distinctes à d'autres encore plus simples & plus nettes, jusqu'à ce qu'on ait atteint la dernière résolution possible à notre Entendement. Qui verroit à quel point chaque homme a poussé cette analyse, auroit, pour ainsi dire, l'Echelle graduée de tous les esprits.

On m'objectera peut-être, que les Notions communes peuvent être un Principe d'erreur, tout comme de vérité ; & l'on m'alléguera l'exemple des Athées eux-mêmes, qui y ont recours dans leurs Hypothèses. N'est-ce pas en effet par l'Axiome,

me, *Ex nihilo nihil fit*; qu'ils prouvent l'impossibilité de la Création? Mais de quel droit confondra-t-on l'usage des notions communes avec leur abus? Si les Athées forment de semblables Sophismes, n'est-ce pas au contraire uniquement, faute d'avoir débrouillé les notions communes? Dans le cas, par exemple, dont il s'agit ici, qu'est-ce qui les jette dans l'erreur, sinon qu'ils confondent mal à propos le Fini avec l'Infini? Il est bien vrai que dans la Nature, dans les opérations des Etres finis, tous les effets, toutes les modifications, exigent un sujet préexistent. Mais quelle conséquence y a-t-il de-là aux effets de la puissance infinie de l'Etre suprême? Quelle contradiction peut-on découvrir dans l'assertion, que Dieu a donné l'existence à ce qui n'étoit que possible? Ne seroit-ce pas plutôt une extravagance de soutenir, que l'on comprend parfaitement la nature de l'Etre indépendant, immuable, éternel, infini, une témérité de vouloir mesurer son action à celle d'un Etre fini? Ou bien, est-on en droit de nier l'action de cet Etre, parce qu'on ne peut pas s'en former une idée distincte? Mais il y a encore là-dedans quelques idées qui demandent un peu plus de dévelopement; & je crois pouvoir m'y arrêter, sans faire une digression étrangère à mon sujet.

IL y a deux manières de concevoir l'Infini,

fini, totalement différentes l'une de l'autre. La prémière est le fruit de notre imagination, lorsque, par une addition continuelle du Fini, elle forme une espèce de phantôme d'Infini, qui n'est autre chose que l'épuisement de notre faculté d'imaginer, & qui ne nous élève point à l'idée de perfections supérieures à celles des Etres finis, qui ont servi de matériaux à notre prétendu Infini. Voilà la notion souverainement confuse, à laquelle les Athées acquiescent, & d'où ils infèrent, que l'Etre infini ne peut produire que des effets analogues à ceux qu'on observe dans les choses finies, & qu'ainsi la Création, qui est au-dessus de toutes les forces finies, excède pareillement celles de Dieu-même. Ils auroient raison, si c'étoit là l'idée réelle de l'Infini; il ne pourroit y avoir dans l'assemblage infini des choses finies, (au cas qu'on admît cette supposition, malgré la contradiction qu'elle implique,) il ne pourroit, dis-je, y avoir que des forces dont la raison fût contenuë dans les parties d'un semblable Tout.

FAUT-IL un grand effort de pénétration, pour s'appercevoir qu'il n'y a dans tout cela qu'une manœuvre arbitraire, une pure fiction que notre Ame peut se former, mais à laquelle elle ne sauroit donner aucune existence hors de nos idées? La notion de l'Etre réellement infini s'acquiert d'une toute autre manière; & bien loin

loin que ce soit en ajoutant continuellement, & en amplifiant à perte de vuë, les propriétés que nous remarquons en nous-mêmes, & dans les objets qui nous environnent, il faut au contraire prendre le contrepié, & attribuër à l'Etre indépendant des propriétés, diamétralement opposées à celles que nous présentent les choses dépendantes. Voilà donc précisement l'endroit où les Athées sont en défaut. Ils ne sentent pas combien il est absurde de se représenter l'Infini & l'Indépendant, comme l'amas d'une infinité de choses dépendantes & finies. Cela n'est pas moins contradictoire, qu'il le seroit de dire, que les ténèbres forment la lumière, ou que la Science resulte de l'ignorance. Déifier l'Univers, c'est précisement affirmer la même chose. Après cela que les Athées reflêchissent, s'ils ont bonne grace de se moquer des Idolâtres. N'ont-ils pas tous au fonds une erreur commune, & qui dérive d'une même source; c'est d'attribuër à l'Etre suprême des imperfections, qui ne sont que des suites nécessaires de la dépendance, & des limites essentielles aux Etres finis & contingens? Oui, toute la différence qu'il y a entre les deux hypothèses, c'est que celle de l'Athée forme la souveraine perfection, l'infinité & l'indépendance, de l'assemblage des Etres imparfaits, finis & dépendans; au-lieu que celle de l'Idolâtre change la gloire de cet Etre en des

Ima-

Images, qui repréſentent des hommes mortels, des oiſeaux, des bêtes à quatre piés, des reptiles, &c. Il paroit bien difficile de déterminer, quelle eſt l'opinion la moins déraiſonnable. Si l'Infini réel conſiſte dans la multitude des choſes finies, un animal, un inſecte, un brin d'herbe, auront les mêmes prétentions aux caractères & aux prérogatives de l'Infini, que l'Univers entier.

N'ABANDONNONS pas encore ce ſujet; il eſt trop important, pour ne pas le déveloper, autant qu'il nous eſt poſſible. Nous avons dit, que pour former la véritable idée de l'Etre ſuprême, nous devons lui attribuër des propriétés diamétralement oppoſées à celles qui ſe trouvent en nous-mêmes, & dans les objets qui nous environnent. Pour s'en convaincre, il faut employer le ſecours de ces notions communes, par leſquelles nous découvrons l'oppoſition qui règne entre certaines choſes. Telles ſont d'abord, de l'aveu de tout le monde, les notions du ſavoir & de l'ignorance, de la joie & de la triſteſſe, de la lumière & des ténèbres, de la vie & de la mort. Il eſt manifeſte que l'une de ces idées renferme toujours la négation de celle qui lui eſt oppoſée. Mais outre celles-là, il y en a beaucoup d'autres, qu'on n'a pas coutume de regarder comme auſſi deſtructives l'une de l'autre, & qui ne le paroitront pourtant pas moins, ſi on les exa-

examine avec l'attention convenable. Je mêts de ce nombre les notions du fini & de l'infini, du contingent & du nécessaire, du muable & de l'immuable, du tems & de l'éternité, de la dépendance & de l'indépendance. Toutes ces idées sont certainement dans la plus grande opposition que l'on puisse concevoir; & il est surprenant que les hommes aïent pu pousser l'illusion jusqu'au point de les confondre, & de les allier dans la notion d'un même sujet; comme si la prémière loi des Essences, que nous formons par des déterminations arbitraires, n'étoit pas de n'y point faire entrer de qualités vraiment opposées.

PRENONS pour exemple la dépendance & l'indépendance. Nous concevons bien clairement la dépendance, pour peu que nous refléchissions sur l'expérience journalière que nous fournissent nos besoins. Nous ne saurions nous passer de l'air que nous respirons, des alimens qui nous nourrissent, nous sommes dans une liaison constante, & dans un commerce intime, avec une infinité d'Etres animés & inanimés, qui peuvent nous affecter d'une manière agréa-

(*) Ainsi la Toute-Science n'est point l'amas le plus complet de toutes les connoissances que nous pouvons observer dans les Etres finis, c'est une manière de connoitre & de se représenter les choses, essentiellement différente de toutes nos idées, & de toutes nos connois-

agréable. Comment formons-nous l'idée de l'Etre indépendant, & suffisant à soi-même, si ce n'est en écartant toutes ces liaisons qui forment la dépendance ? Un tel Etre ne sauroit rien perdre, ni rien acquerir. Il n'a point ces limites, dont les variations nous font passer continuellement d'un état à un autre. Ne tenant son existence de qui que ce soit, il est absolument impossible qu'aucune chose ait commencé en lui. Par conséquent il n'est susceptible d'aucun changement, d'aucune succession, puisque tout état successif aïant sa raison dans le précedent, celui-là dans un autre, & ainsi de suite, cela suppose nécessairement des limites, & un commencement.

Aprè's cela, rien de plus aisé que de se convaincre, que tous les attributs de cet Etre sont des suites de la nécessité de son existence, de son indépendance absoluë. Mais à mesure que nous arriverons à la notion de quelqu'un de ses attributs, (*) on découvrira de plus en plus la vérité de ce que nous soutenons ici ; c'est que ces notions ne se forment que par opposition avec celles que nous avons tirées des réflexions

noissances: la Toute-Puissance n'est point l'amas de toutes les forces connuës & observées dans la Nature; c'est un Principe d'action essentiellement différent de celui des actions finies; & de même des autres attributs.

flexions que nous faisons sur nous-mêmes, & sur les autres Etres. Il est bien vrai que ces réflexions étant le fondement de tous nos jugemens & de tous nos raisonnemens, la source des notions des genres & des espèces, il s'ensuivra de-là que l'idée de l'Etre suprême est trop élevée & trop sublime, pour que nous puissions en acquerir une connoissance parfaite. Bien loin de desavouër cette conséquence, nous l'adoptons avec plaisir, & nous reconnoissons que la manière dont l'esprit humain peut concevoir la Divinité, n'a pas plus de proportion avec son objet, qu'une goûte d'eau avec l'Ocean; desorte que l'Existence & les perfections de Dieu seront éternellement incommensurables à toutes nos facultés, incompréhensibles à tous les Etres finis, quelque progrès qu'on suppose dans le dégré de leurs connoissances. C'est précisement ce qui nous ramène aux Conclusions que nous avons en vuë, savoir, que les idées fausses & confuses que les Athées se plaisent à concevoir de cet Etre, faute de remonter jusqu'aux prémières notions, ne peuvent les autoriser, ni à nier la possibilité de la Création, ni en général à déterminer quoi que ce soit de positif au sujet de la Divinité, de ses attributs & de ses opérations, par analogie avec les choses finies.

GARDONS-NOUS cependant d'en conclurre, que l'idée de Dieu nous soit inutile,

le, & que ſous prétexte que nous ſommes ainſi arrêtés par les limites de notre eſprit, il ne faille donner aucun ſoin à l'épurer & à l'approfondir. L'idée que nous pouvons avoir de l'Etre ſuprême, eſt proportionnée à notre état; elle ſuffit pour nous préſerver des erreurs groſſières, & nous inſpirer les ſentimens qui lui ſont dûs. De ce qu'il reſtera toujours dans la notion du prémier Etre des profondeurs inacceſſibles pour nous, inférer que nous ne pouvons en rien connoitre, c'eſt affirmer qu'il n'y a point de différence entre les ténèbres complettes de l'ignorance, & les lueurs d'une ſcience imparfaite. Mais revenons à notre ſujet, & après avoir reproché à l'Athée qu'il néglige de remonter aux notions communes, d'où ſes raiſonnemens découlent, préſentons lui un eſſai de la manière dont on peut ſe ſervir avec fruit de ces notions.

On les nomme *communes*, parce qu'elles exiſtent effectivement dans toutes les Créatures humaines, & même dans tous les Etres intelligens, n'étant pas poſſible que ce qui ſert à l'un de Principe, & dont il s'eſt aſſuré par la voie de la Démonſtration, ſoit trouvé vuide de ſens, ou faux, par un autre. Depuis le dernier des Etres intelligens jusqu'au prémier, il n'y a donc abſolument de différence que dans le développement des notions communes. Un Païſan, qui ne connoit que ſes bœufs & ſa charruë, & qui n'a jamais penſé à la

Géométrie, ne peut aſſurément ſe faire une idée des connoiſſances ſublimes, auxquelles Newton s'eſt élevé dans cette Science. „ J'ai vu, dit Mr. *de Maupertuis*, (*) ces Peuples qui habitent les „ dernières contrées du Monde vers le Pole „ Arctique, à qui l'intempérie du Ciel ne „ laiſſe, ni le loiſir, ni la tranquillité, „ néceſſaires pour cultiver & multiplier „ leurs idées; ſans ceſſe occupés à ſe dé- „ fendre d'un froid mortel, ou à chercher „ dans les forêts, dequoi ſoutenir une mi- „ ſérable vie; leur eſprit eſt auſſi ſtupide, „ que leur corps eſt difforme; ils connois- „ ſent à peine les choſes les plus commu- „ nes. Combien de nouvelles idées au- „ roit-il fallu leur donner, pour leur faire „ entendre que ce que nous étions venus „ chercher dans leur païs, c'étoit la déci- „ ſion d'une grande queſtion ſur la figure „ de la Terre, de quelle utilité ſeroit cet- „ te découverte, & de quels moyens nous „ nous ſervions pour y parvenir". Tout cela eſt auſſi exactement vrai, qu'ingénieuſement exprimé. Mais & ce Païſan, & ces Lappons, ont le ſens commun, à l'aide duquel vous pourrez inſenſiblement leur donner une teinture des Elémens d'Euclide, de l'Aſtronomie, des opérations employées pour la meſure de la Terre. A meſure que vous leur déveloperez ces idées,

(*) *Diſc. pron. dans l'Acad. Franç.*

idées, Newton & Maupertuis deviendront pour eux des objets d'attention, d'admiration, ils se feront une idée de l'utilité de leurs calculs & de leurs recherches. Tout cela ne peut arriver, que parce que les Principes des Mathématiciens consistent dans des notions communes; comme chacun peut s'en convaincre, en lisant les Axiomes qu'Euclide a mis à la tête de ses Elémens.

Ainsi tout homme doüé de bon sens, quelle que soit d'ailleurs sa condition, & quelque petit que soit le nombre de ses connoissances acquises, a sa Logique naturelle, tout comme le plus grand Géomètre. Il juge & raisonne suivant les règles de cette Logique, quoiqu'il ne les ait pas étudiées, tout comme il y a plusieurs personnes, qui chantent, ou jouënt de quelque instrument, sans savoir les règles de la Musique. Ce qui l'arrête, & l'empêche de s'élever aux connoissances du Géomètre, c'est qu'il ne débrouille point ses notions. Elles demeurent confuses, ou imparfaites, de manière qu'au-lieu de pouvoir imiter le vol des grands Génies, il est obligé de ramper, ou s'il marche, ce n'est qu'en tâtonnant, & en bronchant à chaque pas. Aussi n'a-t-il qu'une foible lueur pour guide, tandis que le Géomètre, éclairé par le flambeau des notions distinctes, apperçoit d'une vuë nette toutes les vérités qu'elles représentent, & fait de rapides pro-

grès, ſans craindre ni les écueils, ni les chûtes.

RAMENER donc une Vérité & ſes preuves aux notions communes, c'eſt la rendre d'une évidence univerſelle, c'eſt la mettre à la portée de tout le genre humain; ſervice proportionné à l'importance de la Vérité dont il s'agit. Or comme il n'y en a aucune qui puiſſe être miſe en comparaiſon avec l'Exiſtence de Dieu, nous oſons nous flatter que nos réflexions ſur ce grand ſujet auront quelque prix aux yeux des Lecteurs, amis de la Vérité & de la Réligion. Notre deſſein eſt de réſoudre la preuve-même de la Contingence, la plus forte, à mon avis, pour établir l'Exiſtence de Dieu, de la réſoudre, dis-je, dans ſes Principes, en la ramenant aux prémières notions, ſource unique de l'évidence.

J'EXISTE, mais je n'exiſte pas tel que je ſuis de toute éternité. Il eſt au moins indubitable, que je n'ai pas toujours eu le ſentiment réflêchi de mon exiſtence, & que ce ſentiment au contraire n'a commencé qu'après ma naiſſance, à meſure que mes idées ſe ſont dévelopées. Il n'eſt pas moins évident, que je tiens la naiſſance de mes Parens, eux des leurs, & ainſi de ſuite. En général tout ſe ſuccède, comme nous nous ſuccedons nous-mêmes les uns aux autres, deſorte qu'en admettant même une chaîne infinie d'Etres, nous ne pouvons nous diſpenſer de les enviſager dans une dépendance mutuelle.

OR l'idée de la Dépendance eſt inſéparable de celle de la Contingence. Cela paroît manifeſtement, quand on réflêchit ſur les Argumens, qui ſervent de baſe à la preuve des Cauſes finales. N'eſt-il pas abſurde; dit-on, de ſuppoſer que les caractères, qui compoſent l'Iliade, ou l'Enéide, ſe ſoient arrangés d'eux-mêmes? N'eſt-il pas de la dernière évidence, qu'ils ont une cauſe externe, non ſeulement de leur combinaiſon, mais même de leur exiſtence, puisque la forme qu'a reçu le métal, ou la matière dont ils ſont faits, exige la main d'un Ouvrier intelligent? En raiſonnant ainſi, on admet comme une vérité indubitable, que la forme de ces caractères n'eſt pas eſſenticlle à la matière, mais qu'elle lui vient d'une cauſe étrangère, & qu'ainſi il ne répugnoit point à cette matière d'avoir une autre forme.

EN recherchant les prémières notions, dans lesquelles ſe réſolvent les idées de ce raiſonnement, on trouve que ce ſont celles du poſſible & de l'impoſſible, de ce qui implique contradiction, & de ce qui ne l'implique pas. En effet, la preuve dont il s'agit, roule uniquement ſur cette vérité générale; " Tout ce qui n'eſt pas eſſentiel „ à une choſe, n'eſt pas d'une néceſſité „ abſoluë; il ne peut avoir qu'une né„ ceſſité conditionnelle, rélative & fon„ dée ſur la dépendance, ou liaiſon mu„ tuelle qu'il y a entre cette choſe & une

„ autre". Cette liaiſon, & cette dépendance, renferment encore néceſſairement le Principe de la Raiſon ſuffiſante. L'exemple ci-deſſus allégué le prouve d'une manière convainquante. Les caractères, diſons-nous, qui ont ſervi à tel Ouvrage, ne ſe ſont pas formés eux-mêmes, c'eſt-à-dire, pour parler avec la préciſion Métaphyſique, la forme, la figure qui fait leur différence ſpécifique, n'eſt pas eſſentielle à la matière de ces caractères. Il faut donc concevoir quelque cauſe externe, qui faſſe comprendre, pourquoi cette matière eſt ainſi modifiée; car il implique que le Néant, qui n'eſt qu'une ſimple négation, à laquelle aucune idée ne répond, ait produit la forme de ces caractères. Or je ne trouve cette Cauſe, ce Principe, cette Raiſon ſuffiſante, que dans un Ouvrier intelligent, qui s'eſt propoſé un but, un deſſein.

Si nous voulons donc ranger dans leur véritable ordre les Principes qui nous ſervent de notions directrices ſur ce ſujet, nous trouverons que le Principe de contradiction eſt la prémière de ces notions; que l'Axiome, *Ex nihilo nihil fit*, en découle immédiatement, & que celui-ci établit à ſon tour la Raiſon ſuffiſante, qui manifeſte la véritable différence entre le Contingent & le Néceſſaire. Il eſt clair par le Principe de Contradiction, que je ne puis rien concevoir de néceſſaire dans une

une chose, que son idée, sa possibilité interne, c'est-à-dire, son essence, les premières déterminations qui constituent cette chose. Tout ce qui ne répugne point à ces déterminations essentielles, & qui n'est point déterminé par elles, s'appelle Mode; comme la figure par rapport aux caractères. Ce sont ces déterminations variables, qui constituent les différens états successifs du sujet, & qui par conséquent lui viennent du dehors. Si cette cause étrangère, qui contient le Principe, ou la Raison suffisante, des changemens qu'elle opère dans un autre Etre, induisoit une nécessité absoluë, il en resulteroit la plus étrange de toutes les conséquences; c'est que le Principe de la Raison suffisante détruiroit le Principe de Contradiction, suivant lequel rien ne peut être absolument nécessaire, que ce qui entre dans l'idée de la chose. Si la forme que l'Ouvrier donne à une pièce de métal, si les caractères qu'il y grave, étoient des choses essentielles à ce métal, il faudroit qu'elles y eussent existé de toute éternité, & qu'elles fussent à l'abri de tout changement.

APPLIQUONS ces notions communes aux objets qui nous environnent, & qui font avec nous partie de l'Univers. Il en naîtra ce raisonnement; Puisque toutes ces choses existent, & que le Néant ne sauroit rien produire, il existe nécessairement un Etre, qui ne tient son existence

que de lui-même. L'idée d'un tel Etre, indépendant de toute cauſe, renferme celle de ſon exiſtence, & de tous ſes attributs; tout ce qui eſt en lui eſt une ſuite de la néceſſité de ſon exiſtence. Or ces caractères ne conviennent point à l'Univers. Nous n'y voyons qu'une chaîne continuelle d'Etres; tous dépendans les uns des autres. Dire, qu'en effet chacun de ces Etres eſt fini & dépendant, mais que la chaîne entière eſt infinie & indépendante, c'eſt la même choſe que ſi l'on ſoutenoit d'un horloge, qu'aucune de ſes parties ne s'eſt faite d'elle-même, mais que l'horloge entier exiſte par lui-même. Quel Etre pourrions-nous nous forger dans l'Univers, auquel convienne la vertu de ſubſiſter par lui-même, indépendamment de toute autre choſe? Où eſt, parmi tout ce que nous connoiſſons, le ſujet duquel on pourroit affirmer, qu'il exiſteroit, quand même il n'y auroit rien hors de lui qui exiſtât? Où eſt le ſujet, dont toutes les propriétés découlent de ſon eſſence, de-ſorte qu'il puiſſe ſe ſuffire pleinement à lui-même, & que rien ne ſoit capable d'y apporter du changement? Cependant tous ces caractères, de l'aveu même des Athées, ſont eſſentielles à l'Etre exiſtant par lui-même.

Il faut donc reconnoitre dans l'Etre néceſſaire, des attributs diamétralement opposés à ceux qui nous conviennent; & ce-

la ne se peut faire, qu'en développant bien, comme nous y travaillons, la différence immense qu'il y a entre le Fini & l'Infini, le Muable & l'Immuable, le Contingent & le Néceſſaire, le Tems & l'Eternité. Toutes ces idées ſont intimement liées entre-elles, & découlent les unes des autres. On convient généralement que notre Eſprit eſt fini, & que nous ne connoiſſons aucun Corps qui ne le ſoit. Sur quoi eſt fondée cette aſſertion? A' l'égard de l'Eſprit, ſur l'imperfection de nos connoiſſances. Nous les acquerons ſucceſſivement, & nous ne pouvons en avoir à la fois qu'un petit nombre de celles qu'on appelle diſtinctes. Il s'enſuit de-là, que ce qui penſe en nous eſt eſſentiellement limité. A' l'égard de la matière, il n'eſt pas moins certain, que ſi elle étoit illimitée, elle ne ſeroit pas ſuſceptible des configurations, qui ſont ſes modes & ſes ſucceſſions. Tout Etre fini eſt ſucceſſif, & ces ſucceſſions ne ſont autre choſe que les changemens qui arrivent dans les limites eſſentielles aux choſes finies. C'eſt par ces limites que les Etres finis ſont dans une liaiſon, & dans une dépendance mutuelle. Ainſi, dire de l'Etre indépendant & exiſtant par lui-même, qu'il n'y a en lui, ni commencement, ni ſucceſſion, ni fin, ou comme parle l'Ecriture, *aucune variation*, pas même *une ombre de changement*, c'eſt lui donner les vrais attributs qui lui convien-

nent, l'immutabilité, l'infinité, l'éternité.

Je viens de lier ensemble trois attributs du prémier Etre, dont je crois qu'il est essentiel de faire sentir la liaison réelle & nécessaire; & cette matière n'étant point étrangère à celle que je traite, je vais encore m'y arrêter un moment, avant que de finir. Je dis donc, qu'en remontant aux prémières notions, on découvre avec une pleine évidence, que l'immutabilité & l'infinité sont deux attributs inséparables, & qu'il est également impossible qu'il arrive des changemens dans l'Infini, ou que le Fini en soit exemt. Ceux qui ont quelque idée des essences, savent qu'elles contiennent la raison des attributs, & en général de tout ce qui peut convenir à l'Etre. Il s'agit donc de voir, si l'essence Divine offre quelque chose, d'où l'on puisse inférer la possibilité d'un changement, ou d'une modification, en Dieu. Je vois quatre idées distinctes dans l'essence Divine, qui en constituent les déterminations, l'Entendement, la Volonté, la Toute-Puissance & l'Aséité, ou l'Existence par soi-même. L'Entendement de Dieu, entant qu'infini, est tel qu'il embrasse tout en même tems, & d'un seul coup, sans que toute la suite des siècles puisse lui offrir rien de nouveau. La Volonté de même règle tout par un acte unique, qui décide irrévocablement de tout ce qui a été, de tout ce qui est, & de tout

tout ce qui ſera. Quoique les choſes qui ſont l'objet de cette Volonté, s'exécutent ſucceſſivement, le Décret duquel dépend leur exécution, ne participe en rien à cette ſucceſſion; il eſt arrêté & immuable. La Toute-Puiſſance, qu'on peut appeller l'Exécutrice de la Volonté Divine, n'emporte non plus l'idée d'aucun changement en Dieu. Aïant voulu de toute éternité l'exiſtence des choſes, cette exiſtence commence au terme qui lui a été aſſigné, ſans qu'il en reſulte aucun nouvel état de la Volonté Divine, & les choſes continuent à exiſter par la même puiſſance, pour laquelle l'acte de la Création & celui de la Conſervation ſont une ſeule & même choſe. Voilà donc trois déterminations de l'eſſence Divine, dont l'idée ne conduit point à la mutabilité; mais la quatrième va plus loin, elle y repugne formellement. C'eſt l'Aſéïté, qui conſiſte dans l'indépendance de l'exiſtence, & qui exclut toute idée de production & de deſtruction. Par conſéquent, il ne ſauroit rien ſurvenir en Dieu qui n'y ait pas été auparavant, ou bien, ſe faire quelque échange, quelque ſubſtitution, qui mette un nouvel état à la place de quelque état précedent. Or c'eſt là proprement l'idée de l'immutabilité. Elle découle donc de l'eſſence Divine, dans les déterminations de laquelle il n'y en a aucune, où l'on puiſſe trouver la Raiſon ſuffiſante d'un change-

ment quelconque ; elle eſt, comme nous avons entrepris de le prouver, une ſuite de l'Infinité. La production de l'Univers, & ſa durée, ne peuvent rien altérer dans l'état intrinsèque de la Divinité; ce ne ſont que des relations extrinſèques, par lesquelles Dieu devient Créateur & Conſervateur du Monde. Je ne ſaurois pourtant diſſimuler, que cette force créatrice & conſervatrice étant tellement propre à Dieu, qu'il n'y a rien d'analogue dans les choſes finies, & qu'ainſi nous ne ſaurions nous en former aucune notion, il eſt impoſſible que nous nous repréſentions cet acte continuel de la puiſſance Divine, auquel l'effet externe ne répond qu'au moment déterminé par la Volonté immuable de Dieu ; il eſt, dis-je, impoſſible que nous nous le repréſentions autrement, que comme une action qui ſe fait, & qui ſe continuë dans le tems, & que nous ne la comparions par-là aux actions des Etres finis. Mais quoiqu'il en reſulte que la puiſſance de Dieu eſt incompréhenſible pour nous, & que nous devons reſpecter cette incompréhenſibilité, il ne faut pas rejetter pourtant les ideés diſtinctes que le raiſonnement nous fournit à cet égard, & que nous venons de déveloper.

Il n'eſt pas plus difficile de montrer, que l'Eternité emporte l'Immutabilité. L'Eternité eſt une durée, qui n'a ni commencement, ni fin. L'Etre auquel cette durée con-

convient, existe nécessairement, c'est-à-dire, qu'il seroit impossible qu'il n'existât point. Mais de-là découle l'actualité immuable de toutes les choses qui conviennent à cet Etre. Si l'on supposoit en lui des dévelopemens successifs dans une suite continuelle, on mettroit l'idée illusoire & impossible d'un tems infini à la place de celle de l'Eternité. Or ces deux idées sont entièrement différentes; & S. *Thomas d'Aquin* l'a reconnu, en disant que, " quand même „ le Monde seroit de tout tems, son éter„ nité ne seroit point la même que celle „ de Dieu". En effet, l'éternité du Monde ne seroit autre chose qu'un tems infini, au-lieu que celle de Dieu consiste dans l'existence nécessaire, jointe à l'immutabilité de l'essence, & de toutes les choses qui en resultent; desorte que, quand même un tems infini coëxisteroit à Dieu, Dieu n'existeroit pourtant pas dans ce tems infini. C'est la succession qui fait le tems, & il n'y a point de succession dans un Etre, où tout est nécessaire.

LES changemens & les modifications répugnent donc à l'Infinité & à l'Eternité, parce que ces deux attributs excluent toutes limites, soit du tems, soit de l'espace, & que toute modification au contraire suppose des limites. Je dis plus; la modification elle-même n'est qu'une borne d'être; & une imperfection essentielle. L'Infini modifié est donc un terme impossible, &

contradictoire; car, c'est *l'Infini fini.* Et, pour le dire en passant, ces Principes sont bien essentiels dans les disputes contre toutes sortes d'Athées, qui veulent substituër le Monde, ou la Matière, à la Divinité, & qui s'imaginent qu'il suffit pour cela de leur attribuër les qualités d'Infini & d'Eternel; comme si le Monde, ou la Matière, ne démentoient pas perpétuellement ces titres, par les successions du tems, & les variations des limites, qu'on y observe.

JE ne sai, si j'ai besoin de prouver que toute modification suppose effectivement des limites, & consiste dans leur variation. Si la chose est nécessaire, choisissons un sujet quelconque, & suivons le dans ses modifications, pour nous assurer de ce qui lui arrive. Prenons de la Cire; c'est *Descartes* qui me fournit cet exemple, & je le proposerai en me servant de ses propres termes. „ Prenons, dit-il, (*) ce morceau de Cire, il vient tout fraichement „ d'être tiré de la Ruche, il n'a pas encore „ perdu la douceur du miel qu'il contenoit, il retient encore quelque chose de „ l'odeur des fleurs, dont il a été récueilli; sa couleur, sa figure, sa grandeur „ sont apparentes, il est froid, il est maniable, & si vous frappez dessus, il rendra quelque son. Mais voici que pendant que je parle, on l'approche du feu, „ ce

(*) *Médit. de Desc.* p. 18--20.

„ ce qui y reſtoit de ſaveur, s'exhale, l'o-
„ deur s'évapore, ſa couleur ſe change,
„ ſa figure ſe perd, ſa grandeur augmente,
„ il devient liquide, il s'échauffe, à peine
„ peut-on le manier, & quoique l'on
„ frappe deſſus, il ne rendra plus aucun
„ ſon. La même Cire demeure-t-elle
„ encore après ce changement ? Il faut
„ avouër qu'elle demeure ; perſonne n'en
„ doute, perſonne ne juge autrement.
„ Qu'eſt-ce donc que l'on connoiſſoit en
„ ce morceau de Cire avec tant de diſtin-
„ ction ? Certes ce ne peut être rien de
„ tout ce que j'y ai remarqué par l'entre-
„ miſe des ſens, puisque toutes les choſes
„ qui tomboient ſous le goût, ſous l'odo-
„ rat, ſous la vuë, ſous l'attouchement,
„ & ſous l'ouïe, ſe trouvent changées, &
„ que cependant la même Cire demeure.
„ —— —— —— Certes il ne reſte rien que
„ quelque choſe d'étendu, de flexible &
„ de muable. —— —— Je conçois cette Cire
„ capable de recevoir une infinité de ſem-
„ blables changemens, —— —— —— & je
„ penſe qu'elle peut recevoir plus de *va-*
„ *riétés ſelon l'extenſion*, que je n'en ai ja-
„ mais imaginé.

VOILA' l'image fidèle & naturelle de tout ce qui eſt compris ſous le nom de modifications ; ce ne ſont, ſuivant l'expreſſion de *Descartes*, que des *variétés ſelon l'extenſion*. On peut même en dire autant des Eſprits finis, dont les divers états ne ſont

ſont que des changemens de limites; d'où viennent les expreſſions reçuës, d'étendre l'eſprit, de le reſſerrer, & autres ſemblables?

QU'ON juge préſentement, s'il eſt poſſible d'allier enſemble l'Infini & le Modifié, & ſi par conſéquent, une parfaite immutabilité n'eſt pas un attribut qui découle néceſſairement de l'eſſence de Dieu. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on fît la même choſe à l'égard de tous les attributs Divins, c'eſt-à-dire, qu'on remontât à leur ſource, qui eſt l'eſſence, & qu'on prouvât évidemment qu'ils ont leur raiſon dans cette eſſence. Tout attribut qui n'eſt pas établi ſur ce fondement, demeure matière à controverſe, & ſert de prétexte aux difficultés des Incredules, dont le but perpétuel eſt de faire regarder l'idée, que nous donnons de Dieu, comme une notion formée arbitrairement, & dans laquelle nous faiſons entrer les perfections qu'il nous plait d'y mettre.

POURROIT-ON révoquer à préſent en doute l'utilité de la Méthode que nous ſuivons, la néceſſité de ramener aux notions communes tous les Argumens, auxquels on veut procurer une pleine évidence? Tous les caractères de l'Etre ſuprême, que nous venons de découvrir, ne ſe manifeſtent que par la réflexion ſur ces idées qui ſe trouvent dans tous les hommes, & qui nous font connoitre ce qui convient, tant à nous

nous qu'aux autres Etres, qui composent avec nous cet Univers. C'est ainsi que le Monde, par sa contingence, peut être appellé *un Miroir de l'existence nécessaire de Dieu.* Une considération plus particulière des Créatures nous mène de même à la connoissance des autres attributs de l'Etre indépendant, de son intelligence, de sa sagesse, de sa bonté, &c. dont chaque individu de l'Univers est aussi un *Miroir*, soit qu'on le considère en soi, ou qu'on ait égard à sa liaison avec tous les autres. Par ce moyen l'importante vérité de l'Existence de Dieu se trouvé établie sur des fondemens aussi inébranlables que le sentiment de notre propre existence; & la liaison entre ces deux Propositions, *Je suis; Donc il y a un Dieu;* se montre aussi nécessaire, que celle qui enchaîne ces deux autres; *Je pense; Donc je suis.*

LA preuve de l'Existence de Dieu, prise de la contingence de l'Univers, est la plus frappante, & la plus à la portée de tout le monde. C'est la Démonstration *à posteriori.* Il y a aussi la Démonstration *à priori*, par laquelle, en formant l'idée de Dieu de toutes les réalités qui peuvent coëxister, on conclut légitimement, que l'Existence étant non seulement une réalité, mais encore la base de toutes les autres, elle convient à Dieu, qui existe nécessairement, par cela même que son idée est possible. *Descartes* a entrevu cette preuve, & il en

a formé ce fameux Argument, traité de Sophisme par les uns, défendu par les autres, mais que, ni ſes adverſaires, ni ſes défenſeurs ne paroiſſent pas avoir aſſez compris, pour l'analyſer & le réduire aux notions communes, qui en déterminent la force. Je ne m'engagerai point dans la discuſſion que demanderoit un examen complet de cet Argument. Je remarquerai ſeulement, que *Descartes* avoit laiſſé ſa preuve imparfaite, parce qu'il n'avoit pas pouſſé aſſez loin la diſtinction eſſentielle qu'il avoit découvert lui-même entre les choſes imaginables & les choſes intelligibles, & qu'après avoir fait main baſſe, avec beaucoup de raiſon, ſur la réalité des qualités ſenſibles, il n'avoit pu ſe défaire de l'illuſion cauſée par l'idée imaginaire de l'étenduë. Il eſt donc poſſible de rendre à ce raiſonnement toute la force réelle qu'on ne ſauroit lui conteſter; il n'y a qu'à étendre jusqu'à ſes véritables limites la diſtinction entre l'apparence, & la réalité, & alors on aura une véritable Démonſtration *à priori* de l'Exiſtence de Dieu.

EXA-

EXAMEN DE LA PREUVE

Qu'on tire

DES FINS DE LA NATURE,

Pour établir

L'EXISTENCE DE DIEU.

Il est aisé de sentir la liaison de ce Discours avec le précedent. Je me propose de faire un essai de la Methode que j'y ai indiquée, en fixant des idées, que plusieurs Physiciens me paroissent avoir proposées d'une manière un peu trop vague, & en examinant à quelle conclusion légitime mène l'Argument pris des Causes finales.

LA

La nécessité de traiter avec cette sévérité toutes les preuves dont nous formons nos raisonnemens, sur-tout dans un sujet aussi important que l'est celui de l'Existence de Dieu, mérite bien d'être encore justifiée par quelques Réflexions préliminaires.

Les fondemens, qui donnent de la validité aux preuves, se nomment des *Principes*; & toute la force de la preuve dépend de la bonté du Principe, comme la solidité d'une maison de la bonne assiette de ses fondemens. Ainsi, l'on se croit ordinairement sûr de son fait, quand, partant d'un Principe reconnu, on en tire une conclusion qui paroit légitime. L'erreur semble n'être le partage que de ceux qui adoptant de faux Principes, des Principes *précaires*, en tirent des Conséquences, qu'on peut enveloper dans la ruïne du Principe-même. Il y a cependant une autre source d'erreur, qui, pour être moins sensible, n'en est pas moins réelle. Un Principe bon, & suffisant pour donner toute la force requise à une preuve, à un raisonnement qu'on y fonde, peut devenir, entre les mains de ceux qui n'en savent pas faire usage, un Principe précaire, incertain, insuffisant. Il ne suffit pas que deux Philosophes partent du même Principe, & arrivent à la même Conséquence, pour qu'on puisse en conclurre qu'ils ont tous deux démontré leur Thèse. Tout, encore une fois,

fois, dépend de la valeur de ce Principe entre leurs mains, & de leur habileté à le manier. Quelques Exemples donneront plus de clarté à ce que j'avance.

LES Cartésiens, pour démontrer l'existence & les attributs de Dieu, posent ce Principe; c'est, *Que Dieu est l'Etre souverainement parfait.* Mais ils n'en fournissent la preuve nulle part. Ainsi voilà toute leur Théologie naturelle fondée sur un Principe incertain, quoique véritable & démontrable. Toutes les fois donc que le Cartésien me dit, que Dieu a la Toute-Science, la Toute-Puissance, la souveraine Bonté en partage, je ne puis lui passer ces Propositions que comme *hypothétiques*, & au cas que Dieu soit effectivement l'Etre qui posséde toutes les perfections. Les Propositions des Cartésiens, quoique *catégoriques*, pour parler le langage de l'Ecole, reviennent toujours à ces Propositions hypothétiques; Si Dieu est souverainement parfait, il fait tout, il peut tout, &c. Mais tant que cette notion n'a pas été démontrée, comme étant la seule qu'on puisse admettre, il se peut que je m'en forme une autre, d'où ces attributs ne découleront pas. Donc le Principe de la souveraine perfection n'est encore qu'un Principe précaire.

IL en est de même de ceux qui, en disputant contre les Athées, posent pour un Principe, dont ils prétendent déduire l'Existen-

ſtence de Dieu; *Que le Monde a eu un commencement.* Cela eſt bien vrai, mais c'eſt pourtant un Principe gratuit, jusqu'à ce qu'on en ait fourni la démonſtration, en dévelopant les preuves inconteſtables de la Contingence du Monde. Il n'y a rien de plus facile que de ſe faire de ſemblables illuſions, & de propoſer avec confiance des Principes, que nous avons admis ſans preuve, & que nous voudrions faire recevoir aux autres ſur le même pié.

QUAND donc l'examen de ces Principes conduiroit quelquefois à leur deſtruction, on ne devroit point regarder de mauvais oeil ceux qui le font, les ſoupçonner, & les accuſer de mauvaiſes intentions contre la Religion, ſous prétexte qu'ils enlèvent à quelques-uns de ſes Dogmes des raiſons qui en établiſſoient la créance. Comme l'on retranche du Corps humain, ou des Arbres, les parties qui, aïant perdu toutes fonctions, pourroient altérer les autres, on peut couper & émonder, ſi je puis m'exprimer ainſi, tous les Argumens qui ne ſervant qu'à faire nombre, préjudicient à la bonne Cauſe, à laquelle une ſeule preuve ſuffit, pourvu qu'elle ſoit démonſtrative. Mr. *Baylè*, dans un endroit de ſon Dictionnaire, * raſſemble quelques faits, qui prouvent qu'il eſt permis aux Orthodoxes de diſputer ſur les Argu-

* Art. *Zabarella* Note G.

gumens de l'Existence de Dieu; & il y a-joute cette réflexion: „ La liberté est assez „ grande par-tout à cet égard-là, & pourvu „ qu'un Docteur avouë que cette Existence „ se peut prouver par d'autres moyens, on „ lui laisse la liberté de critiquer telle, ou „ telle preuve particulière. " A plus forte raison donc sommes-nous autorisés à rectifier un raisonnement, qui par ce moyen deviendra une véritable & solide preuve de l'Existence de Dieu.

INDIQUONS donc d'abord le défaut, dans lequel sont tombés ceux qui ont jusqu'à présent mis en oeuvre les fins de la Nature, pour établir l'Existence de Dieu. Ce défaut, c'est le Cercle que les Logiciens appellent *vicieux*, & qu'ils condamnent dans les raisonnemens. Quand ils ont à démontrer qu'il y a un Dieu, ils en appellent aux fins de la Nature, qui annoncent leur Auteur; & quand on les requiert de prouver que ces différens usages, auxquels se rapportent les parties de l'Univers, sont effectivement des fins arrangées par une Intelligence, ils le prouvent, parce qu'il y a un Dieu. On sent aisément que cette manière de raisonner demeurera défectueuse, & inconséquente, tant qu'on n'aura pas établi quelque part, & sur des notions antérieures, que ce sont de véritables fins qu'on observe dans la Nature, & que des causes aveugles & fatales n'ont pu déterminer les choses, comme elles le sont.

POUR

POUR mieux juger de l'état de la question, il faut faire attention au ſyſtême de l'Athée. Il nie d'une manière ſimple & abſoluë, que ce Monde exiſte pour quelque fin, puisqu'il n'y a aucun Etre, qui ait pu ſe propoſer une fin quelconque, & employer le Monde à y arriver. L'Expérience ne permet pas à l'Athée de deſavouër, que dans ce Monde, il y a des choſes qui ſervent les unes aux uſages des autres, que l'oeil ſert à voir, l'oreille à entendre, les alimens à nourrir, &c. Mais encore une fois ce ne ſont point là des fins pour lui, puisqu'il n'admet point l'Exiſtence de l'Auteur de ces fins. Quelque dévelopement que vous puiſſiez donc donner à cette preuve, elle n'opèrera jamais la conviction de l'Athée. S'il eſt de bonne foi, il conviendra ſeulement que ce nombre immenſe d'exemples que vous entaſſez, des uſages auxquelles ſe rapportent les parties de la Nature, répand de la probabilité ſur la doctrine des fins, & qu'il ne ſeroit pas impoſſible qu'il y eût un Etre, de l'intelligence duquel provinſſent de pareils arrangemens. Mais vous ne lui en arracherez ja-

* L'Athée eſt obligé de reconnoitre auſſi bien que nous, un Etre néceſſaire & indépendant. Mais il prétend que cet Etre, c'eſt l'Univers ; & il lui donne les attributs que nous ne concevons qu'en Dieu. Il ne s'agit donc

jamais davantage; il se retranchera toujours dans sa négation de l'existence de Dieu; & il demandera que vous la détruisiez par une démonstration directe, en lui faisant voir qu'il est impossible qu'il n'y ait pas un Dieu. Ceux donc qui, en réfutant les Athées, croient triompher à l'aide de ce seul argument, & ne s'attachent qu'à en détailler les parties, en multipliant le nombre des observations, sur lesquelles il est appuyé, sont encore fort loin de leur compte, & l'Athée tranquille dans son fort, se rit de leurs vaines attaques. *

SOUMETTONS donc à un examen sévère les raisonnemens qu'on a coutume de faire sur ce sujet, pour voir, prémièrement ce qu'ils prouvent, & ensuite, comment on peut les rendre concluans. Remontons pour cet effet jusqu'à *Platon*, qui fait tenir ce langage à un des Interlocuteurs de ses Dialogues. „ Vous jugez que j'ai une Ame „ intelligente, parce que vous appercevez „ de l'ordre dans mes paroles, & dans mes „ actions; jugez donc, en voyant l'ordre „ de ce Monde, qu'il y a une Ame sou- „ verainement intelligente. " On donne plus

* donc absolument, pour prouver à l'Athée l'impossibilité de la non-existence du Dieu, que nous reconnoissons, que de lui prouver, que l'Univers n'est pas l'Etre nécessaire & indépendant.

plus d'évidence encore à ces idées, en comparant le Monde à un Palais magnifique, dont les matériaux ne peuvent s'être arrangés d'eux-mêmes, avec tant d'art & d'induſtrie; ou bien, à un excellent Poëme, comme l'Iliade, ou l'Enéide, que l'arrangement fortuit, ou fatal, de caractères jettés confuſément, & ſans deſſein, ne formeront jamais. Voilà ce que l'on dit de plus ſpécieux ſur cette matière; il faut en faire l'analyſe.

Ces raiſonnemens n'ont aſſurément pas la force des Axiomes; ils ne perſuadent pas par une évidence propre & irréſiſtible; on ſent qu'ils dépendent d'ailleurs, & qu'il y a des notions générales, dont ils ne ſont que le reſultat. La principale de ces notions, c'eſt la Raiſon ſuffiſante, à la faveur de laquelle nous concluons que cet Edifice, ou ce Poëme, n'ont pu ſe produire d'eux-mêmes dans l'état où ils ſont, parce qu'il n'y a rien dans les matériaux, & dans les caractères, qui puiſſe ſervir à faire comprendre l'ordre & la régularité de leur ſtructure, & que tout au contraire, il pouvoit également en reſulter un Chaos, où l'on n'eut trouvé, ni ordre, ni règles. Je dis, que le Principe de la Raiſon ſuffiſante eſt la notion la plus eſſentielle, pour la force de l'argument tiré des fins de la Nature; mais j'ajoute, qu'on ne ſauroit le déveloper parfaitement, ſans le ſecours des notions du poſſible, de l'impoſſible, de la né-

nécessité absoluë, de la contingence, de l'ordre, de la perfection, du choix, du dessein, &c.

Je ne crois donc pas faire une digression, en m'arrêtant ici pour un moment à fixer la véritable notion du Principe de la Raison suffisante, que bien des Philosophes rejettent, sinon comme faux, au-moins comme superflu, parce qu'ils ne s'en font pas une juste idée. Ce Principe est ancien, mais on ne sauroit nier que Mr. *de Leibnitz* n'ait été le prémier qui l'ait rendu si merveilleusement fécond, & que cette foible lueur ne lui soit redevable de l'accroissement, qui en fait un des flambeaux les plus lumineux dans la recherche de la vérité. Dans la Dispute connuë entre Mr. *de Leibnitz* & *Clarke*, le prémier n'établissoit son Principe qu'en provoquant à l'expérience. *Clarke* demandoit qu'il en produisît d'autres preuves. *Leibnitz* exigeoit à son tour, qu'on pût lui alléguer un seul exemple qui invalidât l'universalité de son Principe, avoüant néanmoins qu'il pouvoit y avoir des cas, où la raison de ce qui est, nous est cachée, quoiqu'elle n'en existe pas moins réellement. Ainsi il mettoit son Principe au rang de ces vérités, qu'on nomme Axiomes, parce qu'elles portent avec elles leur évidence. Et dans le fonds, ce Philosophe étoit en droit de le faire. Il paroitroit fort étrange à ceux qui traitent des Loix du mouvement, qu'on leur con-

teſtât cette Règle générale qu'ils mettent à la tête; c'eſt, *Que tout corps perſévère dans ſon état de repos ou de mouvement, jusqu'à ce qu'une cauſe externe l'en tire.* Cependant ce Principe, & celui de Mr. *de Leibnitz*, de même que toutes les notions univerſelles, ſe forment par abſtraction des cas ſinguliers. La Raiſon ſuffiſante a même un grand avantage ſur la loi générale de l'état des Corps; c'eſt que celle-ci n'a ſa dernière & pleine évidence que par le moyen de l'autre. Car, s'il n'étoit pas univerſellement vrai, que rien ne peut arriver ſans raiſon ſuffiſante, il n'impliqueroit aucune contradiction, que les mobiles ſortiſſent d'eux-mêmes de leur repos, ou changeaſſent leur célérité & leur direction. On ne ſauroit être trop attentif à l'ordre dans lequel les notions ſe ſuivent, & à leur dépendance; c'eſt ce qui fait la beauté, & la force de toutes les Théories.

QUOIQUE rien n'empêchât donc d'employer le Principe de la Raiſon ſuffiſante, appuyé ſur la ſeule expérience, Mr. *de Wolff* a été encore plus loin, & par ſurabondance de droit, il a démontré, dans ſon *Ontologie* Latine, le Principe de la Raiſon ſuffiſante par celui de Contradiction, en faiſant voir que, pour rejetter la Raiſon ſuffiſante, il faut affirmer que le Néant peut produire quelque choſe. Il a plus fait; il a dévelopé ce que Mr. *de Leibnitz* n'avoit pu faire comprendre au

Dr.

Dr. *Clarke*, c'eſt, que l'idée de Raiſon ſuffiſante eſt antérieure à celle de cauſe, & qu'ainſi le prémier de ces termes dit plus que le ſecond. En effet, ſuivant le ſentiment commun de tous les hommes, il n'eſt point de cauſe, qui ne renferme le Principe, d'où procède l'effet; & ce Principe ne peut être conçu ſans la Raiſon ſuffiſante, qui explique comment une choſe dépend de l'autre, & quel eſt le lien que forme cette dépendance. *Ariſtote* lui-même avoit déjà remarqué la différence de ces deux idées, & l'antériorité de celle de Principe. Mais il n'avoit pas pouſſé aſſez loin l'uſage de cette notion, & malgré l'Axiome de ce Philoſophe & des Scholaſtiques, *Qu'il n'y a point d'effet ſans cauſe*, ils n'ont pu bannir de leur doctrine les qualités occultes, qui ne ſont autre choſe que des cauſes deſtituées du Principe de la Raiſon ſuffiſante, & par-là même inexpliquables, & inutiles à tout Etre raiſonnable, qui, ne ſe payant que de l'évidence, refuſe de mettre les mots à la place des choſes.

C'EST en inſiſtant ſur cette conſidération, qu'on peut ſe convaincre de la différence réelle qu'il y a entre l'idée de la Cauſe, & celle de la Raiſon. Tant qu'on n'a voulu qu'indiquer des cauſes, auxquelles on pût rapporter certains effets, la ſympathie, l'antipathie, l'horreur du vuide, & mille autres chimères ſemblables, ont été en vogue. Mais dès qu'on s'eſt propo-

forment ces mesures, ne sont pas la cause des distances, de l'étenduë, de l'élévation des objets auxquels on les applique.

RAPPROCHONS-NOUS de notre sujet, & que ce soit par le moyen-même de la Raison suffisante. De grands Philosophes n'ont pas goûté la preuve capitale de l'Existence de Dieu, qui se déduit de la succession des Etres. Mais assurément, l'inefficace de cette preuve à leur égard, ne venoit que de leur défaut d'attention au Principe de Mr. *de Leibnitz.* En effet, si la succession des Etres de l'Univers ne prouve pas leur contingence, & l'existence d'un Etre nécessaire, il faudra recourir à un nombre réellement infini de causes & d'effets, qui aient succédé les uns aux autres, par une suite éternelle de vicissitudes. Or cette idée renferme une contradiction palpable, & en la suivant, on ne répondra jamais à la grande difficulté des anciens Philosophes; Est-ce la Poule qui a précedé l'oeuf, ou l'oeuf a-t-il précedé la Poule? Difficulté manifestement puisée dans la notion de la Raison suffisante. Car, quoique cette notion ne fût pas suffisamment dévelopée en eux, le bon sens seul leur dictoit qu'on ne peut acquiescer à une semblable succession infinie, ni trouver dans des choses, qui sont dans une dépendance réciproque, la prémière raison de leur existence.

VOILA donc deux preuves de l'Existence de Dieu, qui ont eu un sort tout oppo-

sé

sé & tout contraire à celui qu'elles devoient avoir, faute d'avoir suivi le Principe que nous expliquons. La preuve de la succession des Etres contingens a été rejettée, quoiqu'invincible; & la preuve des Causes finales a été adoptée, quoique foible, ou plutôt insuffisante. Cependant, les Philosophes, qui ont tant goûté la dernière de ces preuves, auroient dû s'appercevoir, que le Principe sur lequel elle repose, est le même que celui de la succession des Etres. Car, comme je juge qu'un Tout bien arrangé demande un Etre ordinateur, parce que je ne découvre la raison de l'arrangement, ni dans les parties considérées séparément, ni dans le Tout; de même, je m'assure qu'un Tout successif n'existe pas par lui-même, parce que la raison de cette existence n'est contenuë, ni dans ses parties, ni dans sa totalité. Ce n'est donc qu'à la faveur de la notion générale de notre Principe que l'Interlocuteur de *Platon* conclut ci-dessus de l'Ordre de ce Monde, qu'il y a une Ame souveraine & intelligente. Car, en détruisant ce Principe, la conclusion est tout-à-fait incertaine.

AJOUTONS, que les mêmes difficultés qu'on oppose à la preuve de la succession des Etres, retombent à plomb sur celle des Causes finales. Ces difficultés sont celles qu'on emprunte du Spinosisme, & consistent à dire; „ Qu'à proprement parler, il

„ n'y a point de générations, il n'y a point „ d'Etres produits, il n'y a point plusieurs „ Substances; que l'Univers est un Tout, „ existant nécessairement, qui se dévelope „ sans cesse; que c'est un même Etre, „ dont la nature est d'être immuable dans „ sa substance, & éternellement varié dans „ ses modifications, &c." Qui ne voit, qu'avec ces Principes on dira également, que ce que nous prenons pour des fins arrangées par une Intelligence, ne doit point porter ce nom, puisque ce ne sont que des déterminations nécessaires de cet Etre unique, dont les modifications varient dans toute l'éternité. L'un est aussi aisé à dire que l'autre, & même les fins sont plus en prise aux objections que les successions, parce qu'on découvre plutôt, & plus évidemment, la Contingence dans les successions, que l'Intelligence dans les fins.

On ne sauroit donc espérer d'élever ces preuves à la force de la Démonstration, tant qu'on se bornera à les considérer en elles-mêmes, & indépendamment des notions antérieures, dont elles sont des conséquences légitimes. Je me suis attaché à faire voir ci-dessus l'importance du Principe de la Raison suffisante; mais j'ai insinué en même tems, qu'il y avoit plusieurs autres notions, dont l'intelligence & la force étoient des préalables essentiels à l'établissement de la preuve des Fins. Telles sont entre autres, & sur-tout, celles du possible

&

& de l'impoſſible. S'il n'y a de poſſible que ce qui parvient effectivement à l'exiſtence, ſi tout le reſte doit être regardé comme impoſſible, en vertu d'une néceſſité abſoluë, qui l'exclut, & l'anéantit en quelque ſorte pour jamais, vous chercherez en vain des fins dans la Nature. Quand chaque détermination, & la ſuite entière des déterminations, ſont de telle nature, qu'elles ne pouvoient exiſter que d'une manière, il n'y a plus de liberté dans leur production; & l'Agent libre eſt cependant le ſeul qui puiſſe ſe propoſer des fins. On voit donc, que tant que l'idée du poſſible & de l'impoſſible ne ſera pas rectifiée, on ne pourra tirer aucun fruit de la preuve des fins. Mais comment la rectifier, cette idée? On ne peut le faire que par le Principe de Contradiction, Principe de toutes les démonſtrations, Source de la certitude la plus inconteſtable. Ce Principe nous enſeigne, que deux choſes contraires ne ſauroient non ſeulement exiſter enſemble, mais même, être, c'eſt-à-dire, paſſer pour des réalités, des objets que notre Entendement puiſſe concevoir. Si vous rejettez ce Principe, & que vous faſſiez de l'exiſtence la ſeule cauſe de la poſſibilité, il s'enſuivra de-là, qu'un triangle n'a trois angles, que parce qu'il exiſte, & que ſans cela les trois angles n'entreroient pas plus dans ſa notion, que quatre, ou cinq. Or quiconque digèrera de pareilles idées, aura

bien moins de peine à croire que l'Univers, quelque apparence de fins qu'on y trouve, en eſt réellement denué; que dis-je, il faut réellement qu'il ſoit dans cette idée: car en attribuant à un Principe d'ordre la régularité du Monde, il en reſulteroit que ce Principe a eu du deſſein, a fait un choix, & qu'il pouvoit également réaliſer d'autres poſſibles, dont l'exiſtence n'impliquoit aucune contradiction.

PLAÇONS encore ici diverſes réflexions, qui pourront répandre un plus grand jour ſur cet important ſujet. Le Néant ſe prend, ou pour l'impoſſible, le contradictoire, auquel l'exiſtence répugne abſolument, ou pour ce qui n'exiſte pas. Dans le Monde, il a exiſté des choſes qui n'exiſteront plus, à cauſe du Principe des indiſcernables. Et il en exiſtera qui n'ont point encore exiſté. Le contradictoire ne ſauroit appartenir à aucun de ces tems; il n'y a que le poſſible. Ce dernier eſt l'*Aliquid*, quelque choſe, car je puis m'en former une idée; & c'eſt ce qui ſert de fondement au Principe de la Raiſon ſuffiſante. Au-lieu que je ne ſaurois abſolument concevoir aucune idée d'une choſe contradictoire, d'un homme aſſis & debout en même tems, &c. Il n'y a là que pur néant. La prémière choſe donc, que je puiſſe concevoir d'un Etre, c'eſt ſa poſſibilité, qui conſtituë ſon eſſence. Mais elle n'influë en rien ſur ſon exiſtence, & il n'y a que l'Etre néceſſai-

re

re qui existe, par cela même qu'il est possible. Le Principe de la Raison suffisante découle donc immédiatement du Principe de Contradiction. Si le néant, ou le contradictoire, qui sont la même chose, ne peuvent rien produire, il faut dans tout ce qui arrive une raison, pourquoi telle chose est, plutôt que de n'être pas. Il est impossible de nier cette Conséquence; mais il est aisé de sentir en même tems, que cette Raison suffisante ne détermine point ses effets nécessairement; c'est-à-dire, de la manière qui soit la seule possible, & à laquelle il impliqueroit d'en substituër quelque autre. Au contraire, ce Principe mène tout droit à la Contingence. Si je mets de l'eau sur le feu, elle boût; si je l'expose au grand froid, elle gèle. Ces divers états de l'eau s'expliquent en Physique; on allègue des raisons, qui les rendent intelligibles. Mais ces raisons-mêmes me convainquent, que la liaison des effets avec les causes n'est que conditionnelle, & que l'eau ne devient bouillante, ou glacée, qu'en supposant telles ou telles déterminations accidentelles. Sans cela, & si l'un de ces états lui étoit essentiel, il faudroit qu'elle le gardât immuablement, puisqu'il implique qu'un Etre soit sans son essence. C'est comme si l'on disoit, qu'il est, & qu'il n'est pas. La dernière conclusion que nous avons à tirer de tout ceci, c'est qu'il n'y a que l'essence des choses qui soit nécessaire.

Principes à aucune Démonſtration, à moins que nous n'aïons prouvé auparavant que ces noms ſont convenables, & ces idées fondées dans le vrai & dans la réalité. Vous obſervez que le Soleil ne s'écarte jamais de la route de l'Ecliptique, & que ſa marche dans cette route ramène régulièrement les quatre ſaiſons de l'année. Il vous plait d'appeller cela *l'Ordre de la Nature*; à la bonne heure! Mais quand vous bâtiſſez là-deſſus le Dogme de l'Exiſtence de Dieu, où ſont les fondemens de l'Edifice? Avez-vous donné la notion de l'Ordre? Avez-vous prouvé, que tout Ordre ſuppoſe un Etre, qui en ſoit l'Auteur? Et comme vous ne ſauriez le faire, avez-vous du moins diſtingué l'Ordre en néceſſaire, & en contingent? Si vous n'avez rien fait de tout cela, il n'y a pas la moindre force de vérité dans votre aſſertion; vous l'avancez gratuïtement, on la niera de même. La prémière condition requiſe dans la déduction de l'Argument que nous examinons, c'eſt donc de donner une idée diſtinćte de ce qu'on entend par l'Ordre de la Nature, & de ne pas appliquer ce titre à des Obſervations vagues, & confuſes, ſur ce qui ſe paſſe dans l'Univers. C'eſt ce que l'on ne ſauroit éviter, qu'en recourant à la notion diſtinćte de l'Ordre du Monde, que l'Ontologie fournit; ſavoir, que c'eſt la ſuite des Etres, tant ſimultanés que ſucceſſifs, liés entre eux d'une manière non interrompuë.

puë. Et comme tout Ordre a ses règles, on ne sauroit arriver à une pleine conviction de l'existence de l'Ordre de la Nature, qu'en découvrant les règles qui déterminent la place qu'occupe chacun des Etres coëxistens & successifs. Bien des gens seront peut-être surpris de cette précision, qu'ils n'ont pas coutume de chercher dans les notions, & dans les raisonnemens; néanmoins sans elle, il n'y a aucune force dans les preuves sur lesquelles on fait communement le plus de fonds.

MAIS il faut aller plus loin, & prouver la contingence de cet Ordre. Ce n'est pas, pour le remarquer en passant, que la néceffité de l'Ordre de la Nature soit absolument incompatible avec l'Existence de Dieu, ni même avec la dépendance de cet Ordre à l'égard de Dieu. Quoique les Athées soient les défenseurs ordinaires de la néceffité absoluë de l'Ordre, ce Dogme n'est pas inséparablement lié à l'Athéisme, puisqu'il n'impliqueroit pas qu'il y ait un Dieu, que ce Dieu ait donné l'existence à la Nature, & à l'Ordre qui y règne, & que cependant cet Ordre soit essentiel aux choses, de manière qu'aucun autre n'eut pu lui être substitué. Tout ce qui resulteroit de la notion d'un semblable Ordre, c'est que l'Existence de Dieu y seroit possible, mais qu'elle ne seroit pas nécessaire, & que par conséquent on n'auroit aucun droit d'argumenter de l'Ordre à l'Auteur

de

de l'Ordre. Cet Auteur ne devient néceſſaire, & ſon exiſtence ne ſe démontre, qu'après qu'on a mis en évidence la contingence de l'Ordre & des Fins, qui s'obſervent dans l'Univers.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas une legère entrepriſe que de bien établir cette contingence; & il ne faut pas être tout-à-fait ſurpris, que les Philoſophes aient été comme rebutés de la tenter. J'avouë même, qu'avant que la théorie des loix du Mouvement ait été dévelopée, comme elle l'a été par les Philoſophes du ſiècle paſſé, on auroit eu bien de la peine à démontrer la contingence de l'Ordre. Car elle dépend principalement, de ce que les règles, ou ſi vous voulez les Principes, les Loix naturelles du Mouvement, ſont contingentes. Cela ſe prouve par leur dépendance du Principe de la Raiſon ſuffiſante, qui eſt la ſource de toutes les vérités contingentes, comme le Principe de Contradiction eſt celle des vérités néceſſaires. La choſe eſt trop importante, pour ne pas y donner tout le dégré de clarté, que nous ſommes capables d'y mettre.

Les

(*) La théorie des loix du Mouvement fait connoitre l'Ordre; mais pour ſe convaincre de la contingence de cet Ordre, il faut remonter aux prémières notions du contingent & du néceſſaire, du poſſible & de l'impoſſible. Elles nous découvrent, que ſi l'Ordre

Les Principes généraux du mouvement (*) expriment ce qui arrive constamment dans les mobiles, toutes les fois que la force motrice est modifiée dans le choc des Corps; & ces modifications consistent dans la diversité de la vitesse & de la direction. La prémière & la principale de ces règles générales, c'est celle que nous avons déjà eu occasion d'alléguer; savoir, *Que tout Corps persévère dans son état de repos, ou de mouvement, en conservant la même vitesse & la même direction jusqu'à ce qu'une cause externe l'en tire.* S'il y avoit donc une loi nécessaire, d'une nécessité absoluë, & destructive de toute contingence, ce seroit celle-là. Cependant, lorsqu'on la démontre, & en général, lorsqu'on démontre toutes les règles des chocs des Corps, ces Démonstrations vont se résoudre dans le Principe de la Raison suffisante, qui en fait le fondement & la force, mais qui, suivant sa nature, ne peut leur donner qu'une nécessité hypothétique, laquelle n'est autre chose que la contingence. Il en est de même de l'égalité d'action & de réaction des Corps. Elle dépend uniquement

dre étoit nécessaire, il faudroit que la célérité, & la direction donnée, dans le mouvement actuel d'un mobile, eussent été les mêmes de toute éternité, puisqu'elles lui seroient essentielles, & que tout ce qui est essentiel est absolument nécessaire & immuable.

ment du même Principe, le ſeul qui puiſſe ſervir à la démontrer. D'habiles Mathématiciens ſe ſont auſſi attachés à prouver, que dans le choc des Corps élaſtiques, il ſe conſerve la même quantité de forces vives. Tout cela va aboutir au même Principe, qui tient, pour ainſi dire, ſous ſon empire, toutes les règles du Mouvement, que nous obſervons dans ce Monde. Il n'y a aucune de ces règles, qui découle néceſſairement de l'eſſence-même des Corps, par la force du Principe de Contradiction, qu'on emploieroit inutilement dans leur démonſtration. En un mot, elles ne ſont intelligibles, & expliquables, que par la Raiſon ſuffiſante; ce qui en bannit abſolument la néceſſité abſoluë, la fatalité, & aſſure pour jamais leur contingence.

On ſent bien après cela, que tout le monde n'eſt pas capable d'entrer dans ce dé-

(*) Mr. *de Leibnitz* eſt le prémièr qui l'ait employé de la ſorte, & il ne s'attribuë rien que de vrai dans les paroles ſuivantes de ſa *Théodicée*, §. 345. „ J'ai découvert que les „ loix du Mouvement qui ſe trouvent ef- „ fectivement dans la Nature, & ſont véri- „ fiées par les expériences, ne ſont pas à la „ vérité abſolument démontrables, comme „ ſeroit une Propoſition Géométrique, mais „ il ne faut pas auſſi qu'elles le ſoient. El- „ les ne naiſſent pas entièrement du Princi- „ pe de la néceſſité, mais elles naiſſent du „ prin-

détail, qui demande une grande connoiſſance de la Nature, & une extrême attention aux dernières raiſons de tout ce qui y arrive. C'eſt là ſans contredit un excellent uſage du Principe de la Raiſon ſuffiſante, (*) un des plus importans ſervices qu'il puiſſe rendre. Tous ceux qui n'ont pas ſu l'appliquer de cette manière, ſe ſont bornés à établir les loix du Mouvement *à poſteriori*, par l'obſervation, par l'expérience. Mais cette voie ne nous fournit aucun moyen de discerner, ſi ces loix ſont immuables & néceſſaires, ou ſi elles ſont contingentes, & pourroient ſouffrir des changemens, qui ne portaſſent aucune atteinte à l'eſſence des Corps. Ce n'eſt qu'en ſaiſiſſant bien la force, & les uſages, des deux Principes de Contradiction, & de la Raiſon ſuffiſante, qu'on peut arriver à une idée claire & inconteſtable de la con-

„ principe de la perfection & de l'ordre; elles ſont un effet du choix & de la ſageſſe de Dieu. Je puis démontrer ces loix de pluſieurs manières, mais il faut toujours ſuppoſer quelque choſe, qui n'eſt pas d'une néceſſité abſolument Géométrique. Deſorte que ces belles loix ſont une preuve merveilleuſe d'un Etre intelligent & libre, contre le Syſtème de la néceſſité abſoluë, & brute, de Straton & de Spinoſa."

contingence des loix du Mouvement. Cette contingence ſappe un des fondemens du ſyſtème de *Spinoſa*, qui attribuë à ces loix, & par conſéquent à toute la Nature, l'éternité, l'immutabilité & la néceſſité.

Ce pas important & difficile étant une fois fait, les autres coûteront moins. La troiſième choſe qu'exige la démonſtration de l'Exiſtence de Dieu par l'Ordre de la Nature, c'eſt de prouver que cet Ordre, dont on vient d'établir la contingence, a un Auteur. On dira peut-être que c'eſt un travail ſuperflu, cette idée étant renfermée dans celle de la contingence. Je répons que quelque vraie que ſoit cette Propoſition; *Tout ordre contingent a un Auteur*, on n'eſt pas diſpenſé pour cela d'en produire la preuve, puiſqu'autrement il n'y auroit qu'à propoſer en général toutes les vérités ſans les prouver; & l'Exiſtence elle-même de Dieu, dont on s'efforce de donner tant de preuves différentes, ſeroit dans le cas: il ſuffiroit de dire, *Il y a un Dieu.*

L'Auteur d'un Ordre, c'eſt l'Etre dans lequel eſt contenuë la Raiſon ſuffiſante de cet Ordre, & par les attributs duquel on peut comprendre, pourquoi cet Ordre exiſte, & pourquoi il eſt ainſi plutôt qu'autrement. Qu'il y ait un ſemblable Etre, dès que l'Ordre de la Nature eſt contingent, c'eſt ce qui découle du Principe

de

de la Raiſon ſuffiſante, qui ne laiſſe aucune place au hazard, c'eſt-à-dire, à une exiſtence deſtituée de raiſon. En effet, quoique l'Ordre de la Nature ne répugne point aux eſſences des choſes qui exiſtent dans l'Univers, & que les loix, ſuivant leſquelles ſe règlent les modifications des Corps, ſoient poſſibles par la nature-même de ces Corps, il n'y avoit cependant aucune néceſſité que le Monde fût arrangé ſuivant ces loix. Ce n'eſt pas dans les Corps-mêmes qu'on peut découvrir la raiſon pourquoi ils ſuivent ces loix plutôt que tout autres; elle ne ſe trouve que dans un Etre diſtinct des Corps.

ICI l'on pourroit pouſſer cette méditation à une beaucoup plus grande profondeur. Car, quoique la conſéquence tirée de l'Ordre contingent à l'exiſtence de ſon Auteur, paroiſſe toute ſimple & naturelle, cet Ordre peut être analyſé & réduit à ſes Principes, d'une manière qui augmente extrêmement la force de la preuve. En effet, ſi l'on ſait que les vrais Elémens des Corps ſont des Subſtances ſimples, que la Matière & le Mouvement ſont de purs Phénomènes, qui en reſultent, & que nous ne pouvons appercevoir que très-confuſément la réalité des Subſtances; l'on conviendra en même tems, que les loix du Mouvement des Corps naiſſent d'autres loix antérieures, c'eſt-à-dire, de celles des modifications des Etres ſimples. Avec cet-

Conclusion démontrée, ils demeureront exposés à succomber aux assauts de leurs Adversaires, qui ne manqueront pas de leur faire éprouver la confusion inévitable à toute personne, qui avance ce qu'elle ne sauroit soutenir.

RÉFLEXIONS
SUR LA
LIBERTÉ.

RÉFLEXIONS
SUR LA
LIBERTÉ.

Les matières les plus rébattuës ne font pas toujours celles qui ont été dévelopées avec le plus de précision. Les mêmes preuves passent souvent de bouche en bouche, se répètent & s'écrivent une infinité de fois, sans acquérir plus de distinction & de

de force. Et lorsqu'il s'agit de questions sur lesquelles on est partagé, chaque parti se sert des raisonnemens qui sont une fois en usage, sans penser à les examiner, à les rectifier, s'ils en ont besoin, ou du moins à en augmenter la force, en poussant plus loin l'analyse des idées qu'ils renferment, & des Principes sur lesquels ils se fondent. De-là l'impossibilité de terminer les disputes; l'erreur s'enveloppant toujours dans ses obscurités, & la bonne cause n'étant pas accompagnée d'un éclat assez vif pour les dissiper.

Les remarques que je viens de faire, me sont venuës dans l'esprit en méditant sur la Liberté, & en passant en revuë le nombre infini de discussions, qui ont eu pour objet cette fameuse question. Je n'ai pas dessein de la traiter dans toute son étenduë; mon but principal est de justifier la nécessité indispensable de l'existence des motifs, & d'expliquer, avec autant de netteté qu'il me sera possible, leur influence & leur efficace.

Que l'homme ait le pouvoir de faire, ou de ne pas faire, certaines actions dans certaines occasions, c'est ce qui est généralement avoué. Cette notion commune sert de fondement au plan de la Société. Les Législateurs de toutes les Nations n'ont rien statué que conséquemment à ce Principe. Il n'est aucune Loi ancienne ou moderne, qui inflige des peines à un hom-

me qui commet un meurtre dans un accès de délire, dans un tranſport de fièvre chaude, tandis qu'il n'eſt point de Loi, qui ne condamne ſévèrement tout meurtrier, qui a eu l'uſage des ſens & de la raiſon.

Il n'en faut pas davantage pour faire abjurer le ſentiment de *Collins*, & de tous ceux qui croient avec lui que la détermination de nos actions eſt d'une néceſſité abſoluë; que, quand nous prenons un parti, il étoit impoſſible, dans toute la force de ce terme, que nous en priſſions un autre, & que notre apparence de liberté conſiſte en ce que nous portons quelquefois de bon gré les fers dont la fatalité nous charge. Dans cette Hypothèſe, il faut renoncer aux notions les plus évidentes de notre eſprit. Il faut trouver auſſi valables les raiſons d'un déteſtable Parricide, qui aura volontairement trempé ſes mains dans le ſang de ſon Père, que celles d'un Phrénétique, qui aura commis le même crime dans l'état d'aliénation. Il faut, comme nous le ferons voir dans la ſuite, ſapper tous les Axiomes, ſur lesquels les Philoſophes & les Géomètres ont établi leurs Démonſtrations. Il faut regarder comme illuſoires ces idées que tous ceux qui penſent, les Savans auſſi bien que les Ignorans, ont conſtamment adoptées; c'eſt que telle perſonne qui s'eſt attiré le blâme univerſel, qui s'eſt même couvert d'opprobre & d'infamie, auroit pu ſuivre une au-

tre route, faire usage de ses talens, & acquérir les suffrages de ceux qui la détestent. Ouï : si la nécessité absoluë règne sur nos actions, le tissu de celles qui forment la vie de *Cartouche* étoit aussi essentiel à ce fameux Voleur, que l'égalité des trois angles à deux droits l'est à un triangle. En un mot, il faut nous desavouër nous-mêmes, pour acquiescer à cette supposition.

VOULEZ-VOUS que laissant les Philosophes, qui ont peut-être l'esprit imbu de préjugés, & qui seront suspects pour s'être passionnés dans cette quérelle, nous interrogions quelque témoin impartial, qui n'ait surement jamais ouï parler de *Collins*, ou de *Spinosa*, ni de leurs Réfutateurs? Qu'on interroge un Enfant de sept à huit ans, qui vaincu par quelque petite tentation proportionnée à son âge, ait fait une action qu'il sait lui avoir été défenduë, & dont il craint le châtiment. Lui viendra-t-il jamais dans l'esprit d'alléguer pour sa défense, qu'il n'a pas pu faire autrement, qu'il lui étoit impossible d'éviter cette action? Il se gardera bien d'employer une défaite, dont il sent que la foiblesse & la fausseté redoubleroient la colère de ses Parens, & aggravoroient sa peine. Mais, essayez de menacer cet Enfant qu'il sera puni pour n'avoir pas lu & appris sa leçon, pendant que vous l'aviez renfermé dans l'obscurité, ou pour n'avoir

pas

pas pris une leçon de danſe, dans l'extrême accablement d'une maladie qui le prive de toutes ſes forces; vos menaces lui paroitront ſouverainement injuſtes; & ſi elles étoient ſuivies de l'effet, il vous regarderoit comme un vrai Tyran.

C'EST en faiſant ces obſervations, fondées ſur une expérience journalière, que les anciens Philoſophes eux-mêmes ſe ſont fait les idées ſuivantes ſur la Liberté. L'homme, en qualité d'animal raiſonnable, agit avec connoiſſance de cauſe, il a des vuës, des deſſeins. Quoique les objets qui frappent ſes ſens, occaſionnent ſouvent les déterminations de ſa volonté, elles partent pourtant d'un Principe qui eſt en lui-même. Il n'eſt aucune force majeure qui puiſſe obliger l'homme à enviſager comme bonne, une choſe que le *dictamen* de l'Entendement déclare mauvaiſe. L'Entendement préſente donc les motifs à la Volonté, mais ces motifs ne lui font aucune violence, ils ne l'aſſujettiſſent à aucune contrainte. Preuve de cela, c'eſt qu'on peut réſiſter aux motifs les plus puiſſans, & qu'on y réſiſte effectivement, qu'on change de vuës & de deſſeins, qu'on ſe détermine en diverſes manières, & qu'en un mot, de tous les Etres bornés, l'homme eſt le plus ſujet aux variations & aux changemens. Donc les motifs ne font pas ſur l'ame, l'effet que produit ſur le corps l'impulſion, cauſe étran-

gère qui agit aveuglément, & à laquelle le corps n'a pas le choix de céder ou de résister.

On parvient par le moyen de ces raisonnemens, à saisir la différence réelle qui se trouve entre les diverses sortes de Nécessités. La *Nécessité absoluë*, métaphysique, géométrique, c'est celle qui découle de l'idée de l'essence, de la possibilité intrinsèque du sujet auquel elle convient. La *Nécessité hypothétique* est celle qui suppose d'autres déterminations que celle de l'essence, des déterminations, qui pourroient être, ou ne pas être, sans que le sujet cessât de conserver son essence. On peut la considérer sous deux faces. La prémière se nomme *Nécessité physique*, & consiste dans l'invariabilité des effets que produisent les Corps par leurs actions, & par leurs réactions, conformement au plan du Monde actuel. L'autre, qui est dite *Nécessité morale*, convient aux Etres intelligens, & procède de l'impression que font sur eux les motifs, par lesquels ils sont déterminés.

Tous les hommes du Monde peuvent être pris à témoin de ce que nous avançons: ils ont tous les semences, pour ainsi dire, de ces notions & de ces distinctions. Mais comme l'Ontologie naturelle ne va jamais fort loin, ils retombent aisément dans la confusion entre ces diverses sortes de Nécessités; & sur-tout entre les

deux

deux principales, la Nécessité absoluë, & la Nécessité rélative, ou conditionelle, quoiqu'elles diffèrent autant entre elles que le jour & la nuit.

Comme il importe infiniment de bien connoitre cette différence, pour juger des questions qui ont été muës sur la matière que je traite, je vais m'arrêter un moment à la déveloper. Il n'y a que deux manières de considérer les choses, *absolument*, & *hypothètiquement*. La prémière a lieu, lorsque nous nous bornons à envisager leur essence, ou leur définition, qui en tient la place; & qu'ainsi n'affirmant que ce qui est contenu dans cette essence, ou dans cette définition, nous n'y supposons rien au de-là. La seconde manière existe, dès que nous ajoutons à l'essence d'autres déterminations, qui n'en font pas partie, & qui n'en font pas même une suite nécessaire, mais dans lesquelles seulement il n'y a aucune répugnance avec l'essence du sujet. Ces déterminations n'existent qu'hypothétiquement, & sous une condition donnée. De-là vient la différence qu'on fait en Logique entre *Prædicata absoluta*, & *conditionata*.

Or c'est dans cette distinction que se trouve la source des deux sortes de Nécessités. Ce qui, considéré absolument & en soi, est tel que le contraire est impossible, & implique contradiction, s'appelle *absolument nécessaire*: au-lieu que ce dont le

contraire n'eſt impoſſible & contradictoire qu'à cauſe d'une condition donnée, a ſimplement une *Néceſſité hypothétique.* Cela poſé, il eſt évident que la Néceſſité abſoluë n'appartient qu'aux eſſences des choſes, & aux attributs qui ont leur raiſon ſuffiſante dans cette eſſence. De-là vient l'immutabilité & l'éternité qu'on leur attribuë avec raiſon. Ceux qui ont cru cette doctrine dangereuſe, étoient encore imbus de l'ancienne Scholaſtique, ſuivant laquelle l'exiſtence appartient à l'esſence, & entre dans ſa notion. Ces deux choſes ſont néanmoins tout-à-fait différentes, & il faut ſoigneuſement les diſtinguer. L'eſſence ne va pas au de-là de la poſſibilité, ou plutôt, c'eſt la poſſibilité-même. Or cette poſſibilité ſéparée de l'exiſtence eſt abſolument néceſſaire: ce qui eſt une fois poſſible, l'a été, & le ſera toujours, dans ſa notion abſtraite. Mais, pour faire paſſer ce poſſible à l'exiſtence, il faut quelque choſe de plus que la poſſibilité, il faut ſuppoſer un Principe, une Cauſe, une Raiſon ſuffiſante; & par conſéquent cette exiſtence eſt purement hypothétique, ou contingente.

Les exemples les plus familiers peuvent répandre du jour ſur la doctrine de la double Néceſſité. Dans l'idée que je me fais d'un animal quelconque, il entre celle de quelques organes, per leſquels cet Animal eſt tellement caractériſé, qu'il ne peut être con-

confondu, ni avec les Etres inanimés, ni avec les Plantes, ni même avec les Animaux, dont l'espèce diffère de la sienne. Ces organes appartiennent tellement à l'idée que vous vous en faites, qu'en les ôtant, l'idée même s'évanouït. C'est donc en cela que consiste son essence; & c'est de-là que découle la Nécessité absoluë de cette essence. Par la même raison tout ce qu'on démontre des nombres en Arithmétique, & des figures en Géométrie, leur convient absolument, & dans la plus rigoureuse nécessité; parce que n'y aïant rien dans ces notions abstraites qui soit hypothétique & modal, tout y est essence & attribut, tout ce qui y a été une fois apperçu & connu, demeurera immuablement & éternellement tel.

Je ne sais après cela, s'il faut un grand dégré de pénétration, ou un effort considérable d'attention, pour saisir la différence qui se trouve entre les deux sortes de Nécessité; les confondre c'est pécher contre les prémières règles de la Logique, attribuër au genre ce qui ne convient qu'à une espèce, ou passer d'une espèce à l'autre; à-peu-près comme feroit celui qui attribueroit au Ciron toutes les propriétés de l'Eléphant, sous prétexte que l'un & l'autre sont des Animaux doués des organes nécessaires à la vie. A la vérité, on ne feroit peut-être pas tombé dans cette équivoque, si Aristote & ses Sectateurs n'avoient pas em-

ployé le mot de *Nécessité* dans les cas hypothétiques, & qu'ils y eussent substitué celui de *Certitude*, de *Convenance*, ou tel autre. Mais pouvoient-ils prévoir, qu'en dépit de toute Dialectique, on s'obstineroit à confondre dans cette matière le genre & l'espèce?

J'AVOUE que c'est à la preuve de sentiment qu'il faut recourir, pour se convaincre de la différence que nous venons d'établir. Comme on voudroit rendre cette preuve suspecte, & faire soupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une pure illusion, donnons quelques réflexions propres à en établir la force. Quand vous distinguez, dit-on, les genres & les espèces des Animaux, l'Oiseau du Quadrupède, la Fourmi du Lion, vous avez un garant incontestable de ces distinctions, vous voyez de vos propres yeux ce qui différencie ces Animaux. Mais quand vous faites diverses classes de Nécessités, & que vous avancez qu'il y en a une dont le contraire est impossible, & une autre qui n'emporte pas l'impossibilité de son contraire, où sont vos preuves, & vos témoins? Où voyez-vous le Principe de ces différences, & qui vous assure que vous ne les forgez pas gratuïtement? Vous vous répaissez donc de la flateuse idée d'une Liberté, qui n'est fondée que sur la supposition de la possibilité des déterminations contraires à celles que vous suivez; mais encore une

fois

fois cette possibilité n'est qu'une fiction. Voilà la difficulté; travaillons à la lever.

Que la vuë, ou même l'accord complet de tous les sens, soit plus propre à nous conduire à la conviction que le sentiment intérieur, c'est ce qu'il n'est pas aussi aisé de prouver que d'avancer. Tout au contraire nous affirmons qu'il n'y a point de comparaison à faire entre la force du sentiment & le témoignage des sens, la prémière se soutenant en tout tems & en tout lieu, au-lieu que les sens sont sujets à mille variations & à mille erreurs, dont on trouve l'énumération par-tout. Aussi l'existence des objets externes, qui ne nous sont connus que par leurs images, a-t-elle été contestée; au-lieu que personne n'a jamais osé former de doute contre l'argument de Descartes; *Je pense: Donc je suis.* Or en examinant attentivement les notions évidentes, renfermées dans l'argument de Descartes, on s'appercevra bientot qu'elles sont aussi concluantes pour la liberté que pour l'existence.

La Pensée dans l'homme n'est autre chose que le témoignage intime, ou le sentiment qu'il a de ses idées par la réflexion. Ce témoignage le persuade qu'il existe, parce qu'il lui est impossible de concevoir qu'une même chose soit, & ne soit pas en même tems. C'est le néant tout pur qu'une pareille supposition, & il ne sauroit s'en former aucune idée. Au

con-

contraire il conçoit très-bien toutes les choses qui ne sont point en contradiction, ni avec l'expérience, ni avec les prémières notions de son esprit. Les Philosophes & le Vulgaire entendent également par le mot de *possible*, ce qui ne répugne point à la Pensée humaine; ils reconnoissent également que l'existence est incompatible avec tout ce qui implique manifestement, & qu'elle ne convient qu'à ce qui n'est point contradictoire. Cette notion du possible & de l'impossible établit l'ancien Axiome; *Rien ne se fait de rien*; & conduit à l'argument de Descartes, dont la force consiste à dire; Je pense; c'est un fait & un sentiment incontestable. Donc il est impossible, qu'en pensant je ne pense pas. Donc j'existe. Appliquons ces idées à la Liberté.

Les mêmes raisons qui viennent de me prouver que je pense, m'engagent à affirmer, que je puis m'asseoir ou être debout, parler ou me taire, me tourner à droite ou à gauche, en un mot faire telle ou telle autre action, qui dépend de l'exercice des facultés de mon Corps ou de mon Ame. L'expérience & le sentiment se réünissent pour me faire connoitre, & mes facultés, & leurs différens usages. L'idée du possible inséparable de ma Pensée, me dicte qu'au-lieu d'écrire actuellement, je pourrois m'occuper à autre chose. Cette même idée est la source des reproches que

que je me fais, quand je m'impute les mauvaiſes ſuites d'une action, qu'aucune néceſſité, ou force majeure, ne m'a engagé à faire. Le témoignage de ma Penſée, bien loin de me diſculper, m'accuſe; il me convainc avec toute l'évidence poſſible, que je pouvois ne pas agir, ou agir d'une manière diamétralement oppoſée. C'eſt par cette raiſon que les Philoſophes ont donné le nom de *Conſcience* au ſentiment de la Penſée. Sans lui en effet, l'homme n'auroit pas la faculté de juger de la moralité de ſes actions, de s'appercevoir ſi elles ſont bonnes ou mauvaiſes, & de s'aſſurer s'il lui convient de les commettre ou de s'en abſtenir. Ainſi ce qu'on appelle communement *Conſcience* eſt inſéparable de la Liberté, & n'eſt pas moins réel que la Penſée-même. L'une & l'autre ont pour baſe notre ſentiment; & les notions évidentes qui en ſont une ſuite. Ce qui fait dire à l'homme qu'il penſe, lui fait dire également que c'eſt lui qui ſe détermine à agir, ou à ne pas agir. Lui conteſter ſa ſpontanéité, c'eſt détruire ſa Penſée. Quand une pierre tombe du toit par un accident qu'il ne pouvoit prévoir, & qu'elle lui meurtrit le bras, il ne s'impute point cette action; mais il s'attribuë toutes celles qu'il a faites de deſſein prémédité, & avec choix; il s'en applaudit, ou s'en répent, ſuivant qu'elles lui ſont avantageuſes ou nuiſibles.

Mais nos Adverſaires prétendent que cela

cela ne suffit point encore, & qu'il y a des exemples d'illusions aussi fortes que celles-là, & qui remplissent ceux qui y sont livrés d'une persuasion aussi intime. Telle est, par exemple, l'illusion d'un Païsan, qui s'imagine que sa Volonté est la cause efficiente des mouvemens de son Corps, qu'elle remuë immédiatement ses bras & ses piés, toutes les fois qu'il le juge à propos. Cet homme a par devers lui le fait & l'expérience, qui déposent d'une manière incontestable. Il n'y a point d'instant où il ne puisse donner des preuves authentiques de la faculté qu'il a de se mouvoir dans un sens plutôt que dans un autre. Tout cela est vrai; mais voyons quels sont les fondemens de l'opinion de ce Païsan, & s'ils sont à comparer avec ceux sur lesquels s'appuie la Liberté.

Je demande donc, où est la preuve de sentiment, à laquelle tout homme, Païsan, ou Philosophe, qui voudra admettre l'influence réelle & physique de l'Ame sur le Corps, puisse en appeller? Que sent-il? Qu'il veut, & que ses organes agissent après qu'il a voulu. Mais oseroit-on dire que qui que ce soit voie & sente ce passage, ce nœud entre la détermination de l'Ame & le mouvement du Corps. Je fais un mouvement, que j'avois conçu comme possible, avant que de le commencer. Je comprens, & je puis assurer, qu'il est une infinité de mouvemens, dont l'un n'est pas

moins

moins faiſable que l'autre. Je ſais de manière à n'en pouvoir douter, que quand je veux marcher je marche, & que pluſieurs mouvemens de mon Corps répondent parfaitement aux déterminations de ma Volonté. Mais je ne ſaurois aller plus loin, ſans paſſer les bornes de l'expérience. Elle garde un profond ſilence ſur la manière dont la choſe ſe paſſe, elle ne me fait appercevoir en aucune manière que ma Volonté pouſſe mon bras. Quand je m'imagine donc qu'elle produit cet effet, de la même manière que mes doigts dirigent ma plume, je ne fais que m'embarraſſer d'une opinion très-confuſe, qui a plutot l'air d'un inſtinct groſſier que d'un raiſonnement.

Qu'on juge après cela, de quel droit les Philoſophes auxquels nous avons à faire, décident que comme le Païſan croit mouvoir ſon bras, quoiqu'il ne le meuve pas, il croit de même agir librement, quoiqu'il n'ait effectivement aucune liberté? La choſe n'eſt point égale. En croyant mouvoir ſes membres par l'action de ſa Volonté, il croit ce qu'il ne ſent point, il met une conjecture à la place d'un fait. Mais quand il ſe juge libre, il en a la preuve de fait en main; car en faiſant un pas à droite, il a une certitude égale qu'il fait ce pas, & qu'il pourroit le faire à gauche. Ainſi, qu'on admette ou qu'on rejette l'influence de l'Ame ſur le Corps, les vérités de ſentiment, telles que la Liber-

berté, n'en sauroient souffrir aucune atteinte.

FAISONS une remarque à cette occasion. C'est qu'en général toute Théorie, toute Hypothèse, doit expliquer ce que nous connoissons par l'expérience, & que si elle est démentie par une seule vérité, cela suffit pour démontrer sa fausseté. C'est ainsi qu'on a rejetté les Systèmes de *Ptolomée*, & de *Tycbo-Brabé*, parce qu'il n'est pas possible de les concilier avec les Observations Astronomiques. Il en est de même dans la Métaphysique. Le Philosophe qui entreprend quelque édifice sur la Nature & sur les opérations de l'Ame, doit commencer sa marche, comme le Physicien, par s'appuyer sur des Observations, & sur des Expériences faites avec toute la précision imaginable. Or le sentiment, la réflexion, l'expérience intérieure, sont les moyens que nous avons de découvrir la nature de l'Ame, comme nous nous servons des sens pour examiner celle des Corps. Ceux qui croient que les secours que nous avons dans la recherche des facultés de l'Ame, sont plus foibles & plus incertains que ceux qui nous guident dans les Observations sensibles, se trompent beaucoup. La différence est toute à l'avantage des prémiers. Mille causes peuvent déranger l'action des sens, & des instrumens matériels, au-lieu que le sentiment interne est fixe & invariable. C'est

ce

ce qui a fait soutenir à Descartes, & à d'autres grands Philosophes, qu'il est plus aisé de connoitre l'Esprit humain que le Corps.

AJOUTONS que le Métaphysicièn trouve dans la Science même dont il fait son objet, un préservatif contre toute Hypothèse fondée sur de fausses notions. Ce n'est que la confusion de nos idées, qui engendre cette foule de Sophismes dont toutes les Sciences fourmillent. Or l'Ontologie, comme prémière partie de la Métaphysique, & source unique des connoissances dont nous sommes capables, développe & met dans tout leur jour les notions qui sont communes à tous les hommes. On les a fort bien nommé *directrices*; leur fonction est en effet de guider le Philosophe, par l'application perpétuelle qu'il en peut faire, quelque sujet qu'il traite. En ramenant ainsi toutes les connoissances de l'esprit humain à des notions claires & distinctes, il est impossible de former jamais aucun Système combattu par l'expérience. La vérité ne sauroit être en contradiction avec elle-même, ou avec des faits incontestables.

POUR revenir donc au sujet de nos réflexions, c'est sans aucun fondement qu'on a objecté, que le sentiment n'est pas une preuve suffisante de la Liberté, parce que nous ne connoissons pas intimement la nature & l'essence du Corps & de l'Ame. On pour-

pourroit se servir des mêmes armes pour combattre les Démonstrations de *Newton* à l'égard des Loix du mouvement; les mêmes raisonnemens prouvent qu'on ne sauroit y faire aucun fonds. En effet toutes ces preuves, comme nous l'avons fait voir ailleurs, (*) sont établies sur une Proposition tirée de l'expérience; & cette expérience est moins incontestable que celle qui constitue le sentiment de la Liberté. Mais une pareille route mène au Pyrrhonisme le plus outré. Il n'en coûtera guères plus d'avancer, que ne connoissant pas la cause qui produit notre Pensée, cette cause se plait à nous repaitre de vaines chimères, & qu'ainsi notre existence n'est pas plus réelle que notre Pensée. Il n'y a pas plus d'absurdité à affirmer qu'en croyant penser, on ne pense pas, qu'à soutenir qu'en croyant être libre, on ne l'est pas. Impugner la contingence des déterminations de la Volonté, c'est donç combattre le Principe-même de contradiction, & détruire par-là même la certitude de toutes nos connoissances. Les Elémens d'Euclide peuvent alors aller de pair avec les Contes des Fées, puisque les fictions extravagantes de ceux-ci ne répugnent pas plus à la possibilité, que les Principes évidens & les conséquences démontrées des prémiers. N'est-il pas bien surprenant après cela d'entendre *Spinosa*, qui ban-

(*) Voyez le Disc. préced.

bannit de son Systême toute contingence, & par conséquent toute Liberté, avertir presque à chaque page ses Lecteurs d'être en garde contre les idées grossières que nous présentent les sens & l'imagination, & d'observer religieusement le Précepte de Descartes, qui veut qu'on n'admette que des idées claires & distinctes, caractères essentiels de la vérité ? Est-il donc dans notre esprit des notions plus évidentes que celles du Principe de contradiction, du possible & de l'impossible ? Pourquoi Spinosa n'y a-t-il aucun égard ? C'est, comme l'a dit quelque-part (*) Mr. de *Voltaire*, en parlant d'Epicure & de Descartes, „ c'est que les hommes dans leurs „ sentimens, comme dans leur conduite, „ suivent rarement leurs Principes, & que „ leurs Systêmes, ainsi que leurs vies, sont „ des contradictions." Dès que le Philosophe, au-lieu de commencer sa marche, en s'appuyant sur les notions du sens commun, prend un vol hardi pour aller brusquement à la source du vrai, il se trouve bientot placé à celle des subtilités & des sophismes.

Le combat n'est pas encore fini ; mais il faut changer les batteries, & faire face à d'autres combattans. Il n'y a guères d'excès qui n'ait son excès contraire. Celui auquel nous nous sommes opposés jusqu'à pré-

(*) *Parallèle de la Métaph.* Ch. II.

préſent, pouſſe la néceſſité des actions morales jusqu'à la transformer en une vraie fatalité. Effrayés des conſéquences qui reſultent de ce Dogme, d'autres Philoſophes ont cru ne pouvoir s'en débarraſſer, à moins qu'ils n'abjuraſſent toute ſorte de Néceſſité, & qu'ils ne laiſſaſſent notre Ame flottante, indéterminée, & ne recevant aucune impreſſion de la part des motifs. Selon eux, Dieu a donné à l'homme la faculté de choiſir entre deux ou pluſieurs objets, à l'égard desquels il a le pouvoir phyſique néceſſaire, deſorte qu'il peut déterminer ſa Volonté, en mettant à part toutes les raiſons & toutes les cauſes externes qui pourroient le porter à préférer un de ces objets aux autres.

Ce Dogme de la Liberté d'indifférence eſt inſoutenable. *Collins* & ſes partiſans n'ont pas eu de peine à en triompher, & les défenſeurs de la Néceſſité morale ſe ſont joints à eux dans cette occaſion. „ Vouloir, dit „ Mr. *de Leibnitz*, qu'une détermination „ vienne d'une pleine indifférence, abſolu- „ ment indéterminée, c'eſt vouloir qu'elle „ vienne abſolument de rien. L'on ſuppo- „ ſe que Dieu ne donne pas cette détermi- „ nation. Elle n'a point de ſource dans l'A- „ me, ni dans le Corps, ni dans les circon- „ ſtances, puisque tout eſt ſuppoſé indéter- „ miné, & la voilà pourtant qui paroit, & „ qui exiſte ſans préparation, ſans que rien „ s'y diſpoſe, ſans qu'un Ange, ſans que

„ Dieu-

„ Dieu-même puiſſe voir, ou faire voir,
„ comment elle exiſte. " (*)

Nous ne prétendons pas néanmoins que les Philoſophes, qui établiſſent la Néceſſité morale, aient fait cauſe commune avec *Collins*. S'il leur eſt arrivé de propoſer les mêmes argumens, ils les ont appliqués fort différemment. Le plus fameux de tous eſt celui de deux baſſins en équilibre, dont l'un ne peut faire remuër l'autre, deſorte que pour changer leur état, il faut qu'il ſurvienne quelque poids dans l'un de ces baſſins. Ceux qui pouſſent trop loin la force de ce raiſonnement, en perdent tout le fruit & l'honneur. Faute de faire attention à l'ancienne règle, qui défend aux Philoſophes de preſſer trop les comparaiſons, ils s'égarent dans un Labyrinthe ſans iſſuë. Tâchons de dire quelque choſe de plus précis, & d'entrer dans une route où nous ſoyions à l'abri de tous les écueils.

S'il y a quelque choſe de palpable pour un esprit attentif, c'eſt la liaiſon indiſſoluble entre le Principe de la Raiſon ſuffiſante, & la Contingence. Outre ces qualités eſſentielles des choſes, dont nous avons parlé ci-deſſus, & qui conſtituent l'immutabilité des Eſſences, j'apperçois dans les Etres des changemens, des relations, des manières d'être en un mot, qui ne ſont point conſtantes, mais variables. A quoi faut-

(*) *Théod.* §. 320.

faut-il que j'en rapporte l'origine? A l'aveugle hazard. Mais la Raiſon & l'Expérience s'y oppoſent avec une égale force. La Raiſon me dit que le hazard eſt un Néant, & que le Néant ne ſauroit produire aucun effet. L'Expérience m'apprend invariablement que toutes les fois qu'il arrive quelque changement dans un Etre, il eſt intelligible & explicable par l'action de quelque autre Etre, qui eſt intervenu pour la production de cet effet. Voilà la Raiſon ſuffiſante. Si je la rejette, ce Monde devient un païs de chimères, une région où tout eſt fabuleux, & plus fabuleux encore que dans les Fables, où la volonté de quelque Enchanteur, la baguette de quelque Fée, tiennent au moins la place de la Raiſon ſuffiſante, & préſentent aux enfans & aux idiots l'idée de je ne ſai quelle puiſſance, à laquelle la Nature obéit. Le hazard au contraire étant un rien décidé, tout ce qu'on lui rapporte eſt un effet du rien; c'eſt un nombre, dont les unités ſont des zéros.

Est-il poſſible qu'on aime mieux donner dans de pareilles extravagances que d'admettre un Principe auſſi ſimple & auſſi évident que celui de la Raiſon ſuffiſante? Et quel eſt le prétexte qu'on allègue? C'eſt que ce Principe conduit à la néceſſité. J'en conviens; mais à quelle néceſſité? A la néceſſité hypothétique, qui bien loin d'être deſtructive de la Contingence,

&

& de la Liberté, eſt au contraire la ſource de leurs notions, & ne peut abſolument s'en paſſer. Pour prétendre que la Raiſon ſuffiſante eſt le Principe d'une néceſſité abſoluë, il faut la confondre avec l'eſſence des choſes; mais on peut dire que ceux qui le font, s'obſtinent à le faire de gaieté de cœur, après la netteté & la préciſion que d'habiles Philoſophes ont employées à l'expoſition de cette Doctrine. Ce vain épouvantail de Fatalisme qu'ils ne ceſſent d'étaler, a été réduit à ſa juſte valeur, & ne peut plus en impoſer qu'à ceux qui ſe plaiſent dans l'erreur volontaire.

Je ferai même à cette occaſion une remarque que je crois neuve, & importante, pour montrer comment les idées des grands hommes s'accordent ſouvent dans le fonds, quoiqu'elles diffèrent par rapport à l'expreſſion. *Descartes*, l'immortel *Descartes*, n'a point ignoré, ni négligé la différence qu'il y a entre les déterminations caſuelles, ou arbitraires, & celles qui naiſſent du Principe de la Raiſon ſuffiſante. C'eſt ce qui l'a engagé à rejetter les qualités occultes des Scholaſtiques; il proſcrivit, par exemple, la force attractive de l'Aiman, parce qu'elle détermine les Phénomènes de l'Aiman d'une manière qui n'a rien d'intelligible, & qui n'en eſt point une vraie explication; & il propoſa l'hypothèſe des Corpuscules Magnétiques, qui

forment une espèce d'Atmosphère, afin d'alléguer une cause manifeste, par laquelle on pût rendre une raison suffisante de ce qui se passe dans l'approche de l'Aiman & du Fer. Sa grande Règle-même, si on y prend bien garde, son Précepte fondamental, *de n'admettre que ce dont nous avons des idées claires & distinctes*, n'est autre chose que la Raison suffisante, qu'il vouloit introduire dans la Philosophie. La notion claire & distincte qu'il exigeoit, c'est celle qui fait comprendre la chose & qui la rend explicable, en dévelopant la notion du sujet d'une manière qui fasse voir, que l'attribut lui convient, & pourquoi. Je suis même persuadé que *Leibnitz* n'est parvenu à la Raison suffisante, & n'a conçu le dessein d'en faire un Principe de nos connoissances, qu'en réfléchissant sur la différence qu'il y avoit entre les explications des Phénomènes, qu'on trouvoit dans les Scholastiques, & celles que *Descartes* avoit fournies; il y vit quelque chose de plus que ce qu'on appelloit vulgairement *Cause*, & il lui donna le nom de *Raison*. Et l'on a tout lieu de croire que *Descartes* lui-même auroit donné le dernier dégré de perfection à sa découverte, sans l'extrême dégoût qu'il avoit pour l'Ontologie de son siècle, toute hérissée effectivement des épines de la barbarie. Ce dégoût l'empêcha de pousser plus loin l'analyse des notions, & d'en abstraire d'uni

niverſelles, c'eſt-à-dire, des Principes, des notions ſpéciales que la force de ſon génie lui avoit préſentées. Mais il ne s'agit après tout, ni de l'Epoque de ce Principe, ni de ſes Auteurs; je dois ſeulement juſtifier ſon uſage, & propoſer la preuve de la Liberté, qui en reſulte d'une manière qui, en détruiſant les prétentions des Indifférentiſtes, ne donne aucun droit aux concluſions des Fataliſtes.

L'EXEMPLE de deux choſes en équilibre prouve par le Principe de la Raiſon ſuffiſante qu'il renferme, & qu'Archimède y a déjà découvert, que comme il faut quelque cauſe qui trouble cet équilibre, & faſſe pancher l'un des côtés; de même l'homme ne ſauroit être déterminé à choiſir un parti plutôt que l'autre, ſans que quelque motif y intervienne. A cet égard la reſſemblance eſt ſenſible, la comparaiſon eſt juſte. Mais elle cloche, dès qu'on va plus loin. Pour faire pancher la balance qui eſt en équilibre, il faut qu'une cauſe étrangère mette un poids dans l'un des baſſins. Il n'en eſt pas de même des motifs qui nous déterminent. Quoique les objets externes occaſionnent ſouvent nos penſées, nous n'en ſommes pas moins aſſurés que c'eſt nous qui penſons. C'eſt ce ſentiment qui établit notre exiſtence, comme nous l'avons vu ci-deſſus. Quand donc les cauſes externes agiſſent ſur nous, nous en dépendons, il eſt vrai, par rap-

port à l'action, mais l'effet de cette action dépend à son tour de la détermination de notre Volonté. Un verre de vin excite mon désir, mais il ne le force pas; c'est moi qui me détermine. Quand je considère les objets que mes sens me présentent, je sais par le sentiment de ma Pensée que je puis les comparer ensemble, délibérer intérieurement, faire usage de ma raison & de mes réflexions, & me déterminer à choisir un de ces objets préférablement à l'autre. C'est là l'indifférence de l'exercice, qu'il faut bien se garder de confondre avec l'indifférence des motifs, & qui jointe à l'exemtion de contrainte, constituë la Liberté. Or je ne puis attribuër cette faculté, ni aux Corps qui inclinent & se meuvent, sans savoir ce qu'ils font, ni aux bêtes, qui ont bien comme nous les sens, l'imagination & les désirs charnels, mais qui ne sont pas doüées d'Entendement, de Raison & de Volonté.

Il n'est donc pas besoin de recourir à l'Indifférence, pour éviter la nécessité. Tous les cas dans lesquels on prétend se fortifier du témoignage de l'Expérience, & où les partisans de l'Indifférence croient être dans leur fort, ne concluent point en faveur de leur Thèse, puisque le Principe-même est faux, c'est qu'il y ait des cas de cette nature. En effet, si l'on veut bien approfondir les choses,

il

il ſe trouvera que dans les occaſions même qui paroiſſent les plus indifférentes, il y a toujours eu quelque raiſon prévalente en faveur du parti qu'on a pris. Quand il s'agit de choiſir une choſe entre pluſieurs autres où l'on ne remarque point de différence, il y a toujours une de ces choſes qui eſt dans une ſituation plus commode par rapport à la main qui doit la ſaiſir; & alors l'Ame n'aïant point d'autre raiſon, aura égard, même ſans y faire attention, à cette commodité, ou peut-être que par une opinion confuſe, & dont on ne ſauroit rendre raiſon, on crôira un objet meilleur que les autres. On en peut dire autant de quelque cas que ce ſoit. Une infinité de petites perceptions, qui nous rendent quelquefois joyeux, chagrins, & différemment diſpoſés, nous font quelquefois plus goûter une choſe que l'autre, ſans que nous puiſſions dire pourquoi. L'on ne doit donc pas trouver étrange que nous ſuppoſions en nous des motifs qui nous déterminent, ſans que nous ſoyions capables d'en rendre raiſon.

Mais il y a plus, & l'on peut démontrer directement que le cas du parfait équilibre eſt impoſſible. Car les objets n'étant jamais parfaitement ſemblables, & différant au moins, de l'aveu de tout le monde, par leur ſituation à notre égard, ils ne peuvent point être repréſentés par

des perceptions entièrement ſemblables; & dès-là les appetits qui naiſſent des perceptions, ne ſauroient être ſemblables; car les effets ſont égaux à leurs cauſes. Donc les appetits n'étant point ſemblables, il ne peut y avoir de parfait équilibre. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur la manière dont Mr. *de Leibnitz* réfute la Fable de l'Ane de Buridan dans ſa *Théodicée.* (*) C'eſt ainſi qu'on détruit le Principe de l'Indifférence; mais en le laiſſant même ſubſiſter, on ſeroit également en droit de nier la conſéquence. Quand le cas du parfait équilibre ſeroit poſſible, il ſeroit alors contradictoire que la Volonté ſe détermine; & les Principes de la Raiſon ſuffiſante & de la diſpoſition de la Cauſe à produire l'Effet, ne ſont pas moins vrais & indiſpenſables dans les cas les moins importans que dans les plus intéreſſans. S'il étoit poſſible que l'Ame ſe déterminât une ſeule fois ſans raiſon, pourquoi ne le feroit-elle pas en toute rencontre? L'erreur où l'on tombe ſur les choſes de petite importance, vient de ce que nous n'appercevons pas toujours les raiſons qui concourent à y déterminer. Cela n'arriveroit pas, ſi nous n'avions que des idées diſtinctes. Mais nous avons encore des idées confuſes, des ſenſations, des appetits, des paſſions & une infinité de

(*) §. 49.

de perceptions obſcures, que nous ne diſtinguons point, & qui cependant contribuent à nos déterminations. Comme il y a dans notre Corps pluſieurs mouvemens inſenſibles, dont nous ne nous appercevons pas, il eſt de même dans notre Esprit pluſieurs idées qui ne ſont pas accompagnées du témoignage. Combien de fois n'arrive-t-il pas aux Philoſophes eux-mêmes de dire qu'ils ne penſent à rien, quand l'Esprit dans des momens d'inaction ne réfléchit pas ſur ſes idées, ou quand ſe promenant dans les espaces imaginaires, les objets qu'il y rencontre, n'ont pas la force de faire ſentir leurs impreſſions? Cet état reſſemble parfaitement à celui d'un homme, qui en dormant parle & rève ſans s'en appercevoir. Ainſi, quand on me propoſe de me tourner à droite ou à gauche, ou de faire quelque autre action, qui paroit abſolument indifférente, je ne puis jamais aſſurer qu'il n'y ait aucune diſpoſition préſente, ou antécédente, dans mon Esprit ou dans mon Corps, qui me faſſe pancher d'un côté plutôt que de l'autre.

Pour porter un dernier coup à la Liberté d'Indifférence, réfléchiſſons encore ſur ceci. Une expérience indubitable m'apprend que je puis reſiſter à des motifs preſſans, dont j'ai le ſentiment & la réflexion, & malgré leur poids faire pancher la balance du côté oppoſé. A' plus

forte raiſon pourrai-je exercer cette puiſſance, quand il n'y a dans l'un des baſſins de la balance que quelques menües pouſſières, qui l'empêchent d'être parfaitement en équilibre. Voilà à quoi ſe réduit la réalité de la Liberté d'Indifférence; elle ne nous paroit abſoluë que faute de connoitre ce qui la détermine. *Descartes* l'a fort bien compris & expliqué.
„ L'Indifférence, dit-il, que je ſens, lors-
„ que je ne ſuis point emporté vers un
„ côté plutôt que vers un autre par le
„ poids d'aucune raiſon, eſt le plus bas
„ dégré de la Liberté, & fait plutôt pa-
„ roitre un défaut dans la Connoiſſance
„ qu'une perfection dans la Volonté. Car
„ ſi je connoiſſois toujours clairement ce
„ qui eſt vrai & ce qui eſt bon, je ne
„ ſerois jamais en peine de délibérer quel
„ jugement & quel choix je devrois fai-
„ re, & ainſi je ſerois entièrement li-
„ bre, ſans jamais être indifférent."

Concluons donc que l'indifférence n'a lieu qu'à l'égard de l'Ame, qui dans mille cas qui ſe préſentent n'eſt pas plus déterminée par ſa nature d'un côté que de l'autre, de même que le Corps n'eſt point déterminé par ſoi-même à occuper la place où il ſe trouve. S'il y a une Raiſon ſuffiſante qui ait mis le Corps dans la ſituation où il eſt, & qu'ainſi ſa détermination ſoit très-certaine, il n'eſt pas moins évident que ſa détermination eſt con-

contingente, ou, ce qui revient au même, qu'elle n'est pas immuable, qu'elle pouvoit être autrement. Il en est de même de nos actions libres, auxquelles les motifs tiennent lieu de Raison suffisante. Sans ce Principe il n'y auroit rien de certain dans le monde, tous les évènemens seroient produits par le pur hazard, c'est-à-dire, par le Néant. Ce n'est qu'à la faveur de ce Principe que nous pouvons remonter des effets à la cause, & unir les connoissances que nous puisons dans l'expérience à celles du raisonnement. Ce qui fait juger à un habile Politique, pourquoi tel évènement est arrivé, & pourquoi il sera suivi d'autres qu'il prévoit vraisemblablement, lui fait connoitre que ces mêmes choses pourroient être autrement. Plus le Physicien connoit le Monde matériel, plus il s'apperçoit que les changemens & les révolutions qui y arrivent continuellement, ne sont que les suites conditionelles de l'arrangement & de la liaison admirable, dans laquelle se trouvent les parties qui composent ce Monde. Ainsi, & les motifs qui produisent les actions libres, & les ressorts qui font agir la nature des Corps, loin de nous conduire à la nécessité absoluë des choses que nous voyons, nous manifestent leur contingence, qui excluant toute idée de hazard, n'est fondée que sur une nécessité conditionelle.

Nos connoiſſances ne ſont vraies qu'autant qu'elles ſont conformes à la nature de leurs objets. Mais que ces connoiſſances aient prévenu les effets qui en ſont l'objet, ou qu'elles ne ſoient venuës qu'après coup, cela change-t-il quelque choſe à la nature même de ces effets? Cette relation qu'ils ont avec nous, & par laquelle ils nous ſont connus, ou inconnus, avant leur accompliſſement, a-t-elle la moindre influence ſur leur certitude, ſur les déterminations, en vertu deſquelles elles doivent être ainſi, & non autrement? Il y a plus; l'Intelligence Divine elle-même, quoiqu'elle n'ait aucune analogie avec notre manière de connoitre, l'Intelligence qui, entant qu'infinie, embraſſe tout à la fois par la conception la plus *adéquate* tout ce qui eſt, a été, ſera, & peut être, tandis que notre Esprit borné n'acquiert que ſucceſſivement ſes connoiſſances, dont pluſieurs ſont obſcures, d'autres confuſes, quelques-unes diſtinctes & lumineuſes; cette Intelligence, dis-je, aux yeux de laquelle toutes choſes ſont nuës & à découvert, change-t-elle par ſa connoiſſance les choſes contingentes en des choſes abſolument néceſſaires? Il eſt bien ſurprénant que les Théologiens & les Philoſophes aient été pendant ſi longtems accrochés à la difficulté de concilier la Contingence de nos actions avec la Preſcience éternelle de Dieu, & que

que la plupart l'ajent jugée insoluble. La souveraine intelligence de Dieu nous est incompréhensible, entant que nous n'en avons pas une pleine & entière conception, qui puisse nous faire comprendre & embrasser parfaitement tout ce qui est en elle; mais l'imparfaite & médiocre connoissance que nous en avons, suffit pour nous autoriser à conclurre qu'il a tout prévu, parce que connoissant intimement & en lui-même l'infini, à plus forte raison son Entendement a-t-il apperçu de toute éternité la nature de toutes choses, & les différentes liaisons où elles peuvent se trouver. Ainsi la Liberté étant une fois établie sur les preuves les plus convainquantes, il est certain que nous pouvons déterminer nos actions librement, non pas par la raison que Dieu les a prévuës, mais parce que la Liberté est conforme à notre nature. Il n'y a qu'une entière & absoluë indifférence, dont la Prescience soit impossible à Dieu. Et il faudroit refondre toutes les idées de la Logique & de la Métaphysique, pour admettre ce Dogme avec les Conséquences qui en découlent.

L'OBSCURITE' qui règne dans nos idées, l'incertitude de nos connoissances au sujet des motifs qui nous déterminent, ou qui devroient nous déterminer, sont donc les causes de cet embarras, de cette suspension, de ce choix fait en ap-

parence au hazard, qu'il plait à certains Philoſophes d'ériger en une eſpèce particulière de Liberté, ſous le nom d'Indifférence. Bien plus; d'un défaut ils font une perfection, & voudroient nous perſuader que la Divinité elle-même poſsède l'admirable prérogative de ſe déterminer ſans motifs, ou même contre les motifs. Etrange bouleverſement de toutes les notions! Peu s'en faut qu'on ne faſſe tenir par ce moyen au prémier Etre le langage de cette femme furieuſe; *Video meliora, proboque, deteriora ſequor.* Non, la Liberté ne s'accroît & ne ſe fortifie au contraire, qu'à meſure que l'indétermination & l'indifférence diminuent. Plus je ſaiſis les différences des choſes, moins j'héſite dans leur choix, & l'Etre qui embraſſe d'un coup d'œil toutes les différences infiniment petites de toutes les choſes exiſtentes & poſſibles, ne ſauroit trouver deux choſes égales qui tiennent ſa volonté dans l'équilibre. Il eſt donc bien ſurprénant de voir les hommes défendre avec chaleur la poſſeſſion d'un avantage, qui bien conſidéré eſt ce qu'il y a de plus humiliant pour eux. On rit de la ſimplicité d'un enfant qui ne ſait que prendre d'un Louïs d'or, ou d'un Jetton qu'on lui offre, & qui après avoir bien tâtonné prend le Jetton. C'eſt le cas de tous les hommes, proportionellement à l'étenduë de leurs connoiſſances.

LA

LA Liberté proprement dite eſt donc à l'Ame ce que la ſanté eſt au Corps. Elle conſtituë la vie de l'Eſprit, comme la vie animale reſulte des fonctions & des mouvemens du Corps. Le Corps ne peut ſubſiſter ſans le ſecours d'alimens convenables aux ſolides & aux fluïdes qui le compoſent. L'Eſprit s'étrécit & s'éteint presque, dès qu'on le prive de la nourriture qui lui eſt propre. Il lui faut des idées, de l'attention, de la réflexion, pour exercer le Jugement & cultiver la Raiſon. La fauſſeté, l'erreur, le menſonge ſont un vrai poiſon pour lui. Ce parallèle peut être pouſſé plus loin. La ſanté dans les tempéramens les plus robuſtes, n'eſt pas ferme & durable, ſi l'on n'uſe d'aucun régime. Les excès de l'intempérance aſſujettiſſent les Corps les plus rubuſtes aux maladies les plus violentes. Il en eſt de même de l'Eſprit, s'il ne règle pas l'uſage de ſes facultés par la ſageſſe. Ses débauches, ſi je puis ainſi parler, enveniment les paſſions, & les rendent inſupportables dans les grands génies, qui ſont ordinairement ceux qui font les plus grands écarts. En effet, pour continuër la comparaiſon, comme les Corps délicats & foibles ſe ſoutiennent ſouvent mieux & plus longtems que les Corps robuſtes, les Eſprits médiocres par une application bien réglée l'emportent quelquefois ſur ceux qui ont le plus

de

de force & de pénétration naturelle. En un mot, ſi la plupart des maladies du Corps ſont des ſuites de l'intempérance, celles de l'Eſprit le ſont d'ordinaire d'un mauvais uſage de ſes facultés. C'eſt malheureuſement la ſituation de la plupart des hommes. Mais comme ils s'y mettent volontairement, ſont-ils moins coupables, que ces mendians qui s'eſtropient de gaieté de cœur pour ſe dispenſer du travail? Si donc les facultés de l'Ame ſont ſujettes à tant d'inégalités, & ſi l'on n'obſerve pas dans la conduite & dans les mœurs de l'homme cet ordre & cette régularité qu'on admire dans le Monde matériel, c'eſt que l'homme ne peut pas être dirigé comme une machine, & que ſon bonheur eſt inſéparable du bon uſage de ſa Liberté.

Il faut donc pour perfectionner ſa Liberté, perfectionner ſes connoiſſances par la culture de l'Eſprit & de la Raiſon. La vérité & la vertu ſont unies par les liens les plus étroits. Ce n'eſt qu'en s'appropriant la prémière qu'on parvient à l'autre, & qu'on peut goûter les doux fruits de leur union, en s'affranchiſſant de cette inconſtance & de cette vanité perpétuelle, qui eſt la ſource de tant de deſordres. Si la plupart des hommes ſont privés de la véritable Liberté, & ſi leurs déſirs triomphent presque toujours de leur Volonté, ce n'eſt pas que leur Entende-

ment

ment ſoit trop foible, ou que leurs organes ſoient dérangés; c'eſt plutôt parce qu'ils ſe rebutent aux prémières difficultés, & qu'ils voudroient ſe procurer les avantages de la vérité & de la vertu, ſans qu'il leur en coutât rien, ou bien même allier l'une & l'autre avec l'erreur, l'ignorance & les paſſions. Cette prétention eſt auſſi vaine & auſſi chimérique que le ſeroit celle d'un homme ſec & décharné, qui pour acquerir promtement de l'embompoint, voudroit prendre un quintal de nourriture par jour, ou de celui qui formeroit le projet d'être tantôt gras, tantôt maigre, d'un jour à l'autre.

L'HOMME eſt eſſentiellement un Etre fini & borné; par conſéquent il ne peut arriver à la perfection que ſucceſſivement & par dégrés. Les facultés de l'Eſprit & du Corps ne s'accroiſſent & ne ſe fortifient que par l'application, par l'exercice & les actes réitérés qui forment les habitudes. Ainſi ſi notre Liberté eſt très-peu de choſe, c'eſt parce que nous faiſons très-peu d'uſage des qualités qui nous diſtinguent des bêtes. L'aſſerviſſement volontaire aux ſens, à l'imagination, & aux appetits charnels, bien loin de nous laiſſer quelque prééminence ſur les animaux, nous rend pires qu'eux, entant que notre Entendement invente de nouveaux moyens pour étendre & pour aſſouvir ſes paſſions. C'eſt ainſi que plus une choſe eſt excel-

lente, plus l'abus en eſt pernicieux. Mais encore une fois, l'homme ne ſauroit s'en prendre qu'à lui-même, s'il fait un mauvais uſage de ſa Liberté. Il n'y a qu'un Enfant expoſé dès ſa naiſſance parmi les Loups & les Ours, dont l'ignorance ſoit invincible & excuſable.

ESSAI
SUR LE
SOMMEIL.

ESSAI

SUR LE

SOMMEIL.

NOTRE vie eſt partagée par la Nature en deux portions presque égales, la Veille & le Sommeil. Les occupations du jour nous conduiſent au repos de la nuit ; ce repos nous met en état de vaquer aux fonctions d'une nouvelle journée, & cette ſucceſſion va ſon train jusqu'à ce qu'un Sommeil total & final vienne s'emparer de nous, dans l'attente, il eſt vrai, d'un réveil éternel.

CETTE moitié de la vie, que nous paſſons dans un état apparent de mort, n'eſt pas, je l'avouë, à beaucoup près, auſſi intéreſſante que celle qui eſt remplie des divers évènemens de notre vie, qui voit enfanter nos projets, réuſſir ou échouër nos en-

entreprises, qui est la scène perpétuelle de nos plaisirs & de nos douleurs. Nous ne comptons pour rien le tems que nous donnons au Sommeil, & à certains égards nous avons raison. Néanmoins il se passe alors diverses choses, tant dans le Corps que dans l'Ame, très-intéressantes, & dignes d'un examen Philosophique. Nous allons parler de l'état du Corps, nous réservant de parler de celui de l'Ame dans le Discours suivant.

Deux choses constituent l'état de la Veille; le passage libre & facile des impressions extérieures par les organes des sens jusqu'à l'Ame; l'empire de l'Ame sur les mouvemens du Corps. L'absence de ces deux choses produit le Sommeil, dans lequel l'Ame ne reçoit aucun avis de ce qui se passe au dehors, & se trouve privée de l'exercice de son autorité sur la Machine.

On passe de la Veille au Sommeil avec plus ou moins de rapidité suivant la constitution ou le tempérament, & suivant certaines circonstances accidentelles d'épuisement ou de replétion, qui accelèrent ou retardent ce changement d'état. On voit certaines personnes, (& c'est presque le cas de tous les jeunes gens) qui sont aussitôt endormies que couchées. Mais comme rien ne se fait par saut dans la Nature, les mêmes circonstances préliminaires se trouvent dans les Dormeurs les plus rapides

&

& dans les plus lents; ſeulement dans les prémiers, elles s'emmoncèlent, pour ainſi dire, & ſe ſuivent de ſi près, qu'on ne ſauroit en obſerver la ſucceſſion.

Ces circonſtances préliminaires conſiſtent 1°. dans l'appéſantiſſement des ſens, qui ſemblent ſe boucher peu-à-peu, pour refuſer l'accès aux actions externes. De là naiſſent la diminution de l'attention, qui ne ſe fixe plus ſur aucun des objets préſens, l'embarras de la Mémoire, le calme des Paſſions, & le desordre des Raiſonnemens. L'homme le plus ſain paſſe par une espèce de délire, ſes idées ſe brouillent, les liens qui les uniſſent, ſe relâchent, & à la fin ſe ſéparent; & quand cette ſéparation eſt complette, le Sommeil commence. Nos idées, dans ce cas, reſſemblent aſſez à des chevaux, qui ont été attelés & employés au travail toute la journée; on les detèle le ſoir, mais leur guide les conduit encore: c'eſt le commencement du Sommeil; il les mène aux Champs, & les y laiſſe errer & paître à leur fantaiſie, c'eſt la perfection du Sommeil.

Tant que nous nous ſentons dormir, nous ne dormons pas encore, ce n'eſt qu'un prémier dégré, un aſſoupiſſement. Pour être véritablement entre les bras du Sommeil, il faut n'avoir plus cette conſcience, ce ſentiment réfléchi de ſoi-même, qui dépend de l'exercice de la Mémoire. Il n'y a peut-être perſonne qui n'ait formé quel-

quelquefois le plaisant projet de remarquer l'instant précis où le Sommeil le saisit. Peine perduë. *Somnus fugientes opprimit, fugit insequentes.*

2. NOTRE Corps se soutient pendant la Veille, par l'action réunie d'une infinité de Muscles. Il est incroyable, combien il y en a qui concourent à la fois pour les actions les moins pénibles. La coutume détermine leur jeu, & le rend tellement aisé, & concordant, qu'il semble une action simple & unique. Un Musicien n'a devant lui que les seize notes de sa Tablature, ses doigts doctes & legers parcourent l'instrument dont il jouë avec tant de rapidité & d'aisance, qu'il semble que tout le jeu est au bout de ses doigts. Cependant ceux-ci ne sauroient agir sans le concours d'une foule de Muscles, dont le Musicien ne connoit ni le nom, ni la situation, ni les ressorts. Pour soutenir simplement le corps & la tête, il faut les forces réunies des Muscles du Dos, des Lombes, de l'Epine, du Cou, &c. Tant que nous veillons, cela se fait sans effort, mais les approches du Sommeil rendent la chose difficile, le Sommeil complet la rend impossible.

APRE's l'embarras des sens, le second dégré du Sommeil dans le Corps, la seconde chose qui se présente à y remarquer, c'est donc la résistance insurmontable des Muscles, qui refusent de se prêter aux mou-

mouvemens que l'Ame tiroit de leur action peu auparavant. J'écrivois, le Sommeil survient, mes doigts tendus se relâchent, les Muscles du poignet durs & enflés s'amollissent, la plume chancèle, elle tombe enfin. On dit que les Gruës, de peur des oiseaux de proie, mettent une d'entre elles en sentinelle, qui se tient sur un pié, & de l'autre empoigne un petit caillou, afin que ce caillou tombant par le relâchement de son pié, la réveille. C'est, ce semble, à l'imitation de ces Animaux, qu'Alexandre le Grand tenoit dans sa main une boule au dessus d'un bassin, lorsqu'il craignoit de se livrer au Sommeil.

Ce second dégré de Sommeil dans la Machine, produit divers symptomes, qu'on a occasion d'observer tous les jours dans ceux qui s'endorment assis dans quelque lieu public, & sur-tout à l'Eglise, où le Sommeil est plus fréquent que par-tout ailleurs. Les yeux commencent par cligner, les paupières s'abbaissent, la tête chancèle, elle tombe; sa chûte étonne le Dormeur; il se réveille en sursaut; il tâche de s'affermir, mais en vain, nouvelle inclination plus profonde que la prémière, il n'a plus la force de la relèver, le menton reste appuyé sur la poitrine, & le Sommeil se continue tranquillement dans cette attitude. Quand la tête ne fait que s'ébranler, ses Muscles ne sont pas encore tous relâchés, il n'y en a que quelques-uns,

comme dans ces Paralytiques, dont la tête tremble, ou qui l'ont tournée vers une épaule. Mais peu après le relâchement devient total, & la Volonté ne sauroit y remédier, comme l'éprouvent souvent à leurs dépens de pauvres Soldats, qui mis en faction, même à la portée de l'Ennemi, ne peuvent trouver dans le puissant motif de leur conservation, dequoi résister à la force victorieuse du Sommeil. Plaçons ici, pour égayer la matière, l'élégante Description que Virgile fait de cet état.

Jamque fere mediam cœli nox humida metam
Contigerat, placidâ laxarant membra quiete,
Sub remis fusi, dura per sedilia, Nautæ:
Cum levis ætheriis delapsus somnus ab astris
Æra dimovit tenebrosum, & dispulit umbras,
. . . . . *funditque has ore loquelas:*
Æquatæ spirant auræ, datur hora quieti;
Pone caput, fessosque oculos furare labori; . . .
Ecce Deus ramum, Lethæo rore madentem,
Vique soporatum Stygia super utraque quassat
Tempora, cunctantique natantia lumina solvit,
Vix primos inopina quies laxaverat artus,
Et superincumbens, cum puppis parte revulsa,
Cumque gubernaclo, liquidas projecit in undas
Præcipitem, ac socios, nequidquam, sæpe vocantem.

C'est de cet état des Muscles que procède l'impossibilité de dormir debout. La colonne de l'Epine du Dos est soutenue par l'action commune de tant de Muscles, que dès que cette action vient à manquer

en

en tout ou en partie, le tronc tombe. Ne finiſſons pas cette Conſidération, ſans admirer la ſageſſe merveilleuſe de la Providence, dans la réſolution des Muscles pendant le Sommeil. Le prémier qui s'abbaiſſe, eſt deſtiné à défendre un de nos organes les plus intéreſſans & le plus expoſé au danger, c'eſt l'œil. Dès que nous nous diſpoſons à dormir, la paupière s'abbaiſſe d'elle-même, & ſert de rempart à l'œil jusqu'à notre réveil. D'un autre côté certains Muscles ſe reſſèrrent plus fort, parce que leur relâchement ſeroit incommode & dangereux. Tels ſont ceux de la Veſſie & de l'Inteſtin droit, dont les ſphincters rédoublent leur contraction. Cette diverſité de méchanisme dans des parties ſemblables, fait bien reconnoitre les fins que s'eſt propoſé le grand Ouvrier.

Je paſſe à un troiſième changement que le Sommeil opère dans la Machine. Il abbat & amortit, comme nous venons de le voir, les fonctions animales, mais il anime & augmente les fonctions vitales. Il eſt vrai que la choſe eſt en conteſtation, & que d'habiles Phyſiciens ont allégué de fortes raiſons pour & contre. Donnons une idée de cette Controverſe. *Hippocrate* avoit déjà dit, (*) que dans le Sommeil, les parties intérieures ſont plus chaudes. *Sanctorius* a avancé cet Aphoriſme; (†) *Som-*

(*) Epid. VI. n. 4. 5. (†) Sect. IV. n. 47. 48.

Somno animales, vigilia vitales & naturales languescunt. Sans nommer un grand nombre de Médecins, il suffit, pour achever de donner à cette opinion tout le poids qu'elle peut recevoir de l'autorité, il suffit, dis-je, de dire que le célèbre *Boerhaave* l'a soutenue. Ses principales raisons sont la chaleur des Personnes qui dorment, la profondeur de leur respiration, l'accroissement de leur transpiration, & la force de leur pouls. Si l'on compte les battemens de pouls d'un enfant, pendant qu'il veille, & qu'on les compte ensuite lorsqu'il dort, on les trouve pendant le Sommeil moins fréquens à la vérité, mais plus égaux, plus pleins, & plus forts; & à ce seul signe, sans voir un enfant qui est au berceau, on peut savoir s'il dort. Dans la Phrénésie, quand le malade commence à être disposé au Sommeil, ou peut juger par son pouls de la force de son mal. Si le pouls est plus lent, mais plus fort que dans la Veille, le Sommeil sera bon; s'il est plus promt, mais plus foible, le Sommeil sera de courte durée, & n'apportera aucun amendement. Un profond Sommeil, suivant cette hypothèse, est donc une parfaite Apoplexie. Dans un Apoplectique vous remarquez un peu avant la mort, un surcroît de force vitale, supérieur même à la mesure de cette force qu'il possédoit étant en santé. De même dans un homme qui dort d'un profond Sommeil, la chaleur, la rougeur, la sueur, aug-

augmentent à proportion de la force du Sommeil. Donc la force du Cœur, des Artères & des Veines s'accroît alors. Autre ressemblance entre l'Apoplexie & le Sommeil; c'est la force de la respiration. On entend respirer un homme qui dort, tandis qu'on ne s'apperçoit de rien dans ceux qui veillent. Dans le prémier état le Diaphragme est fortement comprimé, les Côtes s'élèvent, & la respiration est parfaite. Vient-elle à s'augmenter encore; vous entendez ronfler, & le ronflement ressemble fort à ce funeste râle, avant-coureur de la mort, sur-tout encore dans ceux qui sont frappés d'Apoplexie.

De toutes ces observations, Mr. *Boerhaave* conclut que les fonctions vitales s'éxécutent avec plus de force dans le Sommeil, & que les opérations de la Nature y sont plus parfaites, savoir la coction du Ventricule, le mouvement péristaltique des Intestins, la sécrétion du liquide intestinal, de la Bile, du Suc pancréatique, les changemens du sang dans le Poumon, dans le Ventricule droit du Cœur, la distribution par les Artères, en un mot tout le méchanisme intérieur. Les vaisseaux étant alors bien disposés, les fonctions qui dépendent d'une action également continuée, vont un train que rien ne dérange & n'interrompt; & il n'y a de suspension d'action interne qu'à l'égard du Cerveau & des Nerfs.

Il s'est élevé, contre l'opinion que nous venons d'exposer, de très-habiles Médecins, dont il faut entendre les raisons. Ils ont nié la plupart des faits sur lesquels Mr. *Boerhaave* s'appuie, mais sur-tout l'augmentation de la transpiration. *Sanctorius* prétendoit que dans le Sommeil, on transpire le double plus que dans la Veille, & que cela va quelquefois à une livre par heure. *Gorter*, *Keill*, *Dodart*, & d'autres modernes, ont trouvé au contraire qu'on transpire moins dans le Sommeil, & que cela va même à la moitié de différence; de-sorte qu'un homme endormi ne perdroit que deux onces, tandis qu'éveillé il en dissipe trois, & s'il travaille, quatre. D'où peut venir cette contrariété dans des Expériences de fait? Je crois que la manière de souper des différentes Nations peut y contribuër. Les Italiens soupent plus copieusement que les Anglois & les Hollandois; ainsi *Sanctorius* a observé une plus forte transpiration en se réglant sur son païs, que ceux qui ont fait leur calcul ailleurs. *Gorter* lui-même avouë, que quand le souper a été plus fort, la transpiration augmente. Généralement parlant, on transpire peu dans les prémières heures de Sommeil, & abondamment dans les dernières. La chaleur continuée du lit ouvrant de plus en plus les Pores, & causant une plus grande détermination vers la peau, fait naître la chaleur, la moiteur, la rougeur,

geur ; qu'on trouve fur-tout dans les enfans.

LA coction du Ventricule n'augmente point non plus dans le Sommeil. Preuve de cela, c'eft que l'appetit renaît de midi à fept heures du foir, au-lieu que depuis le fouper, & depuis un fouper beaucoup plus leger que le dîner, on peut paffer douze heures fans faim. Un homme éveillé fera affamé avant minuit, au-lieu qu'en dormant, il pourroit attendre le midi fuivant. On pourroit alléguer ici l'exemple des animaux qui dorment plufieurs mois fans nourriture, & cela fans contredit parce que la digeftion & la tranfpiration font presque infenfibles ; mais leur état eft accompagné d'autres circonftances, qui ne conviennent pas au Sommeil des hommes, & qui feroient clocher la comparaifon.

POUR la coction des humeurs par le Chyle, les Antagoniftes de Mr. *Boerbaave* lui accordent qu'elle fe fait mieux dans le Sommeil. Dans la Veille les mouvemens volontaires jettent quelquefois le defordre dans les mouvemens naturels, augmentent la viteffe des fluïdes dans certains vaiffeaux, & la retardent dans d'autres. Le fang fe dépenfe, pour ainfi dire, en actions externes ; & il en doit par conféquent refter une moindre quantité pour arrofer les parties internes. Dans certains endroits du Corps qui agiffent, il fe fait u-

ne forte circulation, qui presse continuellement les humeurs dans les vaisseaux sécrétoires; dans d'autres elle est si foible, que le Chyle se change à peine en sang. Un doux Sommeil rétablit l'équilibre partout, les vaisseaux sont également ouverts, les liqueurs coulent avec une détermination uniforme, la chaleur se conserve au même point, comme celle de l'oiseau qui couve; en un mot il ne se perd rien, & tout va au profit de la Machine. De-là vient qu'après un bon Sommeil on est délassé, frais, dispos, vigoureux.

Il y a donc un milieu à tenir entre les deux hypothèses que j'ai dévelopées, & ce milieu, le voici. La circulation est réellement moins forte dans le Sommeil, mais elle est mieux réglée. Qu'elle soit moins forte, cela paroit en ce que tout ce qui la rallentit procure le Sommeil, comme les potions rafraichissantes, les émulsions de Pavôt, la saignée, & même le grand froid qui précède la mort. Il est vrai que les liqueurs chaudes qui augmentent le mouvement du sang, & qui brouillent le Cerveau, jettent aussi dans le Sommeil, mais ce n'est pas un état naturel. La Veille est donc un état mitoyen entre le Sommeil causé par le rallentissement du sang, & celui qui naît de son effervescence.

Le Sommeil arrête certainement l'action de l'acide de l'Estomach, qui exci-

te

te la faim & modère les sécrétions ; car lorsqu'on dort bien, les besoins naturels ne sollicitent pas, la salive ne se forme pas comme dans la Veille, en un mot les forces vitales & la circulation du sang agissent avec moins d'effort, quoiqu'en ait pensé Mr. *Boerhaave.* L'augmentation de force dans le pouls, qui au fonds n'a lieu qu'au commencement du Sommeil, vient précisément de ce que le sang, en se rallentissant, pousse des ondes moins fréquentes, mais plus grosses. La profondeur de la respiration peut venir de plusieurs causes, de la situation où l'on est couché, de ce que la bouche est toujours fermée, de l'amas des mucosités dans le Conduit par lequel l'air passe, &c. La chaleur & la sueur du matin procèdent des couvertures sous lesquelles on est enséveli & qui ne permettent pas à la transpiration de s'évaporer. Sans dormir, quiconque voudra se bien couvrir, & demeurer immobile, suera abondamment, à moins qu'il ne soit d'une constitution non disposée à la sueur. Et ceux qui dorment, bien loin de süer, souffrent un froid considérable, s'ils ne sont pas plus couverts que de jour. Enfin, & pour conclurre cette discussion, à laquelle j'ai peut-être déjà donné trop d'étenduë, le Sommeil, bien loin d'échauffer & d'accélérer le mouvement du sang, appaise ou du moins diminuë les ardeurs qui viennent de la

dans & agiles. Le Sommeil au contraire est dans les Solides une compression, ou un affaissement, des plus petits vaisseaux du Cerveau, de manière qu'ils ne peuvent transmettre leurs liqueurs: dans les Fluïdes, c'est le rallentissement des esprits, qui ne coulent pas jusqu'à la substance corticale du Cerveau, ou qui ne s'y séparent pas pour entrer dans les Conduits de la moëlle, & dans les Rameaux des nerfs. En un mot, il ne se fait presque aucune circulation dans les vaisseaux séreux, lymphatiques, & nerveux, tandis que la circulation dans les Artères & les Veines rouges demeure non interrompuë.

Tel est l'état du Sommeil; telles sont probablement ses causes dans le cours ordinaire de la Nature. Il est suivi du réveil, & ce passage à un nouvel état mérite bien que nous nous arrêtions un peu à le considérer. Tout ce qui ébranle les sens, embarrassés comme nous l'avons vu dans le Sommeil, sert à nous réveiller. Cet ébranlement peut être externe, ou interne. Les causes externes sont une vive lumière, qui pénètre dans l'œil, un son violent qui frappe l'oreille, & tout autre grand mouvement appliqué à quelqu'un de nos sens. Les Nerfs fortement irrités par l'action des objets externes, rappellent promtement les esprits à la surface du Corps, au *Sensorium commune*.

Les causes internes sont tout desordre qui met en mouvement quelque organe, comme la Pituite, qui cause la toux, le Phlegme des narines, qui provoque l'éternuement, & les nécessités naturelles; mais une cause générale du réveil, c'est l'incommodité du dos ou du côté sur lequel nous avons été couchés pendant six ou sept heures, & qui aïant porté la masse du Corps, en est fatigué, & souffre une espèce d'inflammation. Les Malades, comme on sait, trop longtems couchés, ont toutes les parties du dos & des reins irritées; & cela va jusqu'à l'excoriation, lorsque la maladie est trop longue. Or je pose en fait qu'à chaque réveil, les prémières atteintes de ce mal se font sentir, & nous tirent de notre Sommeil.

On met en question, si au cas qu'aucune de ces causes externes ou internes n'agît, on se reveilleroit par un effet de la seule coutume, ou à cause que les esprits animaux suffisamment réparés gonfleroient les Nerfs? Je crois que non; & je pense, après Mr. *Boerhaave*, qu'aucun Animal ne s'éveille de lui-même, c'est-à-dire, si demeurant au même état où il s'étoit endormi, il ne survient aucune des causes que nous avons indiquées. Il y a dans l'Expérience commune, & dans certains faits constatés, dequoi justifier cette présomption. L'Expérience dépose, que plus on dort plus on veut dormir. Don-

nez le matin une heure de plus au Sommeil que vous n'avez coutume de faire, vous êtes appéſanti pour toute la journée. Et quant aux faits, il y en a de fort ſinguliers à cet égard. Un Prince s'étant diverti à enyvrer un jeune homme, le fit porter dans une chambre obſcure & écartée de tout bruit, il y dormit trois jours & trois nuits, parce que toutes les fois qu'il entre-ouvroit les yeux, il jugeoit par l'obſcurité qu'il étoit encore au fort de la nuit, & ſe rendormoit auſſi-tôt. Un Médecin, que Mr. *Boerhaave* a connu, s'étant livré au goût qu'il avoit pour le Sommeil, qui lui paroiſſoit un état délicieux, ne fit preſque que dormir pendant un très-long tems. Il eſt vrai qu'à la fin il perdit la Raiſon, & mourut à l'Hopital des Fous. On a mis de même des animaux dans des endroits où la lumière ni le ſon ne pénétroient point, & leur Sommeil ne finiſſoit pas. Les *Mémoires de l'Académie des Sciences* de Paris parlent d'un Sommeil de deux mois cauſés par une Catalepſie. A' ces faits réels je pourrois joindre les merveilleuſes Hiſtoires d'Epiménide, des ſept Dormans, & d'autres de cette force, s'il étoit permis d'allier la Fable à la Vérité.

Ramenons plutôt ici l'exemple des Animaux qui dorment tout l'Hyver, & dont j'ai promis ci-deſſus d'expliquer l'état. Le fait n'a pas beſoin de preuve,

il eſt hors de toute conteſtation. Les Ours, diverſes espèces de Belettes, quelques ſortes de Renards, les Caſtors, &c. aux approches de l'Hyver, ſe retirent dans leurs Tanières, & s'endorment jusqu'au Printems. *Fortunius Licetus* a fait d'amples Collections là-deſſus dans un Traité, *De animalibus quæ ſine cibo & aëre diu vivunt.* Des Chiens bien gras, & qui ne prennent point d'exercice, ſont capables de paſſer les jours auſſi bien que les nuits à dormir. Quant aux prémiers Animaux que j'ai nommés, le froid, & même un dégré de froid aſſez conſidérable, eſt requis pour les jetter dans cet état, qui me paroit plutôt un engourdiſſement qu'un Sommeil. Mr. *de Réaumur* nous enſeigne, qu'en conſervant le froid à une Chryſalide, on lui conſerve ſon Sommeil, ou ſon inaction, pendant fort longtems, ſans la tuër; & que le Papillon ne ſe dévelopera qu'à l'approche d'une plus grande chaleur. Le même Savant rapporte, qu'une Marmote miſe à un froid de cinq dégrés, ne dormoit pas encore. C'eſt donc le froid qui eſt la principale cauſe de l'état des Inſectes & des Animaux dormeurs, quoique d'ailleurs les circonſtances ſoient fort différentes, & qu'il ne ſe paſſe point dans les Animaux ce travail intérieur, qui prépare les Inſectes à ſubir leur métamorphoſe. Tout ce que je veux conclurre du Sommeil des Animaux,

maux, toute l'analogie que je me propofe de faire remarquer entre eux & les Hommes, c'eft que fi l'on retarde l'action des caufes qui réveillent, comme dans les Animaux le dégré de chaleur qui les ranime, & dans les Hommes le bruit & les autres impreffions par lesquelles ils font réveillés, aucun Animal, aucun Homme n'eft par lui-même & naturellement disposé à s'éveiller.

POUR retourner de l'état du Sommeil à celui de la Veille, il faut que tous les fymptomes que nous avons fait remarquer dans les approches, & dans le règne-même du Sommeil, fe diffipent. Les paupières, qui étoient tombées les prémières, fe relèvent auffi les prémières, & donnent un libre accès à la lumière. Les Muscles relâchés fe gonflent par le cours des esprits animaux, & ces esprits s'y portent avec plus ou moins de rapidité, fuivant que l'on eft réveillé en furfaut ou lentement. Pour favorifer le retour de ces esprits, & leur égale diftribution partout où leur miniftère eft requis, l'Homme & la plupart des Animaux, même des plus forts & des plus agiles, comme le Lion, le Tigre, le Léopard, s'étendent, s'allongent, & reprennent ainfi peu-à-peu leurs forces. Je dis qu'ils reprennent leur forces, car la netteté des Sens & la vigueur de la Machine ne fe rétabliffent pas à la fois & tout d'un coup.

Preu-

Preuve de cela, c'eſt qu'en ſurprenant les Animaux les plus robuſtes à l'inſtant de leur réveil, on les trouve beaucoup plus foibles, & il n'eſt pas auſſi difficiles de les domter.

PARCOURONS à préſent diverſes cauſes qui influent ſur le Sommeil, & examinons leurs effets. La matière me ſemble curieuſe & intéreſſante. Notre ſanté dépend beaucoup plus du Sommeil que des Alimens; & l'efficace de ceux-ci ſe perd presque entièrement, lorsqu'elle n'eſt pas aidée par ce doux repos, qui ſeconde l'exacte diſtribution des ſecours deſtinés à réparer nos forces épuiſées pendant la Veille. Souvenons-nous ſeulement que les Remarques que je vais faire, quoique généralement vraies, ſouffrent pourtant des exceptions dans certains tempéramens, ou par la force de quelques coutumes, qui ont changé le pli de la Nature.

D'ABORD donc les Alimens ſolides excitent & conſervent le Sommeil beaucoup mieux que les liquides. Rempliſſez votre Eſtomach de bouillon, vous ne dormirez pas; mettez y de bonne viande, & le Sommeil ne tardera pas à vous ſurprendre. On rend raiſon de cette enchaînure du Sommeil avec les Alimens, qui fait qu'après avoir pris un grand repas à quelque heure que ce ſoit, la diſpoſition à dormir ſe fait ſentir; on en rend raiſon, dis-je, par l'élargiſſement & l'espèce

ce

ce d'enflure de l'Eſtomach chargé d'Alimens, qui comprime le tronc de l'Aorte descendante. Cette compreſſion rend, à ce qu'on prétend, le paſſage du ſang vers les piés plus difficile, il remonte à la tête, & y augmentant la preſſion, cauſe le Sommeil. De-là certains alimens difficiles à digérer procurent ce redoublement de preſſion qu'on appelle *incube*.

CETTE hypothèſe, quelque vraiſemblable qu'elle paroiſſe d'abord, a pourtant de grandes difficultés. Le fait eſt vrai, le Sommeil vient ordinairement à la ſuite d'une certaine doſe d'Alimens; mais une connoiſſance un peu exacte de l'Anatomie ne permet pas d'en admettre pour cauſe cette prétenduë preſſion de l'Aorte. La ſituation de l'Eſtomach à l'égard de l'Aorte ne lui donne presque aucune priſe ſur elle. Quand il ſe gonfle, il s'étend en avant, & ne préſente qu'une petite courbure à l'Aorte, qui y demeure à ſon aiſe, & ſans ſe reſſentir de la dilatation de l'Eſtomach. D'ailleurs un tel Méchanisme ne ſeroit pas convenable à la ſageſſe du Créateur, parce qu'il ſeroit contraire aux beſoins du Corps. C'eſt après le repas que doivent ſe faire les ſécrétions abondantes dans les viſcères, comme le Foie, le Pancreas, les Inteſtins; & ce ſeroit juſtement alors que l'Aorte preſſée par ſa ſituation, y enverroit le moins de ſang. Cela ne ſau-

roit

roit être, & l'expérience prouve que cela n'eſt pas ; car l'irritation des éguillons de la chair, qui eſt encore une ſuite des repas abondans, prouve que le mouvement du ſang, bien loin d'être embarraſſé & rallenti, eſt conſidérablement accru. Enfin, ce qui me paroit décider la queſtion, c'eſt que les Animaux, dans leſquels on ne ſauroit admettre cette preſſion de l'Aorte, & ce retour du ſang au Cerveau, comme les Serpens, s'endorment également, peu après s'être répus.

CHERCHONS donc quelque autre explication de ce Phénomène. Seroit-il une ſuite de l'introduction du Chyle dans le ſang ? Mais le Sommeil ſuccède trop promtement à la nourriture, & le Chyle, qui n'eſt perfectionné qu'au bout de quelques heures, n'a pas encore eu le tems de s'introduire. S'endort-on par l'abondance des eſprits ? Mais ces eſprits devroient au contraire tenir éveillé. Ajoutez que les mets farineux, indigeſtes, & qui donnent le moins d'eſprits, ſont ceux qui procurent le plus promt aſſoupiſſement. Reſte donc une opinion toute contraire aux précedentes, & qui eſt, ſi je ne me trompe, la plus ſatisfaiſante, c'eſt celle qui met l'abondance dans les parties inférieures, & l'épuiſement dans les parties ſupérieures. Dans le travail de la digeſtion, tout ſe porte du côté où elle ſe fait, l'Abdomen eſt rempli de ſang

ſang & d'eſprits, & par une eſpèce de révulſion, le Cerveau eſt comme évacué. C'eſt là la cauſe principale du Sommeil ordinaire, de celui qui ſuccède aux Alimens ſolides. Mais elle ne ſuffit pas pour expliquer le Sommeil cauſé par les liquides, dont nous allons parler.

Les liquides doués d'une certaine force, le vin, & ſur-tout les diſtillations ſpiritueuſes, jettent dans un Sommeil tout différent du précedent, & auſſi dangereux que le prémier eſt benin. Ces liqueurs ont une partie ſpiritueuſe qui s'évapore d'abord, & c'eſt cette évaporation qui produit un état plus reſſemblant à la Mort qu'au Sommeil. On a divers exemples de gens tués par la vapeur externe du vin en fermentation; à plus forte raiſon quand les fumées de cette vapeur s'élèvent en quantité au dedans de nous, peuvent-elles devenir funeſtes. La ſimple bierre qui fermente a cauſé des morts ſubites. *Schroder* rapporte qu'il trouva une odeur de vin ſenſible dans les ventricules du Cerveau d'un Homme mort yvre. Tout volatile qui s'élève à la tête, provoque donc le Sommeil; & cela a lieu non ſeulement à l'égard des diſtillations, par leſquelles on tire les eſprits des Végétaux; mais on l'obſerve même dans les Eaux minérales & aigres, qui, ſi elles ne paſſent pas par les urines, donnent auſſi envie de dormir; & ce Phénomène eſt d'autant plus fréquent que ces

Eaux sont spiritueuses; ce qui le rend très-ordinaire dans l'usage de celles de Pyrmont.

La force de l'action des vapeurs est connuë par une foule d'Expériences, dont la plupart ont coûté la vie à ceux qui ont éprouvé cette force. Combien de Personnes n'ont pas été étouffées par la vapeur du charbon? La fumée d'un fourneau neuf, d'un poële trop humide, la vapeur du foin frais, ont jetté diverses Personnes dans des léthargies mortelles. Le fait est donc suffisamment constaté. Mais quelle en est la cause? Les uns l'attribuent à la coagulation du sang, les autres à sa raréfaction. L'opinion des derniers est la plus vraisemblable. Une vapeur volatile doit plutôt raréfier une liqueur, en s'y insinuant, que la coaguler. Cette raréfaction donc augmente le volume du sang dans la tête & sa pression sur le Cerveau; quelquefois même elle cause un regorgement de sang, lorsque la voie des Poumons se ferme. Une légère quantité de vin spiritueux anime, excite les forces animales, ce qui ne suivroit pas de la coagulation; une trop grande quantité abbat & accable. Et pour desenyvrer subitement un homme, il n'y a qu'à lui faire une saignée.

Apre's avoir examiné l'influence des solides & des liquides sur le Sommeil, il faut parcourir diverses autres causes plus par-

particulières. Les Aromates en général ont une chaleur & une amertume que la langue ſent vivement. Leur forte odeur annonce qu'il en exhale continuellement des particules très-volatiles Ces particules ſont aſſoupiſſantes. Des Apoticaires ont aſſuré à Mr. *Boerbaave* que, lorsqu'ils recevoient d'Aſie de groſſes Bales de fortes Drogues, comme le Camphre, le Saffran, &c. s'ils ouvroient d'abord pluſieurs de ces Bales à la fois, eux & leurs Garçons étoient ſaiſis d'un Sommeil qu'ils avoient peine à vaincre. *Maerklin* rapporte dans ſon *Voyage des Indes Orientales*, que trois Matelots dans un vaiſſeau Hollandois, furent ſuffoqués par l'odeur des Aromates, & qu'un quatrième eut grand peine à en réchaper. Il en eſt comme des vins nouveaux qu'on transvaſe dans les caves; ceux qui y travaillent ſont envyrés & aſſoupis par la ſeule vapeur. Dans tous ces cas nous ſommes fondés à croire, que ce ſont les choſes ſpiritueuſes qui excitent le Sommeil.

CELA nous conduit à détruire un préjugé commun, qui a été en même tems une erreur des Anciens; c'eſt que les remèdes Narcotiques produiſent uniquement leur effet par le froid qu'ils gliſſent dans les Veines. Néanmoins la Ciguë, & d'autres choſes engourdiſſantes, ſont aſſurément chaudes. Arrêtons-nous au plus connu & au plus célèbre des Narcotiques,

ques, c'eſt l'*Opium*. Ses effets bien examinés, ſont les mêmes que ceux de l'Esprit de vin. Son uſage médiocre réjouït, & c'eſt ce qui fait que les Aſiatiques l'aiment ſi paſſionnément. Il a une vertu fortifiante. Il répand même, ſuivant quelques-uns, il répand dans l'Ame un calme délicieux, il procure une paix intérieure, & une félicité dont on fait un Paradis anticipé. Mais tout dépend de la doſe. Dès qu'elle eſt trop forte, il aſſoupit, & ſon uſage continuel dérange le Corps, & l'Esprit; il hébète, il gâte l'Eſtomach, il détruit la liberté du Ventre; ſymptomes dont les Orientaux ſont ſouvent la victime. Or il eſt conſtant que l'Opium augmente l'agitation du ſang, & le détermine vers le Cerveau. Sa ſimple odeur excite la ſueur, & diſpoſe aux jeux de l'Amour, deux choſes qui naiſſent de l'accroiſſement de mouvement dans le ſang. Le Cadavre de ceux que l'Opium fait mourir, eſt d'abord corrompu, comme dans les maladies les plus malignes. En ouvrant un Chien tué par une dragme & demie d'Opium, on trouva ſon Eſtomach vuide, & comme balayé, par l'acrété de l'Opium, & les ſinuoſités de ſon Cerveau remplies de ſang. *Willis* rapporte l'exemple d'un Homme, qu'une trop grande doſe d'Opium fit mourir en quatre heures de tems, ſans lui cauſer aucun Sommeil, mais avec un grand travail d'Eſto-

d'Estomach. Tous ces effets ne viennent que de l'extrême volatilité des particules de l'Opium. Son Analyse Chymique achève de le prouver. *Pitcarn* a tiré d'une livre d'Opium cinq onces & demie d'Esprit volatil, tel que celui qu'on distille de la Corne de Cerf. Cette distillation est d'ailleurs accompagnée d'une puanteur insupportable. Divers Chymistes ont aussi tiré de l'Opium le sel volatil urineux, & l'huile empyreumatique. Enfin il s'allume à la flamme; & son Extrait prend feu encore plus facilement. Pourroit-on douter après cela que l'Opium n'agisse comme Drogue spiritueuse, & non comme calmant & rafraichissant?

Divers Végétaux sont Narcotiques. Les uns agissent par la seule odeur. Une personne qui se promène dans un endroit semé de la plante que nous nommons *Orvale*, ou *Toute-Bonne*, & les Latins *Horminum*, ou dans un champ de fèves en fleur, sentira naître l'envie de dormir; & s'il s'endort dans ce champ, cela le jettera dans une espèce de stupidité. La Laituë est Narcotique, au point d'empoisonner, au moins la Laituë sauvage, ou celle d'Italie, qui jette, lorsqu'on la coupe, un lait blanc & odorant, comme celui du Pavot. Quelques Italiens, aïant voulu manger de ces Laituës dans la saison la plus chaude de l'année, il leur en a coûté la vie. Les Pommes dites de Man-

Mandragore sont mises dans le rang des choses précédentes, quoiqu'on atteste que quelques Personnes en ont mangé publiquement, en guise d'expérience, sans en être incommodées. Mais rien n'égale la force de la Jusquiame. Elle cause des mouvemens convulsifs, des syncopes, des pertes de vuë & de sentiment, des affections soporeuses & léthargiques, dont les suites sont ordinairement funestes. Tous ces Végétaux agissent comme l'Opium, par leurs particules chaudes & volatiles. Cela se prouve par les nausées qu'ils excitent, & par l'odeur forte qui accompagne leur analyse.

Une nouvelle cause de Sommeil c'est la lassitude ou l'épuisement. Elle est des plus efficaces, & il en nait le Sommeil le plus profond & le plus ressemblant à la mort. On a vu des Soldats, que plusieurs Veilles de suite, accompagnées de grande fatigue, ont jetté dans un accablement si complet, qu'ils dormoient à côté des Batteries, & que le bruit des Canons ni des Mortiers ne pouvoit les réveiller. De misérables Forçats, que d'impitoyables Comites empêchent de dormir à coups de bâton pendant quelques semaines, dorment à la fin sous le bâton-même, & sont insensibles aux coups. Un homme, qui n'étoit pas dormeur d'ailleurs; s'étant fatigué par un chemin un peu trop long à pié par les chaleurs, s'endormit si profondement à l'Auberge, qu'on enfonça la porte & qu'on

entra avec un grand vacarme dans sa chambre, sans le réveiller.

Le calme, le silence, la tranquillité du lieu où l'on se trouve, font naître le Sommeil; & nous avons vû ci-dessus combien ils le prolongent. Mettez un homme en santé dans un lieu, où ses sens soient à l'abri de toute impression, que la lumière ni le son ne puissent y pénétrer, que son Corps n'ait aucune incommodité & son Ame aucun souci, je pose en fait qu'il dormira bientôt, soit qu'il ait bien diné ou qu'il se trouve à jeun, soit que la nuit précedente ait été bonne, ou mauvaise. C'est cet amas de circonstances assoupissantes qu'*Ovide* exprime si élégamment dans sa belle *Description de l'Antre de Morphée*, au Livre XI. des Métamorphoses, v. 592. & suiv.

Est prope Cimmerios longo spelunca recessu
Mons cavus, ignavi domus & penetralia Somni:
Quo nunquam radiis Oriens mediusve cadensve
Phoebus adire potest: nebulæ caligine mistæ
Exhalantur humo, dubiæque crepuscula lucis.
Non vigil ales ibi cristati cantibus oris
Evocat Auroram, nec voce silentia rumpunt
Sollicitive canes, canibusve sagacior anser;
Non fera, non pecudes, non moti flamine rami,
Humanæve sonum reddunt convicia linguæ:
Tuta quies habitat.

La grande chaleur provoque le Sommeil, & il n'est pas possible d'y résister, lors-

lorsqu'elle eſt jointe avec l'action interne des alimens. De-là la coutume inviolable de faire la *Sieſta* dans les climats où l'Eté a des ardeurs brûlantes.

Le froid produit auſſi le même effet; mais lorsqu'il eſt à un certain dégré, il procure un Sommeil dont on court riſque de ne ſe pas réveiller. C'eſt un avis de la dernière importance pour ceux qui ont à voyager dans de grands Hyvers, comme ceux de 1709 & de 1740. Il peut leur arriver de ſentir un aſſoupiſſement très-agréable, & très-fort; mais qu'ils prennent bien garde de ne pas s'y livrer. Bien loin de-là, qu'ils s'élèvent auſſitôt, mettent pié à terre, marchent, courent, & faſſent tous les mouvemens qui peuvent entretenir l'agitation du ſang: c'eſt l'unique reſſource contre une mort douce, mais inévitable. Les veines cutanées ſe reſſerrent de toutes parts par l'action du froid. La ſuperficie du Corps dénuée de ſang meurt la première. Les vaiſſeaux du Cerveau bien munis contre le froid, le ſang s'y porte avec abondance par les Artères qui ſont auſſi couvertes & défenduës, & les Veines jugulaires plus étroites l'arrêtent dans ſon retour. La coagulation du ſang ne ſe fait qu'après la mort, car le ſang expoſé à l'air ne gêle que ſous un froid de 25°., & la température de nos climats ne fait pas deſcendre le Thermomêtre au-deſſous de 16°. Chaque animal ſemble avoir ſon dégré déterminé

G 2 de

de froid, qu'il eſt en état de ſoutenir. Dès qu'il en ſurvient un plus grand, le mouvement du ſang & des eſprits s'arrête. Un dégré leger de froid ſuffit pour la plupart des Inſectes; il en faut un plus grand pour les Animaux qui dorment pendant l'Hyver, comme les Hirondelles, &c. tandis que les Boucs ſauvages des Alpes, & les Renards du Spitzberg réſiſtent au plus haut dégré. En général les Animaux vivent jusqu'à 80. dégrés & un peu au delà, & il y a des Hommes qui ont atteint, même paſſé ce terme. A' Torneo en 1736. le froid fut ſi grand que les Thermomêtres descendirent 65. dégrés au deſſous de celui qui marque la congelation de l'eau, enſorte que le froid étoit préciſement autant au deſſous de ce point de congelation, que la chaleur de la peau humaine eſt au deſſus. Des Hollandois paſsèrent néanmoins tout cet Hyver expoſés à ce froid qui augmenta jusqu'à 77. & agirent tout le jour, allant à la chaſſe des Loups & des Renards, ſans en reſſentir la moindre incommodité. Il eſt donc probable, qu'un homme, en donnant du mouvement à ſon Corps, peut vivre non ſeulement à 10. mais à 50. à 60. dégrés au deſſous de 0. Mais dès que le mouvement ceſſe, le cas change. Quiconque eſſaieroit de dormir ici en plein air entre 6. & 10. dégrés au-deſſus de 0. en ſeroit infailiblement la victime.

L'AGE, en éteignant la chaleur naturelle,

le, plonge les Vieillards dans un Sommeil presque perpétuel, qui eſt un avant-coureur ordinaire de la mort. En général le défaut du ſang dans le Cerveau eſt une cauſe de Sommeil. Le célèbre *Drelincourt* faiſoit une expérience très-curieuſe pour le prouver. Il prenoit le chien le plus fort & le plus féroce, l'attachoit à la renverſe ſur une planche, lui découvroit les deux Artères Carotides, & les lioit l'une & l'autre avec un fil: auſſitôt la tête de cet animal chanceloit, & un inſtant après il dormoit profondement. La ligature ôtée, il s'éveilloit. Le ſang arrêté étoit donc l'unique cauſe de ces ſymptômes; & remarquez que les Artères Vertébrales étoient néanmoins libres.

Les évacuations trop fortes conduiſent à la mort par le Sommeil. Dans les plaies, où l'on a perdu beaucoup de ſang, de manière que le pouls eſt anéanti, l'aſſoupiſſement eſt un très-mauvais préſage. Il en eſt de même dans les Hémorragies abondantes, qui viennent d'une cauſe interne. On ſait que les Romains, qui ſe faiſoient ouvrir les veines dans le bain, s'endormoient. Les purgatifs trop violens font un effet ſemblable.

L'Embompoint exceſſif aſſoupit, auſſi bien qu'il appéſantit. Plus il s'amaſſe de graiſſe, & plus les Artères & les Veines qui ſont ſous la peau, ſe trouvent comprimées; de-là dans les Hommes fort gras, les

Artères & les Veines ſont beaucoup plus étroites & les vaiſſeaux moins ſenſibles que dans une Perſonne maigre. Or le Cerveau eſt la ſeule partie du Corps, qui ne puiſſe ni s'engraiſſer, ni ſouffrir la compreſſion. Tous les autres vaiſſeaux du Corps étant donc comprimés, les Carotides ſeules demeurent libres, le ſang s'y amaſſe, il presſe le Cerveau avec une force qui produit un aſſoupiſſement perpétuel. *Athenée* rapporte de *Denys*, Tyran d'Héraclée, qu'il étoit toujours ſi endormi, qu'il falloit le réveiller en lui paſſant des aiguilles au travers de la graiſſe jusqu'au vif. Il eſt aiſé de ſe méprendre fort dangereuſement, en faiſant la cure de cette incommodité. Ceux qui l'attaquent par des ſaignées, ne font pour l'ordinaire que l'augmenter: s'agiter, veiller, mettre les Muscles en mouvement, obſerver une diète ſévère, voilà les vrais remèdes. On y peut joindre le ſel & l'esſence d'Abſinthe, de même que les boisſons acides & aigres. L'uſage du Vinaigre a réuſſi à quelques Perſonnes; témoin ce Général dont parle *Strada*, qui ſe rendit plus leger de 87. livres par ce moyen. Il eſt pourtant le plus ſouvent dangereux; & Mr. *Haller* rapporte l'exemple d'un Architecte, qui aïant voulu uſer du Vinaigre pour ſe dégraiſſer, tomba dans des vomiſſemens perpétuels, & dont après ſa mort l'Eſtomach fut trouvé ſquirreux de l'épaisſeur de deux pouces.

VOI-

VOILA' les principales causes du Sommeil, qui comme on le voit, consistent presque dans la seule pression du Cerveau. A' mesure qu'elle augmente, le Sommeil devient plus profond; & quand elle passe les bornes, la mort s'ensuit. Les Apoplexies, qui ont l'air d'un Sommeil, sont causées par une pression subite & extraordinaire de quelque liqueur qui agit sur le Cerveau & s'y répand. Pour l'ordinaire c'est une effusion de sang, quelquefois aussi ce n'est que de l'eau. Quand c'est du sang, la mort est plus promte, parce que c'est une liqueur plus pésante, & qui presse par conséquent davantage que l'eau. Nous avons vu ci-dessus que le Cervelet étoit le principal siége de la vie, & ce n'est aussi que lorsque la pression s'étend jusqu'à lui que toutes les fonctions vitales cessent. Tels sont donc les progrès du Sommeil à l'Apoplexie & de l'Apoplexie à la Mort. La pression du Cerveau endort, le redoublement de cette pression jette dans l'Apoplexie, & la pression du Cervelet frappe le dernier coup.

AUX causes qui provoquent le Sommeil & qui allongent sa durée, opposons celles qui l'éloignent ou le retardent. Lorsqu'on a des affaires importantes à expédier, & qu'on veut empêcher le Sommeil de nous interrompre, il n'y a point de moyen plus sûr que l'abstinence des viandes, en prenant toutes les demi-heures une tasse de

quelques liquides, comme du Bouillon, du Thée, du petit Lait, &c. L'efficace du Caffé à cet égard eſt généralement connuë. Les liquides envoient promtement au Cerveau dequoi ranimer les esprits languiſſans, au-lieu que la digeſtion des alimens ſolides eſt plus lente, & occaſionne, comme nous l'avons vu, pendant qu'elle ſe fait, un épuiſement aſſoupiſſant. On peut donc ſe garantir pendant deux & trois jours même des atteintes du Sommeil, en recourant à ces moyens; mais d'un autre côté, leur uſage fréquent eſt très-dangereux pour la ſanté; & ceux que l'ardeur de l'étude, ou du gain, engagent à dérober un trop grand nombre d'heures au Sommeil, ont abrégé leur vie, & ſe ſont attirés les plus fâcheuſes incommodités.

TOUT ce qui pique, irrite, à plus forte raiſon tout ce qui déchire les parties nerveuſes, ſiéges du ſentiment, y fait continuër le mouvement rapide des esprits, qui ſe communiquant au Cerveau, en bannit le Sommeil. Divers genres de ſupplices, qui n'ôtent pas la vie tout d'un coup, ou qui ne ſont pas même des punitions capitales, produiſent cet effet, comme en général tout ce qui ébranle trop fortement les organes des ſens. Toutes les paſſions tiennent l'Esprit éveillé, & le Corps avec lui. La colère, la crainte, la triſteſſe, l'amour, la jalouſie, la frayeur, ne laiſſent que peu de repos à ceux qu'elles tyranniſent. Il n'y a per-

personne à qui quelque passion n'ait fait passer de mauvaises nuits.

Il y a diverses causes internes, prises de l'état de la Machine, qui ôtent le Sommeil. La moindre inflammation de Cerveau l'écarte puissamment. On voit des Personnes, qui au commencement d'une fièvre aiguë passent plusieurs jours & plusieurs nuits sans dormir. Les Phrénésies commencent par des Veilles, continuent par des délires & finissent par le Sommeil & les Convulsions. Le mouvement rédoublé du sang, & sa force qui presse sur le Cerveau, cause d'abord les Veilles; ce mouvement encore augmenté, brouille les esprits & cause les délires; enfin un dernier rédoublement exerce une violence qui meut les Muscles indépendamment de la Volonté.

On ne sauroit déterminer au juste, (& c'est une nouvelle considération, qui se présente naturellement à la suite des causes du Sommeil & de la Veille,) on ne sauroit déterminer au juste, combien le Corps demande précisement d'heures de Sommeil. Cela dépend des tempéramens, des occupations, & jusqu'à un certain point, de l'habitude. Quand une certaine dépense d'esprits est faite, le Sommeil naît. Cette liqueur précieuse & subtile, qui se filtre dans le Cerveau, d'où elle se dépose dans la substance médullaire, & se distribuë dans toutes les paires de nerfs, qui vont

porter la vie & le ſentiment jusqu'aux extremités les plus éloignées, cette liqueur ſe conſume, comme l'huile d'une lampe, au bout d'un certain tems. Les vaiſſeaux d'une extrême petiteſſe deſtinés à la recevoir, refuſent paſſage à des liqueurs plus craſſes. Et c'eſt là le point précis du Sommeil.

REMARQUONS à cette occaſion qu'il y a en général un tems préfix pour l'élaboration parfaite de chaque humeur du corps humain, & un tems pareillement déterminé pour l'emploi & la diſſipation de chaque humeur. Une certaine quantité d'alimens ſolides & liquides produit dans un tems donné une certaine quantité de matières évacuables, tant par les Conduits ſenſibles, que par les Pores inſenſibles de la Transpiration. La génération du chyle, celle du lait, celle du ſang, ſe font dans des tems, dont la durée eſt réglée. Mais de toutes les liqueurs du corps humain, celle qui eſt contenuë dans les plus petits vaiſſeaux du Cerveau paroit la plus travaillée. En effet à meſure que les vaiſſeaux du corps humain vont en diminuant, les fluïdes qu'ils contiennent ſont & plus atténués, & plus parfaits. Chaque fluïde plus parfait eſt comme un Extrait de tous les précedens. Ainſi les esprits animaux qui coulent dans les nerfs, étant ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus travaillé dans le Corps, on peut les enviſager comme l'Extrait de toute la maſſe des fluïdes. Or cette maſſe ne pouvant

vant pas toujours fournir, parce qu'on en tire par les actions de la Veille plus qu'elle ne peut donner ; il doit y avoir des tems, où il ne passe points d'esprits du sang dans les petits vaisseaux du Cerveau, ceux-ci s'affaissent étant vuides, & voilà le Sommeil.

MAIS, & c'est proprement la question qui nous occupe actuellement, ce tems n'a point de limites exactement posées. Un grand travail, un exercice violent jette dans l'épuisement, & de l'épuisement dans le Sommeil, qui, comme dit Salomon, est *si agréable au Pauvre & à celui qui est fatigué*. On peut seulement calculer en gros, qu'un Homme qui jouït d'une bonne santé, amasse en vingt-quatre heures dequoi suffire à une Veille de seize heures environ, desorte qu'il lui faut huit heures, ou au moins six, pendant lesquelles la dépense des esprits cesse, & la filtration d'un nouveau suc nerveux s'exécute. Ainsi le Sommeil ordinaire des Personnes qui ne sont pas paresseuses, ne s'étend guères au de-là de ce nombre d'heures.

CONCLUONS. La Veille est le tems de la destruction, & le Sommeil est le tems de la restauration. Une grande fatigue vous brise en quelque sorte les os, vous êtes moulu. Dormez bien, vous voilà refait, il ne reste aucune trace de l'état précedent; vous vous sentez renouvellé. Les Fibres des Muscles s'étendent dans un tra-

vail excessif presque jusqu'au point de se déchirer; de-là la lassitude & la douleur. La nuit elles se détendent, elles se remplissent également, & reprennent leur vigueur naturelle.

——— ——— Tu, o domitor
Somne malorum, requies animi,
Pars humanæ melior vitæ.

ES

ESSAI
SUR LES
SONGES.

ESSAI

SUR LES

SONGES.

Je me propose d'examiner l'état de l'Ame, pendant cette partie de la vie qu'un besoin indispensable nous force de consacrer au repos. L'entreprise est épineuse ; il faut suivre l'Ame dans des circonstances, où elle semble vouloir nous dérober sa marche ; il faut rendre raison d'un état bizarre en apparence, où l'Ame a des idées, sans en avoir la connoissance réfléchie, éprouve des sensations, sans que les objets externes paroissent faire aucune impression sur elle, imagine des objets, se transporte dans des lieux, s'entretient avec des Personnes

qu'el-

qu'elle n'a jamais vu, & n'exerce aucun empire sur tous ces fantômes qui paroissent ou disparoissent, l'affectent d'une manière agréable ou incommode, sans qu'elle y influë en quoi que ce soit.

TEL est l'état des Songes; & pour ne mêler aucun Songe Philosophique, aucune hypothèse vague & précaire, à mes réflexions, je suivrai ùniquement la route de l'Expérience, & je tâcherai de tirer de l'exposition-même des Phénomènes qui accompagnent les Songes, l'explication de ces Phénomènes.

JE pose d'abord en fait la distinction de l'Âme & du Corps, & je ne crois pas devoir m'écarter de mon sujet pour m'arrêter à la prouver. Cette distinction est telle que l'Âme a sa suite d'idées & d'opérations qu'elle produit par sa force propre, tandis que le Corps a de son côté une suite de déterminations & d'actions, qui s'exécutent suivant les Loix du mouvement d'une manière convenable à la structure de son organisation. Il ne m'importe que cela se fasse par l'influence physique, par les causes occasionnelles, ou par l'harmonie préétablie. Laquelle de ces trois hypothèses que j'embrasse, je n'en serai pas plus éclairé sur la nature-même des faits. Tout ce qu'il y a donc d'incontestable, parce qu'il est fondé sur l'Expérience, c'est que l'Âme, quoique substance distincte du Corps, a avec lui un commerce réel ou apparent,

en vertu duquel certaines impreſſions admiſes, certains mouvemens excités dans le Corps, ſemblent paſſer à l'Ame & y produiſent conſtamment des idées qui y répondent, tandis que réciproquement certaines idées, certains états de l'Ame, font naître dans le Corps des mouvemens d'une espèce déterminée. C'eſt de-là que je pars pour expliquer l'état des Songes; & l'Expérience eſt l'unique fil d'Ariane qui puiſſe me guider dans ce Labyrinthe. Mais avant toutes choſes, il faut que de cette ſource générale de l'Expérience je tire un certain nombre de Principes diſtincts, & néceſſaires à l'explication du ſujet que je traite.

De toutes les parties qui compoſent notre Machine, il n'y a que les nerfs qui ſoient le ſiége du ſentiment. Tant qu'ils conſervent leur tenſion, & que cet extrait précieux, cette liqueur ſubtile, qui ſe forme dans le Laboratoire du Cerveau, coule ſans interruption depuis l'origine des nerfs jusqu'à leurs extremités, il ne ſauroit ſe faire aucune impreſſion d'une certaine force ſur notre Corps, dont toute la ſurface eſt tapiſſée de nerfs, que cette impreſſion ne paſſe avec une rapidité inconcevable, de l'extremité extérieure à l'extremité intérieure, & ne produiſe auſſitôt l'idée d'une ſenſation. J'ai dit qu'il falloit une impreſſion d'une certaine force; car il y a en effet une infinité de matières ſubtiles & déliées, répanduës autour de nous, qui ne

nous

nous affectent point, parce que pénétrant librement les Pores de nos parties nerveuses, elles ne les ébranlent point. L'air lui-même n'est perceptible que quand il est agité par le vent. Tel étant l'état de notre Corps, il n'est pas difficile de comprendre comment pendant la Veille nous avons l'idée des Corps lumineux, sonores, sapides, odoriferans & tactiles. Les émanations de ces Corps, ou leurs parties-mêmes, heurtant nos nerfs, les ébranlent à la surface de notre Corps, & comme lors qu'on pince une corde tenduë, dans quelque endroit que ce soit, toute la corde trémousse, de même le nerf est ébranlé d'un bout à l'autre, & l'ébranlement de l'extremité intérieure est fidèlement suivi, & comme accompagné, tant cela se fait promtement, de la sensation qui y répond.

MAIS lorsque fermant aux objets sensibles toutes les avenuës de notre Ame, nous nous plongeons entre les bras du Sommeil, d'où naissent ces nouvelles décorations qui s'offrent à nous, & quelquefois avec une vivacité, qui met nos passions dans un état peu différent de celui de la Veille? Comment puis-je voir, entendre, & en général sentir, sans faire usage des organes du sentiment?

DE'MELONS ici soigneusement diverses choses qu'on a coutume de confondre. Comment les organes du sentiment sont-ils la cause des sensations? Est-ce en qualité

de

de Principe immédiat? Eſt-ce par l'œil, par l'oreille, que l'Ame voit & entend immédiatement? Point du tout. L'œil, l'oreille ſont affectés, mais l'Ame n'en eſt avertie que quand l'impreſſion parvient à l'extremité intérieure du nerf optique, ou du nerf auditif; & ſi quelque obſtacle arrête cette impreſſion en chemin, de manière qu'il ne ſe faſſe aucun ébranlement dans le Cerveau, l'impreſſion eſt perduë pour l'Ame. Ainſi, & c'eſt ce qu'il faut bien remarquer, comme un des Principes fondamentaux de notre explication des Songes, il ſuffit que l'extremité intérieure des nerfs ſoit ébranlée pour que l'Ame ait des repréſentations.

On conçoit de plus aiſément que cette extremité intérieure eſt la plus facile à ébranler, parce que les ramifications dans lesquelles elle ſe termine, ſont d'une extrême ténuité, & qu'elles ſont placées à la ſource-même de ce fluïde ſpiritueux, qui les arroſe, les pénètre, y court, y ſerpente, & doit avoir une toute autre activité que lorsqu'il a fait le long chemin qui le conduit à la ſurface du Corps. C'eſt de là que naiſſent tous les Actes d'imagination pendant la Veille; & perſonne n'ignore que dans les Perſonnes d'un certain temperament, dans celles qui ſont livrées à de fortes méditations, ou qui ſont agitées par de violentes paſſions, ces actes d'imagination ſont équivalens aux ſenſations, & empêchent

chent même leur effet, quoiqu'elles nous affectent d'une manière assez vive. Ce sont là les Songes des hommes éveillés, qui ont une parfaite analogie avec ceux des hommes endormis, étant les uns & les autres dépendans de cette suite d'ébranlemens intérieurs, qui se passe à l'extremité des nerfs qui aboutit dans le Cerveau. Toute la différence qu'il y a, c'est que pendant la Veille nous pouvons arrêter cette suite, en rompre l'enchaînure, en changer la direction, & lui faire succéder l'état des sensations, au-lieu que les Songes sont indépendans de notre Volonté, & que nous ne pouvons, ni continuër les illusions agréables, ni mettre en fuite les fantômes hideux. L'imagination de la Veille est une République policée, où la voix du Magistrat remet tout en ordre; l'imagination des Songes est la même République dans l'état d'Anarchie. Et encore les passions font-elles de fréquens attentats contre l'autorité du Législateur, pendant le tems-même où ses Droits sont en vigueur.

Il y a une Loi de l'imagination que l'Expérience démontre d'une manière incontestable, & c'est le dernier Principe préalable à l'explication des Songes. Cette Loi, c'est que l'imagination lie les objets de la même manière que les sens nous les présentent, & qu'aïant ensuite à les rappeller, elle le fait conformément à cette liaison.

ſon. Cela eſt ſi commun qu'il ſeroit ſuperflu de s'y étendre. Nous voyons aujourd'hui pour la prémière fois un Etranger au Spectacle, dans une telle place, à côté de telles Perſonnes; ſi ce ſoir notre imagination rappelle l'idée de cet Etranger, ſoit d'elle-même, ou parce que nous la lui demandons, comptez qu'elle fera en même tems les fraix de repréſenter le lieu du Spectacle, la place que l'Etranger occupoit, les Perſonnes que nous avons remarquées autour de lui. Et s'il nous arrive de le revoir ailleurs au bout d'un an, de dix ans, ou davantage, ſuivant la force de notre mémoire, en le revoyant, toute cette escorte, ſi j'oſe ainſi dire, ſe joindra à ſon idée. C'eſt encore en conſéquence de cette Loi de l'imagination qu'on apprend les langues, & en général tout ce qu'on fait par mémoire. Je veux ſavoir le nom du Ciel en Hébreu, on me dit que c'eſt *Schamajim*, je répète deux ou trois fois, *le Ciel*, *Schamajim*, voilà qui eſt fait, ces deux mots ſe tiendront desormais compagnie, & l'imagination les réproduira enſemble au beſoin. Telle étant donc la manière dont les idées ſe lient dans notre Cerveau, il n'eſt pas ſurprenant qu'il s'y forme tant de combinaiſons bizarres; mais il eſt eſſentiel d'y faire attention, car cela nous explique la bizarrerie, l'extravagance apparente des Songes. Et ce ne ſont pas ſeulement deux objets qui ſe lient ainſi, c'en

c'en ſont dix, c'en ſont mille, c'eſt l'immenſe aſſemblage de toutes nos idées, dont il n'y a aucune qui n'ait été reçue avec quelque autre, celle-ci avec une troiſième, & ainſi de ſuite, deſorte qu'en partant d'une idée quelconque, vous pouvez arriver ſucceſſivement à toutes les autres par des routes, qui ne ſont point tracées au hazard, comme elles le paroiſſent, mais qui ſont déterminées par la manière & les circonſtances de l'entrée de cette idée dans notre Ame. Notre Cerveau ſera, ſi vous voulez, un Bois coupé de mille Allées; vous vous trouvez dans une telle Allée, c'eſt-à-dire, vous êtes occupé d'une telle ſenſation, d'un tel acte d'imagination; ſi vous vous y livrez, comme on le fait, ou volontairement pendant la Veille, ou néceſſairement dans les Songes, de cette Allée vous entrerez dans une ſeconde, dans une troiſième, ſuivant qu'elles ſont percées, & votre route, quelque irrégulière qu'elle paroiſſe, dépend de la place d'où vous étes parti, & de l'arrangement du Bois, deſorte que de toute autre place, ou dans un Bois différemment percé, vous auriez fait un autre chemin, c'eſt-à-dire, vous auriez eu un autre Songe. Voilà mes Principes; je vais les employer le mieux qu'il me ſera poſſible à la ſolution du Problême des Songes.

Les Songes nous occupent pendant le Sommeil, & lorsqu'il s'en préſente quelqu'un

qu'un à nous, nous ſortons de l'espèce de léthargie complette où nous avoit jetté un profond Sommeil, pour appercevoir une ſuite d'idées, plus ou moins claires, ſelon que le Songe eſt plus ou moins vif. Suivant le langage ordinaire, nous ne ſongeons que lorsque ces idées parviennent à notre connoiſſance, & font impreſſion ſur notre mémoire, de manière qu'à notre réveil nous pouvons dire que nous avons eu tel ou tel Songe, ou du moins que nous avons ſongé en général. Mais à proprement parler nous ſongeons toujours, c'eſt-à-dire, que dès que le Sommeil s'eſt emparé de la Machine, l'Ame a ſans interruption une ſuite de repréſentations & de perceptions, mais elles ſont quelquefois ſi confuſes & ſi foibles, qu'il n'en reſte pas la moindre trace; & c'eſt ce qu'on appelle le profond Sommeil, qu'on auroit tort de regarder comme une privation totale de toute perception, une inaction complette de l'Ame. Depuis le moment que l'Ame a été créée, & jointe à un Corps, ou même à un Corpuscule organiſé, elle n'a ceſſé de faire les fonctions eſſentielles à une Ame, c'eſt-à-dire, d'avoir une ſuite non interrompuë d'idées qui lui repréſentent l'Univers, mais d'une façon convenable à l'état de ſes organes. Ainſi tout le tems, tous les ſiècles de notre exiſtence, qui ont précedé notre dévelopement ibi bas, peuvent être regardés comme un Songe continuel, mais qui

ne nous a laiſſé aucun ſouvenir de notre préexiſtence, à cauſe de l'extrême foibleſſe des perceptions dont un germe, un fœtus, ſont ſusceptibles. S'il y a donc des vuides apparens, & ſi j'oſe ainſi dire, des espèces de lacunes, dans la ſuite de nos idées, il n'y a pourtant aucune interruption réelle; & l'on peut comparer cette ſuite à une ancienne Inſcription, dont certain nombre de mots ſont viſibles & liſibles, tandis que les autres ſont effacés & indéchiffrables.

CELA étant, ſonger ne ſera autre choſe que s'appercevoir de ſes Songes; & il eſt uniquement queſtion d'indiquer les cauſes qui fortifient les empreintes des idées, & les rendent d'une clarté qui met l'Ame en état de juger de leur exiſtence, de leur liaiſon, & d'en conſerver même le ſouvenir. Or ce ſont des cauſes purement phyſiques & machinales, c'eſt l'état du Corps qui décide ſeul de la perception des Songes. Les circonſtances ordinaires qui les accompagnent, concourent toutes à nous en convaincre. Quelles ſont les Perſonnes qui dorment d'un profond Sommeil, & qui n'ont point ou presque point de Songes? Ce ſont les Perſonnes d'une conſtitution vigoureuſe, qui jouïſſent actuellement d'une bonne ſanté, ou celles qu'un travail conſidérable a comme accablées. Deux raiſons oppoſées provoquent le Sommeil complet & deſtitué de Songes dans ces deux

deux cas; l'abondance d'esprits animaux, & leur disette. L'abondance d'esprits animaux fait une sorte de tumulte dans le Cerveau, qui empêche que l'ordre nécessaire pour lier les circonstances d'un Songe, ne se forme. La disette d'esprits animaux fait que ces extremités intérieures des nerfs dont l'ébranlement produit des actes d'imagination, ne sont pas remuées, ou du moins qu'elles ne le sont pas assez, pour que nous en soyions avertis. Que faut-il donc pour être un Songeur? Un état mitoyen, une médiocrité de vigueur corporelle, & d'esprits animaux. La médiocrité de vigueur rend l'ébranlement des filets nerveux plus facile; la médiocrité d'esprits animaux fait que leur cours est plus régulier, & qu'ils peuvent former une suite d'impressions plus observable. Ainsi les Personnes, qui ont le plus de Songes, sont ordinairement celles qui n'ont pas beaucoup d'embonpoint, ni même de santé; & lorsque quelque langueur, quelque maladie formelle se déclare, cette disposition augmente, le Sommeil est un Songe continuel, & cela va jusqu'à procurer pendant la Veille ces symptômes fâcheux qu'on appelle rêveries. Le chagrin encore, en diminuant jusqu'à un certain point les forces du Corps par la diette & les autres dérangemens qui ont coutume d'en être une suite, le chagrin excite les Songes. En général toutes les passions, soit

en fatiguant le Corps, ſoit en mettant les eſprits animaux dans un mouvement que le Sommeil ne ſauroit aſſez rallentir, ſont des principes de Songes.

UNE circonſtance encore, qui prouve manifeſtement que cette médiocrité que j'ai ſuppoſée, eſt la diſpoſition réquiſe pour les Songes, c'eſt l'heure à laquelle ils ſont le plus fréquens. Cette heure, c'eſt le matin. Mais, direz-vous, c'eſt le tems où nous ſommes le plus frais, le plus vigoureux, & où la réparation des eſprits animaux étant faite, ils ſont le plus abondans. Diſtinguons. Les Perſonnes d'une conſtitution extrêmement forte, ne rêvant pour l'ordinaire point, à quelque heure que ce ſoit, on n'en peut tirer aucune difficulté. Ce ſont donc celles d'une conſtitution mitoyenne, qui fourniſſent les exemples dont il s'agit, & alors ils s'ajuſtent parfaitement à mon hypothèſe. Quand ces Perſonnes ſe mettent au lit, elles ſont à-peu-près épuiſées, & les prémières heures de Sommeil ſont celles de la réparation, laquelle ne va jamais jusqu'à l'abondance. S'arrêtant donc à la médiocrité, dès que cette médiocrité exiſte, c'eſt-à-dire, vers le matin, les Songes naiſſent, & durent en augmentant toujours de clarté jusqu'au réveil. Au reſte ici, & dans tout cet Eſſai, je raiſonne ſur les choſes, comme elles arrivent pour l'ordinaire, & je ne

nie

nie pas qu'on ne puiſſe avoir quelquefois un Songe vif à l'entrée, ou au milieu de la nuit, ſans en avoir le matin. Mais ces cas particuliers dépendent toujours de certains états particuliers, qui ne ſont aucune exception aux règles générales que je poſe.

Je conviens encore que d'autres cauſes peuvent concourir à l'origine des Songes, & qu'outre cet état de médiocrité que nous ſuppoſons exiſter vers le matin, toute la machine du Corps a encore au même tems d'autres Principes d'action très-propres à aider les Songes. J'en remarque deux principaux, un intérieur & un extérieur. Le prémier, ou le Principe intérieur, c'eſt que les nerfs & les muscles, après avoir été comme relâchés à l'entrée du Sommeil, commencent à ſe tendre & à ſe gonfler par le retour des fluïdes ſpiritueux que le repos de la nuit a réparés. Toute la machine reprend des diſpoſitions à l'ébranlement, mais les cauſes externes n'étant pas encore aſſez fortes pour vaincre les barrières qui ſe trouvent aux portes des ſens, il ne ſe fait que les mouvemens internes propres à exciter des actes d'imagination, c'eſt-à-dire des Songes. L'autre Principe, ou le Principe extérieur, qui diſpoſe à s'éveiller à demi, & par conſéquent à ſonger, c'eſt l'irritation des chairs, qui au bout de quelques heures que l'on aura été couché ſur

le dos, ſur le côté, ou dans toute autre attitude, commence à ſe faire ſentir. Comme ceux qui reſtent au lit quelques ſemaines pour maladie, viennent à s'écorcher dans les endroits ſur lesquels le Corps pèſe principalement, de même le repos d'une nuit donne des diſpoſitions à cet état, qui quoique très-éloignées, ne laiſſent pas de ſe faire ſentir, & de combattre le Sommeil, jusqu'à ce qu'elles l'aient entièrement diſſipé. Et c'eſt pendant ce combat principalement que les Songes ont le champ libre. J'avouë donc l'exiſtence des Cauſes coëfficientes que je viens d'indiquer, mais je regarde toujours cette diſpoſition mitoyenne entre l'abondance & la diſette d'eſprits, comme la Cauſe principale. Encore un mot, pour mettre le comble à la Démonſtration. Une Perſonne en foibleſſe ne trouve, quand elle revient à elle-même, aucune trace de ſon état précedent. C'eſt le profond Sommeil de diſette. Un homme yvre mort ronfle pluſieurs heures, & ſe réveille ſans avoir eu aucun Songe. C'eſt le profond Sommeil d'abondance. Donc on ne ſonge que dans l'état qui tient le milieu. Voyons à préſent naître un Songe, & aſſiſtons en quelque ſorte au moment de ſa naiſſance.

Je me couche. Je m'endors profondement. Toutes les ſenſations ſont étientes, tous leurs organes ſont comme inacceſſibles. Pendant ce prémier Sommeil, en vain on illumineroit ma chambre

bre de la plus vive clarté, en vain le bruit de l'Artillerie ou d'un tonnerre violent se feroit entendre, en vain même quelquefois on feroit les mouvemens nécessaires, pour me transporter d'un lieu à l'autre, mon Sommeil est inébranlable. Ce n'est pas là le tems des Songes. Il faut que quelques heures s'écoulent, afin que la Machine ait pris les principes d'ébranlement & d'action que nous avons indiqués ci-dessus. Ce tems étant venu, songe-t-on aussitôt, & ne faut-il point de Cause plus immédiate pour la production d'un Songe, que cette disposition générale du Corps ? Il semble d'abord qu'on ne puisse répondre ici sans témérité, & que ce fil de l'Expérience que nous avons promis de ne point lâcher, nous abandonne; car, dira-t-on, puisque personne ne sauroit seulement remarquer, quand & comment il s'endort, comment pourroit-on saisir ce qui préside à l'origine d'un Songe, qui commence pendant notre Sommeil?

J'AVOUË qu'il faut joindre dans cette occasion le secours du Raisonnement à celui de l'Expérience, mais le Raisonnement que nous emploierons, n'est au fonds qu'une suite immédiate & nécessaire de l'Expérience. Voici donc comment nous raisonnons. Un acte quelconque d'imagination est toujours lié avec une sensation qui l'a précedé, & sans la-

quelle il n'exifteroit pas. Car pourquoi un tel acte fe feroit-il dévelopé plutôt qu'un autre, s'il n'avoit pas été déterminé par une fenfation analogue ? Je tombe dans une douce rêverie. C'eft le point de vuë d'une riante Campagne, c'eft le gazouillement des oifeaux, c'eft le murmure des fontaines, qui ont produit cet état, qui ne l'auroit affurément pas été par des objets effrayans, ou par des cris tumultueux. On convient fans peine de ce que j'avance par rapport à la Veille; mais on ne s'en apperçoit pas auffi diftinctement à l'égard des Songes, quoique la chofe ne foit ni moins certaine, ni moins néceffaire. Car fi les Songes ne font que des chaînes d'actes d'imagination, & que ces chaînes doivent toutes être, fi j'ofe ainfi dire, accrochées à un point fixe, d'où elles dépendent, c'eft-à-dire, à une fenfation, j'en conclus que tout Songe commence par une fenfation, & fe continuë par une fuite d'actes d'imagination. Cette fenfation eft aifée à concevoir après tout ce que nous avons déja dit de l'état du Corps. Toutes ces impreffions fenfibles qui étoient fans effet à l'entrée de la nuit, deviennent efficaces, fi non pour réveiller, au moins pour ébranler, & le prémier ébranlement qui a une certaine force déterminée, eft le principe d'un Songe. Ce fonge a toujours fon analogie avec la nature de cet ébran-

lement. Eſt-ce, par exemple, un rayon de lumière qui s'inſinuant entre nos paupières a affecté l'oeil? Notre Songe ſuivant ſera rélatif à des objets viſibles, lumineux. Eſt-ce un ſon qui a frappé mes oreilles? Si c'eſt un ſon doux, mélodieux, une ſérénade placée ſous nos fenêtres, nous rêverons en conformité, & les charmes de l'harmonie auront part à notre Songe? Eſt-ce au contraire un ſon perçant, ou lugubre? Les voleurs, le carnage, & d'autres ſcènes tragiques s'offriront à nous. Ainſi la nature de la ſenſation, Mère du Songe, en déterminera l'eſpèce, & quoique cette ſenſation ſoit d'une foibleſſe qui ne permette point à l'Ame de l'appercevoir comme celles de la Veille, ſon efficace phyſique n'en eſt pas moins réelle, tel ébranlement extérieur répond à tel ébranlement intérieur, non à un autre, & cet ébranlement intérieur une fois donné détermine la ſuite de tous les autres.

Ce n'eſt pas au reſte que tout cela ne ſoit fort modifié par l'état actuel de l'Ame, par ſes idées familières, par ſes paſſions. Les impreſſions les plus récentes qu'elle a reçuës étant les plus aiſées à renouveller, de-là vient la conformité fréquente que les Songes ont avec ce qui s'eſt paſſé dans le jour précedent. Mais toutes ces modifications n'empêchent pas que le Songe ne parte toujours

d'une ſenſation, & que l'eſpèce de cette ſenſation ne détermine celle du Songe.

Je n'entens pas par ſenſation les ſeules impreſſions qui viennent des objets du dehors; il ſe paſſe outre cela mille choſes dans notre propre Corps, qui ſont auſſi dans la claſſe des ſenſations, & qui par conſéquent produiſent le même effet. Je me ſuis couché avec la faim & la ſoif. Le Sommeil a été le plus fort, il eſt vrai, mais les inquiétudes de la faim & de la ſoif luttent contre lui, & ſi elles ne le détruiſent pas, elles produiront des Songes, où il ſera queſtion d'alimens ſolides & liquides, & où nous croirons ſatisfaire à des beſoins, qui renaîtront à notre réveil. Une ſimple particule d'air qui ſe promenera dans notre Corps, & qui y occupera ſucceſſivement diverſes places, produira diverſes ſortes d'ébranlemens, qui ſerviront de principes & de modifications à nos Songes. Combien de fois une fluxion, une colique, telle autre affection incommode ne naiſſent-elles pas pendant notre Sommeil, jusqu'à ce que leur force le diſſipe enfin. Leur naiſſance & leurs progrès ſont preſque toujours accompagnés d'états de l'Ame, ou de Songes qui y répondent. Je craindrois de laſſer le Lecteur par de plus grands détails; je l'avois invité à voir naître un Songe, je crois avoir dégagé ma parole; il s'agit d'appliquer mes Principes à la diverſité

des Songes, soit dans une même Personne, soit dans des Personnes différentes.

Dans une même Personne je distingue deux sortes de Songes, les Songes simples, & les Songes composés. Un Songe simple, c'est celui qui se continuë par la succession d'images semblables, ou d'actes d'imagination de la même espèce. J'entame une Conversation dès l'entrée de mon Songe, qui n'est point interrompuë, & qui le compose tout entier, j'assiste à un repas, à un concert, à une exécution, la prémière sorte d'objets n'est point chassée par une autre; voilà un Songe simple. Pour cet effet il faut deux choses; prémièrement, que la sensation d'où le Songe est né, n'en ait point eu d'autre qui lui ait succédé, ou du moins que cette autre n'ait été que la réitération de la prémière. Secondement, que les objets soient liés dans l'imagination dans l'ordre où ils se présentent. Ainsi au prémier égard, un coup de vent a produit l'ébranlement par où mon Songe a été occasionné, un second, un troisième coup de vent d'une force à-peu-près égale pourront laisser à mon Songe sa simplicité; mais si une épingle de mon habillement ou quelque insecte me pique, cela sera une diversion, & il doit en resulter un autre genre de Songe qui se liant immédiatement & brusquement au prémier, fera un Songe composé, un de ces Songes irréguliers, desquels

& qu'il les ait même déterminé à ſonger, on ne peut le regarder comme un ébranlement parfaitement égal dans l'un & dans l'autre. En ſecond lieu, pluſieurs ſortes différentes de *fantomes*, ou d'idées d'imagination, peuvent être miſes en jeu par un ſon ou un bruit, & cela dépend des idées qui nous ſont le plus familières. La ſcène eſt dans notre Cerveau, & c'eſt de l'état de ce Cerveau qu'elle dépend. Quand donc un Officier & ſon Valet couchés dans la même Tente, recevroient une impreſſion égale d'un objet externe, & que leurs ébranlemens ſeroient à l'uniſſon, l'ouverture de la ſcène ſera différente dans leurs Songes, conformement à leurs idées. L'un ſe trouvera dans la melée, & l'autre au Cabaret. Enfin, quand on accorderoit qu'une impreſſion égale produiroit préciſement la même idée, par exemple, que le chant des Crieurs de nuit feroit rêver à deux Perſonnes en même tems qu'elles ſont dans la même Egliſe, & qu'elles entendent le chant du même Cantique, la ſuite de ces idées ceſſera d'abord d'être la même, parce que l'idée de cette Egliſe, ou de ce Cantique, tient dans le Cerveau de l'un à telle & telle choſe, tandis que dans le Cerveau de l'autre elle tient à des choſes toutes différentes. De l'Egliſe l'un s'imaginera retourner chez ſoi vaquer à la méditation & à la prière, l'autre, (& il y en aura plus

plus de cet ordre que du prémier,) se trouvera conduit dans quelque Maison de plaisir, de dissipation, peut-être même de débauche. Tout comme il est donc impossible que pendant la Veille deux Personnes aient pendant une heure, pendant un quart d'heure, pendant une minute, les mêmes idées dans le même ordre, & au même dégré, il est pareillement impossible que deux Personnes aient précisement le même Songe. Quelque diversité que l'on puisse remarquer dans les divers états succesifs de la matière, à laquelle le Mouvement imprime sans cesse de nouveaux changemens, la diversité des déterminations de l'Ame est encore infiniment supérieure.

Il ne reste plus sur ce sujet que quelques Corollaires qui ne nous arrêteront pas longtems. Le dégré de clarté, auxquels parviennent les actes d'imagination qui constituent les Songes, nous en procure la connóissance. Il y a un dégré déterminé auquel ils commencent à être perceptibles, comme, dans les objets de la vuë & de l'ouïe, il y a un terme fixe d'où nous commençons à voir & à entendre. Ce dégré existant une fois, nous commençons à songer, c'est-à-dire, à appercevoir nos Songes, & à mesure que de nouveaux dégrés de clarté surviennent, les Songes sont plus marqués. Or comme ces dégrés peuvent hausser & baisser

plusieurs fois pendant le cours d'un même Songe; de-là viennent ces inégalités, ces espèces d'obscurités, qui éclipsent presque une partie d'un Songe, tandis que les autres conservent leur netteté. Ces nuances varient à l'infini, & il n'est pas besoin d'un plus grand détail pour en rendre raison.

LES Songes peuvent être détruits de deux manières; ou lorsque nous rentrons dans l'état du profond Sommeil, ou par notre réveil. Le réveil c'est le retour des sensations. Dès que les sensations claires & perceptibles renaissent, les Songes sont obligés de prendre la fuite. Ainsi toute notre vie est partagée en deux états essentiellement différens l'un de l'autre, dont l'un est la vérité & la réalité, tandis que l'autre n'est que mensonge & illusion. Cependant si la durée des Songes égaloit celle de la nuit, & qu'ils fussent toujours d'une clarté sensible, on pourroit être en doute, laquelle de ces deux situations est la plus essentielle à notre bonheur, & mettre en question; Qui seroit le plus heureux, ou le Sultan plongé pendant tout le jour dans les délices de son Serrail, & tourmenté pendant la nuit par des rêves affreux; ou le plus misérable de ses Esclaves, qui accablé de travail & de coups pendant la journée, passeroit des nuits ravissantes en songe? A la rigueur le beau titre de réel ne convient guères mieux aux plaisirs dont tant de

gens

gens s'occupent pendant la Veille qu'à ceux que les Songes peuvent procurer.

CEPENDANT, & c'eſt ma Concluſion, l'état de la Veille ſe diſtingue de celui du Sommeil, parce que dans le prémier rien n'arrive ſans cauſe ou raiſon ſuffiſante, les évènemens ſont liés entre eux d'une manière naturelle & intelligible, au-lieu que dans les Songes tout eſt découſu, ſans ordre, ſans vérité. Pendant la Veille, un homme ne ſe trouvera pas tout-à-coup dans ma chambre, s'il n'eſt venu par quelqu'un des chemins qui y conduiſent, je ne ſerai pas transporté de Berlin à Paris, ſi je ne fais le voyage, des Perſonnes abſentes, ou même mortes, ne s'offriront point à l'improviſte à ma vuë; tandis que tout cela, & des choſes encore plus étranges, contraires à toutes les loix de l'Ordre & de la Nature, ſe produiſent dans les Songes. C'eſt donc là le *Criterium* que nous avons pour diſtinguer ces deux états; & de la certitude même de ce *Criterium* vient un double embarras où l'on ſemble quelquefois ſe trouver. D'un côté pendant la Veille, s'il ſe préſente à nous quelque choſe d'extraordinaire, & qui au prémier coup d'œil ſoit inconcevable, on ſe demande à ſoi-même: Eſt-ce que je rêve? on ſe tâte pour s'aſſurer qu'on eſt bien éveillé. De l'autre quand un Songe eſt bien net, bien lié, & qu'il n'a raſſemblé

que des choſes poſſibles, de la nature de celles qu'on éprouve étant éveillé, on eſt quelquefois en ſuſpens, quand le Songe eſt fini, ſur la réalité, on auroit du penchant à croire que les choſes ſe ſont effectivement paſſées ainſi. C'eſt le ſort de notre Ame, tant qu'elle eſt embarraſſée des organes du Corps, de ne pas pouvoir démêler exactement la ſuite de ſes opérations; mais comme notre naiſſance ici bas nous a fait paſſer d'un Songe perpétuel & ſouverainement confus à un état mi-parti de Songes & de Vérités, il faut eſpérer que notre ſeconde naiſſance, (& c'eſt notre mort que j'appelle ainſi,) nous élevera à un état où la ſuite de nos idées, continuellement claire & perceptible, ne ſera plus entrecoupée d'aucun Sommeil, ni même d'aucun Songe.

DIS-

DISSERTATION
SUR LE
MEURTRE VOLONTAIRE
DE
SOI-MEME.

DISSERTATION
SUR LE
MEURTRE VOLONTAIRE
DE
SOI-MEME.

Le Meurtre volontaire de ſoi-même, dit *Autochéirie* chez les Grecs, *Suïcide* chez les Latins, eſt l'action d'un homme, qui par le fer, par le poiſon, ou de quelque autre manière que ce ſoit, ſe prive de la vie avec connoiſſance de cauſe & délibération.

On agite pour & contre la Queſtion, s'il y a des ſituations, dans lesquelles il ſoit permi à l'homme de s'ôter la vie?

Je vais faire la fonction de Rapporteur, en expoſant fidèlement & impartialement les raiſons qu'on allègue de part &

& d'autre. Je produirai d'abord les Argumens de ceux qui ôtent ce Droit à l'homme. J'indiquerai ensuite les difficultés de ceux qui le lui accordent, & enfin je fournirai la solution de ces difficultés.

I.

ECOUTONS d'abord ceux qui maintiennent qu'il n'y a aucun cas dans lequel l'Homicide de soi-même puisse être justifié. Ils se servent de deux preuves principales.

1. LA prémière, c'est que l'homme est dans cette vie, comme un soldat en faction, dans un poste qu'il ne doit quitter qu'avec la permission de celui qui l'y a placé. Ce raisonnement, ou pour mieux dire, cette figure de Rhétorique, a été mise en œuvre par *Pythagore*, par *Socrate*, & par plusieurs autres Anciens. Les Docteurs Chrétiens ne se sont point lassés de la répéter. Mais il faut remarquer que les Philosophes de l'Antiquité l'emploient dans un sens fort différent des Modernes. *Pythagore* faisant de Dieu l'Ame de la Nature, & de nos Ames des émanations de la Divinité, confondoit l'Ame avec Dieu. *Hiérocles*, dans les *Vers dorés*, & *Plutarque* (*), disent qu'obéir à Dieu, c'est

(*) Lib. *de Auditu*.

c'eſt la même choſe qu'obéir à la Raiſon. *Clément* d'Alexandrie (*), expliquant le ſentiment de *Platon* ſur la béatitude (appellée Εὐδαιμονία, *Eudæmonie*, parce qu'elle conſiſte à avoir *un bon Démon*,) dit que le Démon eſt la partie raiſonnable de l'Ame, celle qui dirige, τὸ τῆς ψυχῆς ἡγεμονικόν. Enfin *Chryſippe*, dans *Ciceron* (†), dit formellement que „ *Jupiter*, ou Dieu, „ eſt cette force d'une Loi perpétuelle, „ qui ſert de guide à la vie, & qui rè„gle nos devoirs", c'eſt-à-dire, que Dieu eſt la Raiſon-même.

SUIVANT ces Principes, on voit que les anciens Philoſophes, en diſant que l'Ame ne doit quitter le Corps qu'avec le congé & l'approbation de Dieu, ont ſimplement prétendu, que l'Ame doit avoir de bonnes & ſolides raiſons de préférer la mort à la vie, & qu'elle ne doit point quitter ſon poſte ſans réflexion, ſans néceſſité, beaucoup moins, ſi elle ſe ſent utile à la Société, & en état de vaquer à des devoirs importans. Donc au contraire, ſi des douleurs inſupportables, ſi une caducité ſans retour, ſi l'attente de ſupplices infaillibles annoncent à l'Ame qu'elle n'eſt plus bonne à rien dans ce Monde, & qu'elle ne fera qu'y ſouffrir, ce

(*) *Stromat.* L. 2.
(†) L. 1. *de nat. Deorum.*

ce petit Démon, ou Dieu, parcelle de la Divinité, qui anime l'Univers, peut briser ses liens, & quitter la partie.

Il en est tout autrement dans le Systême de ceux qui font de la Divinité un Etre distinct du Monde. Ils ne sauroient se prévaloir des raisonnemens précedens, puisqu'ils bâtissent sur un Principe essentiellement différent. Il faut donc qu'ils disent que Dieu a placé l'homme dans le Monde pour y demeurer jusqu'à ce qu'il en sorte par les causes naturelles, comme il y est entré par les mêmes causes. Et alors la preuve me paroit incontestable. Car, ou nous reconnoissons un Supérieur, ou nous n'en reconnoissons point. Si c'est le dernier, la dispute est finie, faites ce que vous voudrez, tuez vous quand bon vous semblera, votre erreur vous aveugle, & il n'y a que l'avenir qui puisse vous détromper. Mais si vous reconnoissez un Supérieur, convenez qu'il est l'Auteur de votre existence; que vous n'avez en vous-mêmes aucune des raisons de votre être, & qu'elles sont toutes dans la volonté & dans le pouvoir du Créateur. Cela étant, vous n'avez absolument aucun Droit sur votre vie, & vous usurpez celui du Maître suprême en vous l'ôtant. Je ne vois aucune circonstance qui puisse vous mettre à la place de Dieu, & vous autoriser à détruire son Ouvrage. Tous les cas qu'on allègue peuvent être réfutés par ce Prin-

Principe, comme nous le verrons dans l'Examen des Objections.

Mais je voudrois bannir l'idée & la comparaison de station militaire, qui, bien loin de fortifier la preuve, l'affoiblit, & fournit aux Antagonistes un vaste champ aux retorsions. „ Un soldat, disent-ils, „ doit demeurer en faction, tant qu'il „ peut garder & défendre son poste, & „ s'il le quitte dans de pareilles circon„ stances, il est inexcusable. Mais n'y „ a-t-il pas bien des gens dans la So„ ciété, qui ne sont point dans ce cas? „ Qu'y fait ce Pauvre, rebut du genre „ humain, que la Terre semble refuser „ de nourrir? Qu'y fait ce Malade, dont „ les membres perclus & l'esprit affoibli, „ dépérissent à vuë d'œil? N'est-ce pas „ le Général lui-même, qui avertit de „ pareils soldats qu'ils sont hors de com„ bat, en les desarmant, en les dépouil„ lant de leurs organes, en leur ôtant „ toute fonction?". Voilà l'inconvénient du style figuré, lorsqu'il est substitué à des Principes énoncés distinctement & avec une précision Logique. Celui qui a mis les hommes au Monde, ne leur a pas enjoint de vivre pour telle occupation, & de ne vivre que tant qu'ils pourroient y vaquer; & on le compare très-mal-à-propos à un Général, qui ne lève des troupes que pour des usages particuliers, & les congédie, dès que ces usages cessent.

Dieu

Dieu a purement & ſimplement donné la vie aux hommes, afin qu'ils en fourniſſent la carrière, telle qu'il plairoit à la Nature de la méſurer. Quand ils ne feroient qu'entrer dans le plan du Monde, & y faire nombre, c'eſt la volonté de Dieu, contre laquelle ils ne ſauroient aller ſans un crime de Lèze-Majeſté Divine.

2. La ſeconde preuve, dont ſe ſervent les Adverſaires du Suïcide, eſt priſe du Précepte formel: *Tu ne tuëras point.* Mais je n'y inſiſterai pas dans ce Diſcours, qui eſt purement Philoſophique, & où je mets à l'écart les preuves révélées. D'ailleurs je ne fais pas grand fonds ſur cette explication du VI. Commandement. Quand même on accorderoit qu'il faut étendre cette défenſe de tuër à l'Homicide de ſoi-même, les *Autochéiriſtes* y trouveroient presque gain de cauſe. Car, comme il y a des exceptions à l'égard du meurtre des autres, & que divers cas permettent d'ôter la vie à autrui, l'on dira qu'il en eſt de même de notre propre vie. Nous ne devons non plus nous en priver que pour bonnes raiſons, & un guet à pens ſur nous-mêmes eſt auſſi condamnable que ſur autrui. Mais ces bonnes raiſons peuvent exiſter; vous pouvez & vous devez préférer l'honneur, la Religion & d'autres intérêts de cette conſéquence à quelques jours, tout-au-plus quelques années, de prolonga-

gation de vie; & notre exiſtence n'eſt pas plus précieuſe que celle de tant d'hommes, qu'on immole à la ſureté publique, & à la conſervation de la Patrie. Ainſi il feroit aſſez ſuperflu de travailler à l'établiſſement du Précepte poſitif, puiſqu'on ne pourroit le mettre à l'abri de ces exceptions. Je crois que la Religion s'en eſt tenuë à cet égard aux Principes de la Nature, & qu'elle s'eſt repoſée ſur le penchant qui intéreſſe ſi fort tous les hommes à leur propre conſervation. C'eſt donc dans la Loi naturelle qu'il faut chercher le fondement du devoir, qui nous oblige à conſerver notre vie, ſans y porter jamais la moindre atteinte.

II.

J'AI promis d'indiquer en ſecond lieu les difficultés de ceux qui ajugent à l'homme l'empire ſur ſa propre vie. Ils les entaſſent en foule; nous ferons un choix, & nous ne rapporterons que les ſuivantes, qui paroiſſent les principales.

1. IL n'exiſte point de Loi qui défende de ſe priver de la vie.

2. L'AMOUR de la vie doit être ſubordonné à celui de la félicité.

3. NOTRE Corps eſt un objet vil & mépriſable, dont nous ne devons pas mettre la conſervation à ſi haut prix.

4. SI notre Ame eſt mortelle, on ne

lui fait pas grand tort: si elle est immortelle, on lui rend un très-bon service.

5. Un bienfait cesse d'être tel, s'il devient onéreux, & il doit être alors permis d'y renoncer.

6. Une mort volontaire est souvent l'unique moyen d'éviter bien des crimes.

7. Enfin l'exemple de presque tous les Peuples la justifie.

Ces raisonnemens avec plusieurs autres moins pressans, se trouvent proposés dans toute la force dont ils sont susceptibles, par un Auteur qui a joint l'exemple à la leçon. Le cas est assez singulier, pour qu'on me permette ici une digression historique.

Au commencement de Mai 1734. un Suédois, nommé *Jean Robeck*, agé de près de 62 ans, vint à Rintel, & écrivit une Lettre à Mr. *Funck*, alors Recteur Magnifique de l'Université, par laquelle il demandoit l'immatriculation, rendant compte en même tems des principales circonstances de sa vie. Il étoit de *Calmar*, fils du prémier Consul du lieu. Sa jeunesse avoit été employée à faire de fort bonnes études. Mais mécontent de bonne heure de sa patrie, il la quitta pour parcourir l'Allemagne. Les Jésuites de *Hildesheim* le gagnèrent, & il fit profession dans leur Ordre au mois de Mai 1735. Il fut employé dans plusieurs affaires considérables, & s'en tira toujours avec honneur, gagnant l'estime par ses manières,

&

& s'attirant la conſidération par ſes talens. Il paroit par pluſieurs pouvoirs très-étendus, qui lui furent accordés, que ſes Supérieurs, auſſi bien que divers Prélats diſtingués, l'honoroient d'une grande confiance. Mais tout d'un coup dégouté de ſon genre de vie, & du parti qu'il avoit embraſſé, il quitta l'Ordre, & vint à *Rintel*, où il fit à ſon arrivée la demande dont j'ai parlé. Elle lui fut accordée. Il y vécut d'une manière extrêmement retirée dans une profonde application à l'étude. Au bout d'un an & quelques jours, Mr. *Funck* reçut une nouvelle Lettre de notre Suédois, par laquelle il lui notifioit un voyage qu'il avoit réſolu de faire, le priant de ſe charger jusqu'à ſon retour d'une Caiſſe de livres, & d'environ cent florins. La manière dont il exprimoit ſa réſolution, annonçoit quelque choſe de particulier: *Brevi diſcedam; ultimamque, opinor, inſtituam peregrinationem, atque ut omni fere priore vita, ita ejus jam ad LXIV. pene annum protracto fine, implebo preſſiore ſenſu communem humanæ conditionis ſortem.* Mr. *Funck* quoiqu'un peu ſurpris de cette réſolution & de ſes circonſtances, reçut le dépôt; après quoi l'Etranger partit. Le 17. Juin ſuivant, il écrivit encore de Brème au Profeſſeur de *Rintel*, lui addreſſant un peu d'argent & quelques effets, avec la manière dont il ſouhaitoit qu'on en diſpo-

fât, au cas qu'il ne revint pas. Peu de jours après, Mr. *Funck* reçut des nouvelles de Brème, qui lui apprirent, que notre Philosophe avoit loué une petite barque, qu'il y étoit entré seul, fort proprement habillé, & que l'aïant laissé aller au gré du courant, on avoit trouvé son cadavre dans la rivière, trois milles au de-là de Brème. Mr. *Funck*, touché de cette catastrophe, n'eut point de soin plus pressant que celui d'exécuter les intentions du Défunt. Il avoit sur-tout recommandé la publication de ses Manuscrits, au moins de ceux qui en paroitroient dignes. Parmi sept Ouvrages qu'il avoit composés, Mr. *Funck* fit choix de celui qui traite de la Mort volontaire, Ecrit que celle de l'Auteur rendoit doublement intéressant. Il parut donc à *Rintel* sous ce titre; JOHANNIS ROBECK *Calmaria Suedi Exercitatio Philosophica de* ΕΥΛΟΓΩΙ ΕΞΑΓΩΓΗ, *sive Morte voluntaria Philosophorum & bonorum virorum, etiam Judæorum & Christianorum. Recensuit, perpetuis animadversionibus notavit, præfatus est & indicem rerum locupletissimum addidit* JOH. NICOLAUS FUNCCIUS *Marburgensis*. Rintelii 1736. in 4to. pp. 319. sans la Dédic. un Discours Prélim. de LII. pages & la Table. La latinité de cet Ouvrage est belle, & l'érudition, quoique copieuse, y est agréablement ménagée. L'Auteur bâtit perpetuel-

le-

lement sur les Principes des Stoïciens, & donne par conséquent dans plusieurs de leurs Sophismes. Mais à tout prendre, ce Traité est curieux.

III.

REVENONS de ce petit écart, & en reprenant les Objections que nous avons indiquées, attachons-nous présentement à les refuter pié-à-pié.

1. *Il n'existe point de Loi qui défende de se priver de la vie.*

Réponse. CELA est peut-être vrai, quant aux Loix positives, que Dieu nous a manifestées par la Révélation. Mais il n'en est pas de même de la Loi naturelle, la prémière, la plus sacrée, la plus inviolable de toutes. En faisant attention à notre origine, & à notre destination, il est aisé d'appercevoir, 1°. que nous sommes naturellement obligés à nous conserver, tant qu'il nous reste des moyens de le faire; 2°. que l'existence de notre individu, & l'association des parties qui le constituent, n'étant point notre Ouvrage, mais procedant d'un Etre duquel nous dépendons, nous avons bien le Droit de maintenir & d'entretenir l'union de l'Ame & du Corps, sans avoir celui de la dissoudre. Il n'étoit pas besoin de Loi positive, pour fortifier des Principes naturels aussi évidens. L'intention du Créa-

teur achève d'ailleurs de ſe découvrir dans cet instinct, cette pente commune aux hommes & aux animaux, qui les attache à la vie, & leur inſpire une vive horreur de la mort.

2. *L'Amour de la vie doit être ſubordonné à celui de la félicité.*

Réponſe. DANS le Syſtème de la Religion cet argument tombe d'abord. Car ſi l'homicide de ſoi-même eſt une rébellion contre Dieu, qui expoſe à ſa disgrace dans une autre vie, ce n'eſt pas travailler à ſa félicité que de ſe défaire ſoi-même. Mais, comme nous nous bornons ici aux ſeuls Principes naturels, quelle eſt la félicité attachée à cette démarche, quelle eſt celle qui doit la ſuivre ? L'action en elle-même eſt pour l'ordinaire précedée des plus funeſtes agitations, elle s'exécute avec les ſymptômes d'un affreux deſeſpoir, il en coûte infiniment de ſurmonter la répugnance qu'apporte la Nature à ſa deſtruction, & tout ce qu'ont pu faire certains Philoſophes, c'eſt de garder une bonne contenance, qui n'a pourtant pas tout-à-fait dérobé la connoiſſance de leurs angoiſſes. Cette mort d'apparat tant vantée dans l'Antiquité, la mort de *Caton*, ne fut-elle pas viſiblement précedée d'un terrible combat ? L'orgueil, qui l'empêchoit de ſe ſoumettre à *Céſar*, triompha de l'amour pour la vie, mais la Raiſon n'eut aucune part à cette démarche qu'el-

le ne pouvoit que desavouër. Je demande donc, si c'est procurer sa félicité que de prendre un pareil parti, & si le sain usage des lumières de la Raison ne pourroit pas nous calmer, & nous rendre plus solidement heureux, au milieu même des adversités & des souffrances? L'Expérience en fait foi, & l'on a vu bien des gens, destitués même des secours de la Religion, fournir généreusement de longues & misérables carrières sans murmure & sans impatience. A en juger, par exemple, par l'idée que le fameux *Epictète* nous a laissée de son état, il auroit bien été dans le cas de prendre congé d'une Terre extrêmement ingrate pour lui, mais il sut trouver des ressources dans sa constance & dans sa vertu, qui ne manqueront jamais à ceux qui raisonnent.

Quant à la félicité, qui suit la séparation de l'Ame & du Corps, ceux qui en reconnoissent une, n'ont pas grand sujet d'esperer que cette route les y conduise, & toutes les apparences sont qu'ils quittent un mauvais gîte, pour en trouver un plus fâcheux encôre. Pour ceux qui n'en admettent point, & qui comptent de se précipiter dans l'anéantissement, ils choisissent un remède pire que le mal; car il n'y a point de situation ici bas, dont on puisse dire qu'elle est entièrement desespérée. On a vu naître les révolutions les plus imprévuës, & dans les maladies, &

dans les périls. Je ne ſache que la damnation éternelle qui puiſſe faire ſouhaiter l'anéantiſſement ; & j'ai même ouï ſouvent dire à un * homme d'un ſavoir & d'un mérite diſtingué, qu'il auroit peine à opter dans cette terrible alternative.

3. *Notre Corps eſt un objet vil & mépriſable, dont nous ne devons pas mettre la conſervation à ſi haut prix.*

Réponſe. C'EST une vraie déclamation, à laquelle je ne m'arrêterai pas. Que le Corps humain ſoit de terre, de bouë, de quelque matière plus abjecte encore, ce n'eſt pas là la queſtion; il s'agit de ſavoir, ſi vous en avez le domaine propre, abſolu, indépendant, ou ſi vous n'en tenez que l'uſage, à charge même de l'entretenir. Or il reſulte des Principes poſés ci-deſſus, que vous êtes dans le dernier cas.

4. *Si l'Ame eſt mortelle, on ne lui fait pas grand tort : ſi elle eſt immortelle, on lui rend un très-bon ſervice.*

Réponſe. J'AVOUË bien que ceux qui croient la mortalité de l'Ame, ne font pas un grand ſacrifice, en ſe débarraſſant, quelque tems à l'avance, d'une vie qui leur déplait. Nous avons pourtant inſinué, que c'eſt un parti extrêmement deſeſpéré, & que le gouffre de l'anéantiſſement revolte quiconque oſe y fixer ſes regards. Mais c'eſt avec ceux qui admettent l'immortalité

(*) Feu Mr. la Croze.

lité de l'Ame, que nous avons principalement affaire. Nous ne leur contesterons pas qu'une mort ordinaire, naturelle, ne soit un bien pour une Ame qui quitte des entraves incommodes & douleureuses. Delà les vœux & les gémissemens de tant de Malheureux & de Malades après leur délivrance. Encore l'Ame n'est-elle pas bien convaincuë de l'importance de ce service. Cè sont plutôt des mouvemens d'impatience que des réflexions décidées, qui appellent la mort au secours ; & lorsqu'elle paroit, on prend souvent le parti du Bucheron de la Fable, on la prie de nous aider à recharger notre fardeau. Mais quand la mort seroit effectivement une délivrance, un azyle, un port, comme elle l'est sans contredit pour les gens de bien, auxquels une nécessité naturelle en impose la loi, s'ensuivroit-il de-là qu'elle fût également favorable pour ceux qui s'immolent eux-mêmes? Le dogme de l'immortalité de l'Ame est inséparablement lié avec celui d'une autre vie; & cette autre vie doit être dispensée, quant à ses biens & à ses maux, par l'Etre qui nous avoit placé dans celle-ci. Toutes les présomtions sont donc que cet Etre desapprouvera l'impatience qui nous a fait hâter notre fin ; car cette impatience est un murmure formel contre sa Providence. Ainsi celui qui aura ouvert à l'Ame la porte de son domicile terrestre, ne lui aura pas rendu un aussi bon service qu'on le

prétend, puisqu'il ne l'aura tiré des misères de cette vie que pour l'exposer à celles de l'autre mille fois plus rédoutables. Ce n'est pas assez d'arriver à la fin de ses jours, & comme le dit fort bien l'Abbé *Regnier*,

L'important de tout
C'est le gîte au bout.

OR je laisse à juger, si l'on est fort sûr de se procurer un bon gîte, en violant l'ordre de la Nature, & en anticipant sur les desseins de la Providence.

5. *Un bienfait cesse d'être tel, s'il devient onéreux, & il doit être alors permis d'y renoncer.*

Réponse. C'EST ici une pure équivoque sur les termes de bienfait & de bienfaiteur. Parmi les hommes il est certain que quand vous êtes libre de recevoir, ou de ne pas recevoir, il y a divers bienfaits qu'on refuse, parce qu'il en reviendroit plus de perte que de profit. C'est ainsi qu'on renonce à un héritage trop chargé de dettes. Mais dans le Monde même, quand un Supérieur autorisé nous accorde quelque grace, nous n'en jouïssons qu'avec les conditions qui y sont attachées. Plus un Officier s'avance dans l'Armée, & plus son rang l'expose au danger. Cependant, bien loin d'abandonner son rang, lorsqu'il l'appelle à la tête de l'Armée, il y vole, & s'y maintient à travers tous les hazards. A parler rigoureuse-

ment,

ment, il pourroit renoncer à ſon grade, s'il craignoit les riſques qui y ſont attachés, quoiqu'il ſoit moralement impoſſible qu'un homme d'honneur faſſe une pareille démarche. Mais Dieu eſt un Bienfaiteur & un Maître d'un ordre eſſentiellement différent de ceux de la Terre; la vie qu'il nous donne eſt ſans contredit un bien, un très-grand bien, la baſe de tous les autres. Malgré les maux qui la traverſent, les hommes y demeurent pour l'ordinaire étroitement liés, & ne s'en deſſaiſiſſent qu'avec les regrets les plus amers. Mais ſuppoſé qu'elle vienne à leur déplaire, ce n'eſt pas à dire qu'ils puiſſent s'en débarraſſer ſans façon. L'Etre ſuprême, qui la leur a donnée ſans leur participation, & par un pur effet de ſa volonté, a ſeul le droit de la leur redemander; & toute reſtitution anticipée eſt non ſeulement une ingratitude contre le Bienfaiteur, c'eſt encore une rébellion contre le Maître. L'idée du bienfait ne doit point être ſéparée de celle du devoir & de l'obligation; ce qui ſuffit pour faire tomber la difficulté.

6. *Une mort volontaire eſt ſouvent l'unique moyen d'éviter bien des crimes.*

Réponſe. AUTRE équivoque. Qu'appelle-t-on *crimes?* L'Ame n'eſt-elle pas inviolable & à l'abri de tous les efforts des Tyrans? Je défie qu'on allègue un ſeul cas, où l'homme ſoit réduit à opter entre le crime & la mort. Qu'on exerce ſur ſon Corps

les plus grandes indignités, qu'on se serve de la main du Fils pour enfoncer le poignard dans le sein du Père, qu'on invente mille horreurs, l'Ame du haut de son domicile sent les maux du Corps, voit avec regret l'usage qu'on fait de ses organes, mais elle n'y participe point par son aveu, qui pourroit seul la rendre criminelle. Personne n'ignore la fameuse action de *Lucrèce*; personne n'ignore aussi les jugemens opposés qui en ont été portés, & à quel parti les Personnes les plus sensées se sont rangées; sans dire avec les railleurs, qu'elle attendit à se donner le coup que le mal fût fait, il est incontestable qu'elle pouvoit vivre sans honte, & solliciter ses Concitoyens à la vengeance par ses justes plaintes aussi efficacement que par sa mort. L'orgueil, comme nous l'avons insinué au sujet de *Caton*, a eu la meilleure part à ces morts fameuses de l'Antiquité. Il n'y en a qu'une qui ait quelque chose de plus spécieux que toutes les autres, c'est celle d'*Othon*, dont Plutarque fait le recit. Ce généreux & infortuné Empereur s'immole à la Paix, & au repos de l'Univers partagé entre lui & son Compétiteur. Mais il n'étoit pas en droit de faire ce sacrifice, il falloit laisser à la Providence le soin de décider, lequel devoit être possesseur de l'Empire, ou bien il pouvoit l'abdiquer simplement, & sans ternir cette démarche par un attentat sur sa propre vie. Pour revenir à Lu-

crè-

crèce, j'infère de mes réflexions ſur ſon avanture, que la Maxime vulgaire, qui dit que l'honneur eſt plus cher que la vie, ſe prend ſouvent dans un très-faux ſens. Il eſt vrai qu'il vaudroit mieux être mort que de vivre dans le crime; mais on n'eſt point criminel par les attentats d'autrui; & c'eſt fort mal à propos qu'on appelle *deshonorées* les Perſonnes qui ont eu le malheur d'eſſuyer quelque violence. Quelque cher & ſacré que ſoit au ſexe le dépôt de l'honneur, il n'eſt point reſponſable d'avoir ſuccombé à la force, il n'eſt point obligé d'en détourner les effets, ou d'en arrêter les ſuites par ſa propre mort. L'on a bien fait d'attacher à la pureté du ſexe cette idée qui l'engage à la conſerver ſi précieuſement; mais c'eſt l'outrer que de l'étendre aux choſes paſſives & involontaires. Je décide donc hardiment, que de pareils cas, bien loin d'emporter l'obligation de ſe tuër, n'en accordent pas ſeulement la permiſſion, & ne juſtifient pas le meurtre de ſoi-même. J'ajoute que ceux qui ſe défont, parce que leur patience eſt épuiſée, & que les maladies, ou les ſupplices, les mettent au deſeſpoir, me paroiſſent plus excuſables. Ils ſuccombent, ou peu s'en faut, à une néceſſité phyſique, au-lieu que les autres ſont la victime d'une fauſſe opinion, ou d'un point d'honneur mal entendu.

7. *Enfin l'exemple de presque tous les Peuples justifie le Suicide.*

Réponse. J'AVOUË le fait, & je nie la conséquence. On trouve en effet chez presque toutes les Nations, non seulement des exemples, mais des coutumes autorisées, des Loix expresses sur ce sujet. Les anciens Marseillois avoient sous la garde publique de l'Etat, du poison tout prêt, dont on accordoit l'usage à ceux qui avoient prouvé devant le Senat, que la mort leur étoit expédiente *. *Strabon* fait mention d'une Loi des *Céens* †, qui ordonnoit aux Vieillards devenus inutiles à la Patrie, de boire de la Ciguë, & le Poëte *Ménandre* exalte cet institut §. A ces usages généraux se joint une foule d'exemples particuliers, & le catalogue de ceux qui ont péri de leur propre main est presque immense. Mais la preuve qu'on veut tirer de-là n'en devient pas plus forte. Personne ne sauroit contester, qu'il n'y ait eu des coutumes aussi universelles, dont le tems & la raison ont fait voir l'abus. L'exposition des Enfans, par exemple, est reconnuë aujourd'hui pour une inhumanité atroce. On ne peut donc fonder aucune preuve de Droit sur les faits les plus gé-

* *Cognitione virili benevolentia temperata, quæ nec egredi vita temere patitur, & sapienter excedere cupienti celerem fati viam præbet.* Valer. Max. L. II. c. VI. §. 7.

† Geogr. L. X.

§ Καλὸν τὸ Κείων νόμιμόν ἐστι, Φανία,
Ὁ μὴ δυνάμενος ζῆν καλῶς, οὐ ζῇ κακῶς.

généralement adoptés, parce que l'erreur a beaucoup plus souvent & plus longtems régné que la vérité, & que tous les jours nous ouvrons les yeux sur des préjugés, qui avoient aveuglé nos Pères. A la vérité nous en contractons de nouveaux, qui nous tyrannisent avec le même empire. La manie des Duels étoit inconnuë aux Anciens; ils ignoroient bonnement qu'il n'y eût point d'autre voie de réparer la moindre incivilité qu'en se coupant la gorge. Aujourd'hui cette opinion fièrement assise sur le Trone, voit couler à ses piés des torrens de sang. Mais quelles que soient les révolutions, qui arrivent dans l'Empire des préjugés, la Raison & la Vérité ne perdent aucun de leurs Droits. Toutes les pratiques anciennes & modernes n'empêcheront point que l'homme ne viole les Loix de la Nature & ne soit rebelle à Dieu, lorsqu'il coupe volontairement la trame de ses jours. Et pour conclurre toutes nos observations, rien ne sauroit excuser l'homicide de soi-même que l'aliénation d'esprit, ou une disposition de tempérament, dont les accès nous arment contre nous-mêmes. C'est le cas des Anglois. Le Meurtre volontaire est chez eux une véritable maladie, dont ils meurent à mon avis, comme d'autres mourroient d'une maladie ordinaire. Il faut bien que cela soit ainsi, puisque non seulement le climat, mais les saisons-mêmes influent sur ces actions. Ainsi ce ne sont pas des raisons

qu'il-

qu'il faut alléguer aux Anglois; le Médecin leur eſt plus néceſſaire que le Philoſophe.

Je me croirois au bout de ma tâche, ſi je ne trouvois un morceau éblouïſſant ſur ce ſujet, dans un des Ouvrages les plus ingénieux que ce ſiècle ait produit. Je veux parler des inimitables *Letires Perſanes.* La LXIV. de ces Lettres eſt une Apologie du Suïcide. Je vais la transcrire, & y joindre quelques Obſervations, qui feront la clôture de ce Diſcours.

USBEK A' SON AMI IBBEN.

A SMIRNE.

„ Les Loix ſont furieuſes en Europe „ contre ceux qui ſe tuent eux-mêmes: on „ les fait mourir une ſeconde fois, pour „ ainſi dire: ils ſont trainés indignement „ par les ruës: on les note d'infamie: on „ confisque leurs biens.

„ Il me paroit, Ibben, que ces Loix „ ſont bien injuſtes. Quand je ſuis accablé „ de douleur, de miſère, de mépris, pour- „ quoi veut-on m'empêcher de mettre fin „ à mes peines, & me priver cruellement „ d'un remède qui eſt en mes mains?

„ Pourquoi veut-on que je travaille pour „ une Société, dont je conſens de n'être „ plus; que je tienne malgré moi une con- „ vention qui s'eſt faite ſans moi? La So- „ ciété eſt fondée ſur un avantage mutuel, „ mais lorsqu'elle me devient onéreuſe, qui

„ m'em-

„ m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été
„ donnée comme une faveur, je puis donc
„ la rendre, lorsqu'elle ne l'est plus: la
„ cause cesse; l'effet doit donc cesser aussi.

„ Le Prince veut-il que je sois son Sujet, quand je ne retire point les avantages de la sujettion? Mes Concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité & de mon desespoir? Dieu différent de tous les Bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des graces qui m'accablent?

„ Je suis obligé de suivre les Loix, quand je vis sous les Loix; mais quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore?

„ Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre Ame avec votre Corps, & vous l'en séparez. Vous vous opposez donc à ses desseins, & vous lui résistez.

„ Que veut dire cela? Troublè-je l'ordre de la Providence, lorsque je change les modifications de la matière, & que je rens quarrée une boule que les prémières Loix du mouvement, c'est-à-dire, les Loix de la Création & de la Conservation avoient faite ronde? Non, sans doute, je ne fais qu'user du Droit, qui m'a été donné, & en ce sens je puis troubler à ma fantaisie toute la Nature, sans qu'on puisse dire que je m'oppose à la Providence.

„ Lorsque mon Ame sera séparée de

„ mon Corps, y aura-t-il moins d'ordre „ & moins d'arrangement dans l'Univers? „ Croyez-vous que cette nouvelle com- „ binaiſon ſoit moins parfaite, & moins „ dépendante des Loix générales? Que „ les Ouvrages de Dieu ſoient moins „ grands, ou plutôt moins immenſes?

„ Croyez-vous que mon Corps devenu „ un épi de blé, un ver, un gazon, ſoit „ changé en un Ouvrage de la Nature „ moins digne d'elle, & que mon Ame dé- „ gagée de tout ce qu'elle avoit de terre- „ ſtre ſoit devenuë moins ſublime?

„ Toutes ces idées, mon cher Ibben, „ n'ont d'autre ſource que notre orgueil; „ nous ne ſentons point notre petiteſſe, & „ malgré qu'on en ait, nous voulons être „ comptés dans l'Univers, y figurer, & y „ être un objet important. Nous nous ima- „ ginons que l'anéantiſſement d'un Etre „ auſſi parfait que nous, dégraderoit toute „ la Nature; & nous ne concevons pas „ qu'un homme de plus ou moins dans le „ monde, que dis-je, tous les hommes „ enſemble, cent millions de Terres, com- „ me la nôtre, ne ſont qu'un Atome ſubtil „ & délié que Dieu n'apperçoit qu'à cauſe „ de l'immenſité de ſes connoiſſances.

OBSERVATIONS

Sur la Lettre précedente.

Le ſort de cette Lettre peut être réduit à

à deux Articles, dont l'un concerne la nature de nos engagemens, de nos obligations, l'autre le prix de l'existence.

1. Quant au prémier, si nous étions entrés volontairement dans la Société, il est certain qu'en renonçant à ses bénéfices, nous pourrions la quitter, cesser de lui être utiles, nous détruire nous-mêmes. Ni le Prince, ni les Concitoyens, ne pourroient nous forcer à *ce partage inique de leur utilité & de notre desespoir*. Mais nous avons vu que nos devoirs à cet égard sont rélatifs à un Supérieur d'un tout autre ordre, qui nous a mis au Monde, & qui peut seul nous en tirer. Mr. *de Mont . . .* affecte de ne produire Dieu qu'à titre de Bienfaiteur; (Sophisme réfuté ci-dessus,) il met à l'écart ses Droits & son autorité de Créateur, mais je ne crois pas que ni lui, ni qui que ce soit, puisse contester des notions aussi évidentes que le sont celles de la dépendance de la Créature, & des Droits de l'Auteur de son être. Or tant qu'elles subsisteront, l'homme n'aura aucun Droit sur sa vie.

2. Le second raisonnement de cet habile Auteur, oserois-je le dire, est tout-à-fait puérile. D'abord il compare le changement des modifications de la matière avec la dissolution de notre individu, comme si de bonne foi arrondir un quarré, ou quarrer une boule, étoient des actions pareilles à celle de tuër un homme, ou de se tuër soi-même. Ensuite il suppose très-peu Philoso-

phi-

phiquement, qu'il y a du petit & du grand aux yeux de Dieu, & ſous prétexte que l'homme tient fort peu de place dans la Nature, il en infère qu'il peut diſpoſer de ſoi-même à ſon gré. Quelle conſéquence! L'Ame humaine animât-elle un Corps égal ou inférieur à celui d'un Ciron, en ſeroit-elle moins une portion de l'Univers, miſe en ſa place par la même main qui a allumé le Soleil, & renfermé la Mer dans ſon lit? Son prix dépend-il du volume de la matière qui l'environne, & l'arrangement de la Nature n'eſt-il pas altéré par la deſtruction d'un Nain, comme par celle d'un Géant? Ajoutons que ces fauſſes idées de la petiteſſe de l'homme concluent au meurtre des autres, comme à celui de nous-mêmes; car *qu'importe qu'il y ait un homme de plus ou de moins dans le monde?*

Enfin l'Apologie des Loix de l'Europe n'eſt pas difficile à faire. Si les homicides d'eux-mêmes ſe tuent volontairement, ils commettent un crime puniſſable même après le trépas, comme ceux des autres malfaiteurs. S'ils ſuivent un mouvement machinal, & ſe livrent à un deſordre d'imagination, il eſt eſſentiel de prévenir la contagion de ce deſordre, en affectant fortement l'imagination des vivans par le ſpectacle des procedures contre les cadavres, & en leur faiſant crainâre de ruïner & de deshonorer leurs familles.

EXAMEN

DE

L'USURE,

SUIVANT LES PRINCIPES DU DROIT NATUREL.

EXAMEN DE L'USURE.

SUIVANT LES PRINCIPES DU DROIT NATUREL.

IL y a peu de matière sur laquelle on ait autant écrit & disputé que celle de l'USURE. Philosophes, Théologiens, Jurisconsultes, semblent avoir multiplié à l'envi les prétendues difficultés dont elle est hérissée. Je n'ai pas dessein de donner ici l'histoire de cette Controverse : elle me meneroit trop loin ; & d'ailleurs on peut se satisfaire abondamment là-dessus, en consultant les savans Auteurs que j'indique au bas de la page. *

J'

* Voyez M. *Bœhmer* dans le V. Tome de son

Je ne m'arrêterai point non plus aux ſcrupules, qui ont embarraſſé de tout tems les eſprits ſur cette doctrine; qui ont engagé les anciens Philoſophes eux-mêmes, Ariſtote, Caton, Senèque, à condamner toute uſure; qui ont dicté tant de Canons de Concile * dans tous les ſiècles, qui ont fait renouveller avec une nouvelle chaleur toute la Diſpute au commencement de celui-ci, & qui tout nouvel-

ſon *Jus Eccleſiaſticum Proteſtantium*; & M. *Thomaſius* dans la IV. Partie de ſon Commentaire ſur les *Inſtitution. Jur. Can.* de *Lancelot*. Ceux qui ont du tems & de la patience, peuvent y joindre l'Ouvrage de *Broederſen*, *de Uſuris licitis & illicitis*, *vulgo nunc compenſatoriis*, gros *in folio*, qui a paru en 1743. à la Haie, chez *Ant. de Groot*. Le P. *Dominique Concina* l'a réfuté par un Ecrit intitulé: *Uſura contractus trini Diſſertationibus Hiſtorico-Theologicis demonſtrata*, 1746. Romæ. *in quarto*.

* Les Loix des Hébreux ont été une des principales ſources d'embarras pour les Juriſconſultes Chrétiens. *Grotius* leur avoit d'abord attribué une néceſſité morale dans ſon *Droit de la Guerre & de la Paix*, L. II. ch. XII. §. 20. Mais il changea depuis de ſentiment, comme on le peut voir dans ſa longue Note ſur S. Luc, que M. *Barbeyrac* a inſérée dans la ſienne ſur l'endroit cité. M. *Noodt* a épuiſé cette matière dans ſon Traité *de Fœnore & Uſuris*, où il ſatisfait parfaitement aux Objections tirées de l'Ecriture.

vellement ont excité une eſpèce de tempête contre l'Ouvrage du célèbre Marquis *Maffei.* Je me borne à donner un petit Eſſai de ce que les prémiers principes du Droit Naturel fourniſſent de poſitif & d'inconteſtable au ſujet de l'Uſure. Cela ſuffit, ſi je réuſſis dans mon deſſein, pour terminer toute diſpute. On verra dans mes Réflexions la preuve évidente, ſi je ne me trompe, d'une Remarque que je ne me laſſerai jamais de faire, parce qu'il n'y a presque point de ſujet dans l'examen duquel l'occaſion ne s'en préſente ; c'eſt que l'obſcurité de la plupart des Queſtions qui ſont agitées, vient uniquement de ce qu'on néglige de remonter aux notions les plus diſtinctes, les plus générales, aux notions communes, qui ſont néanmoins les ſeuls guides incapables de nous tromper.

Il y a deux manières de ſe communiquer l'uſage des choſes; l'une gratuïte, & l'autre avec profit. Quand on le fait avec profit, les choſes peuvent être de deux eſpèces différentes : il y en a que l'uſage ne détruit point, comme une maiſon, un caroſſe, un cheval : il y en a d'autres au contraire qui périſſent en quelque ſorte entre les mains de celui qui les reçoit, comme l'argent & les denrées.

L'usure dans le ſens le plus général eſt *tout ce que l'on donne pour l'uſage d'une choſe, dont on ne peut jouïr qu'en la*

consumant, & par conséquent en disposant d'elle, comme de son bien propre. C'est pourquoi il est de la nature du prêt à usure, que celui qui le reçoit en acquière la propriété, & en devienne maître absolu. Cela distingue essentiellement l'usure du *prix de loüage*, ou de toute autre rétribution stipulée pour se servir d'une chose que l'usage ne détruit pas. Et comme il n'y a rien dont la destruction soit plus promte & plus sensible que celle de l'argent confié à quelqu'un pour le faire valoir par le Négoce, l'Usure purement & simplement ainsi dite, se prend constamment pour *l'argent qu'on donne, afin d'avoir l'usage d'une somme d'argent que quelqu'un nous confie.* Comme il n'est point encore question de la moralité de ces engagemens, ces définitions sont arbitraires, & il ne s'agit que de leur donner la précision Logique, propre à les rendre utiles dans la suite de nos raisonnemens.

Je trouve l'état de la Question proposé si nettement dans *Domat*, * que je vais me servir de ses propres termes. „ Il ne s'a-„ git, pour savoir si l'on peut prendre l'in-„ térêt du prêt, que d'examiner; si, com-„ me il y a deux manières de donner l'u-„ sage d'un cheval, d'une maison, d'une „ ta-

* *Loix Civil.* p. 75. de l'Edit. *in fol.* Luxemb. 1702.

„ tapisserie, & des autres choses sembla-
„ bles, l'une par le prêt à usage, & gra-
„ tuïtement, & l'autre par un loüage pour
„ un certain prix, & l'une & l'autre hon-
„ nête & licite; il y a aussi deux manières
„ de donner l'argent, les grains, les li-
„ queurs, & les autres choses semblables,
„ l'une par un prêt gratuït, & l'autre par
„ un loüage, ou prêt à profit. Desorte
„ que comme il est indifféremment juste
„ & naturel, que celui qui donne son che-
„ val, ait le droit de dire, qu'il le prête,
„ ou bien qu'il le loüe; il soit de même
„ indistinctement naturel & juste, que ce-
„ lui qui donne son argent, son blé, son
„ huile, son vin, ait le choix de dire
„ qu'il les prête à intérêt, ou sans intérêt."
Il est surprenant que cet Auteur partant de-là, ait pu s'égarer comme il l'a fait, & former sur un sujet aussi exactement exprimé, des Raisonnemens dons nous montrerons plus bas la foiblesse. Commençons par traiter la Question en elle-même.

D'abord je pose en fait, que l'usage que nous cédons à autrui d'un bien quelconque, est susceptible d'estimation, tant par rapport à celui qui cède l'usage, que par rapport à celui qui l'obtient. En effet l'un & l'autre y sont intéressés: celui qui reçoit, y trouve du profit; celui qui donne, se dépouille d'un avantage, & se constituë en perte, à moins que quelque compensation ne le dédommage. Tout cela se réduit au

calcul, soit qu'il s'agisse d'argent, ou de denrées; car les denrées peuvent toujours être évaluées en argent. * Que je prête une telle somme, ou tant de boisseaux de blé valant cette somme; que je stipule qu'au bout d'un an le froment en nature, ou son juste prix, me seront restitués; c'est la même chose. D'un côté, celui qui a l'usage de mon argent, ou de mon blé, en tire parti; de l'autre j'aurois pu moi-même en tirer ce parti, & mon Capital, dont le produit doit servir à ma subsistance, demeure inutile en attendant. J'ai, par exemple, deux cens écus en argent comptant, dont je puis faire l'emplette d'un carosse de remise, que je louerai à tant de profit. En prêtant mon argent je me dépouille de cet avantage, & je mets en état celui qui reçoit cette somme en espèces, de se le procurer, ou même un plus grand, si l'occasion s'en présente. Il en

* La Monnoie publique fait le prix de toutes les choses qui sont dans le Commerce. Le Jurisconsulte Romain en donne une idée fort nette dans la Loi I. des Dig. *de contrab. emt.* en ces termes : *Electa materia cujus publica ac perpetua æstimatio difficultatibus permutationum æqualitate quantitatis subveniret.* C'est ce prix des choses déterminé par l'argent qu'on nomme *Prix éminent*: au-lieu que le *Prix vulgaire* se fonde sur les rapports & les proportions que les choses mêmes ont entre elles.

en eſt de même des denrées, que je puis convertir en argent, ou en autres choſes, dont l'uſage me donnera du profit.

C'EST une ſubtilité bien vaine que de prétendre, comme le font quelques Auteurs, que dans le prêt, l'uſage ne ſauroit être diſtingué de la choſe même, & qu'il ſe confond avec la propriété; deſorte qu'auſſitôt qu'on accorde à quelqu'un l'uſage d'une choſe qui ſe détruit, on lui en transfère en même tems la propriété. On conclut de-là très-inconſéquemment, qu'il ſuffit que le Débiteur rende une choſe pareille, ou de même eſpèce, & que le Créancier n'a aucun droit d'exiger quelque choſe de lui, pour l'uſage qu'il en fait. Où ſont les prémiſſes, où eſt le nœud de la concluſion dans ce raiſonnement? On ne ſauroit diſtinguer l'uſufruit de la conſommation de la ſubſtance. Soit. Donc on ne ſauroit eſtimer le droit qu'on donne à quelqu'un de conſumer une choſe qu'il emprunte de nous, & qu'il ne nous rendra que dans un certain eſpace de tems, (car la circonſtance du tems eſt eſſentielle ici, comme nous le verrons plus bas.) Cette conſéquence ne découle aſſurément d'aucun principe.

JE toucherai legèrement ici les raiſons de *Domat*, dont j'ai promis de parler. Ses Argumens les plus forts ſont pitoyables. „ L'argent, dit-il, par exemple, ou les

„ choſes conſomptibles que je prête, ne „ portent de leur nature aucun fruit." Mais ma maiſon, mon champ, mon caroſſe, en produiſent-ils d'eux-mêmes? Ne faut-il pas que je les faſſe valoir? „ La ſomme que je prête à autrui, continuë-t-il, demeurera peut-être ſans „ fruit chez lui, ou même il la perdra." Mais m'emprunte-t-il de l'argent pour l'enfouïr? Il peut le perdre, dites-vous, en s'en ſervant. Cela eſt vrai; mais quand je troque mon champ contre une maiſon, n'y a-t-il pas les mêmes risques. La maiſon eſt combuſtible; & le champ que j'ai donné en échange, ne l'étoit pas. Ne puis-je pas auſſi troquer mon champ contre un nombre de meſures de blé, & tout le hazard ne retombe-t-il pas alors ſur moi? „ Enfin celui qui prête, dit *Domat*, n'entre dans aucune part, ni de „ l'induſtrie, ni de la perte de celui qui „ emprunte." Je répons qu'il y a là une très-juſte compenſation. Celui qui m'a emprunté de l'argent, s'eſt procuré telles choſes, dont il tire tels avantages, qui le mettent avec le tems en état de me rembourſer mon Capital, & même de s'en amaſſer un.

L'ESTIMATION qui peut être faite de l'uſage d'une choſe dans le prêt à profit, n'eſt pas fixe & invariable; elle dépend au contraire des circonſtances, & du plus ou moins d'avantage qui s'y trouve pour

le

le Préteur & pour l'Emprunteur. Ceci mérite une attention particulière, & fournit une règle constante pour distinguer entre le *Fœnus*, & l'*Intérêt*, ou l'Usure honnête, que l'on ne sauroit interdire, sans renoncer aux principes du Droit Naturel. On se méprendroit considérablement en se réglant sur la seule quantité d'argent, pour la hauteur des intérêts stipulés. Le même *quantum* peut être dans certaines circonstances une odieuse extorsion, & dans d'autres une espèce de grace & de condescendance. Un Marchand fait un Négoce où son argent lui rapporte 30. 40. 50. pour cent. Un Artisan, s'il a de l'argent à faire valoir, en tirera à grand peine 10. 12. 15. Est-il naturel de leur laisser son Capital au même intérêt?

Voici encore un exemple pris de la diversité des circonstances-mêmes. Je vous prête mon blé dans un tems où il vaut deux écus le boisseau; quand vous me le rendrez, il n'en vaudra qu'un. Ne faut-il pas que je joigne aux intérêts le supplément de cette perte? & quelque forts qu'ils puissent paroitre par une semblable addition, ils ne vont pourtant pas au de-là de ce que les circonstances exigent.

En me réglant donc sur ces considérations, je puis estimer équitablement ce que vaut l'usage de la chose que je prê-

te, & ne la prêter qu'après m'être assûré de ce retour. C'est une assertion dénuée de toute preuve, que de dire que le prêt dont il s'agit, est gratuit de sa nature. Pourquoi le seroit-il plutôt que le prêt à usage ? C'est au contraire une vérité constante, que personne n'est obligé de donner à un autre, ou de faire gratis, ce que celui-ci est en état de donner, ou faire réciproquement. Autant vaudroit que les choses fussent demeurées en commun. Les mêmes raisons qui ont persuadé aux hommes que l'établissement des domaines étoit préférable à la communauté primitive, prouvent aussi qu'on n'est point obligé de donner ou de faire gratis pour un autre, lorsque cet autre peut donner ou faire réciproquement. Si donc je donne à quelqu'un l'usage de mon bien, & que cet usage soit, comme nous avons vu qu'il l'est, susceptible d'estimation, j'ai naturellement droit de demander & de me faire donner ce que vaut cet usage. Ainsi, quand on propose la Question générale; l'Usure est-elle licite? on peut sans hésiter répondre affirmativement.

ENTRONS à présent dans quelque détail. Celui qui m'emprunte une somme d'argent, ne veut pas la tenir oisive dans son coffre ; il se propose de la faire valoir. Que fais-je à proprement parler en mettant mon Capital entre ses mains, afin

que

que son industrie s'exerce à le rendre profitable ? J'entre réellement en société avec lui, quoique je ne prenne pas ces engagemens étroits qui lient des Associés de commerce proprement ainsi nommés: Mon bien & son travail servent en commun à soutenir son Négoce ; il faut donc que chacun de nous perçoive des fruits proportionnels à ce qu'il met du sien. On diroit d'abord que les choses sont égales, si tant est que l'avantage ne fût pas pour celui qui donne l'argent, qu'on peut regarder comme le mobile essentiel. Cependant un peu plus d'attention découvre le contraire.

Je donne mon bien, il est vrai; mais celui qui le reçoit, me le garantit, & s'oblige à me le rendre, tandis qu'il s'expose seul à tous les risques des pertes à-peu-près inévitables dans le Négoce. Deux Associés proprement dits partagent les profits, parce qu'ils courent même fortune, & supportent ensemble les pertes. Mais, dans la société du simple prêt, seroit-il juste que, tranquille sur le fonds de mon bien, je fusse aussi avantagé que celui qui, du soir au matin, peut voir ses entreprises traversées par les disgraces les plus cruelles ? La règle naturelle de l'Usure, ou de l'Intérêt, est donc de tirer de son argent le profit qui revient à une partie contractante dans une société; mais déduction faite des risques & dom-

mages, qui tombent uniquement ſur l'Emprunteur. Or tout cela eſt fort aiſé à régler ſur l'état actuel du Commerce, & ſur les proportions entre les eſpèces & les denrées.

On ne ſauroit mieux confondre ceux qui condamnent toute Uſure que par l'idée que nous venons d'indiquer, & qui eſt une de ces notions communes, ſur lesquelles nous avons promis de fonder nos raiſonnemens. Ils ne ſauroient nier que les ſociétés, ou aſſociations, ne ſoient une choſe juſte & permiſe. Ils ne ſont pas moins obligés de reconnoitre que dans ces aſſociations l'un peut fournir ſon argent, l'autre ſon induſtrie. Pourquoi donc cette dernière clauſe ſeroit-elle illicite; ſavoir, que celui qui fournit ſon argent, ne ſe réſerve qu'une partie du profit qui en naît, afin d'aſſurer ſon Capital, & de ſe mettre à couvert des riſques du Commerce? * Or c'eſt là précisément en quoi conſiſtent les prêts uſuraires. Je donne à quelqu'un 4000. écus, avec lesquels il eſt probable qu'il gagnera 8000. écus par an. Mais il a ſeul toute la peine, qui en vaut bien

400.

* Pour prouver que les riſques peuvent être évalués, il n'y a qu'à faire attention aux *Contracts d'aſſurance*, qui ſont généralement reconnus pour très-licites.

400. & il court les risques que j'évaluerai à 200. Il restera donc 200. écus pour le profit de mon argent, que je puis stipuler & recevoir licitement.

Voici une autre manière de considérer la chose. En donnant mon argent à un Négociant, avant toute stipulation, j'ai naturellement part au gain annuel qui en proviendra. Mais, comme ce gain est une chose variable & incertaine, & qu'il y a bon an, & mal an, je puis en vendre l'espérance, & au-lieu de ma quotepart tous les ans, m'en tenir à un revenu fixe & proportionnel à ces inégalités. Il est impossible de trouver rien dans tout cela qui donne la moindre atteinte au Droit Naturel; & il l'est également de ne pas reconnoitre, que l'Usure, ou l'Intérêt, ne diffèrent point de ces suppositions.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de l'argent placé dans le Négoce. Changeons le cas, & raisonnons sur les intérêts de l'argent prêté pour acquerir quelque fonds, ou placé en hypothèque sur ce fonds, afin que le Possesseur ne soit pas réduit à la nécessité de le vendre. La première idée qui se présente naturellement, c'est que ce prêt revient à la même chose, que si vous achetiez un fonds en communauté avec quelqu'un, & lui donniez ensuite votre portion à loüage. Ici il n'en est pas de même que dans le

Négoce; votre communauté eſt complette, & vous autoriſe à percevoir des revenus proportionnels à ce que le fonds rapporte, & à ce que vous avez fourni pour ſon acquiſition. Vous avez prêté 12000. écus à quelqu'un qui a fait emplette d'une Terre de 30000. Cette Terre rapporte 1500. écus par an; vous pouvez en tirer 600. d'intérêt pour vos 12000. parce que toutes les proportions ſont égales. On ne ſauroit objecter que le Poſſeſſeur a pourtant certains riſques a ſupporter, qui devroient changer la proportion; car il eſt quelquefois permis de contracter une ſociété dans laquelle on partage également le profit, ſans entrer dans les pertes. Cette Propoſition qui appartient à la doctrine des *Actes permutatoires*, ou *Contracts onéreux*, eſt inconteſtable. Il y a bien des cas où le ſecours d'un autre vous eſt ſi utile, ſi néceſſaire, que plutôt que d'en être privé, vous conſentez à vous charger de tous les évènemens fâcheux. C'eſt une eſpèce de pacte ſéparé *de periculo remittendo*, qu'on ajoute au contract de ſociété, & qui n'en change point la nature. En appliquant donc ce Principe au cas que nous examinons, celui qui prête ſon argent pour procurer à un autre les moyens d'acheter, ou de conſerver quelque fonds, peut le prêter dans des conjonctures, où l'Emprunteur trop heureux de

de trouver quelqu'un qui soit disposé à lui faire cette avance, trouve son avantage à partager également le profit, même en garantissant les risques.

ALLONS plus loin. Nous n'avons encore fait qu'entrer en communauté de gain avec celui qui fait valoir notre argent; & cela va, pour ainsi dire, de plein pié. Mais prenons des cas, où celui auquel nous prêtons notre argent n'en tire rien, & ne fait par-là que subvenir à quelque nécessité pressante, sortir de quelque mauvais pas. Quelqu'un est condamné à 500. écus d'amende; il n'a pas dequoi les payer sur le champ, il sera mis en prison, ou pis encore lui arrivera, s'il ne trouve cette somme. Je l'ai chez moi, j'allois la placer à un intérêt légitime; je consens à la prêter à cet homme qui est dans le besoin: suis-je obligé de le faire sans intérêt? Ceux qui trouvent quelque difficulté dans cette Question, & qui pour l'embarrasser encore, viennent débiter des maximes de charité, ne raisonnent que sur des idées extrêmement confuses. Il s'agit du Droit, & de l'obligation que la Nature impose. S'étend-elle cette obligation à détourner le mal d'un autre à mon propre dommage, dans les cas où je puis recevoir de cet autre des indemnisations, qui lui sont moins onéreuses, qu'il ne me le seroit d'en être privé. Si cela étoit, un homme qu'on va mettre

en prison pour une amende à laquelle il a été condamné, à cause d'une faute qu'il ne peut imputer qu'à lui-même, pourroit également m'obliger à lui faire un don de la somme dont il a besoin pour payer cette amende, & me faire ainsi porter sa sottise. Tout cela répugne à l'équité naturelle, qui permet au contraire de tirer du profit d'un argent prêté à une Personne qui n'en tire point à la vérité elle-même, mais qui avoit intérêt à obtenir l'usage de mon argent, tandis que de mon côté j'avois intérêt à n'accorder cet usage que moyennant une certaine rétribution.

En effet prêter son argent sans intérêt, ce n'est pas, à proprement parler, prêter, c'est donner. La chose est facile à comprendre. L'usage de mon argent est susceptible d'estimation, comme nous l'avons vu, & peut être évalué en argent. Cent écus prêtés en valent cinq par an. Je les prête à quelqu'un pour un an sans intérêt. Qu'est-ce à dire autre chose, sinon que je lui fais présent de cinq écus, que j'avois naturellement droit d'exiger.

Il resulte de-là, que, bien loin qu'il soit illicite de recevoir des intérêts, il le seroit presque toujours de n'en point prendre. J'ai une famille à entretenir, & je ne puis le faire que par l'intérêt de mon Capital. Je le confie à un Marchand, qui

qui en tire 20. ou 30. pour cent par an. Mes intérêts annuels montent à 2. ou 300. écus par an; je les lui laiſſe, c'eſt-à-dire, que je donne annuellement à un Marchand qui nage dans l'opulence, une ſomme ſur laquelle eſt fondée la ſubſiſtance de moi & des miens. Cela eſt-il plauſible & naturel ? Cela eſt-il même licite ? Voilà pourtant où nous mènent ceux qui proſcrivent toute uſure.

TANT s'en faut néanmoins que nous détruiſions ici tous les offices d'humanité, & que nous établiſſions que l'on peut prendre des intérêts, même en ſuivant la taxe ordinaire, en tout tems, & de toutes ſortes de Perſonnes. Cela ſeroit ſouvent très-odieux & parfaitement illicite. Trois circonſtances caractériſent les cas dont nous parlons. 1. Vous avez de l'argent en caiſſe, dont vous ne vouliez faire aucun uſage. 2. Une Perſonne ſe trouve dans le beſoin, & 3. Il ne s'agit que d'un terme fort court pour la reſtitution de l'emprunt. Si vous demandez alors quelque intérêt, vous êtes un vrai Uſurier dans le ſens ordinaire de ce terme. Il n'y a qu'un déſir bas, une honteuſe avidité pour toute ſorte de gain, qui puiſſe vous faire perdre de vuë qu'il ne s'agit pas d'une occaſion de gagner, mais d'une occaſion mille fois plus précieuſe pour un bon cœur, c'eſt celle d'obliger, de rendre ſervice.

IL en eſt de même de la ſuppoſition

ſuivante. L'argent que vous prêtez à quelqu'un, ne peut lui produire que ce qui eſt abſolument néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, & s'il vous paie des intérêts, il eſt réduit à la dernière misère. Vous lui donnez du pain d'une main, en lui prêtant de quoi faire aller ſon mêtier, ſon petit trafic ; mais vous le lui arrachez de l'autre, en exigeant vos intérêts. Dans un pareil cas l'uſure eſt aſſurément illicite; & il ne ſauroit être permis d'accroître ſon bien d'un gain, qui laiſſe celui dont le travail produit ce gain en proie à toutes les horreurs de la pauvrété. Le Droit Naturel enſeigne formellement que l'on eſt obligé d'aider de tout ſon pouvoir ceux qui ſont dans le beſoin, pour les mettre en état de s'en tirer, & les empêcher de tomber dans de fâcheuſes extremités. Et ce ſeroit violer ces offices d'humanité que de recevoir des intérêts dans le cas que nous venons d'indiquer.

MAIS, direz-vous, j'ai beſoin moi-même de mes intérêts, je ſuis à l'étroit, & ce ſera moi qui ſouffrirai, ſi j'en ſuis privé. La réponſe eſt aiſée. Ce n'eſt plus vous qui êtes appellé à la pratique de ces devoirs, ils ſont cenſés n'être point en votre pouvoir, & tous les offices d'humanité ne ſont des obligations qu'avec cette reſtriction; autant qu'ils ne nous obligent pas à négliger ce que nous devons à nous-mêmes. Ainſi une perſonne qui ſait qu'elle n'a préci-

ciſement que ce qu'il faut pour vivre, en jouïſſant de tous les intérêts de ſon petit Bien, ne doit pas prêter ſon argent à quiconque ne pourroit, en faiſant valoir cet argent, en tirer autre choſe que ce qui eſt eſſentiel à ſa propre ſubſiſtance. La pratique du devoir qui oblige à ſe relâcher de ſon droit, ne regarde que les Perſonnes, qui aïant un Bien honnête, & diverſes ſommes diſperſées, en auront quelqu'une qui ſe trouvera entre les mains d'une Perſonne placée dans le cas ſuppoſé. On ſent bien qu'il n'y a point de comparaiſon entre la perte legère qui en reſulte d'un côté, & la ruïne inévitable de l'autre. Le cœur & ſes ſentimens ne doivent-ils pas tenir ici lieu de Loi?

Il pourroit néanmoins ſe rencontrer une colliſion, un conflict de devoirs, qu'il faut toucher ici. On a prêté ſon avoir à une Perſonne, qui, dans le tems qu'elle l'a reçu, pouvoit gagner ſa vie là-deſſus, & payer les intérêts. La ſituation de cette Perſonne a changé, le paiement des intérêts qu'elle doit, va au détriment de ſon néceſſaire; & le mien réciproquement ſouffre de ce qu'ils ne ſont pas paiés. Il faut alors deſcendre dans des détails d'eſtimation & de proportion, voir jusqu'où peut s'étendre l'effort de part & d'autre, & régler là-deſſus les portions reſpectives. Au-lieu des intérêts entiers, cela ſera réduit aux trois quarts, à la moitié, &c. ſuivant la nature des beſoins, &

& toujours en ſe ſouvenant que la balance doit pencher du côté de celui à qui le Bien appartient; lequel comme nous l'avons déjà vu, ne ſauroit être aſtreint à aucune obligation qui emporte l'entière négligence de ce qu'il ſe doit à ſoi-même. *

En prêtant des choſes que l'on pourroit vendre, c'eſt tout comme ſi l'on prêtoit de l'argent effectif; & ce que nous avons dit pour établir que les intérêts ſont licites, ſubſiſte dans toute ſa force. Les mêmes reſtrictions ont auſſi lieu. On vous demande à emprunter pour peu de tems une choſe que vous avez ſimplement en reſerve, ſans penſer à la faire valoir, une certaine quantité de blé qui re-

* C'eſt ſuivant ces principes qu'il eſt réglé dans les Loix que *Colon à une portion des fruits ſouffre les cas fortuits*, & qu'il ne peut rien prétendre contre le Maître, ni pour la culture, ni pour la ſemence, quelque perte qui puiſſe arriver par un cas fortuit, quand même il n'en auroit aucune recolte. La raiſon que *Domat* en allègue, eſt préciſement la même dont je me ſuis ſervi ci-deſſus. „ Car, *dit-il*, „ leur bail fait entre eux une eſpèce de ſocié- „ té, où le propriétaire donne le fonds, & „ le Fermier, ou Colon, la ſemence & la „ culture, chacun hazardant la portion que „ cette ſociété lui donnoit aux fruits." *Loix Civ.* p. 63.

reposé dans vos gréniers, & que l'on vous rendra à la moisson prochaine: l'humanité veut que de semblables prêts soient gratuïts.

Passons à présent à une dépendance de cette matière, qu'on a aussi embarrassée de difficultés, dont nos Principes viendront à bout avec la même facilité. Il s'agit de ce qu'on appelle *Intérêt de l'intérêt.* On peut bien s'imaginer que ceux, qui dans leur enthousiasme ont voulu ôter à la société une ressource aussi utile que celle de l'Usure permise, doivent se récrier étrangement contre l'usure de l'usure. Voyons en quoi elle consiste, & ensuite il sera aisé de décider. J'ai 10000. écus placés, qui au bout de l'an rapporteront 500. écus. Le jour de l'échéance, cette somme de 500. écus est à moi, je puis la prendre, & l'aller remettre à quelqu'un, qui à pareil jour de l'année suivante m'en donnera 25. écus d'intérêt. Au-lieu de cela je la laisse à mon prémier Débiteur, qui se trouve me devoir 10500. écus, & qui aura à me païer dans un an 525. écus. Je continuë ainsi d'année en année, & ma somme grossit, double, triple par ce moyen. Y a-t-il là dedans quelque chose qui blesse le moindre principe d'équité? Ces sommes qui m'appartenoient toutes aux jours d'échéance, dispersées en divers endroits, & leurs intérêts réunis par la même manœuvre,

vre, auroient produit exactement le même accroissement de Capital, auquel une seule opération me conduit chez mon unique Débiteur. Ce Débiteur fait ce qu'auroient fait les autres; il emploie avec profit des sommes qui n'auroient point été à lui, puisqu'il me les auroit comptées dans les termes indiqués, & que je lui ai laissées, parce qu'étant à moi, j'étois le maître d'en disposer. Il faut assurément avoir bien peu de netteté dans l'esprit pour ne pas suivre le fil d'idées aussi simples, & ne pas se convaincre de leur justesse. Il est donc permis de tirer de cette manière l'intérêt de l'intérêt, & il l'est même de faire là-dessus avec son Débiteur l'accord nommé *Anatocisme*, qui règle une fois pour toutes qu'à chaque paiement d'intérêt, il ajoutera les intérêts au principal, & que les intérêts suivans seront proportionnés à cet accroissement de la masse.

Les mêmes Principes nous conduisent à décider, que, sans aucun accord préalable, quand un Débiteur laisse accumuler les intérêts, cela se fait dans la même progression, & qu'à proportion du nombre d'années qui s'est écoulé, nous pouvons redemander, suivant le Droit Naturel, (car dans tout ceci nous n'avons aucun égard aux restrictions établies par les Loix Civiles,) nous pouvons, dis-je, redemander toute la somme qui en resulte,

te, fût-elle au de-là du double de la prémière somme que nous avons prêtée. Car, conformement au §. précedent, toutes ces rentes échuës, chacune en leur tems, étoient de nouvelles sommes, qui auroient fructifié précisement de la manière & dans les proportions, sur lesquelles nous fondons nos prétentions actuelles. Il n'est point question non plus ici des cas d'insolvabilité, où les offices de l'humanité reprennent la place; il s'agit uniquement du Droit consideré en soi.

ON peut donc distinguer entre les Usures *volontaires*, ou *conventionelles*, & les Usures *nécessaires*, qui ont lieu sans aucune convention, comme sont celles dont nous venons de parler, & qui naissent du retardement des intérêts courans. Seulement, comme on pourroit être présumé consentir au retardement du Débiteur, si on ne l'avertissoit pas qu'on prétend être païé, c'est du jour de l'avertissement que commence le droit d'exiger l'intérêt de l'intérêt.

TOUT ce qui passe les limites que nous venons de poser devient Usure *mordante*, & mêtier d'Usurier; choses que l'humanité & la Religion desaprouvent également, & qui ne doivent point être tolérées dans la Société, puisqu'elles ne font qu'engraisser un vil Citoyen du sang & de la substance d'une foule de malheureux. Le Casuïstes peuvent s'armer de toutes leurs

dé-

décisions, les Théologiens ranimer tout leur zèle, les Prédicateurs déployer toute leur éloquence, contre ces sangsuës publiques. Mais, en voulant éviter une extremité, il faut toujours prendre garde de ne pas se jetter dans l'autre. Et c'est cependant ce qui arrive tous les jours, parce qu'on ne fait attention qu'aux mots, & que rassemblant confusément plusieurs idées différentes sous un même terme, on porte ensuite un jugement universel, dénué de vérité Logique, l'attribut ne pouvant être affirmé du sujet dans toute son étenduë, & ne lui convenant que sous certaines limitations, ou restrictions.

RE-

RECHERCHES
SUR LES
ELEMENS
DE LA
MATIERE.

RECHERCHES
SUR LES
ELEMENS
DE LA
MATIERE.

I.

On a vu paroitre il y a quelque tems une petite Brochure Allemande (*), qui roule ſur la nature des Principes des Corps, & dans laquelle, après avoir fait un examen prétendu de la Théorie des Etres ſimples, ou Mo-

(*) Elle eſt intitulée ; *Gedancken von den Elementen der Cörper, in welchen das Lehr-Gebäude von den einfachen Dingen und Monaden geprüfet, und das wahre Weſen der Cörper entdecket wird.* Berlin. 1746. 4to. pp. 20. On la trouvera à la fin de ce Traité.

Monades, on annonce la découverte de la véritable essence des Corps.

II. L'OCCASION de cet Ouvrage se trouve indiquée au §. 40. & quand l'Auteur ne l'auroit pas dit, il n'auroit pas été difficile de l'appercevoir. L'Académie Royale des Sciences & des Belles Lettres de Berlin a proposé pour sujet du prix de l'année MDCCXLVII. un examen de l'Hypothèse des Monades, dans lequel on découvrît l'insuffisance ou l'efficace de ces Principes, pour rendre raison des Phénomènes de l'Univers. L'Anonyme fait plus qu'on n'a demandé; il détruit l'édifice des Monades, & substitue aux propriétés, dont on les suppose douées, une propriété qu'il fait envisager comme universelle & à la matière, & à ses Principes, & par laquelle il prétend qu'on peut expliquer tout ce qui se passe dans la Nature. Ainsi cet habile Auteur épargne tout-d'un-coup à tous ceux qui auroient eu envie de travailler sur ce sujet, la peine qu'ils auroient pu prendre, en voulant réduire en Système des Principes chimériques & contradictoires. C'est là assurément un excellent service qu'il leur rend; mais avant que d'exiger qu'ils en témoignent leur reconnoissance, il faut leur donner des preuves bien convainquantes que ce service est réel. Si l'Exposé de l'Hypothèse Leibnitienne est juste, si les contradictions qu'on y découvre sont effectives, il faut se rendre, & regarder ce pe-

tit Ouvrage comme le Tombeau des Monades, ſauf à examiner enſuite la valeur du nouveau Principe auquel on attribuë une fécondité ſi merveilleuſe, de cette *Force d'inertie* (*), qui comme un vrai Protée, ſubit tant de métamorphoſes, & ſe prête à tous les effets que nous obſervons dans l'Univers.

III. Il s'en faut beaucoup à mon avis, que les Monades ſoient dans un riſque auſſi éminent, & que leur cauſe ſoit entièrement deſeſpérée. La même généroſité qui a pouſſé l'Anonyme à découvrir aux Concurrens pour le prix de l'Académie, qu'ils feroient une beſogne inutile en édifiant ſur les Monades, nous engage à les raſſurer, en leur montrant que ces Principes ont enco-

(*) Comme il ſe fait ſentir dans un Corps, avant qu'il ſoit mis en mouvement, une force de réſiſtance, qu'il faut ſurmonter pour produire le mouvement, *Kepler* en a pris occaſion d'attribuër *l'inertie* à la matière. *Newton*, dans ſes *Princip.* def. 3. l'appelle *vim materiæ inſitam*, & remarque qu'on pourroit l'appeller plus expreſſivement *vim inertiæ*; & ce nom lui eſt demeuré depuis ce tems-là. Mr. le B. *de Wolf*, dans ſa Métaphyſique Allemande, l'appelle force de réſiſtance, ou la force de réſiſter au mouvement. Mais il ne faut pas juger de cette force par ſa dénomination; on doit régler au contraire ſon jugement ſur ce que l'expérience nous enſeigne à cet égard.

core des ressources, & qu'il y a moyen de les remettre en honneur.

IV. Nous nous félicitons même de trouver une occasion favorable de remonter à la source des difficultés, dont on se plait ordinairement à embarrasser la doctrine des Etres simples, & de faire faire aux Lecteurs Philosophes bien des observations, qui leur ont échappé peut-être jusqu'à présent, sur la source de nos différentes idées, & sur les erreurs, qui naissent inévitablement de la confusion entre les diverses manières de nous représenter les objets. C'est là, comme nous le verrons en même tems, l'écueil contre lequel l'Anonyme a échoüé, en voulant juger des Etres simples, par les images, par les mesures, & par les autres moyens, qui ne sont appliquables qu'aux Corps, ou aux abstractions géométriques.

V. Avoir des idées, (*) c'est se représ-

(*) Il est essentiel de connoitre la différence qu'il y a entre les idées *claires* & *obscures*, *distinctes* & *confuses*. L'idée *claire* est celle d'un objet que je puis toujours reconnoitre & démêler entre tous les autres. L'idée *obscure* laisse cet objet confondu dans la foule, sans que je puisse l'y discerner. L'idée *distincte* reconnoit son objet comme l'idée claire, mais de plus elle le reconnoit à certaines marques qu'elle peut assigner, parce qu'elle les distingue les unes des autres. Enfin l'idée *confu-*

préſenter les objets. Mais toutes nos idées ne ſont pas de la même nature, & n'offrent pas à notre ame des repréſentations ſemblables. On diſtingue dans l'Ame diverſes facultés, & chacune de ces facultés a ſa manière de former les idées. Les ſens reçoivent les impreſſions matérielles que les objets excitent dans l'organe, & l'Ame appercevant cette impreſſion, produit auſſitôt une idée qui y répond. L'Imagination reprenant, pour ainſi dire, les traces d'une impreſſion précedente, réveille dans l'Ame l'idée qui y avoit répondu. L'Entendement va beaucoup plus loin; il rend non ſeulement diſtinctes les idées que nous avons acquiſes par les ſens, lorſqu'elles ſont ſuſceptibles de diſtinction, mais encore il découvre par la voie du raiſonnement des idées, qui échapperoient éternel-

fuſe ne ſauroit aſſigner ces marques de diſtinction. Il reſulte de ces Définitions une remarque bien importante, c'eſt qu'une idée peut être *claire* & *confuſe* tout enſemble; *claire*, parce qu'elle ſuffit pour me faire connoitre l'objet; *confuſe*, à cauſe de la multiplicité des choſes qui y ſont renfermées, que nous ne pouvons connoitre & ſaiſir qu'en gros. C'eſt ainſi que l'odeur d'une roſe diffère clairement de l'odeur d'un oeillet, de façon que je ne puis me méprendre; mais je ne ſais pourtant que confuſément en quoi conſiſte la différence de ces deux odeurs.

nellement à toutes nos obſervations, il parvient à la connoiſſance des vérités univerſelles, qui ſont inacceſſibles aux ſens & à l'imagination.

VI. RIEN ne ſauroit donc retarder plus conſidérablement le progrès de nos connoiſſances, que de confondre ces différentes manières de former nos idées, & d'étendre le domaine des ſens & de l'imagination au de-là de ſes juſtes bornes. On ſe ferme pour toujours l'accès à la vérité & à la réalité, qui ne ſe trouve que dans la diſtinction & dans la réſolution de ce que les ſens & l'imagination, quelques efforts qu'ils faſſent, ne nous préſenteront jamais que confuſément. C'eſt la coutume invariable de ces facultés, de nous préſenter pluſieurs choſes réunies ſous l'idée d'une ſeule; & quiconque n'eſt pas exercé dans les opérations de l'Entendement, prend infailliblement le change, croit voir l'unité où il y a pluralité, la ſubſtance où il ne connoit que les apparences.

VII. DE là ce préjugé inhérent, & preſque impoſſible à déraciner, qui nous fait attribuër de la réalité aux qualités ſenſibles, & même aux abſtractions. Par rapport aux qualités ſenſibles, Deſcartes a rompu le prémier la glace, & a rendu le ſervice le plus ſignalé à la Philoſophie, en renvoyant dans le païs des ombres & de la chimère, cette foule de qualités, dont les Scholaſtiques avoient fait autant d'Etres

réels, qui entroient chacun pour ſa quote-part dans la compoſition du ſujet qui en étoit revêtu. C'eſt ce grand homme, qui a mis en évidence ce dont perſonne ne doute aujourd'hui, mais qui étoit de ſon tems une véritable découverte, & des plus importantes, ſavoir que les couleurs, les odeurs, les ſaveurs, & autres choſes ſemblables ne ſont rien que des ſentimens, qui n'ont aucune exiſtence hors de la penſée, & qui ne ſont pas moins différens des Corps, que la douleur diffère de la figure, ou du mouvement, de la flêche qui la cauſe (*).

VIII. La manière dont il ſe défit des préjugés qui l'arrêtoient dans la découverte de ces vérités, mérite d'être rapportée ici dans ſes propres termes. „ Toutes lesquelles opinions, (dit-il, en parlant des jugemens ſur les odeurs, ſaveurs & autres qualités ſenſibles) étant fort différentes de celles que j'avois eües auparavant touchant les mêmes choſes; je commençai après cela à conſidérer, pourquoi j'en avois euës d'autres par ci-devant, & je trouvai que la principale raiſon étoit, que dès ma jeuneſſe j'avois fait pluſieurs jugemens touchant les choſes naturelles, (commes celles qui devoient

(*) *Deſcartes Medit. Metaph.* p. 546. 547. Edit. de Par. *in* 4*to*. 1673.

„ voient beaucoup contribuër à la conser-
„ vation de ma vie, en laquelle je ne fai-
„ ſois que d'entrer,) & que j'avois tou-
„ jours retenu depuis les mêmes opinions
„ que j'en avois eu autrefois. Et d'autant
„ que mon eſprit ne ſe ſervoit pas trop
„ bien en ce bas âge des organes du Corps,
„ & qu'y étant trop attaché, il n'apperce-
„ voit rien ſans eux, *auſſi n'appercevoit-il*
„ *que confuſément toutes choſes.* Et bien
„ qu'il eût connoiſſance de ſa propre na-
„ ture, & qu'il n'eût pas moins en ſoi l'i-
„ dée de la penſée que celle de l'éten-
„ duë, néanmoins pour ce qu'il ne conce-
„ voit rien de purement intellectuel, qu'il
„ n'imaginât auſſitôt quelque choſe de cor-
„ porel, il prenoit l'un & l'autre pour une
„ même choſe, & rapportoit au Corps
„ toutes les notions qu'il avoit des choſes
„ intellectuelles. Et d'autant que je ne
„ m'étois jamais depuis délivré de ces pré-
„ jugés, il n'y avoit rien que je connuſſe
„ aſſez diſtinctement, & que je ne ſuppo-
„ ſaſſe être corporel, quoique néanmoins
„ je formaſſe ſouvent de telles idées de
„ ces choſes mêmes que je ſuppoſois être
„ corporelles, & que j'en euſſe de telles
„ notions, qu'elles repréſentoient plutôt
„ des Eſprits que des Corps." C'eſt ce que Deſcartes illuſtre par l'exemple de la péſanteur. Encore quelques pas, & il auroit compris les dimenſions de l'étenduë, & le mouvement ſenſible, dans la ruïne de

ces

ces apparences imposantes, qui offusquent notre raison. Mais le préjugé géométrique fut plus fort & plus inexpugnable que le préjugé naturel. Le même génie, qui découvroit, que les Corps n'étoient ni colorés ni savoureux, ne put découvrir que l'étenduë, telle qu'il la concevoit en eux, étoit encore moins réelle, & que celle que nous leur attribuons, est un simple jugement, causé par l'impression que la réunion sensible des Principes non étendus fait sur nos organes.

IX. On ne sauroit donc douter qu'il ne soit ridicule de vouloir se faire une image des choses invisibles, & ne leur donner le caractère d'idées réelles, que lorsqu'elles sont revêtues d'envelopes matérielles. Qu'un enfant nie l'existence de l'air, qui l'environne, parce que cet air ne le presse & ne l'affecte point, nous sourions de sa simplicité, & nous attendons que l'âge mûrissant son jugement, lui fasse comprendre qu'il existe d'autres choses que celles qu'il voit & qu'il sent. Mais combien de Philosophes ne persistent pas dans une véritable enfance sur ce point, soit en matérialisant des idées auxquelles la matérialité répugne, soit en rejettant celles auxquelles ils ne sauroient venir à bout de faire subir ce sort? L'Auteur de *l'Art de penser* s'est exprimé là-dessus avec tant d'énergie, que nous croyons devoir placer ici le passage que nous avons en vuë.

X. „ Il faut avouër, dit-il (*), que
„ S. Auguſtin a eu raiſon de ſoutenir
„ après Platon, que le jugement de la vé-
„ rité, & la règle pour la diſcerner, n'ap-
„ partient point aux ſens, mais à l'eſ-
„ prit : *Non eſt judicium veritatis in ſenſi-*
„ *bus* ; & même que cette certitude, que
„ l'on peut tirer des ſens, ne s'étend pas
„ bien loin, & qu'il y a pluſieurs choſes,
„ que l'on croit ſavoir pas les ſens, &
„ dont on ne peut pas dire que l'on ait
„ une aſſurance entière. Par exemple, on
„ peut bien ſavoir par les ſens qu'un tel
„ Corps eſt plus grand qu'un autre Corps;
„ mais on ne ſauroit ſavoir avec certitu-
„ de, quelle eſt la grandeur véritable &
„ naturelle de chaque Corps; & pour
„ comprendre cela, il n'y a qu'à conſidé-
„ rer, que ſi tout le monde n'avoit jamais
„ regardé les objets extérieurs qu'avec des
„ lunettes, qui les groſſiſſent, il eſt cer-
„ tain, qu'on ne ſe ſeroit figuré les Corps
„ & toutes les meſures des Corps, que
„ ſelon la grandeur dans laquelle ils nous
„ auroient été repréſentés par ces lunettes.
„ Or nos yeux-mêmes ſont ces lunettes;
„ & nous ne ſavons pas préciſement, s'ils
„ ne diminuent point, ou s'ils n'augmen-
„ tent point les objets que nous voyons,
„ &

(*) Part. IV. Ch. I. p. 442. 443. Edit. de 1718.

„ & si les lunettes artificielles, que nous
„ croyons les diminuër ou les augmenter,
„ ne les établissent point au contraire dans
„ leur grandeur véritable; & partant on ne
„ connoit point certainement la grandeur
„ absoluë & naturelle des Corps." Il est aisé d'appliquer ces réflexions à tous les autres jugemens que les sens nous dictent sur la nature & les propriétés des Corps.

XI. Enfin pour montrer que nous n'avons rien avancé jusqu'ici que les Philosophes les plus judicieux n'aient envisagé sous la même face, je citerai encore ces paroles du P. Malebranche (*). „ Une
„ cause que l'on peut appeller universelle
„ de toutes nos erreurs, c'est que, le
„ néant n'aïant point d'idée qui le repré-
„ sente, l'esprit est porté à croire, que
„ les choses dont il n'a point d'idée,
„ n'existent point: - - - - . Cette ma-
„ nière d'agir nous paroit assez raisonnable.
„ Car le néant ne formant point d'idée
„ dans l'esprit, on a quelque sujet de
„ croire, que les choses qui ne forment
„ point d'idée dans l'esprit, dans le
„ tems qu'on les examine, ressemblent au
„ néant.

XII. Concluons donc, que les meilleurs Philosophes, tant anciens que modernes, ont apperçu cette différence des idées,

(*) Recherche de la Vér. L. III. c. 9.

idées, qui n'eſt pas moins évidente que notre propre exiſtence, puiſqu'elle tire ſon origine de notre Ame-même, & que cette connoiſſance intime d'elle-même, qu'on appelle le *conſcium ſui*, la lui découvre. C'eſt donc en vain qu'on appelle les ſens au ſecours, & qu'on réclame leur témoignage, pour découvrir la nature & l'eſſence de la matière. Le but des ſens, leur objet propre, c'eſt de faire connoitre à l'Ame que la matière exiſte, mais non de l'inſtruire comment & pourquoi elle exiſte. Leur fonction ſe borne à des images confuſes de la matière, & de toutes ſes qualités ſenſibles. Si l'on veut s'arrêter à ces images, il n'y a plus de Philoſophie. Le païſan le plus ſtupide, avec une bonne vuë & d'excellens microſcopes, connoitra parfaitement la matière, il ſera le plus grand Philoſophe du monde. Il eſt vrai qu'il pourra bien s'imaginer que la douleur, que lui cauſe la pointe d'une aiguille, eſt dans cette pointe; que le ſentiment qu'il a des couleurs, eſt dans les rayons de la lumière; que l'irritation que le poivre excite dans ſon palais, eſt inhérente au poivre. Mais n'importe; ſa prérogative de Philoſophe n'en ſouffrira aucune atteinte, ſi les ſens ſont les ſeuls interprêtes du vrai, & s'il n'eſt pas permis d'en appeller de leurs déciſions. Il n'y a pourtant que du plus ou moins entre les exemples que je viens d'alléguer, & le cas de ceux

ceux qui rejettent les Etres ſimples, parce qu'ils ne ſauroient les concevoir par les ſens ni par l'imagination. Une ſeule comparaiſon pourra convaincre ceux auxquels il reſteroit le moindre doute. C'eſt celle des couleurs avec l'étenduë. Les ſens nous montrent des Corps, couverts de certaines teintures que nous appellons couleurs. La Phyſique nous enſeigne que ces couleurs ſont produites, lorſque la lumière ſe rompt en tombant ſur les petites parties dont la ſurface des Corps eſt compoſée, & qu'elle eſt différemment réfléchie ſuivant la diverſe figure & ſituation de ces parties. Pour que nous viſſions donc diſtinctement ce qui arrive, lorſque nous appercevons des couleurs, il faudroit que nous puiſſions démêler la figure & la ſituation des particules qui forment la ſurface des Corps, que nous ſaiſiſſions les rayons de lumière dans leur chûte, dans leur rupture, dans leur ſéparation, dans le retour de ceux qui portent une certaine couleur à nos yeux, & dans l'abſorption des autres qui demeurent inefficaces. Une vuë qui ſeroit aſſez pénétrante pour ne laiſſer échapper aucune de ces circonſtances, produiroit dans notre Ame une idée des couleurs bien différente de cette eſpèce de fantôme qui flotte, pour ainſi dire, devant notre imagination, & qui nous retient dans la ſphère des idées confuſes. Il en eſt de même de la matière par rapport à ſa ſubſtance

& à ſes Principes élémentaires. Si les meilleurs microſcopes ne ſauroient nous découvrir les modifications de la lumière, si même les molécules primitives, de l'aſſemblage desquelles reſultent les mixtes, comme les métaux, les minéraux, &c. à plus forte raiſon ſe dérobent à toutes nos expériences les Elémens proprement ainſi dits, & la prémière origine de la matière. Mais on n'eſt pas plus fondé à en conclurre, que la matière conſiſte eſſentiellement dans cette apparence d'étenduë, & la force dans cette apparence de mouvement, qui frappent nos ſens, qu'on le feroit à affirmer qu'il n'y a dans la formation des couleurs que ce que nos yeux y voient.

XIII. TELLE eſt la prémière cauſe, qui retient les hommes, les Philoſophes eux-mêmes, dans l'acquieſcement aux notions confuſes, (*) & qui les empêche de goû-

(*) Deſcartes convient lui-même, que malgré la conviction à laquelle ſes méditations l'avoient conduit ſur certaines matières, je ne ſai quoi, c'eſt-à-dire, ce préjugé des ſens, ſi difficile à déraciner, le tenoit encore en ſuſpens. „ Lorsque j'eus la prémière fois conclu enſuite des raiſons qui ſont contenuës dans mes „ Méditations, que l'Eſprit humain eſt réellement diſtingué du Corps, & qu'il eſt même plus aiſé à connoitre que lui, & pluſieurs autres choſes dont il eſt traité là, je „ me ſentois à la vérité obligé d'y acquieſcer, „ par-

goûter la Théorie des Elémens, qui ne femble leur préfenter que des idées négatives, parce qu'elle ne donne aucune prife aux facultés de notre Ame, qui repréfentent les objets par le moyen des images. Cet obftacle eft commun à tous les hommes; il naît en quelque forte, & fe fortifie avec eux; mais nous avons infinué, en parlant de Defcartes, que les Géomètres en ont un à combattre, qui eft d'un ordre particulier, & qui oppofe une réfiftance encore plus confidérable. Je veux parler de leur penchant à réalifer les abftractions. Peu s'en faut que la Phyfique purgée des qualités occultes, des formes fubftantielles, & de toutes les puérilités de l'école, n'ait été ramenée au même point d'obfcurité & d'incertitude, par le nombre d'idées abftraites que les Géomètres ont voulu y faire paffer pour des réalités, & par le ton dé-

„ parce que je ne remarquois rien en elles „ qui ne fût bien fuivi, & qui ne fût tiré de „ Principes très-évidens fuivant les règles de „ la Logique. Toutefois je confeffe que je „ ne fus pas pour cela pleinement perfuadé, „ & qu'il m'arriva prefque la même chofe „ qu'aux Aftronomes, qui après avoir été „ convaincus par de puiffantes raifons que le „ Soleil eft plufieurs fois plus grand que la „ Terre, ne fauroient pourtant s'empêcher „ de juger qu'il eft plus petit, lorsqu'ils „ viennent à le regarder.

décisif, avec lequel ils ont soutenu, que leurs procedés, leurs calculs, leurs divisions, leurs suppositions existoient effectivement dans la Nature, & qu'on pouvoit sans risque attribuër aux objets qui sont hors de nous ce qu'ils découvroient dans leurs notions imaginaires. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un travers plus préjudiciable aux progrès de la saine Physique; & l'autorité, que lui ont concilié tant de Mathématiciens distingués, qui ont eu la manie de vouloir tout expliquer par les Principes de leur science, & qui en ont imposé par la force & la profondeur de leurs calculs, rend ce préjugé fort difficile à détruire. Le sujet ne sauroit être plus intéressant, & j'ose dire qu'il est à-peu-près neuf. Je ne ferai donc point difficulté de le considérer avec toute l'étenduë qu'il mérite. Il en resultera, si je ne me trompe, que les Mathématiciens, entant que Mathématiciens, n'en sont pas Juges plus compétens de la nature du Corps réel & de ses Elémens; ou même, que lorsqu'ils ne sont que Mathématiciens, ils ont une barrière de plus à franchir.

XIV. LES Géomètres se proposant uniquement pour but d'examiner la quantité des choses, ont mis soigneusement à l'écart toutes les qualités, & ont supposé, que leurs objets en étoient entièrement dépouillés, & ne conservoient que les trois dimensions. Pour mettre même plus de pré-

précision dans l'examen de ces dimensions, ils les conçoivent comme pouvant exister l'une sans l'autre, la ligne sans largeur, la surface sans profondeur. Par ce moyen ils déterminent avec une certitude complette tout ce qui convient à chacune de ces notions, & forment l'enchaînure de leurs démonstrations, sans courir risque qu'aucune Proposition suspecte s'y glisse.

XV. Mais comme ils n'ont pas besoin de remonter à l'origine de ces notions, qui leur servent de base, & qu'il leur suffit qu'elles représentent les choses d'une manière conforme aux jugemens des sens, ils les supposent, sans se mettre en peine de les prouver, ni de définir les termes, par lesquels ils les désignent. Ouvrez des Elémens de Géométrie, vous trouverez à la tête des Axiomes & des Demandes, qui ont en effet toute l'évidence réquise pour la démonstration des Théorèmes, & pour la solution des Problêmes qui suivent, mais qui ne laissent pas pourtant d'être des vérités d'emprunt, qui ont leur prémière raison ailleurs, & qui ne renferment point en elles la raison & l'explicabilité de tout ce qui n'est pas quantité.

XVI. Tant que le Géomètre ne défriche donc que son propre champ, tant qu'il se borne à mesurer & à calculer, on ne peut lui refuser une juste admiration, en le voyant s'enfoncer dans des abîmes, où le fil de ses Démonstrations ne l'abandonne

donne jamais, on ne peut que le féliciter d'avoir des Principes aussi féconds, aussi inépuisables que le sont les notions imaginaires, qu'il a heureusement abstraites des objets réels & existans. La Physique, les Arts, la Société tirent même de grands & de fréquens avantages des travaux du Géomètre, dont l'exacte précision & la démarche assurée conduisent à leur perfection quantité d'Ouvrages & d'Inventions, que les vuës & les raisonnemens ordinaires ne pourroient déterminer & construire qu'à-peu-près. Jusques-là les notions géométriques sont fructueuses; mais il y a un terme qui les arrête, un terroir où on les transplante à pure perte; c'est la Métaphysique, où elles ne sauroient prendre la moindre racine, en qualité de Principes.

XVII. TOUTES les fois qu'un Géomètre, qui a passé sa vie dans les calculs, & qui s'est rendu les notions imaginaires, sur lesquelles il travaille, parfaitement familières, toutes les fois, dis-je, que ce Géomètre veut tourner ses vuës du côté de la Métaphysique, & qu'il y porte ses notions, sans penser, combien elles diffèrent des notions réelles, on peut compter qu'elles le conduiront à quelque absurdité, & qu'il s'embarrassera dans un labyrinthe, dont il ne trouvera point l'issuë. L'accusation est trop grave pour ne pas la prouver; & malheureusement nous ne serons en peine que de faire choix dans la multitude des preuves.

XVIII. N'EST-CE pas l'idée géométrique de l'étenduë, qui a conduit *Descartes* à faire consister l'essence du Corps dans l'étenduë, & qui lui a ôté tout soupçon qu'il fût nécessaire d'expliquer ce que c'est que cette étenduë; & d'où elle resulte? La définition la plus complette que *Clauberge* & les plus habiles Cartésiens aient cru pouvoir donner de l'étenduë, c'est que l'Etre étendu est celui dans lequel on distingue des parties l'une hors de l'autre, *partem extra partem*. Mais à quoi cela mène-t-il, & quelle qualité ou propriété des Corps devient explicable en conséquence de cette définition? Tout au contraire en ne reconnoissant rien d'essentiel dans le Corps outre l'étenduë, il en resulte une foule d'erreurs. C'est de-là qu'est né le systême des causes occasionelles, proposé d'abord pour rendre raison du mouvement des Corps, & appliqué ensuite à l'Ame elle-même. C'est de-là que découle la fausse supposition de l'identité du Corps avec l'Espace, que *Descartes* a regardé comme une vérité incontestable. Cette matière uniforme & similaire, dont la division & la composition ont suffi pour la production de tous les Corps, les atomes matériels, l'étenduë inhérente aux Corps comme une réalité, ne sont-ce pas autant de chimères, enfantées par la prémière? Que dis-je? n'est-ce pas ce qui a introduit le Matérialisme, en engageant à mettre

tre l'étenduë au nombre des attributs divins?

XIX. Le Corps géométrique eſt une étenduë ſimilaire, dont les parties ne diffèrent que par le lieu qu'elles occupent, ſans qu'il y ait d'ailleurs aucune différence intrinsèque entre elles. Cette étenduë abſtraite n'a point de parties réelles & diſtinctes; on y conçoit ſeulement des parties poſſibles & aſſignables. Appliquez cette notion aux Corps actuels, dont l'Univers eſt compoſé; qu'en ferez-vous? L'expérience enſeigne, que ces Corps ont des parties bien déſignées, comme ſont celles d'un homme, d'un animal, d'un édifice. Donc autre eſt la nature & l'eſſence du Corps géométrique, autre celle du Corps phyſique. Donc encore autre eſt la manœuvre du Géomètre qui bâtit des mondes en l'air, en taillant en plein drap dans ſon Corps ſimilaire, & qui ne demande que de la matière & du mouvement pour debrouiller un Chaos, autre celle du Phyſicien, qui voyant des différences réelles, qui diſtinguent les parties du monde exiſtant, & la manière dont leur aſſemblage forme cet Univers, cherche dans les pièces même qu'il a en main, les Principes d'où elles reſultent, & la raiſon de leur ordre & de leurs combinaiſons. Les atomes matériels, qui ſont, pour ainſi dire, le dernier effort du Géomètre, n'expliquent encore rien, puiſqu'ils ſe reſſentent de leur ori-

origine, & font fimilaires entre eux, comme le Corps mathématique, fur le modèle duquel ils ont été formés. C'eft un effet de la fauffe fuppofition que font ordinairement les Géomètres, & après eux plufieurs Phyficiens, que le Compofé ne peut être réfolu qu'en parties qui lui foient femblables, que les petites chofes doivent être toujours conçuës femblables aux grandes, & que toute la différence entre le plus grand & le plus petit gît dans la maffe ou grandeur. Le célèbre Newton lui-même a fouscrit fans balancer à l'Hypothèfe des Atomes en Phyfique, & a cru pouvoir fe fervir, pour éclairer les notions réelles, du même flambeau qui lui rendoit de fi grands fervices ailleurs. Un peu de Métaphyfique lui auroit appris, que ces prétendus Principes, qui ne diffèrent qu'en figure & en grandeur, font de vraies qualités occultes, & que le jargon de la Scholaftique n'a jamais rien débité de plus ténébreux.

XX. Autre fantôme dont la Phyfique a toute l'obligation à la Géométrie, c'eft l'Efpace dont on fait un Etre réel, dont l'effence confifte dans une étenduë uniforme, continuë, & qui a pour attributs l'indivifibilité, l'immobilité, la pénétrabilité. Eft-il concevable, que d'habiles Philofophes aient tant de peine à abjurer une pareille notion? *Defcartes* lui-même a reconnu qu'elle étoit imaginaire,

mais

mais séduit à son tour par sa propre idée de l'étenduë, il a prétendu que l'espace & l'étenduë étoient la même chose, & ne sachant ensuite où poser les limites de l'espace, sentant même qu'elles sont inassignables, il a été réduit à conclurre que le Corps est infini; car son *indéfini* n'est qu'un palliatif, un addoucissement à ce dogme qu'il n'osoit découvrir à nud. L'espace est un champ idéal, où le Géomètre peut bâtir à son gré, sans que l'édifice ni la place qu'il occupe, soient jamais ailleurs que dans son cerveau. Veut-il le réaliser, cette prémière absurdité en entraînera une foule d'autres. Si l'espace est un Etre réel qui subsiste malgré l'anéantissement de tous les Corps, il y a donc un Etre coéternel à Dieu, sans lequel il n'auroit pu créer le monde, & dont il a par conséquent dépendu dans la création. On aggrave la difficulté, bien loin de la résoudre, en faisant de cet espace un attribut de la Divinité, comme *Clarke* l'a prétendu, ou en affirmant avec *Morus* & *Raphson* que c'est Dieu-même. Rien n'a moins d'affinité que l'espace imaginaire & l'immensité de Dieu. S'il y eut jamais une idée peu métaphysique, c'est celle de *Newton*, qui n'osant dire que Dieu est l'espace, l'a appellé le *sensorium* de la Divinité, & en a fait une espèce d'organe universel par lequel elle exécute tous les actes de son Intelligence & de sa Volonté. De ce que nous voyons

ce

ce qui eſt à la portée de nos yeux, de ce que nous entendons ce qui eſt à la portée de nos oreilles, ce Philoſophe a inféré, que l'eſpace étant par-tout, pouvoit être tout à la fois l'œil univerſel, l'oreille univerſelle, l'organe univerſel en un mot de la Divinité. Mais un organe ne doit-il pas expliquer par ſa conſtruction la poſſibilité de ce qui ſe paſſe dans cet organe? Et où trouver dans les propriétés de l'eſpace quoi que ce ſoit qui puiſſe faire comprendre l'exercice des attributs Divins?

XXI. La notion du lieu dérive de celle de l'eſpace, ſans laquelle elle ne peut être formée. Ainſi ceux qui adoptent la notion imaginaire de l'eſpace, en ont une ſemblable du lieu. Mais ſi elle ſuffit au Géomètre, il n'en eſt pas de même du Métaphyſicien, qui doit chercher la notion réelle de l'eſpace, ſans quoi ſes Principes jetteront la Phyſique dans des difficultés irréſolubles. Le lieu n'eſt que la rélation des Corps qui coexiſtent dans un certain arrangement. Suppoſer après la deſtruction de ces Corps, quelque choſe de réel, qui ſubſiſte encore, une eſpèce d'étui où d'enveloppe qui les renfermoit, c'eſt être la dupe de ſon imagination, & embarraſſer la Nature d'une ſorte d'Etre qui n'a point ſa raiſon dans l'Univers, & qui n'eſt propre à y rendre raiſon de rien.

XXII. Disons la même choſe du Tems. Les Mathématiciens le conſidèrent com-

fets. Tout ce que nos ſens y découvrent, c'eſt que le Corps mû change continuellement de lieu. Ainſi, en rappellant les notions imaginaires de l'eſpace & du lieu dont nous avons parlé, on verra que le mouvement, entant que ſenſible & apparent, ſe réſout dans les notions ſusdites de l'eſpace & du lieu. Il faut ſeulement y joindre celle du tems, parce que tout mouvement s'exécute dans le tems. En voilà aſſez pour les Mathématiciens; ils n'ont pas beſoin d'une définition plus réelle du mouvement. Ils ne penſent qu'à en abſtraire la grandeur, pour la déterminer par les nombres & par des lignes; tout cela n'exige point qu'ils recherchent l'idée de la force qui produit le mouvement, ni la nature de la matière, dans laquelle réſide cette force. A eux permis ſans contredit d'acquieſcer à leur notion imaginaire, & d'affirmer même qu'ils ont rendu raiſon d'un mouvement donné, quand ils l'ont déterminé par l'eſpace, le lieu & le tems. Mais cette raiſon eſt une raiſon géométrique, qui explique uniquement la quantité; & nous n'en ſommes pas plus avancés dans la connoiſſance des Principes du mouvement. Je ſai bien que le Mathématicien parle auſſi de force motrice, qui ſe trouve dans un mobile, en lui ſuppoſant une certaine quantité de matière, & un certain dégré de viteſſe, & qui le rend propre à parcourir un eſpace donné dans un tems donné; mais

tout

tout cela ne passe pas encore les bornes des notions imaginaires & confuses.

XXV. Pour les franchir, il faut découvrir ce qui est caché sous ces apparences; car prétendre que ces apparences sont la réalité-même, & qu'il n'y a dans les choses muës que ce que nos sens y découvrent, c'est une absurdité toute pareille à celles que *Descartes* a détruites au sujet des odeurs, des couleurs & des saveurs. Ainsi il y a bien de l'apparence que les anciens Philosophes qui ont nié l'existence du mouvement, n'ont pas prétendu nier le Phénomène, (l'erreur est trop grossière pour la leur imputer) mais ils ont voulu dire sans doute, que le mouvement, tel que nous l'appercevons, n'est pas une réalité qui existe dans les choses, mais que c'est simplement une idée confuse que la perception du mobile produit dans l'Ame. Le fameux argument de *Zenon*, pris d'Achille & de la Tortuë, fait foi de ce que j'avance; car il ne prouve autre chose, sinon qu'en réalisant les notions imaginaires de l'espace, du lieu, du tems & du mouvement sensible, il en resulte des choses contradictoires au Phénomène du mouvement.

XXVI. On semble faire un pas dans l'explication du mouvement, en disant qu'il est l'effet d'une force active répanduë dans tous les Corps, & proportionelle à la quantité de leur masse, & à la vitesse a-

vec laquelle ils ſont mus. On ajoute en conformité de l'expérience, que tous les Corps ont auſſi une force par laquelle ils réſiſtent à tout changement d'état, & perſévèrent dans celui où ils ſe trouvent, à moins qu'une cauſe externe ne les en tire, en agiſſant avec une force qui puiſſe vaincre leur réſiſtance. *Kepler* a appellé cette réſiſtance la *force d'inertie*, & *Newton* l'a regardée comme une force inhérente à la matière & proportionelle à ſa quantité. Nous avouons toutes ces ſuppoſitions, mais elles ne ſont pas encore aſſez lumineuſes pour nous mener à la région des idées diſtinctes. Cette force, ſoit active, ſoit réſiſtante, peut-elle être regardée comme une dernière raiſon du mouvement, qui le rende parfaitement intelligible, & au de-là de laquelle il n'en faille point chercher d'autre? Non, ſans contredit; ce ne ſont encore que des fruits de l'imagination, vicaire, pour ainſi dire, des ſens, qui apperçoit d'un côté, qu'un Corps en repos réſiſte à l'action qui veut le mouvoir, & que cette réſiſtance eſt plus ou moins grande ſuivant le poids de ce Corps; & de l'autre, qu'un Corps en mouvement réſiſte pareillement à tout ce qui peut le ramener au repos, ou changer ſa viteſſe, ſoit en l'accroiſſant, ſoit en la diminuant. Dans l'un & dans l'autre de ces cas on regarde la réſiſtance comme un effet qui doit avoir quelque cauſe. Et c'eſt pour aſſigner cette

te cauſe qu'on feint je ne ſai quoi d'exiſtant dans la matière, qui repréſente cette force par laquelle le Corps réſiſte à tout changement d'état. Cet Etre imaginaire ſatisfait les Géomètres, qui ne veulent qu'en meſurer la quantité, ſans s'embarraſſer de ſa nature. Mais le Philoſophe n'y trouve pas ſon compte, & il cherche en vain dans ce terme vuide de ſens dequoi expliquer réellement la réſiſtance des Corps. Dire qu'ils réſiſtent parce qu'ils ont la force de réſiſter, c'eſt parler préciſement comme les anciens Scholaſtiques; qui créoient des qualités, ou des forces, toutes les fois qu'il ſe préſentoit quelque nouvelle ſorte d'effet à expliquer. Nous réſervons encore bien des Remarques importantes ſur ce ſujet pour la réfutation directe des Principes de notre Antagoniſte.

XXVII. Je ferois à préſent les mêmes réflexions ſur toutes les forces particulières qu'on ſuppoſe communement dans la Nature, comme force de péſanteur, force centripète, force centrifuge, ſi je ne croyois mes Lecteurs en état de les faire eux-mêmes, & de ſe convaincre, en faiſant uſage des Principes que nous avons employés jusqu'ici, que tous ces termes rendent des ſervices eſſentiels aux Géomètres, en fixant l'idée des Phénomènes, dont ils veulent faire l'objet de leurs calculs & de leurs meſures; mais que tranſportés dans la Philoſophie ils ſont de la dernière

ſtérilité pour l'explication réelle de ces Phénomènes. La Péſanteur, par exemple, conſidérée comme une qualité imprimée à la matière par l'action de laquelle eſt produit le mouvement des Corps péſans, eſt-elle bien propre à nous faire comprendre, comment & pourquoi ces Corps abandonnés à eux-mêmes ſe mettent en mouvement, & ſuivent telles Loix plutôt que d'autres? Ces termes peuvent être comparés aux monnoies qui n'ont cours que dans certains Etats, & qui perdent leur valeur dans d'autres. Que le Mathématicien s'en paie, ce ſont des eſpèces courantes dans ſon païs, mais que le Philoſophe prenne garde de s'en charger, elles ne ſont pas de miſe chez lui. Quoique la Géométrie & la Phyſique aient un commerce fréquent, intime, néceſſaire, cela ne ſauroit aller juſqu'à faire un échange de Principes; & il me paroit tout auſſi impoſſible qu'un Phyſicien applique les Principes du Géomètre aux explications, qui doivent être purement phyſiques, qu'il l'eſt qu'un homme digère des alimens dans l'eſtomac d'un autre. Le grand nom, les ſublimes découvertes de certains Géomètres en ont impoſé; leur eſpèce d'infaillibilité géométrique a été étenduë à toutes les matières qu'il leur a plu de traiter, ſans qu'on ait examiné ſi ces matières étoient effectivement du reſſort de leurs opérations, & ſi leurs poids & leurs balances étoient propres à

tous

tous les uſages qu'ils jugeoient à propos d'en faire.

XXVIII. Je paſſe à l'examen de fictions d'un nouvel ordre, qui plongent dans une eſpèce d'abîme ceux qui s'y livrent ſans précaution, & dont l'abus eſt encore bien dangereux en Phyſique. Je veux parler de l'Infini, terme fréquent & familier en Géométrie, Principe inépuiſable, qui donne à ceux qui ſavent le faire valoir, dequoi s'occuper à l'infini, & qui concilie à leurs occupations un certain air de ſupériorité très-propre à en impoſer. Apprécions tout cela, & le réduiſons à ſa juſte valeur.

XXIX. Le mot d'Infini peut ſignifier deux choſes, l'Infini réel, & l'Infini qui n'eſt tel que par un défaut de nos connoiſſances, l'Indéfini, l'inaſſignable. L'Infini réel ne ſe trouve que dans cet Etre, qui poſsède tout à la fois les perfections qui peuvent exiſter enſemble, & les poſsède dans leur plus haut dégré. (*) L'Infini dans

(*) On peut remarquer ici en paſſant de quelle manière ſe forme la notion de *l'Infini réel*. Ce n'eſt point par l'addition ſucceſſive & continuelle, dont on pourroit ſuppoſer que le Fini eſt capable, pour en conclurre que le Fini peut être élevé par cette voie à la qualité d'Infini. C'eſt là encore une de ces idées qui nous ſéduiſent, quoiqu'elles n'aient aucune réalité. L'Infini réel & le Fini n'ont rien de

dans le ſecond ſens s'offre de tous côtés, entant qu'il y a des choſes ſans nombre dont l'homme ne ſauroit aſſigner les bornes, ſoit en grandeur, ſoit en petiteſſe.

XXX. Les Mathématiciens, en donnant le nom d'Infini à ces choſes, n'ont fait qu'introduire une nouvelle fiction, une nouvelle ſorte d'Etres imaginaires, qu'ils ont appellées Infinis par abſtraction, ſans prétendre qu'il y ait effectivement des Infinis parmi les choſes créées. Leur unique but eſt d'arriver par-là au dernier dégré de préciſion dans leurs calculs & dans leurs démonſtrations.

XXXI. L'Infini mathématique n'eſt donc pas ce qui n'a point effectivement de bornes, mais ce à quoi l'on ne ſauroit aſſigner de bornes, ni du côté de l'addition, ce qui fait *l'Infiniment grand*, ni du côté de la ſouſtraction, ce qui fait *l'Infiniment petit*. Toutes les choſes que nous appellons infinies dans ce monde, ne ſont que des inaſſignables, qui peuvent ſe réduire à deux claſſes; l'une contient les Etres, dont

de commun entre eux; & ce n'eſt préciſément qu'en prenant le contrepié abſolu du Fini qu'on peut trouver la notion de l'Infini réel, qui ſuppoſe la poſſeſſion ſimultanée de toutes les réalités *in ſummo gradu*, & qui exclut toute ſucceſſion, tout dégré, toute meſure. La Théologie naturelle enſeigne comment cette notion eſt appliquable à Dieu.

dont on ne sauroit marquer la dernière de toutes les divisions qu'ils peuvent souffrir, & l'autre contient ceux dont nous ne pouvons marquer les bornes par toutes les additions & les multiplications que notre imagination en fait.

XXXII. Tout comme donc les lignes sans largeur, & les surfaces sans profondeur, sont des notions imaginaires sur lesquelles nous avons vu que la Géométrie commune opère avec succès, la Géométrie sublime a pour objet cet Infini imaginaire, tant en grand qu'en petit, qu'elle soumet audacieusement à son calcul, & qui a, pour ainsi dire, découvert de nouveaux mondes aux Mathématiciens, resserrés jusqu'alors dans l'enceinte des grandeurs finies. Toutes les quantités pouvant être exprimées par des lignes droites, & leurs rapports par les rapports des lignes droites, que les lignes courbes déterminent, les Géomètres représentent ainsi tout ce qui est susceptible de quantité, c'est-à-dire, non seulement les mouvemens, mais encore les qualités, comme le froid, le chaud, la densité, la rareté, &c. En prenant ensuite une unité, à laquelle toutes ces lignes droites se rapportent, elles se trouvent évaluées en nombres déterminés, aussi bien que les quantités qu'elles désignent; & la Géométrie vient ainsi à bout par le secours de l'Arithmétique d'expliquer distinctement les quantités. C'est là-dessus qu'est fon-

de vous refuser. Convenez de même avec eux, qu'il y a des grandeurs, qui ne diffèrent entre elles que d'une partie si petite par rapport à elles, qu'on peut la regarder comme infiniment petite, & que cette partie, toute petite qu'elle est, venant à être comparée à une autre à-peu-près semblable, puisse ne différer d'avec elle que d'une différence infiniment petite à son égard. En voilà assez pour leur faire inventer le calcul des différences de différence, dont les opérations ne seront pas moins sures que celles du précedent; voilà non seulement des inassignables, mais encore des inassignables d'inassignables. Mais tout cela ne fait rien pour la divisibilité à l'infini, parce que nous ne savons pas, si à force de prendre des inassignables d'inassignables, nous ne viendrons point à un dernier, qui sera, sans que nous le connoissions, la moindre partie de la matière, auquel cas tout ce que nous ferions, en continuant le calcul, seroit égal à zéro, puisque les inassignables d'un indivisible ne sont rien.

XXXVII. Mais le Corps physique répugne encore d'une toute autre manière à cette supposition que le Corps géométrique. Celui-ci n'est que la simple étendue, il n'a point de parties déterminées & actuelles, il ne contient que des parties simplement possibles (*), qu'on peut augmen-

(*) Il est si vrai que ces parties ne sont que

menter ou diminuër tant qu'on veut, & à l'infini; car la notion de l'étenduë ne renferme que des parties cöexiſtentes & unies, & le nombre de ces parties eſt abſolument indéterminé & n'entre point dans la notion de l'étenduë. Ainſi l'on peut, ſans nuire à l'étenduë, déterminer ce nombre comme on veut, c'eſt-à-dire, qu'on peut établir qu'une étenduë renferme dix mille, ou un million, ou dix millions, &c. de parties, ſelon que l'on voudra accepter une partie quelconque pour un. De même une ligne ren-

que poſſibles, qu'en voulant leur prêter de la réalité on tomberoit dans les plus grandes abſurdités. P. ex. Le nombre ſix eſt compoſé de quatre & de deux. Ainſi $6 = 4 + 2$. Il eſt auſſi compoſé de trois, deux & un. Ainſi encore $6 = 3 + 2 + 1$. Mais il eſt évident, que la vérité de l'Axiome, *le Tout eſt egal à ſes parties priſes enſemble*, ne peut avoir lieu que par rapport aux parties actuelles, qui compoſent effectivement le Tout; car il n'eſt pas vrai que les parties poſſibles, dont chacune conſidérée en ſoi eſt bien une partie, priſes enſemble faſſent une ſomme égale au Tout, de manière qu'on puiſſe dire $6 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5$. Car ſi l'on poſe pour partie actuelle 5. il ne reſte plus que l'unité, & $5 + 1 = 6$. Si l'on prend quatre, il reſte le nombre deux, $4 + 2 = 6$. & ainſi du reſte. Ces remarques, quelque ſimples qu'elles paroiſſent, répandent un grand jour ſur la différence des notions.

renfermera deux parties, ſi l'on prend ſa moitié pour une, & elle en aura dix ou mille, ſi l'on prend ſa dixième, ou ſa millième partie pour l'unité. Cette unité eſt abſolument indéterminée, & dépend de la volonté de celui qui conſidère cette étenduë.

XXXVIII. Il n'en eſt pas de même de la Nature. Tout ce qui exiſte actuellement doit être déterminé en toutes manières. Il n'eſt pas en notre pouvoir de le déterminer autrement. Une Montre, par exemple, a ſes parties, mais ce ne ſont point des parties ſimplement déterminables par l'imagination, ce ſont des parties réelles, actuellement exiſtantes, & il n'eſt point libre de dire; *Cette Montre a dix, cent, ou un million de parties*; car, entant que Montre, elle en a un nombre qui conſtituë ſon eſſence, & elle n'en peut avoir ni plus, ni moins, tant qu'elle reſtera Montre. Il en eſt de même de tous les Corps naturels; ce ſont tous des Compoſés, qui ont leurs parties déterminées & diſſemblables, qu'il n'eſt point permis d'exprimer par un nombre quelconque. Les Philoſophes ſe ſeroient donc épargnés tous les embarras où les a jettés le labyrinthe fameux de la Diviſibilité du Continu, s'ils avoient pris ſoin de ne jamais appliquer les raiſonnemens, qu'on fait ſur la Diviſibilité du Corps géométrique, aux Corps naturels & phyſiques.

XXXIX.

XXXIX. Allons pourtant plus loin encore, & osons attaquer les Géomètres sur leur propre terrain. Accordons leur par complaisance, qu'il y ait un Corps, pareil à celui qu'ils se représentent, que ce Corps soit possible hors de leurs idées, & même que Dieu l'ait produit par sa toute-puissance. Divisez d'abord ce Corps en deux parties égales, prenez l'une de ces parties, & divisez la encore en deux, divisez de même l'une de ces deux-ci, & ainsi de suite, tant qu'il vous plaira, non seulement vous ne parviendrez point à la dernière division, mais vous ne pourrez même assigner le nombre de divisions qu'il faudroit pour y parvenir. S'ensuit-il pourtant de-là que toutes les divisions possibles de ce Corps soient infinies? Erreur toute pure, dont voici la réfutation. Si ce Corps, ou cette ligne, est divisible à l'infini, elle contient donc actuellement en elle une infinité d'endroits par où elle peut être divisée. On ne sauroit le nier, parce qu'elle ne peut être divisible par les endroits qu'elle ne contient pas. Si ces endroits sont dans elle, Dieu les voit, & si Dieu les voit, il ne lui coûtera qu'un acte de sa volonté, pour en faire tout-d'un-coup la division. Or en ce cas il est évident que la penultième moitié en contiendra deux, qui seront chacune indivisible. Donc la division ne va pas à l'infini. Qu'on ne dise point, que

que ces deux moitiés ſont encore diviſibles, car puiſque nous ſuppoſons que Dieu aura coupé dans tous les endroits, par où les diviſions infinies de cette ligne pouvoient ſe faire, Dieu n'auroit donc pas vu tous ces endroits, qui reſtoient encore à diviſer. La pénultième moitié contient donc deux indiviſibles; par conſéquent l'antepénultième en contient quatre, celle d'auparavant huit, & ainſi des autres, en doublant toujours jusqu'à la prémière; d'où il reſulte, que toute la ligne, ou le Corps géométrique, n'eſt qu'un Compoſé d'indiviſibles, dont le nombre à la vérité eſt inaſſignable, mais cependant fini.

XL. Ecoutons une objection. Je conçois clairement qu'on peut prendre toujours moitié de moitié, puiſque toute moitié eſt compoſée de deux quarts, tout quart eſt compoſé de deux huitièmes, tout huitième de deux ſeizièmes, tout ſeizième de deux trente-deuxièmes, ce qui peut aller à l'infini, en doublant toujours le dénominateur de la fraction. Je réponds, que ce raiſonnement eſt en effet clair, ſi vous l'entendez des nombres indéterminés, qui n'étant que des idées abſtraites, n'ont point d'égard à la nature du ſujet, puiſqu'elles n'en ont aucun, & peuvent par conſéquent aller toujours, rien n'empêchant notre eſprit de prendre moitié de la moitié tant qu'il nous plaira d'en imaginer; mais dès qu'il s'agira d'un ſu-

ſujet déterminé & créé, je prétens que tout ce que vous pouvez y concevoir clairement, c'eſt que le nombre de ſes diviſions vous eſt inaſſignable, & que, ſi vous y voyez quelque choſe de plus, c'eſt un faux jugement que vous faites, en appliquant, ſans y faire attention, les nombres abſtraits à des ſujets qui ſont incapables d'en avoir les propriétés (*). Tout ce qui exiſte, ſans être Dieu, dépend eſſentiellement de Dieu, qui y voit tout ce qu'il y a mis; & puiſqu'il diſtingue dans chaque Etre ce qui peut y être diſtingué, on ne ſauroit en conclurre autre choſe, en prenant même l'étenduë pour une réalité, telle qu'on ſe l'imagine, ſinon que Dieu peut la décompoſer juſqu'à la dernière de ſes diviſions. Penſer autrement, c'eſt ôter les bornes à la Créature, pour en donner au Créateur.

XLI. Mais, dira-t-on peut-être, (&

(*) On ne ſauroit proceder à l'égard des individus, comme on le fait à l'égard des abſtractions. Celles-ci étant notre ouvrage, reçoivent toutes les déterminations que nous voulons leur donner; mais les individus ſont des Etres, qui ont toutes leurs déterminations actuelles & effectives, ſans qu'il ſoit poſſible d'y rien ajouter ou d'en rien diminuër. C'eſt là le vrai *Principe d'individualité*, ſur lequel les Scholaſtiques ont débité tant de chimères.

(& c'eſt le dernier refuge où je pourſuivrai les Infinitaires,) c'eſt Dieu lui-même qui a donné à la matière ce pouvoir paſſif d'être diviſée, auſſi infini dans ſon eſpèce, que le pouvoir actif que Dieu a de diviſer l'eſt dans la ſienne. Donc l'un ſe trouve contrebalancé par l'autre, & l'on ne ſauroit épuiſer le prémier de ces pouvoirs, ſans épuiſer en même tems le ſecond. Ce ſont là des mots; voyons, s'il eſt poſſible, d'y attacher quelque idée. Concevez-vous que Dieu puiſſe élever ſa Créature à ce point? Dites donc auſſi qu'il peut créer un entendement qui concevra toute l'étenduë de ſes perfections divines, une volonté qui les aimera autant qu'elles méritent d'être aimées, (*) &

(*) Je ne me laſſe point de citer *Descartes*, dont les vuës & les ouvertures ne ſauroient être trop admirées, quand on penſe qu'il défrichoit ces matières, & qu'il rompoit la glace. Voici comme il s'exprime dans ſa Médit. III. *de l'exiſtence de Dieu.* „ Mais peut-„ être auſſi que je ſuis quelque choſe de plus „ que je ne m'imagine, & que toutes les per-„ fections que j'attribuë à la nature d'un „ Dieu, ſont en moi en puiſſance, quoiqu'el-„ les ne ſe produiſent pas encore, & ne ſe „ faſſent point paroitre par leurs actions. En „ effet j'expérimente déjà que ma connoiſſan-„ ce s'augmente & ſe perfectione peu-à-peu; „ & je ne vois rien qui puiſſe empêcher „ qu'el-

& cent autres choſes qui ne répugnent pas davantage que ce que vous ſoutenez, &.

„ qu'elle ne s'augmente ainſi de plus en plus „ jusqu'à l'infini, ni auſſi pourquoi, étant ainſi „ accruë & perfectionnée, je ne pourrois pas „ acquérir par ſon moyen toutes les autres „ perfections de la nature divine; ni enfin „ pourquoi la puiſſance que j'ai pour l'acqui-„ ſition de ces perfections, s'il eſt vrai qu'elle „ ſoit maintenant en moi, ne ſeroit pas ſuffi-„ ſante pour en produire les idées. Toute-„ fois en y regardant un peu de près, je con-„ nois que cela ne peut être. Car prémière-„ ment, encore qu'il fût vrai que ma con-„ noiſſance acquît tous les jours de nouveaux „ dégrés de perfection, & qu'il y eût en ma „ nature beaucoup de choſes en puiſſance, qui „ n'y ſont pas encore actuellement, toutefois „ tous ces avantages n'appartiennent & n'ap-„ prochent en aucune ſorte de l'idée que j'ai „ de la Divinité, dans laquelle rien ne ſe ren-„ contre ſeulement en puiſſance, mais tout y „ eſt actuellement & en effet. Et même n'eſt-„ ce pas un argument infaillible & très-certain „ d'imperfection en ma connoiſſance, de ce „ qu'elle s'accroit peu-à-peu, & de ce qu'el-„ le s'augmente par dégrés? Davantage, en-„ core que ma connoiſſance s'augmentât de „ plus en plus, *néanmoins je ne laiſſe pas de* „ *concevoir qu'elle ne ſauroit être actuellement in-* „ *finie*, puisqu'elle n'arrivera jamais à un ſi „ haut point de perfection, qu'elle ne ſoit en-„ core capable d'acquérir quelque plus grand „ accroiſſement. Mais je conçois Dieu actuel-

„ le-

& qu'on niera cependant toujours, parce qu'il eſt évident que de tous les attributs de Dieu l'infinité & l'indépendance ſont les ſeuls qu'il ne peut communiquer à ſa Créature, à cauſe que c'eſt par eux qu'il eſt eſſentiellement diſtingué de tout ce qui n'eſt pas la Divinité. Comme il n'y a que Dieu qui jouïſſe de la plénitude de l'Etre, il n'y a auſſi que lui qui ſoit infiniment éloigné du Néant. Au contraire la Créature étant eſſentiellement bornée, quelque perfection qu'on veuille lui attribuër, il faut toujours qu'entre elle & le Néant il ſe trouve une différence finie bien au deſſous de celle qui ſe trouve entre le Néant & le Créateur. Suppoſant donc cette vérité inconteſtable, je conviens que Dieu peut exercer ſon pouvoir & ſa liberté ſur la Créature; mais comme ce pouvoir & cette liberté ne s'étendent pas au de-là des limites que leur preſcrit ſon infinie ſageſſe, je ſoutiens que Dieu ne donnera jamais à la Créature des qualités qui ne ſoient pas proportionnées à ce qu'elle eſt eſſentiellement, & qu'elle reſtera par conſéquent toujours dans un état limité. (*) De là il ſuit, que quoique Dieu puiſſe

„ lement infini dans un ſi haut dégré, qu'il ne „ ſe peut rien ajouter à la ſouveraine perfection qu'il poſſède.

(*) L'étenduë réelle infinie eſt impoſſible en ſoi; & l'on ne peut lui attribuër aucune figu-

ſe augmenter de plus en plus la grandeur de la matière, quelque grandeur qu'elle ait déjà, il ne la rendra pourtant jamais infinie, parce qu'il lui eſt eſſentiel d'être toujours à une diſtance bornée du terme d'où elle eſt partie, quand elle a commencé d'exiſter. De-là il ſuit encore, que Dieu peut bien faire que la matière ſoit diviſible au de-là de tout ce que nous pouvons aſſigner, mais qu'il ne la rendra point véritablement diviſible à l'infini, non ſeulement parce que dans cet état elle égaleroit ſon pouvoir de diviſer, mais encore, parce que n'aïant qu'un chemin fini & limité à faire, pour rentrer dans ſon Néant, il faudroit bien qu'à force d'en approcher par les diminutions qu'on en feroit, elle vint à la fin s'y replonger.

XLII. Je m'arrête, & je crois avoir démontré ſans réplique ce que je m'étois propoſé d'établir, c'eſt que les notions ima-

gure, puiſque la figure conſiſte dans l'arrangement des limites du Corps figuré. On croit arriver à la notion d'une ſemblable étenduë infinie, par la ſuppoſition arbitraire d'une perpetuelle addition à une grandeur actuelle. Mais que ne viendroit-on pas à bout de prouver par un ſemblable moyen ? La poſſibilité d'une couleur infinie, d'une douceur infinie, &c. ſeroient dans le même cas, & on auroit le même droit d'en conclurre la réalité de leur exiſtence.

imaginaires des Géomètres font inutiles, & même fouverainement dangereufes dans la Phyfique. A plus forte raifon s'évanouiffent-elles, pour ainfi dire, en préfence du Métaphyficien, dont l'unique but eft d'arriver à la réalité, & d'indiquer les dernières raifons des chofes. Quelque pénétration, quelque fublimité de génie que pofsède un Mathématicien, cela n'en fait point un Métaphyficien ; & pour avoir atteint le dernier terme de l'une de ces fciences, on n'en eft pas plus avancé dans l'autre, l'on peut s'égarer & fe perdre dès l'entrée, en voulant s'y engager. Je ne vois pas même pourquoi le Géomètre feroit piqué de cette affertion, & de quel droit il s'arrogeroit en Métaphyfique une prétenfion qu'il tourneroit en ridicule dans le Métaphyficien, s'il fe l'attribuoit en Géométrie.

XLIII. Ceux qui pour flatter des Géomètres célèbres pendant leur vie, ou pour décorer leur tombeau après leur mort, ont voulu les ériger en Métaphyficiens diftingués, ont fait bien plus de tort que d'honneur à leur réputation, ils ont découvert des ombres où l'on n'en auroit pas été chercher. Et en général c'eft un écueil funefte à toutes les perfonnes qui excellent dans un genre, de vouloir en fortir, pour fe diftinguer dans quelque autre. C'eft là où la Critique les attend, & où elle fe dédommage de n'avoir pu

les

les entamer dans leur Fort. Démangeaison singulière, qui semble excitée par la Providence, pour consoler ceux que le vol trop élevé des grands Hommes pourroit mortifier; ils les voient se rapprocher d'eux, & faire même de lourdes chûtes à leurs piés, lorsque cette *manie d'universalité*, si je puis m'exprimer ainsi, vient à les saisir. (*). Il est singulier que les sciences soient seules exposées à ce travers; car dans les arts un excellent Peintre ne s'avisera jamais de vouloir être rival d'un Statuaire, ni un Architecte de vouloir diriger un Orchestre.

XLIV. Je ne prétens pas pourtant que l'étude des Mathématiques soit entièrement inutile à celle de la Métaphysique. Elle y prépare au contraire l'esprit, en l'accoutumant à former des notions distinctes & fécondes. Elle enseigne au Métaphysicien cet ordre, cette marche sûre & ferme, que les Géomètres ont eu le bonheur de s'approprier les prémiers, & qui a donné pendant si longtems à leur science ce relief de certitude, qui n'est pourtant

(*) „ Quand les Philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le peuple même, parce qu'ils s'entêtent également & des préjugés, & des fausses raisons dont ils le soutiennent. " *Fontenelle Hist. des Or.*

tant point un privilége exclusif pour les autres sciences. Le Métaphysicien, après avoir révendiqué la méthode mathématique, (*) se sépare du Géomètre, & procède

(*) On peut réduire toute la méthode des Géomètres à trois règles principales. 1. *Tous les termes doivent être exactement définis.* 2. *Toutes les propositions doivent être démontrées par des conséquences légitimes, & bien liées entre elles.* 3. *On ne doit employer aucune prémisse qui n'ait sa preuve dans ce qui précède.* Or je demande, si parce que les Géomètres ont été pendant tant de siècles les seuls à s'astreindre scrupuleusement à l'observation de ces règles, elles en sont moins communes à tous les sujets que l'esprit humain se propose de connoître? Est-ce, je vous prie, l'objet des Mathématiques, c'est-à-dire, la grandeur & ses dimensions, qui détermine ces règles & les rend d'un usage néceſſaire? Quelque matière que l'on traite, la raison n'impose-t-elle pas également les sages loix de définir les termes, de lier des idées, & d'enchaîner les raisonnemens. Si d'un côté l'erreur & l'équivoque ont régné dans les autres sciences, parce qu'elles ont négligé pendant longtems ces règles, de l'autre les Mathématiciens peuvent s'égarer, & s'égarent de même, quand ils s'écartent de la scrupuleuse rigueur des Démonstrations, dont *Euclide* & les autres anciens Géomètres leur ont fourni le modèle. On n'a qu'à lire, pour s'en convaincre, la Préface de *Mr. Keil* sur la Traduction Latine des Elémens d'*Euclide* de *Commandino*, & les *Leçons mathématiques* du

cède aux opérations de la ſcience dont il fait ſon objet, ſans conſerver aucune communauté avec le Géomètre, & ils peuvent s'enfoncer l'un & l'autre dans leurs ſpéculations, ſans riſque de jamais ſe rencontrer. L'un va à la chaſſe des réalités, l'autre à celle des notions imaginaires, & celui des deux qui empiète ſur l'autre, doit être impitoyablement relancé, & renvoyé ſur ſon propre terrain.

XLV. Ce n'eſt pas que les notions imaginaires doivent être entièrement proſcrites de la Philoſophie; nous leur y accordons place, mais en conſervant inviolablement leur caractère, & en ne ſe transformant jamais en réalités. On demande en Philoſophie ce que c'eſt que l'eſpace, le lieu, la force motrice, &c. & on en donne des explications. On ſuppoſe auſſi en Phyſique certaines forces, dont on n'a que des idées confuſes, & dont on ne ſe croit pas obligé de chercher les prémiers Principes, parce qu'une explication d'un Phénomène par un autre Phénomène eſt cenſée phyſiquement bonne

du célèbre *Borrow*. Ce n'eſt point l'objet ſeul des Mathématiciens qui fait la certitude de leur ſcience; c'eſt la juſteſſe de leurs règles. Tout Philoſophe donc qui ſaura faire uſage des mêmes règles, arrivera à la même certitude.

ne & recevable. Ainſi, pour faire en paſſant une remarque qui me paroit eſſentielle au ſujet que je traite, quand même un Géomètre ſe pareroit encore du titre de Phyſicien, & qu'il auroit effectivement allié ces deux ſciences avec ſuccès, il n'en ſeroit pas plus autoriſé à trancher du Métaphyſicien. La Phyſique a ſes bornes auſſi bien que la Géométrie. C'eſt l'étude de la Nature, entant qu'elle eſt acceſſible à nos ſens, à nos obſervations, à nos expériences. On peut l'appeller la Philoſophie des Etres compoſés. Or pour rendre raiſon de ces Etres, tant naturels qu'artificiels, il ne faut descendre que juſqu'aux parties dans lesquelles il n'y a plus rien à diſtinguer qui ſerve à expliquer la ſtructure du Compoſé. Celui qui entreprend de faire connoitre une Montre, s'arrête aux pièces qui conſtituent cette Montre, ſans deſcendre à la figure des Corpuſcules du métal, dont ces pièces ſont faites. Il en eſt de même des animaux, & des plantes, qui ne ſe réſolvent que dans les parties organiques qui les compoſent, auſſi bien que tous les Mixtes en général, dans lesquels on ſe borne à trouver les *miſcibles* d'où ils reſultent. Mais de-là aux Elémens il y a encore une diſtance étonnante, comme le prouvent tous les jours les découvertes du Microſcope, qui ne ſaiſit encore que des choſes très-compoſées, quoiqu'infiniment petites en

com-

comparaiſon de celles que nous voyons. Le Phyſicien ne ſort donc pas moins de ſa ſphère que le Géomètre, lorsqu'il vient nous offrir de prétendus Principes, qu'il veut faire paſſer pour primitifs, & au delà desquels il conteſte au Méthaphyſicien le droit d'étendre ſes recherches. (*)

XLVI. Qu'il me ſoit donc permis de conclurre de tout ce que nous avons dit jusqu'ici, que le Géomètre & le Métaphyſicien peuvent ſe rendre réciproquement de très-bons offices, mais que comme le Géomètre renvoie un Métaphyſicien qui veut connoitre les Mathématiques aux Elémens d'Euclide, le Métaphyſicien eſt pareillement en droit de déclarer au plus grand *Analyſte* de l'Univers qu'il n'eſt qu'un

(*) „ En Phyſique, dès qu'une choſe peut „ être de deux façons, elle eſt ordinairement „ de celle qui eſt la plus contraire aux appa- „ rences. Il eſt poſſible que la Terre tourne „ autour du Soleil, ou le Soleil autour de la „ Terre, & c'eſt ce dernier qui paroit aux „ yeux de tout le monde; ce ſera donc le „ prémier qui ſera le vrai. On en fourniroit „ mille autres exemples, s'il le falloit." *Hiſt. de l'Acad. des Sc. de Paris.* An. 1736. Si en Phyſique même, où l'expérience eſt fondée ſur les ſens, on eſt obligé de prendre ſouvent le contre-pié des apparences, à plus forte raiſon cela doit-il avoir lieu dans la Métaphyſique.

qu'un apprentif en Métaphysique, & qu'il ne doit point rougir d'aller à l'école des prémières notions, s'il veut se distinguer comme Métaphysicien. Il est en droit de lui reprocher cet attachement outré à des notions imaginaires, qui lui fascinent tellement les yeux qu'il ne veut voir, connoitre & admettre, que ce qu'elles lui représentent. Sur-tout, & voici le nœud, il est en droit de lui contester le rang dans l'ordre des notions, & de lui faire sentir, comme *Mr. de Voltaire* l'a fort judicieusement remarqué, (*) que dès qu'il faut prendre les choses dans leur nature-même, c'est toujours le Métaphysicien qui doit conduire le Géomètre. Sans cela qu'arriveroit-il ? Quoique l'idée qui me vient, ait quelque chose qui semble plaisant, elle est pourtant vraie, & je ne me puis m'empêcher de la suivre un moment. C'est que le Géomètre, menant la barque, comme il voudroit le faire, & accoutumé à voguer lui-même sur une mer imaginaire, où les points, les lignes, les surfaces, & tant d'autres fictions sont censées réelles, il continueroit hardiment sa route sur cet immense Océan des abstractions, & comme une espèce d'Enchanteur, réalisant tout ce qu'il trouveroit en son chemin, durée, espace, tems, lieu, il arriveroit par la sublimité de son art, à

(*) *Parall. de la Métaph.* Ch. IX.

à réaliſer de nouveau les couleurs, les odeurs, les ſaveurs, & toutes les autres propriétés infinies, détachées de leur ſujet, & ſe fraieroit enfin une route en ligne droite au ſéjour de toutes les délices abſtraites, dont il ſe raſſaſieroit à longs traits, & avec autant de volupté que ſi elles étoient parfaitement réelles.

LXVII. Pour faire voir que tout ceci n'eſt que trop ſérieux, il n'y a qu'à ſe rappeller, qu'*Iſaac Barrow*, le Prince des Géomètres, avant Mr. *Newton*, trouvoit fort mauvais, que la plupart des Mathématiciens avouaſſent que l'objet de leur ſcience n'exiſte qu'idéalement. Sa cenſure tomboit nommément ſur le Jéſuite *Blancanus*, qui avoit pourtant eu la complaiſance outrée d'accorder, que l'exiſtence du triangle, du cercle, & des autres figures géométriques, eſt poſſible, *parce que Dieu peut les tracer.* Il n'eſt donc pas ſurprenant, que d'autres Géomètres ſoient ſi enchantés de la beauté de leurs recherches, qu'ils ne ſongent pas à examiner ſi le fondement en eſt bien réel, ou s'il n'y a rien d'imaginaire dans leurs Principes. Dès-là que, ſelon le grand *Barrow*, il n'eſt pas permis de conteſter la poſſibilité de l'exiſtence aux notions imaginaires de la Géométrie, parce qu'elles ſervent à former les démonſtrations de cette ſcience, quel ſera le Métaphyſicien aſſez hardi, pour oſer déterminer la diffé-

rence qu'il faut mettre entre la fiction & la réalité, la vérité & les songes?

XLVIII. ROBERT GREEN, autre Philosophe Anglois, envisageant l'espace imaginaire, comme une source intarissable de fictions, a prétendu donner un bon conseil aux Mathématiciens, en les exhortant à bannir cette notion de leur science. Son zèle a été un peu trop loin. Car tant que le Géomètre, se renfermant dans les bornes de son objet, n'attentera pas aux Droits du Métaphysicien, celui-ci ne l'empêchera jamais de se servir des notions imaginaires, inventées pour l'exactitude du calcul & de la mesure. Mais on parviendra difficilement à régler ces limites d'une manière qui puisse assurer une paix constante & durable.

XLIX. CE sont là les préjugés, qui comme autant de voiles épais, ont dérobé aux yeux de l'Auteur, dont l'Ecrit a occasionné le nôtre, ce que les vrais Elémens de la matière ont de réel, & l'ont engagé à acquiescer à une de ses notions familières, toute confuse qu'elle est, plutôt que de vouloir remonter à la véritable & dernière source de la matière des Corps, & de tous les Phénomènes du Monde visible. Nous en avons au fonds assez dit pour lui désiller les yeux, & à tous ceux sur qui ses raisonnemens auroient fait quelque impression. Cependant nous allons nous attacher d'une façon plus particu-

ticulière à l'examen de son Ouvrage, pour justifier d'un côté une Hypothèse, qu'il ne paroit avoir nullement comprise, & pour montrer de l'autre que son prétendu Principe n'a rien moins que la fécondité qu'il lui attribuë, & ne sauroit en particulier, comme il l'avance, expliquer la véritable essence du Corps.

L. Les monades, ou les Etres simples, (nous ferons sentir plus bas, en quoi ces deux dénominations diffèrent) sont une Théorie proposée par Mr. *de Leibnitz*, pour expliquer l'origine des Corps, l'étenduë, & le mouvement. Ce Philosophe, guidé par le Principe de la Raison suffisante, trouva que les Atomes ne lui donnoient point la raison de l'étenduë de la matière, & cherchant à découvrir cette Raison, il vit qu'elle ne pouvoit être que dans des parties non étenduës. C'est ce qu'il appella des *Monades*.

LI. En effet l'existence des Composés prouve celle des Simples. C'est ce que les Leibnitiens justifient par cette comparaison. Si quelqu'un demandoit, disent-ils, comment il se peut faire qu'il y ait des Montres, il ne se contenteroit certainement pas qu'on lui répondît; *C'est parce qu'il y a des Montres.* Mais pour donner des raisons suffisantes, & qui satisfassent de la possibilité d'une Montre, il faudroit en venir à des choses qui ne fussent point Montres, aux ressorts, aux

rouës, à la chaîne, &c. Ce même raisonnement a lieu pour l'étenduë. Car lorsque l'on dit qu'il y a des Corps étendus, parce qu'il y a des Atomes, c'est comme si l'on disoit; *Il y a de l'étenduë parce qu'il y a de l'étenduë*: ce qui est en effet ne rien dire du tout. On ne peut donc trouver la raison d'un Etre étendu & composé que dans des Etres simples & non étendus. (*)

LII. Tous les Corps sont étendus en longueur, en largeur, & en profondeur. Or, comme rien n'existe sans une raison suffisante, il faut que cette étenduë ait sa raison suffisante, par laquelle on puisse comprendre comment & pourquoi elle est possible. Car de dire qu'il y a de l'étenduë parce qu'il y a de petites parties étenduës, c'est comme on vient de l'insinuër, ne rien dire, parce que l'on fera la même question, sur ces petites parties que sur le tout, & qu'on demandera

(*) Le raisonnement qui nous conduit à la connoissance des Etres simples, est précisement le même qui nous fait remonter à une prémière cause indépendante, en prouvant que cette cause ne sauroit se trouver dans le nombre infini des causes successives & subordonnées entre elles. En rejettant ce raisonnement tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard des Etres simples, on confond visiblement la cause avec l'effet.

derá la raiſon ſuffiſante de leur étenduë. Or comme la Raiſon ſuffiſante oblige d'alléguer quelque choſe, qui ne ſoit pas la même que celle dont on demande la raiſon, on ne ſauroit ſatisfaire à ce Principe ſur l'origine de l'étenduë, ſans en venir enfin à quelque choſe de non étendu, & qui n'ait point de parties, pour rendre raiſon de ce qui eſt étendu, & de ce qui a des parties. Or un Etre non étendu, & ſans parties, eſt un Etre ſimple. Donc les compoſés, les Etres étendus, exiſtent, parce qu'il y a des Etres ſimples.

LIII. Les atomes, ou parties inſécables de la matière, ne peuvent être des Etres ſimples, car ces parties, quoique phyſiquement inſécables, ſont étenduës, & ſont par conſéquent dans le même cas que les Corps qu'elles compoſent. Ainſi le Principe de la Raiſon ſuffiſante refuſe également aux plus petits Corps, comme aux plus grands, cette ſimplicité qui leur eſt néceſſaire pour qu'on puiſſe trouver en eux la raiſon de l'étenduë de la matière. La volonté du Créateur, à laquelle les Atomiſtes recourent pour rendre raiſon de l'étenduë de l'Atome, ne peut réſoudre cette queſtion, parce qu'il ne s'agit pas de ſavoir pourquoi l'étenduë exiſte, mais pourquoi & comment elle eſt poſſible. Or la volonté de Dieu eſt la ſource de l'actualité, mais non pas de la poſſibilité des

choſes. Donc on ne peut y recourir pour rendre raiſon de la poſſibilité de l'étenduë.

LIV. En voilà aſſez pour prouver qu'on ne ſauroit concevoir aucune étenduë comme poſſible, ſans arriver enfin à des choſes qui n'ont point d'étenduë. Paſſons à l'origine du mouvement. On obſerve des changemens perpetuels dans tous les Compoſés; rien ne demeure dans l'état où il eſt, tout tend au changement dans la Nature. Or la prémière raiſon de ce qui arrive dans les Compoſés, doit ſe trouver dans les Simples d'où ils reſultent. Il y a donc dans les Etres ſimples un Principe d'action par lequel on peut expliquer intelligiblement tous les changemens qu'on apperçoit dans les compoſés, & par lequel on peut comprendre pourquoi ces changemens ſe font en un tel tems plutôt qu'en tout autre, & d'une telle manière plutôt que de toute autre. Ce Principe qui contient la Raiſon ſuffiſante de l'actualité d'une action, quelle qu'elle ſoit, s'appelle FORCE. C'eſt ce qui indépendamment de la matière, donne au Corps la force de mouvement, qui produit dans la matière tous les changemens que ſon étenduë & ſa compoſition y rendent poſſibles. L'on conclut de-là que les Etres ſimples ſont doués d'une Force, par laquelle ils tendent à agir, & qui contient la raiſon dernière & ſuffi-

suffisante de cette Force motrice qu'on attribuë au Corps.

LV. Qu'il y ait une telle Force, c'est ce dont on ne sauroit disconvenir. La simple puissance d'agir, ou de patir, n'est dans les Etres qu'une possibilité d'action ou de passion, à laquelle il faut une raison suffisante de son actualité. C'est ainsi que l'on dit qu'un animal a la faculté de marcher, un arc celle de chasser une flêche, une montre celle de marquer les heures, parce qu'on trouve dans la structure de l'animal, de l'arc & de la montre, pourquoi ces effets sont possibles; mais il ne suit point de-là que ces effets soient actuels. Si cela étoit, l'animal marcheroit toujours, & la montre indiqueroit toujours les heures, ce qui n'arrive pas. Il faut donc admettre entre cette possibilité & l'actualité une raison suffisante, c'est-à-dire, une force qui mette en œuvre cette puissance que l'Etre a d'agir. Car, quand on voudroit considérer le simple pouvoir d'agir, comme quelque chose de réel qui existe dans le Corps outre la matière, il faudroit pourtant toujours recourir à quelque autre Principe, qui mît ce pouvoir en train, & le déterminât à agir effectivement. Or, comme nous l'avons dit plus d'une fois, la raison suffisante de tout ce qui arrive aux composés devant se trouver dans les Etres simples, il s'ensuit que les Etres simples ont cette

force, qui consiste dans une tendance continuelle à l'action, & d'où s'ensuit aussi dans les Etres simples un changement continuel, puisqu'il n'y a en eux aucun Principe de résistance, & qu'ils n'ont par conséquent pas besoin d'être déterminés d'ailleurs à déployer leur activité effective. Il s'ensuit de-là, que chaque Etre simple est en vertu de sa nature, & par sa force interne, dans une action, qui produit en lui des changemens perpetuels. Or comme le Principe de la Raison suffisante veut que les choses, qui suivent, soient toujours fondées sur celles qui précèdent, & que le Principe des Indiscernables découvre qu'il n'y a pas deux choses semblables dans la Nature, on est en droit d'en conclurre, que la suite des changemens qui arrive dans un Etre simple, diffère de celle de tout autre, puisque sans cela il seroit impossible d'expliquer d'où procède une pareille différence dans les choses matérielles, dont la raison suffisante ne peut être trouvée que dans les Etres simples.

LVI. La théorie des Etres simples s'arrête ici. Mr. *de Leibnitz* avoit poussé plus loin celle des Monades, & nous avons promis d'indiquer quelle différence il y avoit à cet égard entre lui & Mr. *de Wolff*. Elle concerne la force représentative de l'Univers, que Mr. *de Leibnitz* attribuoit à ses Monades, & dont il se pro-

proposoit de donner une démonstration rigoureuse, qu'il n'a jamais fournie, & dont il n'a pas même découvert les Principes. Mr. *de Wolff* a reconnu par ses propres Démonstrations sur les propriétés universelles des Etres simples, que les Etres en général, & par conséquent les Elémens, dont il n'a pas voulu déterminer la différence essentielle, devoient avoir une force, qui produise constamment en eux quelque sorte de changement, de manière que le changement qui se manifeste dans l'un, soit explicable par celui qui arrive dans l'autre. Mr. *de Wolff* rend raison quelque part (*) de ce qui l'a engagé à renvoyer à un plus ample examen la détermination de la différence essentielle qui constituë les Elémens des Corps; savoir, parce qu'il n'est pas encore parvenu à trouver, comment l'inertie de la matière, & la force qui se montre dans les changemens que le mouvement produit en elle, ont leur raison suffisante dans la force représentative de l'Univers, & peuvent être intelligiblement expliquées par son moyen.

LVII. On apperçoit en même tems ici, combien les sentimens de ces deux Philosophes différent au sujet de (†) l'Harmo-

(*) *Rem. sur la Métaph.* Tom. II. p. 369.

(†) Cette Harmonie universelle se découvre aux yeux de tous les Philosophes qui mé-

monie univerſelle, qu'ils ont établie l'un & l'autre. Celle de Leibnitz conſiſte en ce que chaque Monade ſe repréſente tout l'Univers d'une façon qui lui eſt propre; à-peu-près comme une ville ſe préſente à chaque inſtant d'une manière différente, à meſure que le point de vuë eſt changé, enſorte qu'on peut tirer une infinité de perſpectives de la même ville. Mr. *de Wolff* ſe borne au contraire à ce qu'on peut déduire de la nature des Elémens, ou des Etres ſimples en général, ſans faire attention à leur différence ſpécifique. Il enſeigne donc ſeulement, que l'état de chaque Etre ſimple, ou Elément, (en conſéquence de leur enchaînu-

ditent ſur l'Univers. „ Tout ſe tient dans la „ Nature, dit quelque part Mr. *de Fontenelle*, „ & plus intimement qu'on ne penſe commu„ nement, mais il faut que ce ſoit une gran„ de étude des parties en détail, qui nous é„ lève aſſez haut pour découvrir de-là ces „ connexions ſi étenduës." C'eſt là véritablement l'harmonie univerſelle. Les choſes qui cöexiſtent, ſont liées entre elles, c'eſt-à-dire qu'elles ſont dans une dépendance réciproque, qui fait que l'une contient la raiſon de l'autre. En conſidérant leur cöexiſtence, on parvient à l'idée de l'eſpace, leur ſucceſſion mène à celle du tems, & leur multitude à celle du nombre. C'eſt ainſi que cette harmonie, ou enchaînure des choſes, devient intelligible.

mure universelle, & de la liaison non interrompuë des états précedens avec les suivans,) est tellement réglé à l'égard de tous les autres, qu'on peut expliquer par son moyen tous leurs états dans tous les autres tems donnés. C'est ce qu'on peut voir au long dans sa Cosmologie.

LVIII. Telle est la véritable différence entre le systême Leibnitien & le systême Wolffien. L'Anonyme n'a fait aucune attention à tout cela, & il a imaginé à la place une prétenduë opposition entre ces deux systêmes, qui est tout-à-fait destituée de fondement. „ Elle con-
„ siste selon lui, en ce que *Leibnitz* a ad-
„ mis l'Infini dans le nombre des Mona-
„ des, d'où les plus petits Corps resul-
„ tent ; au-lieu que *Wolff* prétend que
„ les plus grands Corps sont composés
„ d'Etres simples finis en nombre. (*)

LIX. Il y a ici presque autant de méprises que de mots. Comment avec la plus legère connoissance des Principes de *Leibnitz* peut-on lui attribuër l'idée de l'Infini réel, comme existant dans les Corps, & dans le nombre actuel des Principes de la matière? Tout grand Géomètre qu'il étoit, il s'est tenu en garde contre la séduction, & n'a point fait passer les notions imaginaires dans la Métaphisique. Faut-il donc un grand effort de pé-

né-

(*) *Gedancken von den Elementen.* Art. II. §. 3.

nétration pour reconnoitre, que ſon Infini, quand il parle des Principes du Corps, n'eſt autre choſe que l'Inaſſignable, l'Infini des Géomètres, & non l'Infini dans le ſens Grammatical, où l'Anonyme le prend par une étrange bévuë? Un Philoſophe, qui rejettoit la réalité de l'étenduë abſtraite, auroit-il adopté la diviſibilité réelle à l'infini, comme exiſtant réellement?

LX. La prétenduë contradiction, dans laquelle on veut le faire tomber, eſt donc une imputation également frivole & injuſte. „ L'opinion de Mr. *de Leibnitz*, „ dit-on, paroit directement contradictoire à ſa doctrine des Monades. Car „ quand on dit que ce n'eſt qu'après une diviſion infinie que l'on parvient „ aux Etres ſimples, c'eſt comme ſi l'on „ diſoit qu'aucune diviſion, à quelque „ point qu'elle ſoit continuée, ne peut „ procurer la réſolution du compoſé dans „ les ſimples; ce qui eſt nier effectivement l'exiſtence de ces Etres ſimples." C'eſt aſſurément ſuppoſer une pénétration bien bornée dans un auſſi grand homme, que de croire que cette contradiction, ſi elle étoit réelle, lui eût échappé. Mais il n'a voulu dire que ce qu'on dit tous les jours, & que ce que les Expériences & les Microſcopes ne ceſſent de prouver, c'eſt qu'il eſt impoſſible, quelque effort qu'on faſſe, d'arriver à la dernière diviſion

ſion des compoſés, & qu'elle épuiſe même toutes les forces de notre imagination, qui eſt obligée de ſe rendre longtems avant que d'arriver aux ſimples. *Leibnitz* & *Wolff* ne diffèrent donc nullement en ce point; & c'eſt une peine véritablement perduë que tout l'étalage de l'Anonyme, pour fixer leurs opinions & les combattre ſéparément. La ſource de l'erreur n'eſt pas difficile à découvrir; c'eſt que l'Adverſaire des Monades a vu l'Infini avec des yeux géométriques, ou même grammaticaux, ſi je puis parler ainſi, & qu'il n'a pas pris garde que *Leibnitz*, toutes les fois qu'il appliquoit cette notion aux réalités exiſtantes, le voyoit avec des yeux métaphyſiques, & en faiſoit une ſimple façon de parler qui exprime les bornes de nos connoiſſances.

LXI. Je ſuis ſurpris encore, qu'un Philoſophe oſe nous produire les idées de *plus grand* & de *plus petit*, ſur un pié réel, & ſans conſidérer que ces idées ſont rélatives. *Leibnitz* ſelon lui, a mis l'Infini *dans les plus petits Corps*, *Wolff* le Fini *dans les plus grands*. Qu'eſt-ce à dire? Quel eſt le terme de la comparaiſon? Faudra-t-il répéter ici les réflexions également ingénieuſes & ſolides de l'Auteur de *l'Art de Penſer*, que nous avons citées ci-deſſus, & montrer encore une fois que nos yeux ne ſont que de ſimples lunettes, par leſquelles nous ne pouvons ju-

juger de la grandeur absoluë & naturelle des objets.

LXII. APRE'S avoir ainsi exposé d'une manière si peu exacte les sentimens de *Leibnitz* & de *Wolff*, l'Anonyme les attaque, armé de tous les préjugés que nous avons détruits ci-dessus. Nous ne rentrerons donc pas dans la même carrière, pour répondre à ce qu'il dit de la Divisibilité de la matière à l'infini §. 69. & aux conséquences qu'il en tire dans les §§. suivans contre la possibilité des Etres simples. Nous avons relégué cette chimère dans sa véritable région, & nous sommes pleinement en droit de n'opposer qu'une simple négation aux raisonnemens que l'Auteur en déduit.

LXIII. MAIS nous ne saurions nous empêcher d'insister sur la confusion qu'il fait entre la force & le mouvement, d'autant plus que nous avons promis ci-dessus d'ajouter encore quelques éclaircissemens sur cette matière.

LXIV. IL est évident par tous les argumens qui règnent dans l'Ecrit en question, que son Auteur s'est imaginé que *Wolff* & *Leibnitz* conçoivent la force des Elémens, cette tendance continuelle qu'ils ont au changement, de la manière qu'il se représente lui-même le mouvement des Corps qu'il ne connoit que par les sens. Cette vaine supposition fait que toutes ses objections portent absolument à faux,

faux, & que tout ce qu'il emprunte de l'état ſenſible des Corps, & des Loix du mouvement, ne touchent en rien au fonds de la queſtion. Fidèlement attaché à ſes ſens & à ſon imagination, il ne perd pas un inſtant ces guides de vuë, & tout ce qu'il peut faire par conſéquent, c'eſt d'expliquer des Phénomènes par d'autres Phénomènes. Mais pour les dernières raiſons, celles qui expliquent les Phénomènes par la nature des choſes, on les chercheroit vainement dans ſes Principes, malgré la promeſſe impoſante que fait le titre de ſa Pièce, de découvrir la véritable eſſence des Corps. Le fil dont il ſe ſert ne le tirera jamais de ce labyrinthe. Eſſayons ſi nos Principes ſeront plus efficaces, & arrêtons-nous en particulier à bien déveloper la véritable idée du mouvement, & à montrer ce qu'elle enferme de réel.

LXV. Pour cet effet remontons encore à l'origine des notions du Corps & des Forces qui s'y trouvent. Il eſt certain qu'en promenant nos regards ſur les objets qui nous environnent, & en écartant toutes les différences qui les diſtinguent les uns des autres, l'idée qui nous en reſte, c'eſt celle qui repréſente les trois dimenſions. Cette idée ne renferme que la multitude des parties poſſibles, leur continuïté, & leur cöexiſtence en un Tout. Nous reconnoiſſons un Corps, & nous l'appellons tel, entant que ſes parties

ties cöexiſtent enſemble de manière qu'on ne peut les ſéparer ſans violence, ni en mouvoir une, ſans que les autres participent à ſon mouvement. Il faut donc avouër que la prémière choſe que nous connoiſſons du Corps, c'eſt ſon étenduë; mais il ne s'enſuit pas que ce ſoit là ce qu'on appelle une prémière notion, une notion ſimple & irréſoluble; car tout au contraire elle préſuppoſe les idées de l'unité, de la multitude, des parties, & de la continuïté, idées, dans lesquelles elle ſe réſout. Il n'y eut jamais d'obſervation plus importante que celle-là, puisqu'elle nous empêche d'acquieſcer à la notion confuſe de l'étenduë, d'en faire une notion primitive, & de ne pas penſer à fouiller, pour ainſi dire, davantage dans l'intérieur du Corps, en nous arrêtant, comme *Deſcartes* l'a fait, à ſa ſimple ſurface.

LXVI. Si nous n'avions d'autre ſens que celui de la vuë, il nous ſeroit impoſſible de découvrir d'autre propriété commune à tous les Corps que celle de l'étenduë, ſoit que nous les viſſions en mouvement, ou en repos. Mais nous avons d'autres ſens; & outre les états de mouvement & de repos dans le Corps, on peut y conſidérer ceux où il ſe trouve, quand le mouvement y naît, & quand il y tend à ſa fin. Ce ſeroit donc une aſſertion fort précipitée, que de prétendre que les Corps n'aient rien de commun en-

entre eux que ce que les yeux y apperçoivent dans un tel état, ſans faire attention aux autres ſens & aux autres états. Voilà donc une route ouverte, pour arriver à d'autres propriétés communes aux Corps. Voyez l'effort de ces hommes, ou de ces chevaux, qui travaillent à ébranler & à traîner quelque péſante maſſe; combien ne leur en coûte-t-il pas pour la mettre en mouvement? Il faut donc que ce Corps leur réſiſte. Cette réſiſtance emporte ſans contredit, & de l'aveu même des Mathématiciens, une action ou réaction. Continuez vos obſervations. Les mêmes efforts agiſſent ſur une maſſe qui n'a que la moitié du poids de la précedente. Elle cède plus promtement, & ceux qui la tirent marchent avec plus de viteſſe. Vous en conclurrez donc qu'un moindre Corps ne réſiſte pas tant qu'un plus grand, en ſuppoſant le poids proportionnel à la maſſe. Joignez le témoignage de vos mains à celui de vos yeux; elles dépoſeront qu'un Corps double réſiſte plus qu'un ſimple, & que ſi vous augmentez continuellement une maſſe, elle oppoſera à la fin une réſiſtance ſupérieure à vos forces. Il ſe préſente donc une nouvelle propriété qui n'eſt pas moins commune à toute la matière que l'étenduë, c'eſt la force de réſiſtance; & par conſéquent elle a le même droit d'entrer dans la notion du Corps

que

que l'étenduë. C'eſt ce que *Kepler* & *Newton* ont appellé la Force d'inertie; & l'on ne ſauroit concevoir, comment les Cartéſiens peuvent l'exclurre de la notion générale du Corps, puisque ce n'eſt point une conſéquence de l'étenduë, & que *Deſcartes* lui-même n'a oſé l'en déduire. S'il n'y avoit dans les Corps que l'étenduë & ce qui en découle, un poids quelconque ſeroit mu par une force quelconque. Mais la réſiſtance inhérente aux Corps, auſſi bien que l'étenduë, fait qu'ils ne peuvent être mus avec une viteſſe donnée, que par une force déterminée. Cette force rend le Corps comme lourd & pareſſeux, quand il eſt queſtion d'y produire le mouvement, & de-là vient ſon nom.

LXVII. MAIS, & c'eſt à quoi l'on ne ſauroit faire trop d'attention, nous ne la connoiſſons que par une idée confuſe, qui s'excite en nous lorsque nous appliquons la main contre quelque Corps, pour le mouvoir, le lever, ou le traîner. Quelque attention que nous y apportions, de quelque pénétration que nous ſoyions doués, nous n'y pouvons rien diſtinguer; & quand d'autres travaillent en notre préſence à vaincre la réſiſtance des Corps, nous ne pouvons obſerver dans leurs actions que les efforts dont elles ſont accompagnées.

LXVIII. PASSONS des obſervations, qui

qui concernent les Corps dans l'état de repos, ou dans l'origine de leur mouvement, à celles que nous faiſons ſur les Corps qui ſont dans un mouvement actuel. Il leur arrive alors de ſe rencontrer, de ſe choquer, de ſe heurter. Les effets nous annoncent qu'il y a des percuſſions plus fortes les unes que les autres. C'eſt ici une des matières les plus fécondes en expériences, vu les différences infinies de dureté, de molleſſe & d'élaſticité qui règnent entre les Corps. Les chûtes des Corps, les viteſſes qu'ils acquièrent en tombant, & les autres effets de la péſanteur, ſont auſſi fort variés. Le reſultat de toutes ces expériences, c'eſt qu'un Corps, qui ſe meut avec une plus grande viteſſe, a plus de force que celui qui ſe meut avec une moindre; & que les Corps d'un poids inégal, mus avec une même viteſſe, ont une force inégale, le plus grand en aïant davantage, & le plus petit moins, en continuant toujours la ſuppoſition du poids proportionnel à la maſſe. Il y a donc dans les Corps un Principe d'action, une force active, qui ſe déploie plus ou moins ſuivant la viteſſe avec laquelle ils ſe meuvent; & c'eſt de cette force que dépend l'action d'un Corps ſur un autre. Cette force s'obſerve pareillement dans les Corps péſans, & dans ceux qui tendent au mouvement, & font effort contre une réſiſtan-

ſtance externe. Il s'enſuit de tout cela que cette force réſide dans le Corps, lorsque nous le croyons en repos, & que nous n'y découvrons aucune apparence de mouvement. Elle n'eſt point produite à point nommé quand le mouvement commence; & l'idée d'un repos abſolu eſt la plus inſoutenable de toutes les aſſertions. Ce n'eſt pas ici l'Entendement ſeul qui reclame contre les ſens; ce ſont les ſens eux-mêmes, qui bien conſultés témoignent de la manière la plus autentique que la force motrice ſe déploie continuellement dans toute la Nature, qu'elle fait tendre à chaque inſtant tous les Corps à changer d'état, & que le repos apparent n'eſt jamais que l'effet des obſtacles inſurmontables. Qu'on juge après cela combien l'Anonyme eſt peu propre à attaquer nos Principes, puiſqu'il eſt capable de donner dans cette ſuppoſition chimérique, & d'avancer qu'il y a *des Corps qui ſont effectivement en repos, & dont l'état ne ſouffre aucun changement, tant qu'ils ne ſortent pas de ce repos*. C'eſt pourtant ce qu'il affirme de la manière la moins équivoque (*).

LXIX. OUTRE l'étenduë il y a donc à remarquer dans tous les Corps la force d'inertie, & la force active. Ces trois choſes ſont indépendantes l'une de l'autre,

(*) Pag. 8. §. 11.

tre, & réunies ensemble, elles suffisent au Physicien pour l'explication de tous les Phénomènes. Mais le Métaphysicien qui cherche les réalités & les prémières notions, simples & irrésolubles, peut-il également se borner ici, & ne rien supposer au de-là? Ce que nous avons dit de l'étenduë, est un Principe qui doit nous diriger dans l'examen des deux forces qui entrent avec l'étenduë dans la composition de tous les Corps. Il faut les résoudre, & en chercher la raison dans les véritables Principes où elle se trouve.

LXX. TOUT comme l'étenduë resulte de l'aggrégation des Etres simples & non étendus, la résistance & le mouvement sont des actions composées, qui se résolvent dans les forces simples des mêmes Etres qui composent l'étenduë. Rien ne nous frappe dans l'étenduë que cette liaison non interrompuë de parties que nous appellons continuïté. De même dans la force d'inertie, & dans la force active, il y a une continuïté de résistance & d'action, qui fait un Phénomène confus que nos sens observent. Mais l'Entendement ne sauroit y acquiescer, il comprend bien que cet assemblage est résoluble, & qu'il y a là-dessous des Principes qui ont beau éluder toutes nos observations, & se perdre dans une espèce d'abîme d'invisibilité, que les personnes esclaves des sens & de l'imagination, confondent avec le néant. La Rai-

ſon va les tirer de cet abîme, & bien loin de les anéantir, elle prouve qu'il n'y a rien autre choſe dans l'Univers qui ſoit réel & ſubſtantiel, & que tout le reſte n'eſt qu'apparence; *Phénomène ſubſtantié*, comme parloit *Leibnitz*.

LXXI. La force d'inertie repréſente donc le Principe paſſif (*) dont la raiſon exiſte dans les Elémens; & elle ſe trouve également répanduë dans toute la matière, parce que chaque Elément eſt dans un état paſſif à l'égard de tout autre. Mais cette paſſion des Elémens ne ſauroit être l'objet de nos ſens; & leurs organes ne commencent à nous la faire connoître, que quand nous voulons apporter quelque changement à l'état des Corps qui réſiſtent à notre action. On peut juger par-là, combien cette connoiſſance acquiſe par les ſens eſt confuſe, & combien il eſt impoſſible de la réduire à quelque choſe de diſtinct, tant qu'on s'obſtine à ne pas la ſéparer des images.

(*) Les mots *d'Action & de Paſſion* méritent bien d'être définis, peu de perſonnes en aïant une idée diſtincte. L'action eſt un changement d'état, dont la raiſon exiſte dans le ſujet même où arrive ce changement. La paſſion eſt un changement d'état, dont la raiſon exiſte dans un ſujet externe & différent de celui qui l'éprouve. Les Etres finis ſont le théatre perpetuel des actions & des paſſions, & il n'y a point d'autres Principes de tous les changemens qu'on y obſerve.

ges. Il eſt ſuperflu de prouver la même choſe à l'égard du mouvement; il reſulte du mêlange inobſervable des diverſes actions des Elémens qui n'ont abſolument aucune reſſemblance avec le Phénomène du mouvement. Quiconque oſe donc nous promettre, qu'avec les idées de l'étenduë, de l'inertie, du mouvement, il nous découvrira la véritable eſſence des Corps, eſt auſſi croyable que celui qui voudroit avec nos Télescopes découvrir les habitans des Satellites de Saturne. Ce ne ſeront jamais de pareils Principes, des idées auſſi confuſes, auſſi dépendantes des ſens & de l'imagination, qui feront une ſemblable découverte.

LXXII. Je crois que tout ce que nous avons dit, prouve inconteſtablement que les Etres ſimples, & les forces primitives, ne ſauroient demeurer une pierre d'achoppement que pour ceux qui perſiſtent avec opiniatrété à rejetter toutes les idées qui ne ſont pas revêtuës d'images, & aux yeux desquels la matière paroit anéantie, dès-qu'elle ceſſe d'avoir des parties étenduës (*). Com-

(*) Mr. *de Fontenelle* décrit bien ingénieuſement ce combat de la Raiſon & des Sens; voici ſes paroles. „ La raiſon a beau venir „ nous dire qu'il y a dans les Planètes des „ campagnes, des prairies, la raiſon vient „ trop tard; le prémier coup d'œil a fait ſon „ effet ſur nous avant elle, nous ne la vou- „ lons

d'une manière distincte; quelque effort que fasse notre esprit, de quelque pénétration qu'il soit doué, le voile de la chair lui dérobe constamment les idées qui n'ont aucune affinité avec celles qui sont acquises par la voie des sens, mais il n'empêche pas cependant que l'Entendement n'en découvre la possibilité, la réalité, la nécessité. C'est même le plus beau privilége, la plus glorieuse prérogative de notre Ame, que de pouvoir ainsi anticiper sa délivrance des liens du Corps, & de sentir qu'elle a la force de produire des idées qui ne tiennent point à la matière, qui percent les nuages des Phénomènes dont nos Corps sont environnés, & qui nous font entrevoir les dernières raisons des choses.

LXXIII. S'il y a quelque moyen de nous représenter l'Entendement divin (*), &

lémens de la matière, & douter de leur réalité, parce qu'en les ramenant à leur simplicité primitive, il ne reste que l'idée de force, & qu'en essayant de détacher cette force du sujet, nous ne concevons plus rien. Ce sujet entant qu'existant, n'est autre que la force elle-même; & sa possibilité n'est autre chose que l'idée d'une force possible. Toutes les forces, considérées, soit dans leur possibilité, soit dans leur existence, ne diffèrent qu'en dégrés; & ces dégrés ne sont point des parties dont on puisse se faire quelque image.

(*) Les profondeurs de l'Entendement divin

& la manière dont il conçoit les choses, nous le trouvons assurément ici. Il est incontestable pour tous ceux qui reconnoissent l'existence de cet Entendement, c'est-à-dire, celle de Dieu-même, que l'Entendement divin est la région des possibles, & la source de la vérité. * Or comment prétendrons-nous que Dieu voie & se représente les choses? Pourrions-nous bien nous imaginer que l'étenduë & le mouvement lui fassent les mêmes illusions qu'à nous, & que sa science se réduise à effleurer la surface des objets, & à en prévoir les effets sensibles & apparens? Dieu, pour connoitre les Loix du mouvement, auroit-il besoin, comme les Géomètres, des Axiomes fondés sur l'expérience des sens, des fictions du lieu absolu, des lignes droites & courbes, & de toutes ces notions ima-

gi-

vin sont sans contredit un abîme impénétrable; mais il n'est pas impossible pourtant de faire des raisonnemens qui aident à nous en donner une sorte d'idée. En ne prenant d'abord, par exemple, pour objet de cet Entendement, que les grands Corps de l'Univers, Mr. *de Wolff* a fait là-dessus un calcul qui absorbe. Voici sur quoi il le fonde. Le P. *Riccioli* donne à la constellation d'Orion près de 500 dégrés en quarré d'espace dans le Ciel. Or Galilée a observé par le Télescope 500 Etoiles dans un espace de quatre dégrés. Ainsi sur le même pié on pourra supposer dans l'O-

ginaires, dont notre esprit ne sauroit se

pas-

rion entier 62500 Etoiles. La circonférence du cercle est de 360 dégrés, & son diamètre de 115, ce qui donne, suivant les Théorèmes connus d'Archimède, pour la surface entière du Globe 41400 dégrés en quarré. En prenant donc pour hypothèse, que la surface de la sphère du monde est également remplie d'Etoiles, le nombre des fixes iroit à 5175000. Et quoique l'arrangement des Systèmes planétaires autour des fixes ne soit pas le même, on peut pourtant supposer que chaque Etoile fixe, placée comme Soleil au centre, peut comme notre Soleil échauffer & éclairer quinze Planètes; ce qui fera monter le nombre des Corps totaux du monde à 77625000. Il n'y a rien dans les suppositions précedentes qui ne soit admissible. Si au Télescope divers espaces paroissent moins remplis que les quatre dégrés d'Orion, sur lesquels on a calculé, il y en a d'autres où les Etoiles fourmillent en beaucoup plus grand nombre, comme la voie laitée & les Etoiles nébuleuses. Si du nombre des grands Corps du monde nous passons aux dimensions de l'espace qu'ils doivent occuper, la somme en sera beaucoup plus prodigieuse encore. Suivant les observations de *Cassini*, la distance moyenne de la Terre au Soleil est de 22000 demi-diamètres terrestres, ou 18920000 milles d'Allemagne. Cette distance étant à celle de Saturne comme 2 à 19, cela donne 179740000 milles. De plus à cause de la proportion du diamètre de la Terre, qui est de 1720 milles d'Allemagne

au

passer, parce qu'il ne peut rompre le commer-

au diamètre de l'anneau de Saturne, laquelle proportion est comme 1 à 45; le diamètre de cet anneau est de 77400 milles d'Allemagne, ce qui donne, suivant les calculs de Cassini, pour distance du dernier Satellite au centre de Saturne 812700 milles d'Allemagne. En ajoutant cette distance à celle de Saturne au Soleil, vous avez le demi-diamètre du Système planétaire, auquel la Terre appartient, lequel étant doublé il en resulte le diamètre entier de 36115400 milles. Cela iroit encore beaucoup plus loin, si l'on reçoit la détermination de la Parallaxe du Soleil, telle qu'elle a été donnée par Mr. *de la Hire*. Il est incontestable que Saturne est séparé des Etoiles fixes par un fort grande espace. Et quoique les Systèmes planétaires puissent différer entre eux par rapport à l'étenduë, il n'y a pourtant point d'inconvénient à les supposer égaux. En multipliant donc le cube du diamètre du Système planétaire par le nombre des Etoiles fixes ci-dessus indiqué, le nombre qui en provient, exprime le cube du diamètre de la sphère, qui comprend tous les Systèmes que nous pouvons découvrir probablement par la voie des Télescopes ordinaires. Mais, pour diminuër les difficultés de cette multiplication, en resserrant les nombres, prenons le diamètre du Système planétaire en diamètres terrestres, qui suivant les hypothèses précedentes seront 209904, leur cube, qui fait 9248330500519526 4 multiplié par 5175000 donne pour cube du diamètre qui éga-

merce qu'il a avec les ſens. Si l'Auteur que nous combattons oſoit affirmer rien de ſemblable, s'il prêtoit à la Divinité notre manière de concevoir les choſes, & de former les idées, il tomberoit par-là même dans cet Anthropomorphisme ſubtil, qui con-

le toute l'étenduë de la ſphère obſervable 478601103401885491 20000 diamètres terreſtres, dont chacun eſt de 5088448000 milles cubiques. Quelle ne doit donc pas être l'étenduë de l'Entendement divin, qui comprend l'Univers, formé de l'aſſemblage immenſe de tous ces Syſtèmes? Mais que ſera-ce ſi nous y joignons l'idée de tous les mondes poſſibles, de toutes les combinaiſons qui peuvent reſulter des choſes qui entrent dans la compoſition de l'Univers, & de tant d'autres que la puiſſance divine pourroit effectuër? Que ſera-ce, ſi nous penſons encore à ce qu'emporte la repréſentation diſtincte de toutes ces choſes? Reprenons pour un moment la voie du calcul. On peut comparer l'étenduë des Entendemens aux grandeurs des Eſpaces; & ſuivant cette idée un Entendement, qui ſaiſiroit diſtinctement toute notre Terre, ſeroit à celui qui comprendroit avec la même diſtinction le Syſtème planétaire entier, comme 1 à 9248330500519526 4. Mais quelle ſera la proportion de l'Entendement humain à celui qui comprendroit diſtinctement le Globle terreſtre? Pour en juger, prenons l'œil, le plus propre de nos organes aux perceptions diſtinctes. Un bon œil, qui n'eſt ni myope, ni presbyte, voit diſtinctement ce qui eſt

confiſte, non comme l'Anthropomorphiſme groſſier, à attribuër à Dieu des yeux, des oreilles, un corps, mais à ſuppoſer en lui les limitations de notre Ame; erreur infiniment dangereuſe, qui diminuë exceſſivement ce que les attributs divins ont de ſubli-

eſt compris dans l'eſpace de huit pouces. L'Optique enſeigne que ce que l'œil ſaiſit d'un ſeul coup eſt compris dans la circonférence d'un angle droit, & que le diamètre d'un objet, vu ſous cet angle droit, eſt double de la diſtance. En égalant donc la force viſuelle à la force perceptive, on aura pour meſure de l'étenduë de l'Entendement humain le cube d'un diamètre de ſeize pouces, c'eſt-à-dire, 4096 pouces cubiques. Le diamètre de la Terre, ſuivant *Caſſini*, eſt de 39391077 piés ou 472692924 pouces. Ainſi le diamètre de la ſphère, qui meſure la capacité de l'Entendement humain, ſera comme 1 à 29543308, & par conſéquent l'Entendement humain eſt à celui qui ſaiſit diſtinctement la Terre entière d'un coup d'œil, comme 1 à 25785607431120667411 2. L'Entendement de ce dernier à celui qui comprend tout le Syſtème, eſt en raiſon ſouſtrillonième. Donc & pour dernière concluſion l'Entendement humain eſt par rapport à celui qui comprend tout le Syſtème planétaire $\frac{40}{10000000000000000000000000000000000000000000000}$. Je ne pouſſerai pas plus loin ces obſervations; ce ne ſont là que les bords de l'Intelligence divine; qui pourroit en ſonder la profondeur?

sublime & d'élevé au-dessus de la sphère de nos Intelligences ! En resserrant ainsi les connoissances de Dieu, en ne leur accordant pas l'accès jusqu'aux Principes réels, on est obligé de supposer avec *Descartes* (*) cette indifférence en Dieu pour toutes les choses qui sont hors de lui, qui rend toutes les productions arbitraires à ses yeux, & qui ne découvre dans les objets ni vérité, ni bonté, ni raison de préférence, que lorsque sa volonté en a décidé. Sous prétexte qu'il est dur de supposer des idées essentielles, éternelles, indépendantes de la volonté de Dieu, comme si ces idées n'étoient pas Dieu-même, & n'avoient pas leur unique source dans son Entendement, on se jette dans des inconvéniens mille fois plus fâcheux, on se représente, pour ainsi dire, la création & la conservation comme des actions fortuites d'un Dieu, qui se jouë de la matière par le moyen du mouvement, & qui au-lieu de pêtrir & de diviser de telle manière, auroit pu en employer toute autre, sans que cela eût été mieux, ni plus mal. C'est cette étrange supposition qui a donné à divers Philosophes, & nommément à *Descartes*, la démangeaison d'être eux-mêmes Créateurs, & de se procurer le divertissement de débrouiller un Chaos de leur façon. Mais comment ont-ils

(*) Dans les *Réponses sixièmes au P. Mersenne*, §. 6. & 8.

ils pû ne pas sentir que ces idées d'imprimer du mouvement, & de tailler en diverses pièces une matière similaire, ne convenoient qu'à des Artisans subalternes, & que la Divinité pousse l'analyse bien au de-là, porte tout-d'un-coup ses vuës sur les Principes irrésolubles, & voit dans leur essence la possibilité de leurs combinaisons, & les raisons d'actualiser une telle combinaison plutôt que toute autre? Jugeons en par le progrès de nos connoissances. A mesure que nous avons acquis des secours pour découvrir les objets que leur éloignement, ou leur petitesse, nous rendoient imperceptibles, nos idées sont devenuës plus distinctes. Les aîles d'un Papillon, au-lieu d'une menuë poussière, nous ont montré des plumes, une goûte de vinaigre est devenuë une fourmilière d'animaux, une tâche de moisissûre s'est changée en une prairie. Il y a pourtant encore une extrême composition dans ces objets qui sont le dernier terme de nos découvertes, une distance infinie entre eux & les prémiers Principes. Quand on supposeroit un nouveau dégré de perfection fort supérieur dans nos instrumens, ou même une autre espèce d'Etres, doués de sens plus propres que les nôtres à saisir les différences imperceptibles, tout cela produiroit une distinction d'idées plus grande, mais les Etres simples resteroient toujours au fond de l'abîme. Dieu seul les y découvre, & ne découvre

[illegible] au-de[illegible] font les effets [illegible] ! E[illegible]mblage, & quelle [illegible] de Dieu [illegible] les concevons; [illegible] des idées de l'é-[illegible] & du mouvement [illegible] La Théorie du Mé-[illegible] non à faire [illegible] comme Dieu les con-[illegible] que Dieu les con-[illegible] ne les connois-[illegible] est toute dif-[illegible] le Géomètre & [illegible] nous faire acquies-[illegible] résolution [illegible] notions [illegible] la dernier[illegible] moyen [illegible] connoît [illegible]

[illegible]

...onçu d'une manière confuse, ...*agitat molem.* La *forme substan*... ...ns la Philosophie d'*Aristote* n'est ...autre chose que ce Principe actif de la ...tière. Les Péripatéticiens avoient envelopé cette Doctrine de beaucoup de difficultés, parce qu'ils regardoient les formes substantielles, comme aïant leur existence séparée dans la matière, composant ainsi le Corps de deux substances distinctes, & confondant les idées des sens avec celles de l'Entendement. Mr. *Bayle* les entasse & les exagère avec son art ordinaire dans le passage suivant. „ Si l'on ne le savoit par „ expérience, on auroit de la peine à croi- „ re qu'il fût possible que des gens d'e- „ sprit, & qui employoient toute leur vie „ à philosopher, soutinssent qu'une sub- „ stance distincte de la matière est néan- „ moins matérielle, & ne subsiste que dé- „ pendamment de la matière; qu'elle est „ tirée de la puissance de la matière sans y „ avoir existé auparavant; qu'elle n'est „ composée, ni de la matière, ni d'aucu- „ ne autre chose préexistente, & que „ nonobstant cela elle n'est pas un Etre „ créé; enfin, que sans l'aide d'une con- „ noissance qui la dirige dans ses opérations, „ elle produit la machine des animaux & „ celle des Plantes (*). Mais toutes ces difficultés & d'autres qui ont fait dire à

Bay-

(*) *Dict. Hist.* Art. MORIN. Rem. M.

Bayle & à tant de Philoſophes que l'hypothèſe des formes ſubſtantielles eſt *impertinente*, s'évanouïſſent à la lueur de nos Principes. Il eſt aiſé de rectifier cette hypothèſe, & de la dégager de ſes difficultés réelles, ſi l'on fait attention que l'étenduë, la force active & la force d'inertie ne doivent pas être diſtinguées comme des Etres réels, qui ont une exiſtence ſéparée dans les Corps, & dont l'alliage forme le Corps; mais que chacune de ces choſes doit être regardée comme un ſimple Phénomène, dont la ſource commune ſe trouve dans les Elémens, qui donnent au Corps tout ce qu'ils ont de *ſubſtantialité* (*).

LXXV.

(*) On peut comparer ici l'Ame & le Corps. Toutes les actions différentes de l'Ame ſont produites par une force ſimple & unique. De même il n'y a, à proprement parler, qu'une ſeule force dans les Corps, c'eſt la force motrice, de laquelle dérivenr tous les changemens poſſibles dans les Corps. Dans la flamme d'une chandelle allumée, par exemple, il n'y a que cette ſeule force, mais on lui donne différens noms, rélativement aux effets qu'elle produit. Entant qu'elle répand la lumière ſur les objets voiſins, c'eſt la force d'éclairer. Entant que nous en ſentons la chaleur par notre attouchement, ou en obſervant ce qui ſe paſſe dans les Corps qui en ſont tout proches, c'eſt la force d'échauffer. Et ainſi des autres effets qu'elle peut produire, comme de bruler, de fondre, &c. Ce ſont au-

LXXV. Ce ſont là autant de vérités que notre Adverſaire ne ſauroit comprendre, parce qu'il s'arrête aux Phénomènes, aux idées des ſens, & qu'il ne penſe pas que notre Ame, qui de ſon propre aveu eſt un Etre ſimple, a ſes liaiſons par les ſens-mêmes avec le monde matériel, mais que ces ſens ne ſuffiſent pas pour diſtinguer l'apparence de la vérité. Si l'on n'admet pas cette diſtinction dans toute ſon étenduë, il eſt très-difficile, il eſt même impoſſible de ne pas confondre à quelques égards le Créateur avec la Créature, & de ne

autant de nouvelles forces que nous lui attribuons. Mais on regarderoit comme ridicule l'aſſertion de quiconque prétendroit que ce ſoient autant de forces réellement diſtinctes, & chargeroit la Phyſique & l'explication des Phénomènes des noms inutiles de toutes ces forces. Il en eſt de même de toutes les propriétés du Corps, dès qu'on les réaliſe & qu'on leur prête une exiſtence ſéparée. Remarquons auſſi que la grande ſource du matérialisme, c'eſt le penchant que l'on a à faire des diverſes facultés de notre Ame autant d'Etres ſéparés, dont l'un exiſte hors de l'autre, & qui pris enſemble conſtituent l'Ame. Cela ne ſauroit manquer de faire naître une idée d'étenduë, & de matérialité. C'eſt ce qui a fait ſoutenir à *Coward*, Médecin Anglois, un des plus ardens défenſeurs du matérialisme, que la ſubſtance immatérielle eſt une pure fiction des Philoſophes.

ne pas tomber, comme nous l'avons déjà dit, dans une eſpèce d'Anthropomorphisme plus ou moins groſſier. *Descartes*, au-lieu de démêler le vrai du faux dans l'hypothèſe des formes ſubſtantielles, en faiſant voir que ce qu'il avoit dit des qualités ſenſibles, ſavoir qu'elles ne ſont que de ſimples apparences, étoit appliquable à la matière même, a cru couper le nœud Gordien par une autre hypothèſe, qui donne toute l'activité à Dieu. Elle ſuppoſe par conſéquent des miracles continuels, & confondant la nature des choſes finies avec l'Auteur de la Nature, elle établit également une eſpèce d'Anthropomorphisme. Or notre Auteur tombe dans le même défaut, car il reconnoit que Dieu, après avoir créé la matière, dont la force d'inertie conſerve ſimplement les Corps dans l'état où ils ſont, a été obligé de mettre cette matière en mouvement pour produire le mécanisme de l'Univers.

LXXVI. POUR achever de juſtifier l'hypothèſe des Etres ſimples, avant que de montrer l'inſuffiſance de celle de l'Anonyme, je toucherai encore deux Queſtions qu'il a jugé à propos de rapporter à cette matière. La prémière eſt celle du *Principe des Indiſcernibles* qu'il paroit chercher à rendre ſuſpect & à faire paſſer pour inutile (*). En effet, dès-là qu'il ſuppoſe des

(*) P. 13. §. 41.

des Principes purement passifs, dans lesquels il n'y a aucune tendance à changer d'état, il est impossible d'assigner dans de semblables Principes ce qui pourroit les distinguer les uns des autres; ce sont des points zénoniques, ou mathématiques, qui ne diffèrent que par leur situation. Mais comme nous croyons avoir suffisamment vivifié cette masse inanimée, & rendu aux Elémens la force active qui leur appartient, l'usage du Principe des Indiscernibles est par là même rétabli, & la diversité de ces forces Elémentaires suffit pour différencier tous les Elémens.

LXXVII. Je ne vois pas d'ailleurs comment un Philosophe peut aujourd'hui témoigner de l'éloignement pour un Axiome que l'Expérience & les Microscopes justifient de plus en plus. Si notre Auteur croit pouvoir établir sa force d'inertie sans preuve, & s'il trouvoit étrange qu'on lui en demandât, parce qu'il suffit de renvoyer à l'expérience, l'Indiscernibilité n'est-elle pas dans le même cas, aussi bien que la Raison suffisante? Ce n'est pas qu'on ne puisse encore prouver ces deux Principes *à priori*, & Mr. *de Wolff* l'a fait. Mais c'est pour ainsi dire, par surabondance de droit, & la seule expérience suffit. Si on la conteste, elle entraînera dans sa ruïne la force d'inertie. En effet si vous objectez, qu'à la vérité je ne découvre rien dans la Nature qui soit parfaitement semblable,

mais

mais qu'il ne s'ensuit pas que cela soit généralement vrai, je répondrai qu'il en est de même de la force d'inertie. L'expérience me la découvre dans les Corps sensibles, mais s'ensuit-il qu'elle se trouve dans l'air, dans l'éther, dans les diverses matières subtiles qui se dérobent à mes sens? On ne sauroit donc en faire un Axiome indépendant de toute preuve antérieure. C'est la Raison suffisante qui en fournit la démonstration rigoureuse, comme Mr. *de Wolff* le prouve dans sa *Cosmologie*.

LXXVIII. Bien loin de contester l'Indiscernibilité, les Philosophes les plus judicieux ont compris que c'étoit, pour ainsi dire, la voix de toute la Nature, la réponse constante qu'elle rend à tous ceux qui prennent la peine de l'examiner avec quelque attention. Ce que le P. *Malebranche* dit là-dessus (*) mérite de trouver place ici. „ Il est certain que tous les „ Corps naturels diffèrent les uns des au„ tres, ceux-là même qu'on appelle de „ même espèce; que l'or n'est pas tout-à„ fait semblable à l'or, & qu'une goûte „ d'eau est différente d'une goûte d'eau. „ Il en est de tous les Corps de même es„ pèce comme des visages. Tous les vi„ sages ont deux yeux, un nez, une bou„ che, &c. ce sont tous des visages & des „ visages d'homme. Et cependant on peut „ di-

(*) *Recherches de la Vér.* L. III. c. 10.

„ dire qu'il n'y en eut jamais deux tout-à-
„ fait ſemblables. De même un morceau
„ d'or a des parties fort ſemblables à un
„ autre morceau d'or, & une goûte d'eau
„ a aſſurément beaucoup de reſſemblan-
„ ce avec une autre goûte d'eau; mais
„ cependant on peut aſſurer que l'on
„ n'en peut donner deux goûtes, fuſ-
„ ſent-elles priſes de la même rivière,
„ qui ſe reſſemblent entièrement. Tou-
„ tefois les Philoſophes ſuppoſent ſans
„ réflexion des reſſemblances entre les
„ Corps de même eſpèce; je veux dire,
„ des reſſemblances, qui conſiſtent dans
„ l'Indiviſible; car les eſſences des choſes
„ conſiſtent dans un Indiviſible ſelon leur
„ fauſſe opinion. Et la raiſon pour la-
„ quelle ils tombent dans une erreur ſi
„ groſſière, c'eſt qu'ils ne veulent pas con-
„ ſidérer avec quelque ſoin les choſes ſur
„ lesquelles ils compoſent de ſi gros volu-
„ mes. Car de même qu'on ne met pas
„ une parfaite reſſemblance entre les viſa-
„ ges, parce que l'on a ſoin de les regar-
„ der de près, & que l'habitude qu'on a
„ priſe de les diſtinguer, fait qu'on en re-
„ marque les plus petites différences; ainſi,
„ ſi les Philoſophes conſidéroient la Natu-
„ re avec quelque attention, ils reconnoi-
„ troient aſſez de cauſes de diverſités dans
„ les choſes-mêmes dont nous avons les
„ mêmes ſenſations, & que nous appel-
„ lons pour cela de même eſpèce, & ils

„ n'y

„ n'y ſuppoſeroient pas ſi facilement des
„ reſſemblances eſſentielles. Des Aveugles
„ auroient tort s'ils ſuppoſoient une reſ-
„ ſemblance eſſentielle entre les viſages,
„ qui conſiſtât dans l'Indiviſible, à cauſe
„ qu'ils n'en apperçoivent pas ſenſiblement
„ les différences. Les Philoſophes ne doi-
„ vent donc pas ſuppoſer de telles reſſem-
„ blances dans les Corps de même eſpèce,
„ à cauſe qu'ils n'y remarquent point
„ de différences par les ſenſations qu'ils
„ en ont."

LXXIX. L'AUTRE Queſtion que notre Auteur a ſoumiſe à ſon examèn, c'eſt la différence entre les Eſprits & les Elémens de la matière, qu'il prétend (*) n'être preſque pas ſenſible dans l'Hypothèſe Leibnitienne, au-lieu que la ſienne met ſelon lui, une diſtinction nette & préciſe entre les deux claſſes d'Etres dont l'Univers eſt compoſé. Il ſuppoſe donc des *Etres paſſifs*, ce ſont les Corps & les Principes des Corps, & des *Etres actifs*, ce ſont les Eſprits, comme nos Ames. Et avec cette belle diſtinction il ſe fait fort de démontrer la liberté, de détruire les objections de *Bayle* & des autres Philoſophes ſur cette matière, & de ramener toute cette Doctrine à une parfaite évidence. Mais il ne ſera pas difficile de prouver qu'il eſt véritablement tombé de Charybde en Scylla.

LXXX.

(*) P. 15. §. 50. & ſuiv.

LXXX. Il reconnoit l'immatérialité de l'Ame, & prétend qu'il n'y a proprement que les Ames qui soient des Etres simples & actifs. Il ne reste donc en partage aux Corps que la force d'inertie; mais l'Auteur s'engageroit-il bien à expliquer par ce seul Principe toutes les actions des Corps animés? Cet Ouvrage même qu'il offre au Public, n'a-t-il pas réquis dans ses mains & dans celles de l'Imprimeur des mouvemens dirigés par l'Ame? Or comme il rejette l'harmonie universelle de Leibnitz, & qu'il ne donne à la matière que la force passive, il ne peut pas admettre l'harmonie particulière entre l'Ame & le Corps. Il ne sauroit non plus recourir à l'hypothèse des causes occasionelles, dès-là qu'il suppose de l'activité & de la force dans les Etres simples spirituels; car *Descartes* n'attribuë qu'à l'Auteur de la Nature la puissance & la force, le Principe des actions de l'Ame & du Corps. Il ne lui reste donc que l'influence Physique, l'action immédiate de l'Ame sur le Corps. Mais je le prie de me dire s'il a une image ou une idée de l'action d'un Etre simple sur un composé. Et comme assurément il n'en a point, le voilà donc forcé d'avouër qu'il existe, ou qu'il peut exister des choses dont nous n'avons aucune image. Il n'est pas en droit de supposer non plus que les objets matériels se peignent dans l'œil, & que cette image se transporte dans l'Ame. Car tou-

te image eſt compoſée, & l'Ame ſelon lui ne l'eſt pas. Il faut donc qu'il y ait une différence réelle entre l'image repréſentée dans un compoſé, comme par exemple dans un miroir, & entre l'image repréſentée dans l'Ame qui eſt exemte de toute compoſition. Cependant l'Auteur veut que dans la vérité & dans la réalité la matière ſoit telle que le miroir de nos yeux la repréſente. Ainſi les ſens ſeront conſtitués juges du vrai & du faux. Par conſéquent les animaux qui l'emportent ſur nous par la fineſſe & la force des ſens, connoiſſent bien mieux que nous la matière, qui eſt l'objet de leurs ſens comme elle l'eſt des nôtres.

LXXXI. MAIS, pour revenir à l'état paſſif des Principes du Corps, l'Auteur ne prétend aſſurément pas expliquer les mouvemens organiques & les ſenſations des animaux par la ſeule force d'inertie. Il eſt donc obligé de reconnoitre en eux des Etres ſimples variés à l'infini. Je ne veux que cela pour le mener à admettre la poſſibilité des différences infinies & de l'indiſcernibilité dans les Elémens de la matière. En effet tous ces Etres ſimples actifs dont l'Univers fourmille, quoique compris ſous la même notion générale, ſont-ils pour cela les mêmes (*)? Non ſans contredit, la for-

(*) Ceux qui font des difficultés ſur cette matière pèchent perpétuellement contre les pré-

force dont chacun d'eux est doué, en fait la différence; mais cette force, à quel égard est-elle susceptible de distinction? Ce n'est pas par le nombre des parties, car elle est simple, comme l'Etre dans lequel elle réside; c'est uniquement par le dégré. Or un dégré n'a point de parties proprement dites, ni de grandeur réelle; ce sont les notions imaginaires qui lui prêtent les parties & la grandeur qu'on y suppose, & qui les déterminent arbitrairement. S'il falloit, par exemple, comparer le génie de l'Auteur & celui de *Newton*, on pourroit dire que

prémiers Principes de la Logique, en argumentant de l'espèce au genre, ou d'une espèce à une autre. L'ame est une espèce d'Etres simples à laquelle appartient une force limitée de se représenter l'Univers. Donc les Elémens de la matière, autre espèce d'Etres simples, sont doués de cette force. Ou bien, la force motrice & l'étenduë ont leur raison dans les Elémens de la matière comme dans une espèce d'Etres simples, à l'état intrinsèque desquels il convient de pouvoir être associés ensemble. Donc la force motrice & l'étenduë peuvent aussi avoir leur raison dans les Esprits, parce que ce sont des Etres simples. Est-ce là raisonner conséquemment? Transportons-nous ainsi à l'or les propriétés du cuivre, au cheval celles du Lion? Pourquoi sera-t-il plutôt permis de confondre les espèces des Etres simples que celles des Etres composés?

que l'un eſt à l'autre comme tant à tant, & cela ne prouveroit nullement l'exiſtence des parties & de la grandeur dans ces deux génies.

LXXXII. Puisque c'eſt donc un aveu indiſpenſablement néceſſaire dans les Principes-mêmes de l'Auteur, que le ſeul dégré de force ſuffit pour différencier à l'infini des Etres ſimples, pourquoi la choſe ne ſera-t-elle pas auſſi vraie des Elémens de la Matière que des Eſprits ? La notion réelle de l'étenduë ſuppoſe la coëxiſtence de pluſieurs ſubſtances & différentes, qui ſont réunies enſemble, de manière que ce qui ſe paſſe dans l'une eſt expliquable par l'état de l'autre, tout comme ſi elles avoient une action réciproque perpetuelle. La grandeur de l'étenduë eſt une ſimple abſtraction, qui ne ſert qu'à comparer diverſes étenduës entre elles, & à juger de leurs proportions, mais qui eſt parfaitement inutile pour l'explication des qualités, à laquelle on ne parvient que quand on a atteint les vraies unités, les Etres ſimples qui n'ont abſolument aucune grandeur. L'Auteur, pour le remarquer en paſſant, a conteſté la poſſibilité de ces unités (*), & le préjugé mathématique lui a fait dire que toute unité devoit avoir une grandeur donnée, ſans quoi l'aſſemblage des unités ne pourroit produire la grandeur. C'eſt là con-

(*) P. 19. §. 76.

confondre visiblement les définitions de l'unité & du nombre. On peut bien prendre arithmétiquement & géométriquement un nombre pour une unité. Cent ans font un siècle, douze lignes font un pouce. On procède ensuite sur ces unités comme si elles étoient simples, & l'on en fait de nouveaux nombres, de nouvelles grandeurs. Mais l'unité réelle consiste dans l'indivisibilité essentielle, dans la parfaite simplicité; & l'on ne sauroit, dès-qu'il s'agit des choses existantes, parvenir à une dernière raison, sans avoir atteint cette unité. Bien plus, les Géomètres eux-mêmes en sentent la nécessité, & leurs propres fictions les ont obligé à imaginer le point, qui est le *minimum* de l'étenduë uniforme, l'Elément de la ligne, dans lequel il n'admettent absolument aucunes parties. Cette notion imaginaire peut être appliquée avec succès & sans préjudice de la vérité, dès-qu'il ne s'agit que de déterminer des quantités qu'on a dépouillées de toute qualité. Mais pour expliquer l'origine de la matière, comment elle existe, quelles sont ses qualités, il faut de vraies unités, des Etres simples & élémentaires, doués de forces. Car qui dit existence, dit force, & ces deux choses sont unies indissolublement. Quiconque auroit une connoissance intuïtive de ces forces, verroit le fonds même des opérations de la Nature; il sauroit comment les composés resultent des simples, les mouve-

mens des forces primitives. Mais c'eſt ce dont l'union de notre Ame avec notre Corps ne nous permettra jamais d'avoir une idée diſtinčte, quoique l'Entendement nous convainque qu'elle eſt réelle.

LXXXIII. Ce que je prétens donc prouver ici, c'eſt que ces forces élémentaires dans les Principes de la matière ſuffiſent pour établir, non ſeulement la différence entre les Etres ſimples ſpirituels & les Elémens du Corps, que l'Auteur prétend n'être pas ſenſible dans l'Hypothèſe Leibnitienne, mais encore pour rendre indiſcernibles les Elémens du Corps, & faire qu'il n'y en ait aucun dont le lieu & l'emploi ne ſoient déterminés par le Principe de la Raiſon ſuffiſante. Quoique nous ſoyions obligés de ramener à une notion générale tous les Etres ſimples, nous ne les confondons pas pour cela entre eux; & la diverſité de dégré dans leurs forces eſt un Principe fécond de différences infinies. N'y en a-t-il pas, par exemple une réellement infinie entre Dieu & nos Ames, quoique l'Auteur même ne puiſſe refuſer de les ranger ſous la notion commune de l'Etre ſimple? N'y a-t-il pas entre toutes les Ames des diverſités (*) d'eſprit, d'ima-

(*) Le progrès des connoiſſances eſt proportionel à cette diverſité de force dans les Intelligences. Mr. *de Fontenelle*, dans l'Eloge *de Newton*, dit ces paroles remarquables. „Si „ des

d'imagination, de jugement, de mémoire, &c. qui font qu'aucune ne ressemble parfaitement à une autre? Pourquoi s'arrêter ici tout court, & nier l'application de ce Principe dans toute son étenduë, & entant qu'il concerne les Elémens des Corps. Si une seule & même force produit tant d'actions différentes de nos Ames, pourquoi la force simple & unique des Elémens ne sera-t-elle pas la source de tous les changemens qui arrivent dans les Corps, de manière que chaque Elément la possède dans un dégré différent de tout autre? Si ma main, avec la seule force que les muscles moteurs lui donnent, peut écrire, peindre, manier des armes, employer tous les outils des différens Arts, pourquoi refusera-t-on à la force des Elémens le pouvoir de se diversifier dans toutes les manières qui sont réquises pour la production de tous les Phénomènes?

LXXXIV. Dans la Physique je ne recherche pas l'origine de la force des Composés; j'en observe seulement les Loix, & je m'en sers pour expliquer les effets naturels. Je considère donc uniquement

„ des Intelligences supérieures à l'homme ont
„ aussi un progrès de connoissances, elles vo-
„ lent tandis que nous rampons, elles suppri-
„ ment des milieux que nous ne parcourons
„ qu'en nous traînant lentement & avec ef-
„ fort d'une vérité à une autre qui y touche.

ment cette force telle qu'elle me paroit. Je vois qu'un Corps qui est en mouvement en meut un autre. Je m'arrête à cette idée comme à celles d'étenduë & de figure, & en général à celles qui sont assez claires par la voie de la simple expérience pour ne pas les confondre avec d'autres. Je prens seulement garde que les raisonnemens que je fais sur les propriétés des choses s'accordent avec le sentiment que j'en ai, c'est-à-dire, que ce que je pense soit dans une parfaite conformité avec l'expérience, le but de toute la Physique n'étant que de découvrir l'ordre & la liaison des effets avec leur cause, *quatenus innotescit beneficio sensuum*. Mais le Physicien seroit tout-à-fait déraisonnable, s'il prétendoit que le Métaphysicien se borne à ces expériences. Tout au-contraire celui-ci commence ses recherches où l'autre termine les siennes. C'est lui qui se charge, & à qui seul appartient de développer les notions de l'Etre, de l'Essence, des Attributs, des Modes, du Contingent, du Nécessaire, des prémiers Principes de nos Connoissances, du Composé, du Simple, du Fini, de l'Infini, & mille autres idées qui sont très-confuses dans la plupart des Ouvrages de Physique.

LXXXV. C'EST à la faveur de ces discussions qu'on démêle au travers des apparences de l'étenduë & du mouvement les Principes simples d'où elles resultent, & les

vraies forces de la Nature. Et l'effort qu'on eſt obligé de faire pour y parvenir, juſtifie & explique tout à la fois ce que *Descartes* a fort judicieuſement avancé, c'eſt que l'exiſtence de notre Ame nous eſt plus connuë & plus certaine que celle de notre Corps. En effet l'Ame étant ſimple ſe ſent diſtinctement elle-même, elle eſt vraiment *Conſcia ſui*, au-lieu que cet aſſemblage immenſe d'Etres ſimples qui forme le Corps, ne peut ſe faire ſentir à elle que tout à la fois, & dans une extrême confuſion, de manière qu'elle ne ſait, pour ainſi dire, ce qu'elle ſent, & qu'elle n'en acquiert que des perceptions en partie obſcures, en partie confuſes. Tant qu'elle ne conſulte que les ſens, il lui eſt impoſſible de ſortir de cet embarras; mais en faiſant agir de concert les facultés inférieures & les facultés ſupérieures de l'Ame, en appellant l'Entendement à régler les limites & le véritable uſage des ſens, elle ſe fait jour, & acquiert une diſtinction d'idées telle que la fourniſſent nos Principes, & ſans laquelle les écueils du Matérialisme, de l'Idéalisme ou du Scepticisme ſont inévitables.

LXXXVI. En voilà plus qu'il n'en faut, ſi je ne me trompe, pour détruire juſqu'à l'ombre du reproche intenté au Syſtème de Leibnitz par rapport à la différence d'eſpèces entre les Etres ſimples. Elle eſt établie par tout ce que nous venons de dire ſur des Principes qui ſuffiſent pour prévenir

toute confuſion. C'eſt donc un ſujet de triomphe tout-à-fait chimérique que celui que l'Auteur s'attribuë (*) d'avoir fait tomber par ſa doctrine une foule de Queſtions inutiles, auxquelles l'Hypothèſe des Monades donne lieu ſelon lui, comme, par exemple, ſi deux ou pluſieurs Eſprits réunis pourroient former l'étenduë & le Corps. Toute perſonne qui feroit cette demande, parleroit ſans avoir aucune idée de ce qu'elle dit. Un compoſé doit avoir ſa raiſon dans ſes ſimples. Or comment l'étenduë, la réſiſtance, le mouvement, tireroient-ils leur raiſon de l'aſſemblage quelconque des forces repréſentatives & productrices des idées qui ſont accompagnées du témoignage d'elles-mêmes (†)? Y a-t-il dans ces choſes-ci quoi que ce ſoit qui ſerve à rendre les prémières intelligibles & expliquables? Nos Principes fourniſſent donç une véritable contradiction, & la ſeule qui ſoit démontrée, entre la matière & la penſée. Tout au-contraire ceux de l'Auteur, quoiqu'il

(*) P. 15. §. 53.

(†) Je ne prétens pas porter atteinte ici à la poſſibilité de l'Hypothèſe Leibnitienne, qui met la repréſentation obſcure de l'Univers dans les Monades. Sans l'adopter, on peut la juſtifier en faiſant attention que toutes les forces dont la Nature eſt compoſée ne diffèrent qu'en dégré, & qu'ainſi ce dernier & plus bas dégré de repréſentation ſuppoſé dans les Monades, qui ſont les Elémens des Corps, peut être com-

qu'il les représente comme victorieux sur ce sujet, prêtent véritablement le flanc, & laissent toujours lieu de supposer que Dieu, aux yeux duquel les essences sont arbitraires, & qui place des forces où il veut, pourroit donner à ce Principe passif qu'on appelle la matière, la force de penser. Tous ceux qui ne vont pas jusqu'à la dernière source de nos connoissances, demeurent exposés à cet inconvénient; & de-là vient que le célèbre *Locke* lui-même a hésité sur ce sujet, & qu'il a eu tant d'Echos qui ont répété après lui, que peut-être Dieu pourroit mettre la pensée dans la matière; comme si la matière étoit une niche dans laquelle une puissance pût faire entrer des propriétés à son gré. Il est aussi impossible que le produit des forces d'action & de résistance, multipliées tant qu'il vous plaira, donne la pensée, ou que l'étenduë & le mouvement resultent de l'aggrégation des forces représentatives, qu'il l'est qu'un calcul arithmétique produise des figures, ou une opération

comme identifié avec celui qui contient la raison de la force motrice, qui se manifeste dans les composés, sans qu'il en resulte aucun inconvénient. Cela n'est pas plus difficile à concevoir que la distance prodigieuse qu'il doit y avoir entre le dégré de force de la Monade de Newton, & celui de la Monade qui sert d'Ame à une huitre à l'écaille, qu'on reconnoit l'une & l'autre pour des Etres simples doués de la force représentative.

tion géométrique des nombres. De pareilles suppositions ne sont recevables que dans la fausse hypothèse d'une similarité & d'une homogénéité universelle; & par conséquent toutes ces conséquences retombent à plomb sur notre Adversaire.

LXXXVII. Il reste à présent d'agir offensivement contre lui, & de passer à la réfutation de son propre Systême. Comme il porte tout entier sur les notions imaginaires que nous avons suffisamment proscrites, il ne sera pas nécessaire que nous nous arrêtions à aucun détail, & nous nous bornerons aux remarques suivantes.

1. L'Auteur débute par la supposition d'un repos absolu (*), & d'une immutabilité parfaite dans l'état du Corps, tant qu'il persévère dans ce repos; ce qui répugne aux notions évidentes que nous avons données des forces qui sont généralement répanduës dans la Nature, & qui tendent à changer continuellement l'état des Corps.

2. Ensuite, pour tailler en plein drap, il se bâtit un Monde imaginaire, dans lequel il réalise l'espace & le lieu; & au-lieu d'entreprendre l'explication de l'état du Monde actuel, il nous en montre un autre qui est purement de sa façon, dans lequel tous les Corps seroient parfaitement en repos, ou bien auroient tous un mouvement (†), dont la vitesse seroit égale, & la

(*) P. 8. §. 11. (†) P. 8. §. 12.

la direction la même. Que sont toutes ces suppositions au fait? C'est la marotte des grands Philosophes de vouloir être Créateurs, & d'arranger des Mondes. Leur ambition ressemble à celle d'Alexandre qui se plaignoit de n'avoir qu'un Monde à conquérir. Mais leur entreprise sur les Mondes imaginaires est aussi chimérique que l'auroient été les desseins de ce Prince, s'il les avoit étendus au de-là des limites de notre Globe. Qu'ils fassent la conquête du Monde actuel, en soumettant à la force de leur génie l'explication des Phénomènes qu'on y observe; mais qu'ils n'usurpent pas cette gloire, tandis qu'ils ne nous proposent que des Systèmes nés dans leur imagination, & qui ne sont point conformes à la Nature même des choses.

3. Apre's avoir fait ce plan de l'Univers, notre Philosophe y place *la Force d'inertie* (*), & veut la faire passer pour l'unique Principe de tous les changemens que la Nature opère. Déjà, quand la chose

(*) Il n'y a rien de neuf dans la supposition de cette force d'inertie, considérée comme prémier Principe de tous les Phénomènes. On la trouve dans les Ouvrages de plusieurs Newtoniens, & en particulier dans les *Institutions Physiques* de *s' Gravesande*. C'est une fausse conséquence que les Disciples de *Newton* ont déduite de la définition que leur Maître a donnée de la force d'inertie. L'Académie des Sciences de Paris a fort bien senti tout ce que

se seroit vraie & que la force motrice ne trouveroit personne parmi les Physiciens qui défendît son existence, tout aussi réelle que celle de la force d'inertie, le Métaphysicien sera toujours sentir que cette force ne sauroit être une dernière raison, puisqu'elle n'est qu'une idée confuse, comme celles de l'étenduë & du mouvement. En effet si l'on demande d'où cette force vient à la matière, puisqu'il est certain qu'on ne sauroit la déduire de son idée, l'Auteur sera obligé de répondre que Dieu l'a imprimée à la matière (†) dans la prémière création, & cette réponse bien examinée n'offrira que des mots vuides de sens. Car cette force sera donc une entité différente de la matière, qui lui sera survenuë depuis sa création, & que Dieu y aura comme ajoutée. De pareilles entités imaginées pour rendre raison des Phénomènes, sont de véritables qualités occultes. Cette force d'inertie paroit oi-

cette supposition avoit de chimérique, & lui a refusé place dans ses Mémoires. Ainsi l'Anonyme ne doit pas être glorieux de sa prétenduë nouvelle Hypothèse, qui n'a pas seulement le mérite de la nouveauté.

(†) Il est tems de faire usage d'une Remarque bien essentielle sur les Principes de notre Antagoniste. Sa force d'inertie n'est pas l'étenduë, car il reconnoît qu'il y a deux choses dans la matière, l'étenduë & l'inertie. Si elle n'est pas l'étenduë, elle n'est pas étenduë. Si elle n'est pas étenduë elle est simple. Il n'y a point

oiſive, tant qu'on juge du repos des Corps par ce que les ſens nous en diſent, & elle ſemble ne s'exercer que quand un Corps en mouvement vient en choquer un autre qui lui réſiſte. Si vous voulez ſavoir comment le Corps eſt alors déterminé à exercer cette force, il eſt inutile d'interroger le Géomètre, ni le Phyſicien; cela n'eſt pas de leur reſſort. Tous leurs efforts n'aboutiront qu'à des fictions inutiles. Ils vous parleront d'un appetit dans la matière par lequel elle cherche à ſe conſerver dans ſon état, d'une faculté de déterminer la force de réſiſtance, Etre ſéparé de la matière, qui y fera des fonctions reſſemblantes à celles de l'Ame dans le Corps. Il eſt aiſé de mener d'abſurdité en abſurdité ceux qui entrent une fois dans cette route. Il y a quelque choſe de plus ſpécieux & de plus modeſte dans ceux qui ſe retranchent ſur les profondeurs de la Nature, qui diſent qu'elle dérobe ſes opérations à nos yeux, qu'il eſt inutile de vouloir

point de milieu. Voilà donc de ſon propre aveu un Principe ſimple & non étendu exiſtant dans la matière; & cette ſuppoſition le rapproche malgré lui de nos Principes. Nous lui laiſſons le ſoin de juger lui-même des autres conſéquences qu'on en peut tirer. Il demeurera toujours vrai que la force d'inertie n'eſt point déterminée par l'étendue, mais qu'elle ſuppoſe quelque choſe d'antérieur, par où l'on puiſſe expliquer pourquoi elle ſe trouve dans la matière.

loir déchirer le voile dont elle se cache, & que c'est à Dieu qu'il faut recourir pour rendre raison de ces propriétés que nos sens observent dans la matière. Mais j'ose dire que c'est ici le langage de l'ignorance ou de la paresse. Aussi Mr. *de Leibnitz* appelloit-il *la Philosophie paresseuse*, celle qui s'arrête à la connoissance de la Nature, qui tombe sous les sens, & à laquelle notre Prétendant au titre de Philosophe borne tous les efforts de sa pénétration. Les dernières raisons de tout ce qui existe se trouvent assurément en Dieu, mais on se hâte de les y placer pour s'épargner des recherches qui paroissent trop pénibles, ou dont on se dégoûte, parce que les sens & l'imagination ne sauroient y être employés. On se riroit d'un Physicien qui expliqueroit le flux & le reflux de la mer par la volonté de Dieu. Celui qui rend raison des Phénomènes, en recourant à des propriétés, qu'il suppose que Dieu a placées dans la matière, sans qu'on puisse y en découvrir la raison, est à-peu-près dans le même cas.

4. CAR enfin je prie le Défenseur de la force d'inertie de me dire quels progrès il fera dans l'explication de la Nature par le moyen de cette force, à moins qu'il n'appelle à tout moment *Deum ex machinâ*. Il a beau dire que (*), si on lui propose la Question; „ *Pourquoi il arrive des changemens conti-* „ *nuels dans le Monde?* il est présentement

„ en

(*) P. II. §. 29.

„ en état d'en rendre raiſon & d'en indi-
„ quer les véritables cauſes." Il a beau prétendre avoir pleinement ſatisfait au déſir de l'Académie Royale des Sciences de Berlin (†), en fourniſſant un Principe qui dévelope tous les Phénomènes. On le provoque à la preuve. Qu'il rende raiſon par ſa force d'inertie de la variété de tous les Corps que renferment les trois règnes, minéral, végétal, animal. Qu'il explique par cette force le dévelopement des germes reconnu aujourd'hui par tous les Philoſophes. Ce n'eſt pas aſſez de crier à plein goſier, Εὕρηκα, *j'ai trouvé*; il faut montrer ce qu'on a trouvé.

LXXXVIII. L'ANONYME n'a donc pas été plus heureux à édifier qu'à détruire, & nous avons dégagé notre parole en raſſurant ceux que l'Anathème qu'il avoit prononcé contre les Etres ſimples, auroit pu effrayer. Qu'il reſte donc deſormais dans la ſphère de ſes notions imaginaires, & qu'il s'abſtienne d'introduire ſes phantômes dans le ſéjour des réalités, d'où il eſt aiſé de les chaſſer! S'il joint l'étude de la Phyſique à celle de la Géométrie, qu'il ne s'en croie pas plus avancé pour cela dans les connoiſſances métaphyſiques. Son département demeurera toujours limité dans l'enceinte de ce qu'on appelle *la Philoſophie corpuſculaire*. Cette Philoſophie, qui a pour objet de réduire les Corps de toute grandeur en molécu-

(†) P. 13. §. 40.

cules, eſt ſans doute très-propre à l'explication de pluſieurs Phénomènes, & l'étude de la Nature a fait de grands progrès par ſon moyen. Mais il ne s'enſuit pas que ceux qui ont fait cet heureux uſage des molécules ou corpuſcules, ſoient en droit de nous les donner pour des Elémens, & de nous obliger à ne rien concevoir au de-là. Pour rendre raiſon des effets de l'air, ou du feu, il ſuffit dans la Phyſique de déterminer la figure & la grandeur de leurs parties, mais eſt-ce à dire que ces parties ſoient élémentaires & irréſolubles? Pour connoitre le méchaniſme de la digeſtion, il faut aſſigner la figure de l'eſtomac, l'arrangement de ſes parties, les mouvemens dont elles ſont ſuſceptibles; mais eſt-ce là le *non plus ultrà* de nos connoiſſances? Il n'y a donc rien de plus important dans nos études & dans nos recherches que de ne point paſſer d'un genre de connoiſſance à un autre, ſans précaution & ſans attention, comme ſi l'Empire des Sciences étoit un païs ouvert de toutes parts, un terroir qu'on puiſſe également défricher partout avec les mêmes outils, & où toutes ſortes de ſemences deviennent fécondes dans quelque endroit qu'on les jette. Sans cela il pourra arriver, & il arrive ſouvent, que tel ſavant qui excite l'admiration dans un genre, ſe dégrade & travaille à ſa propre confuſion dans un autre.

CON-

CONSIDERATIONS
SUR LES
ELEMENS DES CORPS,
TRADUITES
DE L'ALLEMAND,
AVEC
LES OBSERVATIONS
DE
DIVERS AUTEURS.

AVERTISSEMENT.

POUR *l'entière intelligence des* Recherches sur les Elémens de la matière, *on a cru devoir donner la Traduction de l'Ecrit Allemand, qui a fourni l'occasion de les faire. Et comme cet Ecrit avoit en quelque sorte sonné le tocsin d'une guerre philosophique, qui a fait entrer divers combattans en lice, nous avons parcouru les principales Pièces, qui ont paru pour le réfuter; & nous en avons tiré une suite d'Observations, que nous plaçons immédiatement après les paragraphes auxquels elles appartiennent, afin que le Lecteur trouve réuni dans ce volume tout ce qu'il y a d'essentiel à la Controverse des Monades, ou Elémens de la matière.*

Les Lettres initiales mises à la fin de chaque Observation désignent l'Ecrit d'où elles sont tirées. La Lettre K. se rapporte à celui qui a pour titre: Gegenseitige

tige Prüfung der Gedancken, &c. von C. A. K. *L'importance & la solidité des Remarques qu'il contient nous en a fait faire un usage presque perpetuel. La Lettre W. marque la Réfutation Anonyme, intitulée:* Widerlegung der Gedancken, &c. *Enfin les Lettres J. D. L signifient* Journaliste de Leipsig, *& accompagnent des Remarques tirées d'un Extrait fort judicieux qu'un habile Journaliste de Leipsig a donné des* Considérations sur les Elémens de la matière, *dans l'Ouvrage périodique, qui se nomme,* Neuer Bücher-Saal, *Tom. III. Part. IV. p.* 355.

Avec ces secours, il n'y a point de Lecteur, initié d'ailleurs dans la Philosophie, qui ne soit Juge compétent des Questions qui sont agitées ici, & qui ne doive nous savoir quelque gré de l'attention avec laquelle nous lui rapportons les Pièces d'un Procès dont on ne sauroit nier l'importance, puisqu'il s'agit de poser les limites fixes du réel & de l'imaginaire, & de démêler les prémiers Principes des choses.

CON-

CONSIDÉRATIONS
SUR LES
ELEMENS DES CORPS
DANS LESQUELLES ON EXAMINE
LA
DOCTRINE DES MONADES;
ET L'ON DÉCOUVRE
LA VÉRITABLE ESSENCE DU CORPS.

I.

De la Doctrine des Monades & de ses Principes.

1. La doctrine des Monades, ou des Etres simples, dont les Corps sont composés, est ordinairement fondée sur deux propriétés du Corps, l'*Etendue*, & la *Force motrice*.

OB-

OBSERVATION.

Dire, que *les Corps sont composés de Monades*, c'est une manière de s'exprimer qui n'est point du tout exacte. Jamais Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff* n'ont tenu ce langage. Le Corps est composé, entant qu'il a des parties; mais ces parties ne sont point les Etres simples. On trouve seulement dans les Etres simples la raison de la composition du Corps. Dire donc qu'il en est composé, au-lieu de dire qu'il en tire son origine, c'est comme si l'on raisonnoit ainsi; un Enfant tire son origine de son Père & de sa Mère : donc il est composé de son Père & de sa Mère.

Il n'est pas vrai non plus, que *la Doctrine des Monades soit fondée sur l'Etenduë & la Force motrice*. Car ce ne sont là que des Phénomènes, dont nous acquerons une idée confuse par les sens. Ce ne sera jamais en divisant & en analisant l'étenduë que l'on parviendra aux Monades, aux Etres simples, qui n'ont aucunes propriétés matérielles. Tout au-contraire la véritable connoissance de l'étenduë suppose celle des Etres simples, & s'y fonde. C'est en recourant au Principe de la Raison suffisante qu'on découvre la néceffité de l'existence des Etres simples, & nullement par la seule division du composé, qui n'est pas plus propre à expliquer l'origine des Etres simples que la supposition d'un œuf l'est à rendre raison de l'existence d'une Poule. Et l'on peut dire, en continuant cette comparaison, que toute la démonstration de l'Auteur se réduit à cette importante découverte, si la Poule est avant l'œuf, ou l'œuf avant la Poule. K.

2. PAR l'étendue on connoit que tous les Corps ſont composés de parties, & que ces parties ſont de nouveau diviſibles en d'autres. Par conſéquent il faut arriver à la fin à des parties, dans lesquelles la compoſition ne puiſſe plus avoir lieu ; & ce ſont là les Etres ſimples, ou Monades, dont tous les Corps de l'Univers ſont composés.

OBSERVATION.

La conſéquence, que l'Auteur prononce ici d'un ton ſi affirmatif, ne ſera jamais avouée par ceux qui ſont verſés dans ces matières. Ce n'eſt point, comme on l'a dit dans l'obſervation précedente, la diviſion de *l'extenſum continuum*, qui mène aux Etres ſimples. On ne peut à l'aide de cette notion imaginaire arriver qu'à des parties encore étenduës, ou bien continuër ſa diviſion à l'infini. C'eſt ce qui a fait dire depuis longtems, que le *Continu* étoit le Labyrinthe des Philoſophes. Avant donc que de s'y engager, l'Anonyme auroit dû ſe familiariſer un peu avec les Ecrits philoſophiques qui expliquent l'hypothèſe dont il parle, & qui lui auroient montré une toute autre route, pour arriver à la notion des Etres ſimples. Il y a une grande différence entre les opérations, qui ont pour objet les notions abſtraites & géométriques, & la nature même des choſes. En voici un exemple, aiſé à comprendre. Qu'on décrive d'un Point donné un Cercle, & du même Point un autre Cercle, auſſi grand qu'on le jugera à propos.

Du

Du centre on peut tirer des lignes à chaque point de la circonférence du grand Cercle; toutes ces lignes passeront aussi par la circonférence du petit Cercle. On ne sauroit disconvenir, qu'aucune de ces lignes ne peut avoir un segment commun. Ainsi la circonférence du petit Cercle a autant de parties que celle de l'autre, quelque grandeur qu'on lui ait donnée. C'est ainsi que Mr. *Keil* démontroit algébraïquement, que la matière d'un grain de sable suffisoit pour remplir exactement l'espace de la Terre au Firmament, & encore davantage. K.

3. LES changemens, qui se succèdent sans interruption dans le Monde, donnent lieu de conclurre que tous les Corps sont doués d'une force motrice. Or les Corps étant des Etres composés, ils ne sauroient posséder une semblable force qu'autant qu'elle existe dans leurs parties; & par conséquent les forces de tous les Etres simples dont un Corps est composé, prises ensemble, réprésentent la force entière de tout le Corps.

OBSERVATION.

Voici encore une conséquence gratuïte, que l'Auteur prête aux Leibnitiens. Les Etres simples n'ont point une force motrice par laquelle ils puissent se mettre, eux & les autres choses, en mouvement; ils n'ont d'autre force que celle de changer continuellement leur état & leur rélation réciproque. Mais comme no-

notre Ame n'eſt pas en état de ſaiſir diſtinctement cette force & ces opérations des Etres ſimples, à cauſe de l'extrême compoſition des objets qui tombent ſous ſes ſens, elle ſe repréſente ſeulement d'une manière confuſe la force des Etres ſimples, comme un Principe, exiſtant dans les compoſés, qui y produit les modifications convenables aux compoſés. Par ce moyen nous jugeons du mouvement à-peu-près comme des couleurs. Mais, pour ramener les choſes à la réalité, on doit ſimplement chercher dans les Etres ſimples la raiſon de la force motrice, qui paroit dans les compoſés, ſans leur attribuër cette force à eux-mêmes, comme on cherche dans les Corps la raiſon des couleurs dont notre Ame ſe forme l'image, ſans leur attribuër ces couleurs-mêmes. Il y a une grande diſtance du Monde intelligible au Monde ſenſible; & il n'eſt pas aiſé de faire un ſaut de l'un dans l'autre, ni de ſe dégager du Monde ſenſible, quand on y eſt une fois trop enfoncé. K.

4. On infère de-là, que tous les Etres ſimples doivent être doués de forces. Et comme la force conſiſte dans le pouvoir de changer ſon état, on attribuë à chaque Etre ſimple un ſemblable pouvoir de changer continuellement ſon état.

OBSERVATION.

Encore une fois, la force des Etres ſimples ne ſe déduit point de la force motrice des Corps, mais on la démontre par la conſtitu-

tion interne de l'Etre ſimple, comme Mr. *de W.* l'a fait dans ſon *Ontologie.* L'Auteur définit d'ailleurs mal cette force par un ſimple *pouvoir de changer ſon état.* C'eſt plus qu'un pouvoir; c'eſt une tendance effective & continuelle, un effort d'agir; & c'eſt ce qui la rend la ſource conſtante de tous les changemens. Jamais l'action ne ſauroit reſulter du pouvoir ſeul. K.

5. AINSI les Etres ſimples, ou les Monades, ne ſont autre choſe que les prémiers Elémens des Corps, dont tout ce qu'on ſait juſqu'à préſent, c'eſt qu'ils ſont doués de la force de changer continuellement leur état.

6. POUR pouſſer plus cette Théorie, on appelle au ſecours le *Principe des indiſcernibles;* d'où l'on déduit, que tous les Etres ſimples doivent différer les uns des autres, & qu'il n'y en a pas entre eux, deux qui aient une parfaite reſſemblance.

7. OR les Etres ſimples n'étant ſuſceptibles d'aucune différence par rapport à la grandeur & à la figure, puiſqu'on ne peut y concevoir rien de ſemblable, leur différence ne peut réſider que dans les forces dont ils ſont doués.

8. ET comme de plus l'état de chaque Etre ſimple ſouffre des changemens continuels, il s'enſuit du Principe ſuſdit des indiſcernibles, que non ſeulement l'état préſent de chaque Monade diffère de l'état préſent de toutes les autres Monades, mais en-

encore de tous les autres états paſſés & à venir tant de cette Monade elle-même que de toutes les autres.

9. Pour découvrir encore mieux la poſſibilité & la conſtitution de ces différences preſque infinies, on provoque à l'eſſence des Ames & des Eſprits, qui doivent néceſſairement trouver place parmi les Etres ſimples, & auxquels on ne ſauroit attribuër d'autres propriétés que celles qui conviennent aux Etres ſimples.

10. Or toutes les propriétés que nous pouvons concevoir dans les Ames & dans les Eſprits, ſe réduiſent au pouvoir de ſe repréſenter l'Univers. Et comme cette repréſentation ſe règle ſur la liaiſon dans laquelle une Ame ſe trouve avec l'Univers, on comprend aiſément comment toutes ces repréſentations diffèrent entre elles, tant dans une Ame en particulier que dans toutes celles qui exiſtent.

11. Le pouvoir de ſe repréſenter l'Univers appartenant donc effectivement aux Etres ſimples, & aïant par conſéquent ſa raiſon dans leur eſſence, on attribuë en général à tout Etre ſimple un ſemblable pouvoir; & l'on fait conſiſter la force dont nous avons dit ci-deſſus que les Monades étoient douées, dans ce pouvoir de ſe repréſenter l'Univers.

OBSERVATION.

Où est-ce que Mr. *de Leibnitz a provoqué à l'essence des Esprits*, (comme on l'affirme ici,) & a déduit du *pouvoir*, ou pour mieux dire, de la *force* qu'ils ont de se représenter l'Univers, que les Etres simples, & par conséquent ses Monades, devoient avoir la même force. Tout au-contraire, c'est de l'essence & de la nature des Etres simples qu'on déduit la force des Esprits. K

12. MAIS comme ni la même Monade, ni deux Monades différentes, n'existent jamais dans l'Univers précisément avec les mêmes circonstances, & qu'ainsi elles ne peuvent jamais avoir des représentations tout-à-fait pareilles, on se trouve en état de tirer de-là la raison pourquoi & comment toutes les Monades peuvent différer entre elles rélativement à leurs forces.

13. VOILA' en abrégé les Principes sur lesquels Messieurs *de Leibnitz* & *de Wolff* ont fondé leur Théorie des Monades; & quoique l'opinion de ces deux Philosophes ne s'accorde pas parfaitement dans tous les points de cette doctrine, les raisons que l'un & l'autre allèguent, sont néanmoins comprises dans les Principes que nous venons d'exposer, ou peuvent du moins en être aisément déduites.

14. DE'S-LA' donc que toute la doctrine

ne des Monades se fonde sur ces Principes, il faut la reconnoitre pour vraie, si ces Principes sont solides. Mais s'ils sont destitués de solidité, il n'y a point de doute que cette ingénieuse Hypothèse ne puisse être renversée de fond en comble.

15. J'AVOUE bien qu'une doctrine pourroit être véritable, quoique les Principes, sur lesquels on l'établiroit, fussent faux; mais dans le cas en question tout ce qu'on en pourroit conclurre, c'est que les vrais Principes de la doctrine des Monades nous sont encore inconnus, & que la doctrine en elle-même pourroit peut-être être vraie; ce qui ne laisseroit pourtant pas de la dépouiller de toute probabilité.

16. MAIS si par un examen plus attentif de ces Principes on découvre non seulement qu'ils n'ont aucune solidité, mais même qu'après les avoir rectifiés on arrive par des conséquences légitimes à une tout autre Théorie des Elémens des Corps; ce sera le moyen tout à la fois de réfuter d'une manière distincte l'Hypothèse Leibnitienne, & d'en substituër à sa place une autre qui nous découvre la véritable nature des Elémens des Corps.

17. AINSI l'examen des Principes que nous avons rapporté, est un chemin d'autant plus sûr pour juger de la solidité de la doctrine des Monades de *Leibnitz*, qu'on peut espérer en même tems d'arriver par ce

moyen à la connoiſſance effective de la vérité ſur cette matière.

I I.

Examen des Principes ſur lesquels ſe fonde la doctrine des Monades.

1. PREMIÈREMENT pour ce qui regarde l'étenduë, il eſt inconteſtable que tous les Corps ſont compoſés de parties, & que dans ces parties on peut réellement en diſtinguer toujours de plus petites. Car quand la diviſion nous a conduit juſqu'à une partie ſi petite que nos yeux ne peuvent plus y diſtinguer d'autres, il n'y a qu'à la conſidérer au Microſcope, pour y en découvrir une grande quantité de nouvelles.

2. MAIS ſavoir ſi cette diviſibilité des Corps, au ſujet de laquelle on eſt aſſuré qu'elle s'étend fort loin, peut être continuée à l'infini, ou ſi elle trouve des bornes quelque part, de manière qu'il y ait à la fin de petites parties qui n'aient abſolument aucune grandeur, & qui ne ſoient par conſéquent ſuſceptibles d'aucune diviſion; c'eſt une queſtion ſur laquelle les Philoſophes diſputent avec beaucoup de chaleur.

OBSERVATION.

L'Auteur met ici ſur le tapis la queſtion de la

la divisibilité de la matière à l'infini, & dit, que *les Philosophes disputent* encore là-dessus *avec beaucoup de chaleur*. Nous avons vu dans les Observations sur le chapitre précedent, qu'en prenant la notion de l'Etenduë pour une réalité, il en resulte nécessairement que la matière est divisible à l'infini. Or, comme les Mathématiciens acquiescent à cette notion, formée par l'imagination, & s'arrêtent au phénomène; ceux qui sont accoutumés à transporter ces notions dans la Physique, démontrent géométriquement la divisibilité de la matière à l'infini, comme *Keil* l'a fait dans son *Introductio ad veram Physicam*. Mais cela n'a rien du tout de commun avec le Système des Monades. K.

§ 3. Mr. *de Leibnitz* semble reconnoitre cette divisibilité des Corps à l'infini, en ce qu'il avance qu'il faut effectivement une infinité de Monades pour composer les plus petits Corps. Mr. *de Wolff* est ici d'une tout autre opinion, car il prétend que la divisibilité des Corps ne va pas à l'infini, & que le nombre des Etres simples dont les plus grands Corps sont composés, est fini & déterminé.

OBSERVATION.

L'Auteur suppose ici une différence entre le sentiment de Mr. *de Leibnitz* & celui de Mr. *de Wolff*, qui est tout-à-fait chimérique. Il ne s'agit dans tout cela que du Fini & de l'Infini rélatif. Le nombre des Monades, qui en-

trent dans la compofition d'un Corps, eft fans contredit fini & déterminé en foi; mais il eft tel dans le plus petit Corps, que les bornes de nos connoiffances ne nous permettent d'en avoir aucune idée, & c'eft là tout ce que Mr. *de Leibnitz* a voulu dire. Les termes d'Infiniment-grand & d'Infiniment-petit ne fauroient être transplantés dans la Philofophie, pour y défigner quelque chofe de réel. K.

Mr. *de Wolff* a donné dans fa Logique Allemande Ch. XI. §. 8. un Précepte, dont l'Auteur auroit dû faire ufage ici. C'eft que „ quand un mot peut avoir plufieurs fignifica-„ tions, il peut arriver qu'un Auteur lui en „ donne une dans un de fes Ouvrages, & une „ autre dans un autre Ouvrage. D'où s'en-„ fuit que nous ne devons pas conclurre à la „ legère, qu'un tel Auteur eft tombé en con-„ tradiction avec foi-même, en confervant „ toujours le même fens." Voici précifement le cas. Le mot *Infini* a un fens philofophique, & un fens mathématique. Mr. *de Leibnitz* s'eft fervi de l'un & de l'autre fuivant l'exigence du cas, & ne s'eft point contredit pour cela. Ces paroles remarquables de fon *Difcours de la Conformité de la Foi avec la Raifon*, qui précède la *Théodicée*, fuffiront pour faire tomber entièrement la contradiction qu'on lui impute. „ Tout nombre eft fini & affignable; toute „ ligne l'eft de même, & les infinis, ou in-„ finiment-petits, n'y fignifient que des gran-„ deurs, que l'on peut prendre auffi grandes „ ou petites que l'on voudra, pour montrer „ qu'une erreur eft moindre que celle que „ l'on a affignée, c'eft-à-dire, qu'il n'y a au-„ cune erreur: ou bien l'on entend par l'in-

„ fi-

„ finiment petit l'état de l'évanouïssement, ou „ du commencement d'une grandeur, conçuë „ à l'imitation des grandeurs déjà formées. „ §. 70. p. 56. Tom. I. Edit. d'Amst. 1734. W.

Mais s'il est question de mettre un Auteur en contradiction avec soi-même, celui que nous réfutons, ne court-il point à plus justes titres les risques qu'il a voulu faire courir à Mr. *de Leibnitz*? Assurément on peut raisonner ainsi contre lui *ad hominem*. Il convient dans son Ecrit, que ce qu'on appelle *infiniment grand* & *infiniment petit* en Géométrie, n'est rien de réel, parce que tout est déterminé dans la Nature. Il avouë encore que l'idée de la Grandeur est inséparable de celle de l'Etenduë. Or il est certain que la divisibilité de la matière à l'infini n'est prouvée par les Géomètres qu'en supposant la réalité du Corps géométrique, & de l'infini de grandeur & de nombre. *Guido Grandus*, *Muys*, *du Hamel*, *Robault*, *Keil*, & d'autres Géomètres qui ont écrit sur ce sujet, en font foi. Ainsi notre Auteur tombe lui-même dans la contradiction qu'il reproche à *Leibnitz*, puisque celui-ci a soigneusement distingué *l'infini de quantité*, qui est du ressort de la Géométrie, d'avec *l'infini de qualité*, qui appartient à la Philosophie. En parlant de nombres & de grandeurs, il s'est servi comme tout le monde depuis *Aristote* & *Euclide*, du terme *d'infini*, au-lieu de celui *d'indéfini*, inassignable, indéterminé. *Note de l'Editeur.*

4. Le sentiment de Mr. de *Leibnitz* paroit directement contradictoire à sa doctrine des Monades. Car dire qu'on n'arri-

ve aux Etres ſimples qu'après une diviſion infinie, c'eſt la même choſe que dire, que les Corps ne ſauroient être réſolus en Etres ſimples par le moyen de la Diviſion, à quelque point qu'on la continuë; & ainſi c'eſt nier réellement l'exiſtence des Etres ſimples.

OBSERVATION.

Une ſimple négation ſuffit pour détruire ce paragraphe. Mr. *de Leibnitz* n'a jamais penſé, ni dit, qu'une diviſion infinie pût conduire aux Etres ſimples. Et perſonne ne nie que les Corps, entant qu'étendus, ne ſauroient être réſolus en Etres ſimples ou Monades par une diviſion quelconque, ni même par les opérations de notre Entendement fini. Ce ſont donc autant de coups en l'air que l'Auteur porte ici. K.

5. CAR dès-là qu'on ſuppoſe qu'un Corps eſt compoſé d'Etres ſimples, il faut reconnoitre que leur nombre eſt déterminé. Or il eſt impoſſible qu'un nombre, que l'on enviſage comme infiniment grand, ſoit déterminé, puiſqu'être infiniment grand n'eſt autre choſe que ſurpaſſer en grandeur tout ce qui peut être conçu.

6. POUR cette raiſon l'Hypothèſe Leibnitienne des Monades renferme en ſoi une contradiction ſubtile, puiſqu'on y expoſe les propriétés d'Etres, desquels on a préala-

lablement supposé qu'ils ne sauroient absolument trouver place dans l'Univers.

OBSERVATION.

Les raisonnemens de ces deux §§. portent sur la supposition, que les Corps sont composés d'Etres simples, qu'on a détruite dès la prémière observation. L'Auteur montre aussi qu'il a une idée bien singulière de la contradiction, puisqu'il appelle de ce nom les conséquences d'une notion imaginaire, mises en opposition avec la réalité. Il a eu raison d'appeller cela une *contradiction subtile*; elle l'est tellement qu'il ne faut pas s'étonner qu'elle se soit dérobée à la pénétration de Mr. *de Leibnitz*. K.

7. Il y a donc plus de liaison à cet égard dans les Principes de Mr. *de Wolff*, suivant lesquels en continuant toujours la division des Corps on arrive à la fin à des parties qui ne sont plus divisibles. Alors de telles parties doivent effectivement exister, & l'on est en droit d'en rechercher la nature & les propriétés.

8. Quoiqu'il reste encore de grandes difficultés dans la doctrine qui enseigne que chaque Corps est composé d'un nombre fini & déterminé de parties, destituées de toute grandeur, nous la supposerons pourtant dans cet examen, parce que sans cela toute cette doctrine s'anéantit d'elle-même. Dans la suite cependant nous rap-

pellerons cette matière à une discussion plus particulière.

OBSERVATION.

Ici l'Auteur arroge une sorte de préférence à l'Hypothèse de Mr. *de Leibnitz* sur celle de Mr. *de Wolff*, en ce que, dit-il, selon ce dernier, en continuant la division des Corps, on arrive à la fin à des parties qui ne sont plus susceptibles de division. Mais c'est assurément avoir peu d'idées du sentiment de Mr. *de Wolff*, que de lui en prêter de semblables. Quoi! il auroit dit que l'étenduë, qu'il considère comme un Phénomène, est susceptible d'une division, dans laquelle on trouve des bornes. Il auroit avancé, lui qui est si circonspect à ne rien introduire dans la Philosophie dont il ne soit en état de donner la démonstration; il auroit avancé qu'il y a des parties qui ne sont plus susceptibles d'aucune division. On ne le reconnoit point à cette façon de penser & de s'exprimer. K.

9. QU'IL existe donc effectivement de semblables particules, dans lesquelles le défaut de grandeur interdise toute division, & qui soient les Principes de la composition de tous les Corps; il restera toujours à examiner sur quels fondemens on établit les propriétés sus-mentionnées de ces Etres simples.

10. ON conclut des changemens qui arrivent dans le Monde, que les Corps doivent être doués de forces, & que les forces

ces consistent dans un pouvoir, ou dans un effort continuel de changer leur état. Mais il est dangereux en Philosophie de tirer de semblables conclusions des Phénomènes qu'on n'observe que d'une manière générale; il est même indispensablement nécessaire de se faire prémièrement des idées bien distinctes de ces Phénomènes, & de rechercher exactement de quelle manière, & dans quelles circonstances ils se manifestent.

OBSERVATION.

L'avis que l'Auteur donne ici, est excellent, mais il auroit bien dû en faire usage le prémier, comme on le prouvera dans la suite. D'ailleurs il est vrai qu'on peut conclurre des changemens qui arrivent, qu'il y a un Principe, une source de ces changemens. Il est aussi arbitraire de donner à ce Principe le nom de force. Mais on n'est pas fondé à conclurre des changemens qui arrivent dans le Monde, qu'il y a dans les Corps des forces qui consistent dans une tendance perpetuelle à changer leur état. Avec la moindre teinture des Principes de l'Ontologie, on ne tirera jamais cette conclusion. K.

11. LES Corps subissent dans l'Univers des changemens non interrompus; & tous les changemens consistent dans le mouvement. Or comme il faut que tout Corps soit en repos, ou qu'il ait un mouvement dé-

déterminé, avec un dégré de viteſſe donnée vers une direction donnée; il s'enſuit de-là que l'état d'un Corps ne ſouffre aucun changement, tant qu'il demeure en repos, ou qu'il continuë ſon mouvement avec une viteſſe donnée vers une direction donnée.

OBSERVATION.

Ce tour d'expreſſion, *Tous les changemens conſiſtent dans le mouvement*, n'eſt point du tout exact. Il auroit fallu mettre; *Le mouvement eſt le Principe de tous ces changemens.* Car le changement de la grandeur, & de la figure, ne conſiſte pas proprement dans le mouvement, quoiqu'il arrive par le mouvement. J. D. L.

L'Auteur ſe propoſe d'établir depuis ce §. juſqu'au 39. que les Etres ſimples ne ſont point doués de la force de changer leur état, mais qu'en leur accordant la réalité, il faudroit beaucoup plutôt leur attribuër la force de perſévérer dans leur état. Mais, comme il a fauſſement déduit l'idée de cette force des Elémens par laquelle ils tendent à changer d'état, de l'idée de la force qui convient aux Corps, tous ſes raiſonnemens ſont à pure perte, & il n'importe qu'ils ſoient vrais ou faux. L'on y voit ſeulement que malgré toute ſa pénétration, il n'a pas ſu mettre la différence réquiſe entre le Corps & la matière dont il eſt compoſé, & l'eſſence ou la nature du Corps, non plus qu'entre les actions & les paſſions. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il confonde perpetuellement le Principe des paſſions du Corps avec le Principe actif. S'il vouloit traiter

ter la matière des forces qui conviennent aux Corps, & réfuter Mr. *de Léibnitz* là-dessus, quoique ce n'en fût point ici le lieu, puisque ce n'est pas là la source d'où l'on déduit la force des Etres simples, il devoit s'attacher à détruire *l'Essai dynamique*, que Mr. *de Leibnitz* a inséré dans les *Acta Eruditorum*, & l'on auroit vu à quoi se réduit cette supériorité d'idées que l'Auteur s'attribuë sans façon sur cette matière. Il semble qu'il n'a pourtant pas bonne grace à le faire, dans le tems qu'il se borne à réchauffer une Hypothèse de *s'Gravesande* & de quelques autres Newtoniens, qu'il propose comme si personne n'en avoit jamais parlé. Mais vieille, ou neuve, il suffit qu'elle est totalement étrangère à la question, puisqu'encore une fois les forces des Corps & des Elémens n'ont rien de semblable. Pour traiter de celles-ci, il faut absolument se défaire des idées matérielles, comme Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff* l'ont prouvé sans replique.

Afin de ne pas laisser pourtant l'Auteur & ses Newtoniens, dont il suit les traces, dans la persuasion que leur hypothèse est invincible & satisfait à tout; on les prie seulement d'expliquer par la simple force d'inertie, comment un Corps en mouvement, venant frapper un Corps en repos, celui-ci s'écarte beaucoup plus que le prémier ne recule, & même, comment il arrive, que ce prémier s'arrête tout court dans certains cas. Qu'ils essaient de rendre raison de cela, sans supposer autre chose, sinon que chacun de ces Corps possède la force de persévérer dans son état. Il ne resultera jamais de ce Principe, que l'un des

Corps

Corps puiſſe apporter le moindre changement à l'état de l'autre. K.

12. Si donc tous les Corps dans l'Univers ſont en repos, ou ſe meuvent avec une viteſſe donnée vers une direction donnée, ils conſerveront entre eux le même ordre, la même proportion, & par conſéquent ils n'éprouveront aucun changement. Et je ne parle pas ici ſeulement des Corps en général, mais de toutes, & de leurs moindres particules; car ſi toutes les parties ſont en repos, ou qu'elles aient un mouvement égal, il eſt impoſſible que le moindre changement puiſſe y arriver.

OBSERVATION.

La ſuppoſition exprimée dans ce §. paroît impoſſible. Pour que tous les Corps de l'Univers ſe meuvent avec une viteſſe égale vers la même direction, il faut qu'ils aillent parcourir l'eſpace imaginaire, le ſeul qu'on puiſſe concevoir au de-là de tous les Corps, dont l'aſſemblage occupe & forme l'eſpace réel. Un mouvement ſuppoſé dans cet eſpace, eſt une pure fiction, puisqu'il ne ſeroit point reconnoiſſable par la définition ordinaire du mouvement, qui conſiſte dans le tranſport d'un lieu dans un autre; car alors il n'y auroit point de lieux réels différens que le mouvement pût parcourir. On peut donc dire que ce mouvement reſſembleroit tout-à-fait au repos abſolu, & que l'Auteur s'eſ-

s'efforce vainement de le repréſenter comme quelque choſe de réel. J. D. L.

13. C'EST là-deſſus que ſont fondées les prémières loix du mouvement, par lesquelles on affirme que tout Corps perſévère de ſoi-même conſtamment dans ſon état, c'eſt-à-dire, que quand il ſe trouve en repos, il y demeure, & que lorsqu'il eſt en mouvement, il conſerve la même viteſſe & la même direction, tant qu'il ne rencontre point d'obſtacle extérieur.

14. CETTE loi générale du mouvement eſt non ſeulement étroitement liée avec les prémiers Principes infaillibles de nos connoisſances qui la démontrent, mais elle eſt confirmée de ſa manière la plus diſtincte par l'Expérience, qui nous met ſous les yeux que l'état d'aucun Corps, c'eſt-à-dire, ſon repos ou ſon mouvement uniforme, ne ſauroit être changé qu'autant qu'il ſe rencontre quelque obſtacle extérieur, qui s'oppoſe à la durée de cet état.

15. DE'S-LA' donc que tout Corps poſsède une ſemblable force de perſévérer dans ſon état, la raiſon de cette force doit être contenuë dans l'eſſence du Corps. On eſt en droit de conclurre de-là, que tout Corps eſt doué de la force de demeurer dans ſon état; c'eſt-à-dire, quand il eſt en repos, d'y reſter, ou quand il a du mouvement, de conſerver d'une manière immuable ſa viteſſe & ſa direction.

OBSERVATION.

La conclufion de l'Auteur n'eft pas à beaucoup près auffi folide qu'il le prétend; car il n'a pas encore démontré que le Corps ait befoin d'une force, pour conferver fon état de repos; il n'a pas même expliqué ce qu'il entend ici par cette force. Il eft pourtant obligé de le faire, puisqu'il n'admet pas la définition ordinaire, qui en effet feroit en contradiction avec fon Hypothèfe. Ce font donc jufqu'ici de pures paroles, vuides de fens, que fa Thèfe; *Tout Corps a une force, par laquelle il perfévère dans fon état.* Cette force eft un Etre fuperflu, auffi bien que celle par laquelle le mouvement, une fois commencé, feroit cenfé fe conferver; & ces fuppofitions ne font pas plus admiffibles que celles de forces qui conferveroient la Figure, ou l'Etenduë. Sur-tout l'Auteur confidérant le repos comme une fimple privation de mouvement, il a moins befoin que perfonne de créer un Principe confervateur de cette privation. Sa force d'inertie, telle qu'il la conçoit, eft donc un vrai *non-ens*; & fi elle conftituë, comme il le prétend, l'effence des Corps, il faut avouër que les Corps de la fabrique de l'Auteur font d'une mauvaife étoffe.

Que *la raifon de cette force doive être contenuë dans l'effence des Corps*, c'eft une affertion tout auffi peu recevable. L'effence des Corps confifte purement dans la manière dont ils font compofés de leurs parties. Delà refultent les figures, les fituations, les grandeurs; mais il eft impoffible d'en faire éclor-

éclorre des forces. *Kepler*, qui a parlé le prémier de la force d'inertie, & duquel *Newton* a emprunté cette idée, aussi bien que quantité d'autres, (ce qui a fait dire à *Whiston*, que *Kepler* étoit *le Père de la Philosophie Newtonienne*,) *Kepler*, dis-je, attribuë cette force à la matière, & non au Corps. Elle appartiendroit donc plutôt à l'essence de la matière qu'à celle du Corps; car il faut quelque chose de plus que de la matière pour former le Corps. K.

16. CETTE force qu'ont tous les Corps de persévérer dans leur état, s'appelle dans la doctrine du mouvement *Force d'inertie*; & c'est une propriété aussi générale des Corps que l'Etenduë, vu que sans cette force un Corps cesseroit entièrement d'être Corps, comme nous le ferons voir tout-à-l'heure de la manière la plus distincte.

OBSERVATION.

Ici l'Auteur commence à imposer à son Principe le nom de *force d'inertie*; & il ajoute que sans elle *un Corps cesseroit entièrement d'être Corps*. Il est certain qu'il y a une véritable *inertie*, par laquelle tout Corps résiste aux changemens d'état, jusqu'à ce que l'action d'un autre Corps ait surmonté sa résistance, & cette inertie convient à la matière aussi bien que l'étenduë. Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff* ne l'ont jamais nié. Mais il y a bien loin de-là, jusqu'à dire que cette force seule fasse que le Corps soit Corps. K.

17. IL

17. Il eſt impoſſible de concevoir dans les Corps cette force de perſévérer dans leur état, ſans leur attribuër en même tems la force de réſiſter à tous les changemens. Car ſi un Corps devoit s'accommoder à tous les changemens, ſans s'oppoſer le moins du monde, on ne pourroit pas dire qu'il eſt doué de la force de perſévérer dans ſon état.

OBSERVATION.

De ce que le Corps a la force de perſévérer dans ſon état, l'Auteur infère qu'il a celle de réſiſter à tous les changemens. Mais il auroit dû retourner ſon raiſonnement, & s'exprimer ainſi; puiſque le Corps, par le moyen de l'inertie, dont ſa matière eſt douée, réſiſte au changement, il perſévère dans ſon état, juſqu'à ce que l'action d'un autre Corps l'en tire. Il s'enſuit donc de là qu'en vertu de cette réſiſtance, une force quelconque ne ſauroit mouvoir un Corps quelconque. Et cela lui auroit donné pour dernière concluſion, que la matière, conſidérée comme Principe paſſif des Corps, doit avoir outre l'étenduë quelque autre propriété, par laquelle elle réſiſte à l'action de tout Corps qui veut changer ſon état. K.

18. Ces deux forces étant ainſi néceſſairement liées enſemble, & ne pouvant être ſéparées l'une de l'autre, ce n'eſt au fonds qu'une ſeule & même force, par laquelle un Corps perſévère dans ſon état,

&

& par laquelle il réſiſte à tous les changemens.

OBSERVATION.

C'eſt là ſans contredit une étrange conſéquence. Ces deux forces ſont inſéparablement liées; Donc elles ſont une ſeule & même force. C'eſt comme ſi l'on diſoit; Les trois Lignes & les trois Angles ſont inſéparables dans un Triangle; Donc il n'y a qu'une ſeule Ligne & un ſeul Angle. Cette idée que l'Auteur ſe forme de l'Identité, prouve qu'il n'eſt pas bien familiariſé avec l'Ontologie. K.

19. ON voit clairement par-là, que ſi les Corps étoient privés de cette force, ils ſeroient obligés de ſe prêter ſans aucune réſiſtance à tous les changemens, & qu'ainſi il n'y auroit en général aucun choc, ni aucune réſiſtance dans l'Univers; par conſéquent ce ſeroit comme ſi les Corps pouvoient ſe pénétrer librement les uns les autres, & cela détruiroit la notion de l'Impénétrabilité, qui eſt pourtant une propriété des Corps auſſi eſſentielle que l'Etenduë.

OBSERVATION.

Sans la force d'inertie, il n'y auroit point de réſiſtance dans le Monde, cela eſt clair; mais il ne l'eſt pas de même, qu'il n'y auroit point de choc. Tout ce qui arriveroit, c'eſt que dans les chocs, les maſſes quelconques pourroient être muës par une force quelconque,

que, & qu'un soufle, par exemple, enleveroit une Bombe, tout comme une plume. Les Corps ne seroient pas pénétrables pour cela; ils se feroient seulement place les uns aux autres sans résistance. Dira-t-on que si des chevaux tiroient un chariot, qui ne fît aucune résistance, ils pénétreroient à cause de cela le chariot? Voilà bien des idées qui paroissent fort embrouillées dans le cerveau de l'Auteur. K.

Les efforts que l'on fait ici pour donner à la force d'inertie le caractère de qualité essentielle du Corps, sont inutiles, & viennent de ce que l'Auteur n'a pas une idée distincte de ce qu'on appelle *Essence*. L'Essence, c'est la manière dont une chose est possible. Un Corps est possible entant que certaines parties peuvent être liées entre elles d'une certaine manière. Ainsi l'essence du Corps consiste dans cette manière-même dont ses parties peuvent être liées. Mais comment déduire de là l'idée de la force de résistance? Peut-on faire ce raisonnement? Il y a certaines parties réunies d'une certaine manière: Donc elles résistent à tout mouvement, & tendent à persévérer constamment dans leur état. Il n'y a point là de conséquence. Cela prouve que la force de résistance doit préexister déjà, pour ainsi dire, dans l'étoffe du Corps, & qu'elle est une propriété de cette étoffe, & non du Corps, entant que Corps. Il n'en est donc pas comme de l'Etenduë, qui ne sauroit être séparée du Composé. La force d'inertie ne sauroit être mise au même rang. Il y a bien dans les Corps des essences, auxquelles cette force appartient; mais ce n'est pas l'essence

du

du Corps qui la détermine, & qui rend raiſon de ſon exiſtence. Il faut chercher cette raiſon dans les Principes, dans les matériaux du Corps. W.

20. Cette force par laquelle les Corps perſévèrent dans leur état, étant ainſi établie, il eſt clair que ſi tous les Corps de l'Univers étoient en repos, ou qu'ils ſe muſſent avec la même viteſſe vers la même direction, aucun d'eux ne troubleroit l'état de quelque autre, puisque chacun d'eux pourroit perſévérer dans ſon état, ſans déranger celui des autres. Par conſéquent il n'arriveroit aucun changement dans l'Univers.

21. Puisque nous avons donc une idée diſtincte d'un Monde, qui ne ſeroit ſujet à aucuns changemens, (ſi tant eſt qu'un ſemblable édifice pût porter le nom de Monde) nous parviendrons aiſément à une notion ſuffiſante des changemens qu'il eſt poſſible de produire dans ce Monde. Nous n'avons ſimplement qu'à omettre les conditions qui ne permettent pas aux changemens d'avoir lieu.

22. Aussitôt que tous les Corps ne ſont pas en même tems en repos, ou qu'ils ne ſe meuvent pas avec une viteſſe égale vers une même direction, il faut néceſſairement qu'il y arrive des changemens. Car lorsque ces conditions n'ont pas lieu, il ſe manifeſte conſtamment un autre ordre & une

une autre proportion dans l'arrangement des Corps; & c'eſt là dedans que conſiſtent tous les changemens qui ſont poſſibles dans les Corps.

OBSERVATION.

Il faut ſans doute que le mélange du repos & du mouvement, & la variété des mouvemens, produiſe des changemens. Mais c'eſt là préciſement la queſtion, d'où naiſſent ces changemens qui arrivent, lorsqu'un Corps ſe trouve ſur le chemin d'un autre Corps en mouvement. Quand il n'y auroit point de force de réſiſtance, les actions réciproques des Corps produiroient auſſi des changemens, mais d'une autre manière qu'à préſent. K.

23. POUR le concevoir plus diſtinctement, repréſentons-nous d'abord ſeulement deux Corps, dont l'un ſoit en repos, & l'autre vienne avec une viteſſe donnée ſe mouvoir vers celui-là, de manière qu'enfin il l'atteigne. Dans ce cas il ſera impoſſible que les deux Corps demeurent en même tems dans leur état; mais il faut de toute néceſſité qu'il arrive quelque changement dans l'un ou dans tous les deux.

OBSERVATION.

On conviendra aiſément que les deux Corps ſuppoſés ne ſauroient perſévérer à la fois dans leur état. Mais cela prouve-t-il, que

que le changement que chacun d'eux éprouve, vienne uniquement de leur tendance à persévérer dans leur état? Rien moins. Tout au contraire il faut nécessairement recourir à une autre cause, savoir à la force que le Corps a dans son mouvement. C'est une décision trop précipitée que de dire qu'on puisse déterminer en Méchanique tous les changemens qui arrivent, par le seul Principe de l'inertie. On peut consulter là-dessus *Newton* dans ses *Princip. Ph. Nat. Math.* K.

24. CAR si le Corps qui est en repos demeure dans son état, il faut que l'autre qui ne peut pas le pénétrer, s'arrête, retourne en arrière, ou se détourne de côté, dans tous lesquels cas son état sera changé.

25. MAIS si le Corps que nous avons supposé être en mouvement, persévère dans son état, & conserve son mouvement sans altération, il faut qu'il pousse le prémier devant soi, ou que l'écartant du chemin il le jette de côté. Dans ces deux cas l'état de ce prémier Corps changeroit. Par conséquent il est impossible qu'un Corps en mouvement se porte vers un autre qui est en repos, sans qu'il en resulte quelque changement dans l'état de l'un, ou dans celui de tous les deux en même tems.

26. AINSI dans ce cas la force même que chaque Corps a en soi de persévérer dans son état, est le principe & la cause pourquoi l'un des Corps en question, ou

tous deux en même tems éprouvent du changement. Et c'eſt ce qui met en état de déterminer dans la Méchanique les changemens qui doivent arriver dans ce cas, d'une manière parfaitement conforme à l'expérience.

27. Ce qu'on vient de dire de deux Corps, dont l'un eſt en repos, & l'autre vient ſe porter contre lui avec ſon mouvement, s'étend pareillement à deux Corps qui ſe meuvent inégalement, de manière que l'un vienne à heurter l'autre; dans lequel cas, tout comme dans le précedent, il doit néceſſairement arriver du changement dans l'état d'un des Corps, ou de tous les deux.

28. La même choſe a d'autant mieux lieu, quand trois Corps, ou davantage, ſe rencontrent avec des mouvemens inégaux; aucun d'eux ne ſauroit demeurer dans ſon état, ſans que celui des autres ſoit changé. Or chacun de ces Corps étant doué de la force de perſévérer dans ſon état, cette force eſt dans le cas dont il s'agit, la véritable raiſon du changement d'état que ces Corps ſouffrent.

29. Si dès le commencement donc les Corps ont reçu dans l'Univers des mouvemens inégaux, il faut qu'il y ſoit auſſitôt arrivé une foule de changemens; & comme après chaque changement les mouvemens demeurent toujours inégaux, les changemens doivent toujours aller en continuant.

C'eſt

C'eſt auſſi ce que l'on obſerve effectivement dans le monde, & ce que l'on a poſé ci-deſſus en qualité de Principe, pour déterminer les forces des Etres ſimples.

30. Nous voici donc préſentement en état de répondre à la Queſtion; Pourquoi il arrive des changemens perpetuels dans l'Univers? & d'en alléguer les cauſes. Elles conſiſtent en effet dans la force de perſévérer immuablement dans ſon état, dont tout Corps eſt doué. Et cette connoiſſance eſt le fruit de l'examen attentif des circonſtances, moyennant leſquelles ces changemens ſe manifeſtent dans le monde.

OBSERVATION.

Après avoir poſé pour Principe la force d'inertie, l'Auteur annonce qu'il eſt préſentement en état de rendre raiſon des changemens perpetuels de l'Univers. Et *cette connoiſſance*, dit-il, *eſt le fruit de l'examen attentif des circonſtances, moyennant leſquelles ces changemens ſe manifeſtent dans le monde.* Aſſurément on ne ſeroit pas plus ſurpris d'entendre quelqu'un qui promettroit d'expliquer la lumière par les ténèbres, & la veille par le ſommeil. Quoi! les changemens de l'Univers naiſſent du Principe qui réſiſte à tous les changemens. Comment ſe repréſenter l'origine de ces changemens, ſans concevoir une force active & motrice, dont le conflict avec l'inertie produit les diverſes révolutions de la ſcène de l'Univers. J. D. L.

Il feroit affez curieux de favoir quelle idée l'Auteur attache aux mots de Principe & de Raifon, quand il parle avec tant de confiance de la force d'inertie, comme d'un Principe qui rend raifon de tout. Pour juftifier cette affertion, il faudroit qu'il expliquât d'une manière intelligible, comment un feul changement peut naître de la force qu'ont les Corps de perfévérer dans leur état de mouvement ou de repos. C'eft ce qu'il ne fait point, & ne fauroit faire. Ainfi fon Principe fantaftique eft bien plutôt *le fruit d'un examen négligé des circonftances* qui accompagnent les changemens de l'Univers. Mr. *de Leibnitz*, dans fon *Effai Dynamique*, que l'Auteur veut détruire ici, y avoit regardé de plus près. Ainfi toutes fes glofes dans le §. 33. fur la néceffité de l'Examen, retombent à plomb fur lui-même, & le condamnent d'avoir transformé fi à la legère un Principe paffif en Principe actif. K.

31. CETTE conféquence déduite du Principe des changemens, qui arrivent fans interruption dans l'Univers, eft donc entièrement différente de celles que nous avons rapportées ci-deffus, & qui ne dérivent que d'une confidération fuperficielle des Phénomènes ; puisque pour les éclaircir pleinement, il faut recourir à la force par laquelle les Corps perfévèrent dans leur état. Quelque fpécieufe donc que cette Hypothèfe ait pu paroitre, fon infuffifance eft préfentement inconteftable.

32. CELA fait voir la néceffité indifpen-

penſable de l'examen de toutes les circonſtances dans toutes nos recherches, avant que d'oſer en venir à tirer des conſéquences. Sans cette circonſpection on s'expoſe aux riſques de tomber dans les plus groſſières erreurs; témoin le cas préſent dans lequel on attribuë aux Corps une force qui tend à changer continuellement leur état, tandis que la Nature nous découvre une force entièrement oppoſée, ſavoir celle de perſévérer immuablement dans leur état.

33. Nous appercevons par la même voie, qu'une ſemblable force deſtinée à produire des changemens perpetuels dans les Corps, eſt directement contradictoire à l'eſſence du Corps, & ne ſauroit lui être attribuée en aucune manière. Car puisque deux choſes contradictoires ne ſauroient cöexiſter, un Corps ne ſauroit être doué tout à la fois de la force de conſerver ſon état, & de celle de le changer.

OBSERVATION.

L'Auteur met ici en oppoſition comme propriétés contradictoires dans un même ſujet, des choſes qui ne ſont que des modifications différentes d'une ſeule & même propriété. La force motrice & la force de réſiſtance ne ſont pas deux forces différentes qu'on puiſſe mettre aux priſes dans le même ſujet; c'eſt une force unique, dont les dénominations varient, ſuivant la manière dont elle ſe manifeſte, ſoit pour arrêter le mouvement, ſoit pour l'exci-

Tous les Corps sont doués de la force de persévérer dans leur état.

Donc les Etres simples, de l'assemblage desquels les Corps resultent, sont doués de la force de changer continuellement leur état.

OBSERVATION.

Une conséquence aussi déraisonnable que celle-là, ne sera sans doute avouée de personne; aussi n'y a-t-il dans le monde que l'Auteur qui la mette en œuvre. K.

37. Au contraire la conclusion suivante se trouvera d'accord avec la vérité.

Tous les Corps étant doués de la force de persévérer immuablement dans leur état, & cette force ne pouvant convenir aux Corps, entant que composés, à moins qu'une semblable force n'ait lieu dans les Etres simples, il faut donc que les Etres simples, qui composent les Corps, possèdent une force de persévérer dans leur état, ou de s'y maintenir.

OBSERVATION.

La justesse de la conséquence, exprimée dans ce §. n'est pas plus réelle. On pose, sans le prouver, qu'il y a dans les Corps une force de persévérer dans leur état; & de cette supposition gratuite on déduit ce qui n'en resulteroit pourtant pas encore, c'est qu'il doit y avoir une force semblable dans les Etres. Que de défauts dans un seul raisonnement! K.

38. PAR ce moyen nous acquérons une toute autre notion de l'essence des Etres simples, dont les Corps sont composés, que ne la donne l'Hypothèse des Monades, ou Etres simples, que nous avions expliqué ci-dessus.

OBSERVATION.

Cette notion de l'essence des Corps annonce un Métaphysicien dont l'étude s'est bornée à la Métaphysique de *Newton*. K.

39. AINSI au cas que les Corps soient composés d'Etres simples, ce que nous connoissons de ces Etres, outre leur indivisibilité, & leur non étenduë, c'est qu'ils doivent posséder la force de persévérer immuablement dans leur état. Et alors on comprend aisément, que les Corps, entant qu'ils sont composés de semblables Etres simples, doivent posséder une pareille force de persévérer dans leur état.

OBSERVATION.

Il y a ici le *Cercle vicieux* que la Logique condamne. Les Corps, avoit dit l'Auteur, ont la force de persévérer dans leur état; donc les Etres simples l'ont aussi. A présent il tourne la phrase; puisque les Etres simples ont une telle force, les Corps doivent aussi en être doués. K.

40. DANS la Question que l'Académie Royale a proposée pour l'année 1747. sur la nature des Etres simples, on demande expressément une Théorie qui puisse servir de Principe pour l'explication de tous les Phénomènes de l'Univers. Or comme tous les Phénomènes de l'Univers se règlent suivant les Loix du mouvement, & que toutes ces Loix sont fondées sur la force d'inertie, qui est la même par laquelle les Corps persévèrent dans leur état, ce désir de l'Académie doit être pleinement satisfait par la propriété des Etres simples qu'on vient de déveloper.

41. N'Y aïant donc dans les Etres simples aucune force destinée à y produire un changement continuel, toutes les conséquences tirées du Principe des indiscernibles, pour prouver la diversité de ces forces, tombent d'elles-mêmes, & n'ont pas besoin d'être réfutées ultérieurement.

OBSERVATION.

On ne voit pas bien, comment le Principe des indiscernibles est intéressé dans l'Hypothèse de l'Auteur. Car, quand on lui accorderoit sa Thèse: les Elémens, & par conséquent les Corps, ont la force de persévérer dans leur état; pourroit-il en conclurre, Donc le Principe des Indiscernibles n'a lieu, ni dans les Elémens, ni dans les Corps? En effet quelques Elémens qu'on veuille supposer, ceux de l'Auteur, ou tout autres, on demandera

dera toujours s'ils diffèrent entre eux, ou non ? Si l'on affirme le dernier, comment les distinguer, & se les représenter l'un hors de l'autre ? Comment pourroient dans toute l'éternité resulter de Principes similaires, des Corps différens, tels que l'expérience nous les montre ? Assurément le Principe des indiscernibles est aussi nécessaire à l'Auteur qu'à tout autre Philosophe, s'il veut que sa force produise des effets diversifiés, & explique l'infinie variété des Phénomènes de l'Univers. Sans cela on ne croit pas qu'il puisse se dégager des difficultés qui se multiplieront sous ses pas. W.

42. En particulier on apperçoit à présent une différence infinie entre les Elémens des Corps, & les Ames ou Esprits; les prémiers étant doués de la force de demeurer constamment dans leur état, & de résister à tous les changemens, au-lieu qu'on attribuë à bon droit aux autres la force de changer leur état; ce qui les place dans une classe d'Etres actuels aussi éloignée des Elémens des Corps, que le Ciel l'est de la Terre.

Observation.

La différence que l'Auteur établit ici entre les Elémens des Corps, & les Ames ou Esprits, est assurément bien grande, puisque c'est la même qui sépare le néant de l'Etre réel. En effet, sa force d'inertie étant une pure chimère, un néant, ses Elémens, doués

uniquement de cette force, restent aussi dans l'abîme du néant. K.

Ajoutons que ce n'est pas une raison d'adopter un sentiment, que de le trouver plus favorable, plus utile qu'un autre. Quand même il seroit d'une conséquence extrême, de saisir des différences plus essentielles entre les Ames & les Elémens du Corps qu'on n'a fait jusqu'à présent, cela n'autorise point à en inventer d'imaginaires. Or c'est là le cas de notre Auteur. Il fonde une nouvelle différence entre ces deux sortes d'Etres sur une pure fiction, qu'il a employée sans la prouver. Il vaut mieux s'en tenir donc aux moyens de distinguer l'Ame & le Corps, pris des forces qu'ils possèdent réellement. Mr. *de Wolff* a mis en évidence dans sa Psychologie, que le Corps ne possédant que la force motrice, l'Ame, qui est douée de la force de penser, ne peut jamais être confonduë avec les choses corporelles. Et dans l'Hypothèse Leibnitienne même, la différence entre les Elémens & les Esprits n'est pas aussi petite que l'Auteur la représente; car chacune de ces espèces a sa sorte de représentation, qui la caractérise essentiellement. W.

43. Au contraire, suivant l'Hypothèse des Monades, les Ames ou Esprits appartiennent à la même classe que les particules simples des Corps, puisque tous les deux ont en partage la simplicité & la force de changer continuellement leur état, toute la différence ne consistant que dans la différente détermination de cette force. Sui-

vant

vant Mr. *de Leibnitz* toutes les Monades, tant Esprits que particules des Corps, ont la force de se représenter l'Univers, & ne diffèrent conséquemment que par un dégré plus élevé ou plus bas.

44. QUELQUE admiration que l'on témoigne aujourd'hui pour la doctrine des Monades, on ne sauroit disconvenir que tout son prix dépend de la solidité des Principes sur lesquels elle est fondée. Or ces Principes aïant été trouvés non seulement trop foibles, mais encore les forces qu'ils attribuent aux Etres simples étant contraires à leur essence, il ne reste plus rien sur quoi l'on puisse appuyer cet édifice.

45. ON pourroit à la vérité objecter ici que Mr. *de Leibnitz* a tiré la principale force de son Hypothèse de l'Harmonie universelle de l'Univers. Mais il faut considérer qu'il présuppose les forces susdites des Etres simples, comme déjà démontrées; auquel cas ses conséquences ont un grand air de vérité, quoique Mr. *de Wolff* ne les ait néanmoins pas cru assez concluantes, pour les admettre dans le Systême de sa Philosophie.

OBSERVATION.

L'Auteur se trompe quand il croit, que Mr. *de Wolff* a rejetté les Monades, à cause des inconséquences qu'il y a trouvées. On sait de Mr. *de Wolff* que Mr. *de Leibnitz* lui avoit

dit, qu'il étoit en état de démontrer ses Monades suivant la méthode d'Euclide. S'il ne l'a pas fait, c'est que ses nombreuses occupations ne lui ont pas permis en général de déveloper tout son Système. K.

Quant à *Harmonie universelle*, quelques Elémens, & quelque Hypothèse qu'on adopte, il faut toujours qu'elle demeure dans l'Univers, puisque la simple liaison des Corps, & l'action de la force motrice, la demandent. Les Prémisses peuvent différer sur cette Question, mais on ne laisse pas d'arriver toujours aux mêmes Conclusions. W.

46. Il n'y a pas lieu de s'attendre qu'il se trouve encore quelqu'un, parmi le reste des Défenseurs du Système Leibnitien, qui, après avoir vu les preuves, par lesquelles nous avons établi l'impossibilité des forces actives, dont on voudroit que les Corps fussent doués, leur accorde encore une place dans la Philosophie.

47. Il demeure donc ferme, que la force de persévérer dans son état, & de résister à tous les changemens, est une propriété capitale de la Matière & des Corps. Et comme c'est là-dessus que sont fondées toutes les Loix du mouvement, suivant lesquelles se règlent tous les changemens qui arrivent dans le monde corporel, de manière qu'on ne sauroit concevoir aucun Phénomène, qui ne resulte des Loix du mouvement, on est par conséquent obligé de placer l'essence de la matière-même dans cette force.

OBSERVATION.

Si l'eſſence de la matière conſiſte dans la force de perſévérer dans ſon état, l'étenduë & l'impénétrabilité, propriétés de la matière, doivent trouver leur raiſon dans cette force. Que l'Auteur eſſaie donc de les en déduire. Mais il s'eſt peut-être mépris; & au-lieu de l'eſſence, il aura voulu dire que la force d'inertie eſt une des déterminations eſſentielles de la matière.

48. Si quelqu'un conſervoit encore quelque doute à cet égard, & croyoit que la matière eſt peut-être auſſi douée d'autres propriétés, quoique nous n'en découvrions aucune trace, il faut pourtant qu'il convienne que deux choſes contradictoires ne ſauroient s'y trouver enſemble. Or, puiſque la matière poſsède la force de perſévérer immuablement dans ſon état, il eſt impoſſible de lui attribuër en même tems une force qui tende à changer continuellement cet état.

49. Mais la force de penſer, & les autres propriétés que nous appercevons en général dans les Ames humaines ou Eſprits, ne pouvant abſolument être expliquées par la force de perſévérer dans ſon état, & requérant une force tout oppoſée, un pouvoir de changer ſon état; il eſt clair que la matière ne poſsède, ni la force de penſer, ni aucune autre propriété de l'Ame.

OBSERVATION.

Il feroit bien difficile que la force de penfer pût être expliquée par la force de perfévérer dans fon état, puisque celle-ci n'eft qu'un néant. K.

50. L'IMPORTANCE de cette conclufion, de la vérité de laquelle nous pouvons nous convaincre par d'autres Principes, confirme d'autant mieux la doctrine que nous enfeignons ici fur l'effence des Corps, que fuivant l'Hypothèfe des Monades, il y a une fi petite différence entre les Elémens des Corps & les Efprits, qu'il eft très-difficile de la déveloper avec la diftinction convenable.

OBSERVATION.

Ce n'eft pas affurément à l'Auteur à parler de la différence entre les Elémens des Corps & les Ames, puisque fa Métaphyfique ne lui fournit aucuns Principes là-deffus. K.

51. IL faut donc établir deux claffes toutes particulières & entièrement différentes d'Etres qui exiftent dans l'Univers. L'une renferme les chofes corporelles, dont l'effence confifte dans la force de conferver immuablement leur état. L'autre comprend les Ames & les Efprits, qui poffèdent la force de changer leur état, & auxquels feuls fuivant la doctrine de *Leibnitz*, peut être

être attribuée la force de se représenter l'Univers.

OBSERVATION.

Cette division étant fondée sur la fausse opinion de quelques Newtoniens, dont l'Auteur a fait son cheval de bataille, tombe avec elle. K.

52. Eu égard à cette différence, les Corps peuvent être appellés suivant le langage de l'école, *Entia passiva*; & les Ames ou Esprits être seuls nommés *Entia activa*; & c'est précisement dans cette action & dans cette activité que paroit consister la liberté des Ames ou Esprits, qui est aussi propre à leur essence que l'étenduë & la force d'inertie aux Corps. Ces Principes peuvent résoudre les principales difficultés de Bayle, prises de ce qu'il envisageoit la liberté comme un don particulier de Dieu.

OBSERVATION.

Qui a jamais fait consister la liberté des Ames dans leur simple activité? Où trouver alors le Principe de la différence entre les actions néceſſaires & les actions libres? K.

On est surpris de voir l'Auteur réchauffer l'ancienne idée des *Entia purè passiva*, qui est aujourd'hui tout-à-fait abandonnée. Et encore sa propre Hypothèse y répugne-t-elle; car

car il attribuë aux Corps une force, & il la qualifie en divers endroits une *tendance*, un *effort*. Comment ſéparer de ces idées celle de l'activité, & concevoir des Etres, où il n'y a rien que de paſſif, qui tendent, qui font effort? Peut-on accuſer de grands hommes de contradiction, & y tomber ſoi-même à chaque pas? W.

53. LES Ames ou Eſprits étant donc des Etres tout différens, & n'aïant rien de commun avec l'eſſence des Corps, cela fait tomber quantité de queſtions inutiles, qu'on peut former avec beaucoup de vraiſemblance en ſuivant l'Hypothèſe des Monades, comme par exemple; ſi deux, ou pluſieurs Eſprits pris enſemble pourroient faire une étenduë & former un Corps.

54. LES Ames & les Eſprits ſont donc appellés à bon droit Etres ſimples, puiſqu'on n'y ſauroit concevoir en aucune manière des parties. La notion de partie ſemble-même contradictoire à leur eſſence, & ce n'eſt pas le ſimple défaut de grandeur qui lui donne l'excluſion. Ainſi l'on ne ſauroit dire que les Ames & les Eſprits ſont des infinimens petits, & que c'eſt à cauſe de cela qu'ils n'ont point de parties, ſuivant l'idée qu'on a coutume de ſe faire des Elémens des Corps.

55. EN effet les notions de grand & de petit ſont tellement propres aux Corps qu'elles ne ſauroient avoir lieu à l'égard des Ames & des Eſprits. Et tout auſſi peu qu'on

qu'on peut demander d'une Ame, de quelle couleur elle eſt, ou bien ſi elle eſt dure ou molle, tout auſſi peu peut-on former des queſtions ſur ſa grandeur ou ſa petiteſſe. De pareilles queſtions préſuppoſent toujours l'eſſence d'un Corps; & l'on peut dire la même choſe du lieu qu'un Eſprit devroit occuper.

56. Au contraire ſi l'on ſe repréſente les plus petites parties du Corps comme des Etres ſimples, on ne peut ſe les imaginer que comme des infiniment petits, puiſqu'on ne s'y arrête que parce qu'elles n'ont plus de parties à cauſe de leur défaut de grandeur. Recherchons plus exactement ſi cette notion ne renferme en ſoi aucune impoſſibilité.

OBSERVATION.

Que Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff* regardent les Etres ſimples comme des infiniment petits de la matière, c'eſt la choſe la plus contraire à la vérité. Ce n'eſt pas l'imagination qu'ils ont pris pour guide dans la formation de l'idée des Etres ſimples. K.

57. MESSIEURS *de Leibnitz* & *de Wolff* rejettent eux-mêmes les Atomes des Epicuriens, & tiennent pour chimérique & contradictoire la notion de ſemblables particules infiniment petites des Corps, dans leſquelles on ne trouve au-

tre

tre chose à observer que la privation de grandeur. Et quant aux Etres simples, dont ils croient que les Corps sont composés, ils fondent purement la raison de leur possibilité dans les forces de changer continuellement leur état, qu'ils leur attribuent.

OBSERVATION.

Remarquons ici diverses choses. 1. L'Auteur expose tout-à-fait mal l'Hypothèse des Epicuriens. Ils ont établi des Atomes, cela est vrai. Mais comme il y en a de deux espèces, *atomi naturæ & atomi materiales*, c'est à l'Histoire philosophique à nous apprendre lesquels nous devons leur attribuër. Or elle nous dit qu'ils soutenoient les atomes matériels, c'est-à-dire, l'existence de Corpuscules, qu'aucunes forces finies ne pouvoient plus dissoudre, quoique leur dissolution ne fût pas contradictoire en soi. Il est superflu de s'arrêter à le prouver. Mais il en resulte évidemment, que c'est une étrange bévuë d'attribuër à *Epicure* la supposition d'Etres simples, dénuës de toute grandeur, & de l'associer par cet endroit à Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff*. 2. Il n'est pas conforme non plus à la vérité, que les Epicuriens ne conçussent autre chose dans leurs Atomes que la privation de grandeur. Ils y mettoient le mouvement, & même un mouvement continuel, tant intérieur, que causé par les chocs extérieurs. En un mot, les Atomes d'Epicure avoient déjà toutes les propriétés des Corps qui devoient resul-

fulter de leur concours. 3. Il eft certain que Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff* rejettent les Atomes d'Epicure, mais ce n'eft point par la raifon que l'Auteur allègue; c'eft parce qu'on ne fauroit les concevoir comme l'étoffe primordiale des Corps, qui renferme la dernière raifon de fes propriétés. 4. Il y a donc toute apparence que la mémoire de l'Auteur l'a trompé ici, & qu'il a confondu *Epicure* avec *Zenon*, & les Atomes du prémier avec les Points de l'autre. W.

58. Or comme on a démontré jufqu'à préfent, que de femblables forces ne fauroient exifter dans les Etres fimples, qui fervent d'Elémens aux Corps, les Leibnitiens & les Wolfiens font obligés de reconnoitre eux-mêmes leurs Etres fimples pour auffi impoffibles que les Atomes des Epicuriens; ce qui détruit fans qu'il foit befoin de preuve ultérieure, la prétenduë compofition des Corps, entant que formés par l'affemblage des Etres fimples.

OBSERVATION.

Quand l'Auteur auroit auffi bien réuffi qu'il fe l'imagine à détruire la force motrice, le propre Corps purement paffif qu'il fuppofe, n'en tireroit pas moins fon origine des Etres fimples. En effet pour le produire, il faut toujours fe repréfenter un nombre donné d'Etres fimples, tout diftincts les uns des autres, liés entre eux fuivant le Principe de la Raifon fuffifante, & doués de la force de réfiftance,

que l'Auteur leur prête. Il n'y a point d'autre moyen d'arriver à l'idée d'un composé étendu, passif, & persévérant dans son état. Ce n'est donc pas un grand sujet de triomphe, d'avoir détruit la possibilité des Etres simples, puisque c'est s'ôter à soi-même toute idée de la production des Corps. W.

59. QUE si l'on vouloit objecter, que de pareils Etres peuvent néanmoins avoir leur existence & leur réalité dans la force d'inertie dont ils sont doués, on peut répondre, qu'outre que cette force ne sauroit produire entre eux les différences que requiert le Principe d'indiscernibilité, elle deviendroit d'ailleurs infiniment petite, & par conséquent s'évanouïroit, vu que la force d'inertie doit toujours diminuër avec la quantité de la matière, & par conséquent s'évanouïr avec elle.

OBSERVATION.

Voici deux raisons dignes d'attention, qui font soutenir à l'Auteur l'impossibilité de l'existence des Corps, qui resulteroient d'Elémens, ou d'Etres simples, doués de la seule force d'inertie. La prémière, c'est que *la différence qu'exige le Principe des indiscernibles, ne pourroit y avoir lieu.* Mais, soit qu'on considère les Etres simples, ou la force d'inertie, ce Principe peut toujours avoir lieu. A l'égard des Etres simples, il est impossible que je conçoive plusieurs choses, entre lesquelles il n'y ait absolument au-

aucune différence, & qu'il en resulte des Corps, différens en grandeur, en petiteſſe, & en pluſieurs autres choſes que l'expérience nous découvre. Quand même la force motrice ſeroit effectivement bannie, il reſtera toujours non ſeulement poſſible, mais néceſſaire, que les Principes ou Elémens conſervent des différences entre eux. Quant à la force d'inertie, pourquoi ne pourroit-elle pas auſſi être différentiée, & ſe trouver en divers dégrés dans les Elémens? Il reſte donc plus d'appui qu'il n'en faut au Principe des indiſcernibles. La ſeconde raiſon que l'Auteur allègue, c'eſt que *la force d'inertie diminueroit & s'évanouïroit* enfin avec la quantité de la matière. Un infiniment petit ne pouvant plus entrer dans aucun calcul, s'évanouït en effet aux yeux des Géomètres; mais eſt-ce à dire qu'il s'évanouiſſe réellement, & qu'on puiſſe le regarder comme un pur néant, quand on parle de choſes réelles, des Principes de toute réalité? Dès-que l'action des Corps ou Corpuſcules n'affecte plus nos ſens, elle s'évanouït pour nous, mais ceſſe-t-elle d'exiſter pour nous? C'eſt comme ſi nous diſions qu'il n'y a de viſible que ce que nous pouvons voir. Non aſſurément, quelque diminution que l'on conçoive dans les forces, celles des Etres ſimples, dès-là que ces Etres ſont réels, ont la même réalité que les forces les plus ſenſibles. Ce n'eſt pas, il eſt vrai, pour les ſens & pour l'imagination; mais ſont-ce les ſeuls Juges, ſont-ce même les vrais Juges de la réalité? W.

62.

60. Mr. *de Leibnitz* avance que le nombre des Etres ſimples, dont un Corps eſt compoſé, eſt infiniment grand, & l'on pourroit en quelque ſorte comprendre, comment une quantité infiniment grande de choſes infiniment petites formeroit une grandeur finie; puisque dans les Mathématiques ſublimes on a coutume d'enviſager ainſi l'infiniment grand & l'infiniment petit; & c'eſt peut-être ce qui a conduit Mr. *de Leibnitz* à cette idée.

61. Mais on a déjà remarqué que de ſemblables notions, quoiqu'elles ſoient d'une extrême utilité dans les Mathématiques, ne ſauroient être appliquées aux choſes actuelles. Car dans la vérité l'infiniment petit, c'eſt-à-dire, ce qui eſt plus petit que tout ce qu'on peut s'imaginer, eſt un pur néant, & l'infiniment grand n'eſt autre choſe que le quotient ou le reſultat d'un nombre diviſé par Zéro. Ainſi le néant ne pouvant exiſter, les Etres ſimples ne ſauroient non plus avoir aucune actualité.

OBSERVATION.

Ici l'Auteur fait un aveu bien ſingulier, c'eſt que l'infini mathématique n'a aucune réalité hors des Mathématiques. Et cet aveu, que l'envie de trouver Mr. *de Leibnitz* en faute, lui arrache, forme ſa propre condamnation. Car c'eſt lui véritablement, & lui ſeul qui réaliſe ſes propres abſtractions, & qui veut les introduire dans la Nature.

ture. Avec ce seul §. on peut énerver tout son Ecrit. K.

62. On a aussi remarqué ci-dessus, que le nombre infiniment grand de ces Etres simples, qui suivant Mr. *de Leibnitz*, est réquis pour former un Corps fini, renferme en soi une contradiction ; puisqu'un tel nombre est indéterminé, & que la composition actuelle requiert un nombre déterminé.

63. Le Systême de Mr. *de Wolff*, qui affirme que le nombre des Etres simples, dont un Corps est composé, est actuellement déterminé & fini, n'est pas sujet à moins de difficultés. Et l'on ne sauroit douter que Mr. *de Leibnitz* n'eût déjà adopté cette opinion, si la profondeur de son génie ne lui eût fait découvrir les embarras insurmontables dans lesquels elle jettoit.

OBSERVATION.

On a déjà fait sentir, que la différence que l'Auteur s'efforce de mettre entre les opinions de Mrs. *de Leibnitz* & *de Wolff*, n'a aucun fondement. Mais quand même le prémier de ces Philosophes auroit réellement admis l'Infini dans le nombre des parties du Corps, ces parties ou Monades ne pourroient être regardées comme un pur néant, dès-là que de leur assemblage resulte une Grandeur réelle. Si l'infiniment petit est un commencement quelconque de Grandeur, il faut qu'il soit quelque chose. Heureusement ces défaites ne

ſont pas néceſſaires pour juſtifier Mr. *de Leibnitz*, dont les expreſſions ont un ſens vrai & inconteſtable. W.

64. D'ABORD on rencontre ici la difficulté ſus-mentionnée, ſavoir que les Etres ſimples devant néceſſairement être ſuppoſés plus petits que tout ce qu'on peut concevoir, ſont infiniment petits, & par conſéquent un néant ; car l'échapatoire ordinaire, que les forces des Etres ſimples ſuffiſent pour leur donner l'actualité, n'eſt plus de miſe préſentement.

65. DE plus c'eſt aller contre toutes les notions que nous avons fermement établies, que d'attribuër à un nombre fini de choſes infiniment petites le pouvoir de former une grandeur finie. Car comment eſt-ce, par exemple, que la millième partie d'un pié cubique de matière peut être infiniment petite, & par conſéquent n'avoir plus abſolument aucune grandeur? Que ſi cette ſuppoſition paroit abſurde à l'égard de la millième partie que nous pouvons encore voir, elle ne l'eſt pas moins de la millionième, ou de toute autre, même la plus petite que l'on puiſſe concevoir.

OBSERVATION.

On voit clairement que l'Auteur ſe déclare ici pour la diviſibilité de la matière à l'infini, puiſqu'il dit que la ſuppoſition de toute dernière partie d'un Corps, quelque petite qu'on

qu'on la puisse concevoir, est absurde. Voici quelques réflexions qui feront peut-être évanouïr cette absurdité. 1. N'est-ce pas au contraire une contradiction palpable, que de donner à un Corps fini des parties dont la division s'étend à l'infini? De pareils matériaux doivent nécessairement produire un Corps infini. Cependant, suivant l'idée de l'Auteur même, tout Corps a une figure & des limites. L'une de ces idées me paroit destructive de l'autre. 2. En admettant la divisibilité à l'infini dans des Etres contingens, tels qu'on ne sauroit nier que sont les Corps, il ne faut plus songer à admettre aucune Raison suffisante. Prenez la plus petite partie d'un Corps que vous pouvez concevoir, la Question subsiste toujours; Combien a-t-elle de parties? & se renouvelle à chaque division. Or toute Question qui ne finit point, exclut la Raison suffisante. 3. Si le Corps est divisible à l'infini, il ne sauroit être dissous, non seulement par les hommes, mais par Dieu lui-même. Il ne peut donc être anéanti, car il faudroit pour cela que son composé fût réduit à rien. C'est là une sorte de privilége pour le Corps, que Dieu n'a pas accordé à l'Ame; car en la créant simple, il semble s'être voulu réserver le pouvoir de la détruire. L'Auteur peut juger par-là, s'il a rendu d'aussi grands services à la doctrine des Esprits qu'il se l'imagine. W.

Les Etres simples ne diffèrent point par des grandeurs, leurs différences ne consistent qu'en dégrés. Les dégrés sont la mesure des forces; & quand on dit d'une force, qu'elle est grande ou petite, ce n'est que rélativement à la grandeur imaginaire & arbitraire qu'on prête au dé-

dégré, que l'on se représente composé de parties, comme les grandeurs de l'étenduë; fiction très-commode, afin de pouvoir comparer les dégrés entre eux. Mais il faut toujours se souvenir que c'est une fiction, que l'on n'adopte que pour aider l'Entendement par le secours de l'Imagination. Si l'Auteur se plait à réaliser de semblables chimères, pour en tirer des objections, c'est sa faute, & nullement celle du Systême qu'il attaque, ou de Mr. le B. *de Wolff*, sur le compte duquel il met des infiniment petits réels, auxquels ce Philosophe n'a jamais pensé. K.

66. Il est bien vrai que ces objections contre le Systême Wolfien ne sont pas neuves; mais comme les réponses qu'on tiroit principalement des forces actives des Etres simples, sont présentement détruites, les mêmes objections acquièrent une nouvelle force, & les défenseurs eux-mêmes de l'Hypothèse en question sont obligés d'avouër qu'elles suffisent pour la réfutation des Atomes d'Epicure. Or depuis ce que nous avons prouvé, les Etres simples ou Monades n'ont aucune prérogative sur les Atomes d'Epicure.

67. Puis donc qu'en affirmant que les Corps sont composés d'Etres simples, on s'expose à des difficultés aussi insurmontables, & que les Principes dont on s'étoit servi jusqu'à présent pour établir ces Etres, ont perdu toute leur force, il ne convient plus desormais de leur accorder aucune place dans la Philosophie.

OBSERVATION.

C'en eſt donc fait; voilà les pauvres Etres ſimples proſcrits ſans retour. On n'a peut-être point encore d'exemple en Philoſophie d'un procès plus ſévère, ni d'une Dictature plus despotiquement exercée. A cet exemple on peut oppoſer celui de Mr. *Hermann*, où brille une modeſtie bien eſtimable. Ce grand Mathématicien aïant été conſulté par Mr. *de Leibnitz* ſur *l'Eſſai Dynamique* de ce dernier, s'excuſe d'en juger, en diſant que le ſujet n'étoit pas de ſa compétence, & que quelque force qu'il pût avoir acquis dans le calcul, il ne s'en croyoit pas plus éclairé en Métaphyſique. K.

68. CAR prémièrement, la petiteſſe infinie qu'on eſt obligé d'attribuër aux Etres ſimples, renferme une contradiction; & enſuite un nombre ſoit fini, ſoit infini, de ſemblables particules, eſt incapable de produire un Corps. Cela eſt clair à l'égard d'un nombre fini; & par rapport à un nombre infini, c'eſt une choſe impoſſible en ſoi, dès-là qu'on veut le faire exiſter hors de la penſée, & lui donner l'actualité.

69. OR comme on ne ſauroit avancer ſans contradiction, que la diviſibilité de la matière ait des bornes où elle s'arrête, (car autrement il faudroit admettre qu'un Corps eſt compoſé d'un nombre fini d'indiviſibles, c'eſt-à-dire, de particules qui n'ont abſolument aucune grandeur) on eſt

forcé d'avouër que les Corps sont divisibles à l'infini.

OBSERVATION.

On voit ici de manière à n'en pouvoir douter, que ce n'est pas dans un sens mathématique que l'Auteur parle de la divisibilité des Corps à l'infini, mais qu'il emploie le sens philosophique & rigoureux. Mais rien n'est plus singulier que la raison capitale & déterminante qu'il allègue; *C'est*, dit-il, *qu'autrement il faudroit admettre, qu'un Corps est composé d'un nombre fini d'indivisibles*, *&c.* C'est comme s'il disoit en autant de termes; Je dois reconnoitre la divisibilité du Corps à l'infini, puisque sans cela il seroit fini. A quelles extremités ne réduit pas l'envie de soutenir une Hypothèse une fois adoptée? W.

70. ON ne sauroit se servir ici de l'objection qu'on fait sans cela, c'est qu'il y a des particules, qui aïant encore une certaine grandeur, ne sont pourtant pas susceptibles d'une division ultérieure à cause de leur solidité. Car par-tout où se rencontre encore une grandeur, il y a aussi une étenduë, & par conséquent des parties actuelles, quand même elles ne pourroient pas être séparées les unes des autres; & effectivement il ne s'agit pas tant ici des particules qui peuvent être actuellement séparées les unes des autres, que de celles dont on peut prouver clairement l'existence.

71. On eſt donc obligé de dire, que la poſſibilité de la diviſion des Corps procède à l'infini, & ne reconnoit abſolument aucunes bornes. Mais il s'enſuit de-là, quand on veut examiner la choſe de plus près, qu'un Corps eſt compoſé d'un nombre infini de parties infiniment petites, ce qui eſt pareillement lié avec une contradiction manifeſte.

72. Car quand on dit que la diviſibilité de la matière s'étend à l'infini, on n'affirme pas ſeulement, qu'aucune diviſion, à quelque point qu'on la continuë, ne ſauroit jamais arriver à des particules, qui ne ſouffrent plus aucune diviſion, mais on nie formellement qu'il y en ait de ſemblables. En effet ſi elles exiſtoient actuellement, il faudroit que l'infini de la diviſibilité fût déterminé; ce qui répugne à la notion de l'infini.

73. Aprés cela c'eſt la même choſe, qu'on diſe que la diviſibilité de la matière eſt infinie, ou bien que ces particules ſolides, qui ne laiſſent aucun lieu à la diviſion, n'exiſtent abſolument point. En admettant cette notion, on lève toutes les difficultés ſus-mentionnées, qui ſans cela ſont irréſolubles.

74. Il s'enſuit donc de-là, qu'il n'y a point de tels Etres ſimples, dont les Corps ſoient compoſés, & que par conſéquent toutes les parties des Corps, de quelque petiteſſe qu'elles ſoient, ne ſont pas moins des compoſés que le Corps entier lui-même. Quelque ſuſpectes que ces notions puiſſent

paroitre au prémier coup d'œil, un examen plus mur en prouve parfaitement la justesse & la vérité, comme on l'a vu distinctement jusqu'ici.

75. Il paroit au-contraire, que la conséquence, sur laquelle on fonde ordinairement toute la doctrine des Etres simples, quelque légitime qu'elle puisse paroitre d'abord, ne vaut absolument rien, savoir quand on dit: *Les Corps sont des Etres composés; Par conséquent il faut qu'ils soient composés d'Etres simples.*

76. On fonde cette conséquence sur la notion universelle que nous avons d'un nombre ou d'une multitude; car où il se trouve pluralité d'Etres, il faut nécessairement qu'il existe des unités. Mais il faudroit réfléchir, que là où une multitude d'unités doit former une grandeur, chaque unité à part doit déjà avoir de la grandeur. Ainsi quand les unités sont destituées de grandeur, leur multitude, quelle qu'elle soit, ne sauroit avoir produit la grandeur.

Observation.

L'Auteur ne trouvera jamais dans les Ecrits de Mr. le B. *de Wolff* la conséquence qu'il attribuë ici aux Défenseurs des Etres simples. Et pour la sienne, savoir; que *là où une multitude d'unités doit former une grandeur, chaque unité à part doit déjà avoir de la grandeur*, elle est entiérement fausse, & ne sauroit s'appliquer qu'aux objets de notre imagination, qu'un vrai

Mé-

Métaphyſicien n'a garde de confondre avec les unités réelles de la Nature. K.

77. Le caractère d'Etre ſimple demeure donc uniquement propre aux Ames & aux Eſprits, desquels ſeuls après Dieu on peut affirmer à bon droit, qu'il ne s'y trouve aucunes parties. De cette manière l'eſſence des Eſprits eſt infiniment éloignée de l'eſſence des Corps, & il ne reſte abſolument rien de commun entre elles.

78. Mais comme on a fait voir ci-deſſus, que les Etres ſimples dont les Corps ſont compoſés, doivent avoir une force de perſévérer dans leur état, il pourroit ſembler que cette Propoſition tombe auſſi préſentement. Cela ſeroit vrai, ſi l'on n'avoit eu la précaution d'ajouter cette clauſe, au cas que de telles particules exiſtent. Car ce que l'on a dit alors des Etres ſimples, conſerve également ſa force pour toutes les parties du Corps, de quelque grandeur ou petiteſſe qu'elles ſoient.

79. Car tout Corps étant doué de la force de perſévérer dans ſon état, & de réſiſter à tous les changemens, chaque partie de ce Corps doit poſſéder une force ſemblable, qui eſt eſſentielle à toutes les parties de la matière; & il n'importe à la notion de cette force que les parties ſoient grandes ou petites.

80. Au-contraire les forces qui tendent à un changement continuel, re-

 quiè-

quièrent à la fin une essence simple, pour y subsister. Or dès-là qu'il n'existe point de semblables forces, on n'a pas besoin de recourir aux Etres simples pour l'explication des propriétés du Corps.

81. QUANT à ce que Mr. *de Leibnitz* a démontré d'une manière si ingénieuse au sujet de la liaison étroite de toutes les parties de l'Univers, nos recherches ne lui ôtent rien de son prix, & il s'agit seulement d'appliquer ce qui a été dit des Monades aux autres parties des Corps.

82. CAR à cause de cette liaison la plus parfaite, & de l'harmonie universelle de l'Univers qui en resulte, chaque partie est tellement liée avec toutes les autres, que quand l'état d'une seule partie est parfaitement connu, on peut découvrir par-là l'état de tout l'Univers. Ce que Mr. *de Leibnitz* affirme des Monades, peut être attribué avec le même fondement à toutes les parties finies de l'Univers.

LET-

LETTRE
DE
MGR. LE CHANCELIER
DAGUESSEAU,
SUR, L'OUVRAGE PRÉCEDENT,
AVEC LA
RÉPONSE
DE
L'AUTEUR.

LETTRE

DE

MGR. DAGUESSEAU,

CHANCELIER DE FRANCE,

À

MR. FORMEY.

De Versailles le 4. Janvier 1749.

IL y a longtems, Monsieur, que j'aurois dû vous témoigner avec combien de plaisir j'ai reçu de votre main les profondes *Recherches* (*) que vous avez faites sur les Elémens. Mais j'ai voulu me met-

(*) Il s'agit du petit Ouvrage, intitulé *Recherches sur les Elémens de la Matière*, imprimé in 12. en 1747. sans lieu d'impression, ni nom de Libraire. Les Journaux en ont donné des Extraits. Voyez celui *des Savans*, Edition de Paris, Nov. 1747. pag. 1962. & la *Nouv. Bibl. Germ.* Tom. III. p. 241.

S 2

mettre en état de vous en faire mes remercimens avec plus de connoissance, après les avoir luës & reluës avec toute l'attention qu'elles méritent; & au milieu d'une multitude d'occupations, qui, quoique peu agréables, n'en méritent pas moins la préférence: rien n'est plus difficile pour moi que de trouver le tems de lire les ouvrages qui sont le plus conformes à mon goût. Le vôtre est sans doute de ce genre, Monsieur. J'ai été charmé, non seulement de l'ordre & de la méthode qui y règnent, mais du choix & de l'énergie des expressions, qui ont été le fruit de vos longues méditations sur une cause aussi difficile à soutenir, & même à faire entendre, que celle dont vous vous êtes déclaré le Défenseur.

Je suis bien éloigné de vouloir m'en rendre le Juge; & je me console en quelque manière de mon incapacité, quand je lis dans un endroit de vos Recherches, que *les idées de l'existence réelle, & de la force, ne sauroient nous être connuës d'une manière distincte, & que quelque effort que fasse notre Esprit, de quelque pénétration qu'il soit doué, le voile de la chair nous dérobe constamment les idées qui n'ont aucune affinité avec nos sens.* Il y auroit peut-être des Philosophes de mauvaise humeur, qui trouveroient qu'en parlant ainsi, vous humiliez un peu trop l'Entendement humain. Pour moi, si je me permettois de vous faire des questions, je me contenterois d'abord

bord de vous demander; Si l'on peut dire que notre Eſprit eſt capable de découvrir *la poſſibilité*, *la néceſſité de choſes qui ne ſauroient lui être connuës d'une manière diſtincte, & dont le voile de la chair lui dérobe conſtamment la connoiſſance*? Je vous prierois enſuite de vouloir bien nous donner une définition exacte des termes qui vous paroiſſent les plus ſimples, tels que ceux de *puiſſance*, *de force*, *d'Elémens*-même, & de pluſieurs autres expreſſions qui répandent des nuages ſur une matière déjà ſi abſtraite, qu'il faut avoir une Intelligence au-deſſus de l'ordre commun, non ſeulement pour y décider, mais pour y ſavoir même bien douter.

Je crains quelquefois que les Métaphyſiciens modernes ne ſoient ſujets eux-mêmes, comme ils le reprochent aux Géomètres, à vouloir réaliſer les abſtractions; & je ne ſaurois m'empêcher de déplorer en ſécret le malheur de la Philoſophie humaine, quand je conſidère qu'après tout le progrès qu'elle ſe flatte d'avoir fait depuis un ſiècle, nous ſommes réduits à voir revivre les qualités occultes, par l'*attraction* & les *formes ſubſtantielles*, ou par les *Monades*. Ne ſeroit-ce point la ſuite des efforts que pluſieurs Philoſophes modernes ſemblent faire depuis quelque tems, pour ſe paſſer, s'ils le pouvoient, de l'Etre ſuprème, dans l'explication de l'ordre qui règne dans l'Univers, comme s'ils vouloient diviniſer en quel-

que

mettre en état d[...]re, nom aussi vuide de
cimens avec [...] fortune, & la substitu[tion d]'en
les avoir [...] réelle & universelle, dans
tion qu'el[...] le véritable pouvoir, & à la
multitud[e ...] motrice, dont l'existence &
agréab[...] ne peuvent être revoquées en
férer[...]
que [...]es pensez beaucoup mieux, Mon-
[...] & vous êtes bien capable d'appro-
[fond]ir des réflexions qu'il me suffit d'indi-
[qu]er, mais sur-tout d'apprendre aux hom-
[m]es la véritable manière de philosopher.
C'est de quoi ils paroissent avoir plus de be-
soin que jamais. Vous rendrez par-là un
plus grand service à l'humanité, qu'en agi-
tant des Questions, sur lesquelles il est sans
comparaison plus facile de détruire que d'é-
difier; & qui, quelque bien traitées qu'el-
les soient, ne peuvent guères produire que
des disputes interminables. Personne n'ap-
plaudira jamais plus volontiers que moi au
succès de vos travaux, & ne sauroit être a-
vec plus d'estime, parfaitement à vous,

DAGUESSEAU.

M. FORMEY, *de l'Académie*
Royale de Berlin,

à Berlin.

RÉPONSE
DE
Mr. FORMEY.

MONSEIGNEUR,

L'ATTENTION dont vous avez bien voulu honorer mon petit Ouvrage, feroit déjà infiniment flatteuse pour moi; & cette seule grace auroit surpassé mon attente. Mais la Lettre précieuse que j'ai eu l'honneur de recevoir de votre part, est au-dessus de tous mes remercimens, & je la regarde comme un monument de votre amour pour les sciences, & de vos bontés pour ceux qui les cultivent, que je ferai toujours gloire de conserver. Cependant, Monseigneur, quelque pénétré que j'aie été de ce qui m'y regarde personnellement, ce qui m'y a frappé le plus, (je le dis avec vérité, & je ne fais que répéter ce que j'ai dit mille fois depuis la reception de votre Lettre, & ce qu'en on dit unanimement toutes les personnes capables d'en juger, auxquelles j'en ai fait part,) ce que j'ai, dis-

dis-je, vraiment admiré, ce ſont les Jugemens-mêmes que vous y portez, & ſur la matière de cet ouvrage, & ſur les difficultés capitales qui ſe rencontrent dans la diſcuſſion de cette matière. Un homme qui, au-lieu d'avoir blanchi comme Vous, Monſeigneur, dans le maniment des plus grandes affaires, & dans les diſtractions les plus incompatibles avec cette profondeur métaphyſique qui règne dans vos réflexions, n'auroit fait, pendant la plus longue carrière, d'autre étude que celle des ſciences abſtraites, ne pourroit renfermer plus d'idées importantes en moins de lignes, & mieux découvrir le fort & le foible d'une doctrine, qui tient un des prémiers rangs parmi les Enigmes, qui ont fait & feront encore longtems la croix des Philoſophes. Je puis vous proteſter, Monſeigneur, que ce ſont préciſément les mêmes obſtacles que j'ai deseſperé plus d'une fois de pouvoir franchir, & dont une aſſiduïté opiniâtre de quelques années, conſacrées à ce genre d'étude, n'eſt venuë à bout qu'avec peine. Je me ſuis pourtant enfin ſatisfait à cet égard, & j'ai acquis cette conviction pour laquelle notre Eſprit eſt fait, qu'il cherche continuellement, & à laquelle ſeule il peut acquieſcer. Auſſi ſuis-je perſuadé, Monſeigneur, que ſi vous aviez la dixième partie du tems que j'ai conſacré à ces méditations, à y accorder, vous porteriez vos vuës beaucoup au de-là du terme où les miennes ont

pu

pu atteindre, & vous verriez pleinement disparoitre les obscurités qui vous paroissent encore répanduës sur cette Théorie.

Le petit Ouvrage que vous avez daigné lire, n'étant pas une exposition complette de cette Théorie, mais aïant été produit par une Controverse, où il falloit me tenir dans les limites du Champ de bataille, qui avoient été tracées, je n'ai pu y mettre l'ordre systématique qui règne dans un Livre écrit *ex professo*, y placer toutes les définitions qui entreroient dans un Cours, & y pousser le dévelopement des conséquences jusqu'où il pourroit aller. Vous m'autorisez, Monseigneur, à tracer ici un petit Supplément à cet Ouvrage, pour répondre aux Questions intéressantes que votre Lettre renferme: je regarde même ces Questions comme autant d'ordres; & c'est pour m'y soumettre respectueusement, que je vais entrer dans quelques détails, d'où naîtront, à ce que j'espère, des éclaircissemens suffisans, pour lever à-peu-près les doutes sur l'utilité & la solidité de la *Monadologie* que vous avez conservée après la lecture de mes *Recherches*.

Ce n'est pourtant pas des *Monades* proprement dites que j'entreprens la défense. Quoique la Controverse dans laquelle je m'étois engagé, m'eut appellé à épouser leurs intérêts, j'ai eu soin en la traitant de faire sentir que mes Argumens ne s'étendoient effectivement que jusqu'à établir l'exis-

l'exiſtence des Etres ſimples, ou Elémens de la matière. *Leibnitz* avoit pris un vol élevé, mais il l'avoit peut-être pris un peu trop hardi. Ces Principes ſimples des Corps, doués d'une force repréſentative qu'il admet, n'ont pas encore été démontrés; ils n'ont point de Raiſon ſuffiſante dans la nature du Corps, & n'entrent pour rien dans l'explication de ſes propriétés. Mr. *de Wolff* s'eſt reſtreint judicieuſement à défendre la ſimplicité & la force active des Elémens, & je ne crois pas non plus qu'on puiſſe aller au de-là.

C'est donc à l'égard de cette ſimplicité & de cette force élémentaire, que j'ai avoué que nous ne pouvions acquérir ces idées par la voie des ſens & de l'imagination, & que *le voile de la chair* y mettoit un obſtacle inſurmontable. Mais en cela, Monſeigneur, je ne fais que me fonder ſur une diſtinction eſſentielle entre les idées des ſens ou de l'imagination, & les idées intellectuelles; diſtinction qui eſt également fondamentale & inconteſtable. *Descartes* eſt le prémier qui l'ait ſaiſie, & elle avoit déjà conſidérablement fructifié entre ſes mains. Il a diſſipé un grand nombre de fantômes dans la Philoſophie, en marquant juſqu'où s'étendent les bornes de nos ſens dans la réalité des jugemens que nous formons, & il a prouvé évidemment qu'il y a une foule d'idées que nous ne concevons d'une manière diſtincte qu'en nous transpor-

portant de la région des idées ſenſibles dans celle des idées intellectuelles. Mais, comme c'étoit lui qui rompoit la glace, il n'a pas pu tout voir, tout dire, ni ſe défaire même de tout préjugé. Il a conſervé entre autres celui de l'étenduë réelle, qui a été un principe fécond d'erreurs dans ſa Philoſophie. On peut donc aujourd'hui, en employant ſes propres Principes, s'en ſervir pour détruire ſes erreurs, & pour montrer que l'Etenduë elle-même eſt dans le cas des Couleurs, des objets du goût & des autres ſenſations, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt un ſimple *Phénomène*, qui a les apparences d'une ſubſtance, mais qui n'en a que les apparences, au travers deſquelles on peut percer par la voie de l'Entendement, & y démêler la réalité, les forces ſimples & primitives, de l'aggrégat deſquelles reſulte le compoſé étendu.

L'ÉTAT précis de la Queſtion que Vous formez, Monſeigneur, eſt donc; S'il eſt poſſible de ſe repréſenter quelque choſe d'une manière diſtincte, lorſqu'on ſort de la ſphère des ſens & de l'imagination? Or, quand on a une fois bien établi, comme cela eſt très-aiſé, la différence des idées ſenſibles & des idées intellectuelles, on reconnoit que c'eſt préciſément par le moyen de ces dernières, que s'opère la formation des idées diſtinctes, & que notre Ame entre alors, pour ainſi dire, dans le véritable exercice de la Rai-

Raiſon (*). Des yeux de la chair je vois un Monde matériel, où j'apperçois différentes maſſes étenduës & mobiles, qui aſſujetties à des Loix mécaniques, éprouvent de continuelles modifications. Mais, quelque brillant que ſoit ce ſpectacle, j'oſe dire que ce n'eſt qu'une décoration de Théatre, dès qu'on ne paſſe pas derrière le rideau, & qu'on ne cherche pas à réſoudre les prémières raiſons phyſiques, priſes de la vuë même des Phénomènes, dans des raiſons ultérieures, tirées des vrais Principes, des Principes élémentaires, c'eſt-à-dire, des Etres ſimples par rapport à l'étenduë, & des forces primitives par rapport au mouvement. Qu'on détermine avec toute la précision mathématique les grandeurs des étenduës, & les actions des forces, qu'on faſſe des Cours de Phyſique-Mathématique, où tout ſoit péſé, compaſſé, calculé, j'admire ces efforts de l'Eſprit humain, mais je ne ſaurois reconnoitre que ce ſoit là ſon ***non plus ultrà.*** Et preuve de cela, c'eſt que tant qu'on s'en tient là, il faut s'arrêter à des Principes, dont on n'a qu'une notion confuſe, & qui méritent à juſte titre le nom de *qualités occultes ;* il faut adopter l'*attraction*, la *force d'inertie*, ou telle autre hypothèſe à-peu-près gratuïte. Ce n'eſt donc

(*) Sans les idées intellectuelles il n'y auroit aſſurément, ni Algèbre, ni Géométrie ſublime.

donc que par la décompoſition, la réſolution, l'analyſe des Etres juſques dans leurs vrais Principes, qu'on trouve où poſer le pié en terre, & qu'on peut former & voir diſtinctement & ſans nuage (*), le fonds & l'eſſence des choſes. Sans le penchant preſque invincible qu'ont les hommes à croire qu'il n'exiſte plus rien, dès qu'ils ne voient & n'imaginent plus rien, il y a longtems que ces vérités ſeroient au-deſſus de toute exception. Mais ce penchant étant encore fortifié de l'appui d'un parti auſſi formidable que celui des Géomètres, qui ſont nés & nourris dans les opérations purement ſenſibles (†), vous appercevez ſans peine, Monſeigneur, ce qui fait que les trois quarts, & peut-être davantage, des perſonnes qui conſidèrent ces objets, prennent le change, croyant aller au plus ſûr, en s'attachant à ce qui leur paroit ſeul pouvoir être ſaiſi, à une Etenduë ſimilaire, à des Atomes matériels, & penſent être dans le païs

(*) Ce n'eſt pas que notre Entendement puiſſe jamais être parfaitement pur, il lui faut toujours des ſignes, une connoiſſance ſymbolique; mais il ſait que la réalité eſt cachée là-deſſous, & il ne la place qu'où elle eſt effectivement.

(†) La ſcience des Géomètres eſt un chef-d'œuvre de l'Entendement; je n'ai garde de le conteſter, & je me rendrois ridicule en le faiſant; mais il n'en eſt pas moins vrai que ſon

païs des Chimères, dès qu'on les veut mener au de-là. Quoique des Génies diſtingués n'aient pu franchir ces barrières, le vôtre, Monſeigneur, ne me paroit pas fait pour y être renfermé; & je m'aſſure que très-peu d'exercice & d'habitude dans ce genre de méditations, vous convaincroit bientôt que, bien loin qu'on ne puiſſe ſe former d'idée diſtincte de ce qui ne tombe pas ſous les ſens & ſous l'imagination, bien loin que *notre Eſprit ſoit incapable de découvrir la néceſſité, la poſſibilité de ſemblables objets*, il marche alors au-contraire avec plus de ſureté que jamais, il eſt comme débarraſſé de ſes entraves, & peut compter ſur les idées qu'il a une fois acquiſes par cette voie intellectuelle, comme ſur autant de démonſtrations; tandis que toutes les idées des ſens & de l'imagination demeurent aſſujetties à des variations perpetuelles.

Je n'en veux pour exemple que l'idée de Dieu. Tous ceux qui ſe bornent à l'ab-

ſon objet principal, ce ſont les grandeurs, les qualités ſenſibles, le monde matériel. La Phyſique, à qui elle eſt d'un ſi grand ſecours, borne ſes recherches aux qualités de ce monde ſenſible, telles qu'on peut ſe les repréſenter par les ſens & par l'imagination. Ces deux ſciences donc, quoique réductibles à des Principes intellectuels, ne ſauroient pourtant ſe paſſer d'hypothèſes, de ſuppoſitions accommodées aux idées des ſens & de l'imagination.

l'abſtraire des choſes ſenſibles, à faire conſiſter ſon infinité dans les qualités qu'ils remarquent dans ces choſes, entant que ces qualités ſont augmentées & pouſſées à l'infini, (comme ſi l'infini réel pouvoit reſulter de la multiplication infinie du fini,) tous cèux qui ſuivent cette route tombent plus ou moins dans l'*Anthropomorphisme*; il faut que leur Divinité ſoit modifiable, & par conſéquent muable. C'eſt même la baſe du Spinoſisme, & ce n'eſt qu'en la lui enlevant qu'on détruit cet édifice, que tant de gens regardent mal à propos comme inébranlable. Je dis donc que ce n'eſt qu'en formant d'une manière intellectuelle la notion réelle de l'infini, en la dégageant non ſeulement de toutes les imperfections & de toutes les limitations des choſes finies, mais en s'aſſurant qu'elle n'a aucune analogie avec ces choſes (que la Puiſſance infinie, par exemple, n'eſt point l'aggrégat infini de Puiſſances finies, & ainſi de la ſcience, de la toute préſence, &c.) ce n'eſt qu'en ſuivant cette route qu'on arrive à la notion diſtincte de Dieu, dont *le voile de la chair* dérobe non ſeulement la vuë à nos yeux matériels, mais produit encore le même effet aux yeux de l'Eſprit, tant que nous demeurons ſcrupuleuſement attachés aux ſens & à l'imagination. Ceux qui prennent ce parti, reſſemblent à des enfans, qui aïant acquis des forces ſuffiſantes pour marcher, voudroient toujours être menés à la liſière.

Apre's cela, Monſeigneur, il ne ſera pas ſi difficile qu'il le paroit, de former les définitions de *Puiſſance*, de *Force*, d'*Elémens*, &c. L'embarras porte uniquement ſur les termes. Comme on ne ſe ſert dans la ſociété, & même dans les ſciences, que de termes empruntés des choſes ſenſibles, on ſe trouve réduit, ou à créer, ou à changer l'uſage des expreſſions reçuës. Le prémier parti eſt preſque impratiquable, parce que joindre une idée purement intellectuelle à un terme tout nouveau, c'eſt s'expoſer à n'être point du tout compris, y aïant peu de Lecteurs qui veulent ſoutenir cette double fatigue, de ſaiſir l'idée, & de retenir le mot. C'eſt ainſi qu'Ariſtote aïant voulu employer le terme d'*Entelecbie*, parce qu'il avoit une idée particulière, & ſelon les apparences intellectuelle, à y attacher, on a abandonné la choſe & le nom, & on a même tourné le tout en raillerie, peut-être fort injuſtement. Il faut donc emprunter des mots déjà conſacrés par l'uſage, & appliqués par conſéquent aux choſes ſenſibles; mais cela même forme une ſource inépuiſable d'illuſions, parce que les hommes accoutumés au ſens ordinaire de ces mots, y retombent toujours, les uns volontairement, les autres malgré eux; d'où procède toute l'équivoque qui règne encore dans ces matières, & toutes les Logomachies dont on a accablé cette doctrine. Je m'en tiendrai aux notions de *Puiſſance* & de

de *Force*, puisque vous avez bien voulu, Monſeigneur, me les indiquer comme demandant des définitions exactes. Ce ſont en effet des notions également importantes & difficiles, mais dont les notions ne ſont pas pourtant au-deſſus des forces exactes de l'Entendement humain.

LES Scolaſtiques à la vérité, & leurs ſucceſſeurs juſqu'à *Leibnitz*, n'ont pu venir à bout de marquer la véritable diſtinction entre la puiſſance & la force; ce grand Philoſophe eſt le prémier qui l'ait déterminée avec exactitude, & qui ait éclairé le monde de cette nouvelle lumière. Tout ce que l'on comprenoit avant lui, c'eſt que la ſimple puiſſance ne ſuffiſoit pas pour produire l'action; car autrement il faudroit que de la puiſſance d'agir procedaſſent des actions perpetuelles; de ce que je puis écrire, par exemple, il s'enſuivroit que j'écris toujours, &c. ce qui eſt contraire à l'expérience. *Descartes* trouvant les choſes dans cet état, & poſant pour Principe, que l'on ne doit admettre comme vrai, que ce dont on a une idée claire & diſtincte, fut fort embarraſſé pour rendre raiſon du paſſage de la ſimple poſſibilité, ou puiſſance d'agir à l'action. Ne pouvant denouër ce nœud, il le coupa, il fit intervenir *Deum ex machina*, & bâtit l'édifice des cauſes occaſionnelles, rapportant toute l'efficace par laquelle les Etres agiſſent, à la ſeule volonté de l'Etre ſuprème. Vous ſavez, Monſeigneur,

la fortune de cette hypothèse, que quelques Philosophes célèbres, comme le P. *Malebranche* en France, & *Sturm* en Allemagne, ont adoptée & étayée de toutes leurs forces. Ce ne pouvoit être néanmoins que faute de mieux; car il leur étoit, je pense, impossible de se dissimuler parfaitement à eux-mêmes, combien il y a d'inconvénient à priver les Créatures de toute force d'agir, pour les réduire à l'état d'une simple possibilité, qui soit déterminée par le concours de Dieu, & qui exige que la vertu de la Puissance divine soit appliquée à chaque action.

LEIBNITZ vint donc porter le flambeau dans ces obscurités, en mettant une distinction réelle & actuelle entre la force & la puissance d'agir. Il montra non seulement (*), comme les Cartésiens l'avoient déjà fait, que la *Puissance active* des Scolastiques portoit faussement ce nom, puisqu'elle n'étoit qu'une possibilité prochaine d'agir, qui avoit besoin d'être excitée, & comme éguillonnée par une cause externe pour passer à l'acte; mais il fit voir ce que les Cartésiens n'avoient point apperçu, c'est que la force active contient déjà une espèce d'acte, savoir, l'*effort*, état mitoyen entre la faculté & l'action; desorte que la force se porte continuellement à l'action, sans qu'il soit besoin de la solliciter, ou de l'aider;

(*) Voyez *Act. Erud.* A. 1694. p. 111.

der; il ne faut que la débarrasser des obstacles, & l'action naît aussitôt. Notre Philosophe se servit, pour éclaircir cette doctrine, des exemples d'un Corps pésant suspendu à un fil, ou d'un arc tendu, dans lesquels, quoiqu'il n'y ait point d'action, on ne sauroit dire qu'il n'y ait qu'une simple puissance, puisque ces Corps sont dans une tendance continuelle à agir, comme on l'éprouve, en coupant simplement le fil, ou en débandant l'arc. Cette notion lumineuse bannit pour toujours la chimère d'un repos absolu, qui rend les Phénomènes de la Nature inexplicables, qui transforme le mouvement en une Entité, de laquelle on ne peut dire, si c'est un sujet, ou un accident, mais qui passe d'une manière incompréhensible d'un Corps dans un autre. Il n'y a rien de mort, ni même d'engourdi dans la Nature, tout y tend à l'action; mais la supériorité, ou la simple égalité des réactions, réduit la plupart des actions à des efforts dénués d'efficace; à-peu-près comme dans une foule de Prétendans aux honneurs, ceux-là seuls qui triomphent des obstacles, parviennent à se produire sur le Théatre de la Fortune, tandis que les autres, non moins actifs, mais moins heureux, demeurent obscurs & inconnus. La Nature, dès qu'on veut attacher une idée distincte à ce terme, n'est autre chose que ce conflict perpetuel des actions & des réactions, que les forces exercent les unes sur les autres,

Il paroit ſurprenant, Monſeigneur, qu'on ait connu ſi tard cette diſtinction eſſentielle entre la puiſſance & la force. Tout l'annonce, pour ainſi dire, continuellement; nous l'éprouvons nous-mêmes à toute heure. Je me trouve au milieu d'un Cercle de perſonnes aimables, mais dont aucune n'offre à mes regards des charmes victorieux, qui portent leur impreſſion juſqu'à mon cœur. Si je m'examine dans ce moment, je vois qu'il ne ſe paſſe en moi, ni action, ni tendance à l'action; il ſeroit ſimplement poſſible que je priſſe du goût pour une de ces perſonnes; mais cette puiſſance par elle-même eſt indifférente, oiſive, & ne mène à rien. Il paroit tout-à-coup un objet qui fixe mes regards, ſon air m'enchante, le ſon de ſa voix me pénètre, ſes diſcours me captivent, tout m'entraîne vers cette Beauté, un feu ſécret s'allume, déjà il ſe répand dans mes veines, bientôt l'embraſement ſera univerſel. Mais je renferme ces mouvemens en moi-même; le reſpect, ou d'autres conſidérations m'arrêtent; que ne puis-je forcer ces barrières! Voilà un état bien différent de celui de la ſimple puiſſance où j'étois tout à l'heure; c'eſt à préſent la force qui exiſte; elle tend à agir; ôtez les obſtacles, & vous verrez l'action.

Mais qu'eſt-ce que la Force? Comment ſe la repréſenter? Où réſide-t-elle? Que concevez-vous dans ces Elémens

doués d'une force ſimple & primitive, outre cette force? Et ſi vous n'y concevez que cela, n'eſt-ce pas une *abſtraction réaliſée?* Ne prenez-vous pas la qualité, ou propriété, pour le ſujet-même? Voilà le défilé où l'on arrête pour l'ordinaire les partiſans, tant des Monades que des Etres ſimples. Je crois pourtant qu'il n'eſt pas auſſi rédoutable qu'on ſe le repréſente; en raiſonnant de la manière ſuivante, on s'en tire avec aſſez de facilité.

Il n'y a que les réalités qui exiſtent. Tout le reſte ne conſiſte qu'en différentes combinaiſons, ou modifications, qu'on ne ſauroit transformer en Etres réels, ſans prendre l'ombre pour le Corps. L'analyſe exacte des Etres ſenſibles & matériels nous fait voir que tout ce qu'il y a de réel dans chaque propriété ſe réduit à la force. Non ſeulement l'impénétrabilité & le mouvement, mais l'Etenduë elle-même vont ſe réſoudre dans cette notion. J'en conclus, (& je ne vois rien de plus évident que cette Concluſion,) qu'il n'exiſte réellement que la force en général, c'eſt-à-dire, l'aggrégat de toutes les forces ſimples, & primitives, ou élémentaires, qui par leurs actions & réactions combinées produiſent les Phénomènes ſenſibles du Monde matériel. J'identifie donc la force avec l'exiſtence, & cela m'en donne une notion véritablement diſtincte, puiſqu'une notion diſtincte eſt celle qui indique des caractères propres à

reconnoitre le ſujet, & à le diſtinguer de tout autre. Ce qui exiſte, c'eſt la Force; & réciproquement, la Force eſt ce qui exiſte. Avec cette notion je ne ferai jamais de ces mépriſes qui ont introduit tant de chimères dans la Philoſophie. Je ne prendrai jamais des qualités & des manières d'être pour des réalités. Je verrai, je découvrirai des yeux de l'Entendement, au travers de tout ce qui m'environne, la ſource de toute réalité dans la force, & la ſource de toute propriété dans les diverſes modifications de cette force.

LA difficulté de ſaiſir cette idée vient de l'ancienne Marotte philoſophique, de vouloir une eſpèce de *ſubſtratum*, un ſujet imaginable, qu'on ſe repréſente comme une ſorte de tige, ſur laquelle les qualités ſont entées; d'étui, dans lequel elles ſont toutes enchaſſées. On croit pouvoir ôter & remettre ces qualités à ſon gré; & de-là, pour le dire en paſſant, le Dogme abſurde des Eſſences arbitraires; on s'imagine qu'aïant détaché une qualité après l'autre, le ſujet reſte là, comme une pâte, une cire, une pierre d'attente. Là-deſſus on ſe récrie que ce ſujet eſt impoſſible à connoitre, que c'eſt l'écueil de la Philoſophie, & que les eſſences ſont impénétrables pour nous. Je crois aſſurément qu'elles ſont impénétrables, dès que nous voulons en avoir de cet ordre & de cette fabrique. Si, après avoir tout ôté, nous cherchons quelque choſe,

où

où il ne reste rien, faut-il être surpris que nous ne puissions pas dire ce qu'il y a? Voilà ce qui arrive, quand on prend chaque qualité pour une réalité différente de la force, au-lieu qu'elle n'est qu'une modification de cette force, & quand mettant la force même au rang des qualités des choses, quoiqu'elle en soit le fonds & la nature, on demande où est le sujet de cette force? Elle l'est à elle-même, elle est ce sujet cherché & désiré; & puisqu'il faut enfin s'arrêter quelque part, pourquoi refuser de le faire, quand on a atteint la dernière, ou plutôt la seule réalité, base & principe de toutes les autres?

TOUT peut donc être réduit dans l'Univers aux forces, sans donner dans l'Idéalisme. Ce sont elles qui en se réunissant, agissent, résistent, se présentent à nous comme visibles, palpables, agissantes sur tous nos sens. Les Corps en existeroient-ils moins, en seroient-ils moins Corps & Matière pour être le resultat des forces, que conçus sous la notion incompréhensible d'une étenduë réelle, d'une matière similaire & modifiable à l'infini? Notre Ame est une force de se représenter ces actions des Corps, suivant certaines Loix qui se fondent sur la place que notre propre Corps occupe dans l'Univers. Dieu lui-même est la force infinie de se représenter toutes les choses existentes & possibles. Or ce n'est point là *réaliser des abstractions*; car, enco-

re une fois, la force n'eſt point une abſtraction; c'eſt le ſujet même, d'où l'on abſtrait enſuite toutes les qualités, ou modifications, qui forment la ſcène de cet Univers.

Il ne reſte plus, Monſeigneur, qu'à juſtifier ce Syſtème du défaut où tombent effectivement la plupart de ceux que conſtruiſent les Philoſophes, où ils ſemblent chercher à ſe paſſer de la Divinité. Tant s'en faut que la choſe ait lieu ici, qu'au-contraire la raiſon de l'exiſtence de ces forces finies ne peut ſe trouver que dans la force infinie. Leur contingence eſt parfaitement évidente; au-lieu que ceux qui ſe font la chimère d'une matière infinie, ou, s'ils n'oſent trencher le mot, *indéfinie*, & d'un mouvement réel, diſent; *Donnez-nous de la matière & du mouvement, & nous ferons un Monde.* Cette matière ſimilaire eſt une eſpèce de drap, où ils taillent à leur gré, mais dont ils ne ſauroient tirer la moindre raiſon ſatisfaiſante des variétés infinies qui ſont répanduës dans la Nature. Après cela, ils ſont forcés de donner à cette matière des attributs, qui la rapprochent beaucoup de la Divinité, & qui mettent dans un ſi grand riſque de la confondre avec elle, que Newton, Philoſophe religieux, qui craignoit d'adopter des conſéquences dangereuſes, a été réduit à faire de cette étenduë infinie, de cet eſpace prétendu réel, un *ſenſorium* de la Divinité,

no-

notion non ſeulement confuſe, mais propre à rejetter dans les inconvéniens qu'il vouloit éviter. Au-contraire dans le Syſtème des Etres ſimples, il y a une diſtinction réelle & eſſentielle entre la Divinité & ſes œuvres; 1. ce n'eſt point une Ame du Monde, diffuſe dans l'Univers, pénétrant les créatures, agiſſant par une préſence immédiate, par une ſorte de contact; c'eſt, comme l'a dit Leibnitz, *Intelligentia ſupra mundana*, qui n'entre point dans l'enchaînure des choſes finies. 2. On ne ſauroit ſe paſſer de cette Intelligence ſuprème, puisqu'il n'y a que ſon Entendement infini (*), qui ait pu combiner ce nombre immenſe de forces, qui en vertu du Principe d'Indiſcernibilité diffèrent toutes entre elles, & ſa volonté efficace, qui ait pu les faire paſſer de la poſſibilité à l'exiſtence. En un mot le Syſtème des Elémens mène droit à la Divinité.

EN

(*) L'Intelligence ſuprème réunit dans un même point de vuë le paſſé, le préſent & l'avenir, parce qu'elle ſe repréſente tous les poſſibles de la manière la plus diſtincte. Cela ne pourroit avoir lieu, ſi ſon Entendement n'étoit pas parfaitement pur, c'eſt-à-dire, dégagé des idées des ſens & de l'imagination, perfection à laquelle le nôtre ne peut jamais atteindre. La ſource de toute vérité réſide dans cet Entendement. Ceux qui nient l'exiſtence des choſes qui frappent nos ſens, méſurent l'Intelligence divine à la nôtre.

En général, Monſeigneur, plus on fera de progrès dans la Métaphyſique (†), plus on augmentera la certitude des vérités fondamentales de la Philoſophie & de la Religion. Nous ne ſommes certains que de ce que nous ſavons, nous ne ſavons que ce que nous ſommes en état de démontrer, & nous n'avons d'autres Principes univerſels de démonſtration que ceux de la Métaphyſique. A meſure que nous les ſimplifierons, & que nous les éleverons à un plus haut dégré d'univerſalité, nous rendrons nos raiſonnemens plus évidens, & nos preuves plus inébranlables.

J'ai en quelque ſorte eu le bonheur de prévenir vos déſirs à cet égard; Vous m'invitez, Monſeigneur, à paſſer à des Queſtions d'un uſage plus général, & plus important que celles de mes Recherches ſur les Elémens. J'ai compoſé deux Diſſertaions *ſur les preuves de l'Exiſtence de Dieu ramenées aux prémières notions*, qui s'impriment actuellement dans le Tome III. des Mémoires de notre Académie. J'oſe me flatter que Vous y verrez, Monſeigneur, quels ſont les fruits ſalutaires d'une Métaphy-

(†) Je vois avec plaiſir par diverſes Lettres de France, en particulier par celles de Mr. d'Alambert, qu'on y rend juſtice à la Métaphyſique. Mr. l'Abbé de Condillac avoit envoyé une très-belle pièce pour concourir au Prix des Monades.

physique saine & approfondie; & je prendrai la liberté de vous présenter ces Pièces, dès qu'elles paroitront. J'ai aussi sous presse en Hollande une Réfutation des P. P. (*) où j'ai fait un fréquent usage des notions métaphysiques, pour dissiper les prestiges dont l'Auteur de cet Ouvrage a voulu offusquer la Théologie naturelle & la Révélation. Je vous supplie, Monseigneur, de m'accorder la liberté de Vous offrir ces foibles productions, comme des témoignages du désir ardent dont je suis pénétré de conserver l'honneur de votre bienveillance, & comme des moyens de vous renouveller les assurances du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant

Berlin le 1. Février 1749.

FORMEY.

A D-

(*) *Pensées Raisonnables opposées aux Pensées Philosophiques*, &c. Le titre porte *Berlin*, chez *Chret. Fred. Voss*; mais cet ouvrage a été imprimé en Hollande, *in*-8vo.

ADDITION.

Les réflexions que nous plaçons ici, comme propres à répandre encore du jour sur les matières traitées dans la Réponse à Monseigneur le Chancelier de France, sont tirées principalement d'une des Dissertations qui ont concouru pour le Prix des Monades. C'est le N°. X. qui a pour titre: Systema Mundi, ex invitatione Illustrissimæ Academiæ Berolinensis, deductum ex Principiis Monadicis; *& pour Dévise:*

Sunt certi denique fines
Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

L'IMPORTANCE de la Question qui a pour objet les Principes, ou les Elémens des Corps, paroit par les erreurs-mêmes

mes dans lesquelles les plus grands génies sont tombés, en voulant la traiter. Les Anciens s'en sont encore plus occupés que les Modernes. La notion que chaque Chef de Secte se faisoit des Principes, étoit même pour l'ordinaire ce qui caractérisoit tous ses Dogmes, & ce qui lui faisoit un nom. De-là tant de bizarrerie dans les diverses opinions qui ont été proposées sur ce sujet dans l'Antiquité; mais ceux qui en concluent d'abord à la réjection de toutes ces opinions, sans aucun examen, précipitent leur décision. Il y a bien des Dogmes anciens qu'on peut regarder comme de véritables germes des idées les plus saines de nos Philosophes modernes. En examinant de près la *sympathie* d'*Empedocle*, les *nombres* de *Pithagore*, l'*Entelechie* & la *privation* d'*Aristote*, les *Idées* de *Platon*, &c. on y démêle des rapports marqués avec l'*Harmonie*, le *Principe d'individuation*, la *Force active*, les *Limites originaires*, & les *Monades* elles-mêmes.

DESCARTES renouvella entièrement la face de la Philosophie. Il terrassa sans peine tous les monstres de l'Ecole; mais il ne fut pas aussi heureux à y substituër des notions plus réelles & plus durables. Cependant il fit certains pas vers la vérité, qui rompirent la glace; & sans les ouvertures de *Descartes*, il est à présumer que nous n'aurions eu, ni *Leibnitz*, ni *Newton*.

CES deux grands génies, que le même sie-

ſiècle enfanta, pour donner tout d'un coup aux ſciences un dégré de dévelopement, auquel des hommes ordinaires n'auroient pu atteindre à travers une longue ſuite de générations, parurent tous deux, comme des Aſtres de la prémière grandeur, dans l'Empirée philoſophique. Leur éclat s'y ſoutient encore; mais on peut dire, en continuant la figure, qu'on les reconnoit à la différence de la lueur qu'ils jettent. *Newton* conſerva toutes les idées vulgaires, & ne ſe propoſa que d'expliquer le Monde d'une manière qui répondît aux Phénomènes. *Leibnitz* prit un vol plus audacieux; il voulut franchir les barrières des Phénomènes, & arriver juſqu'aux réalités mêmes qui conſtituent l'eſſence de l'Univers. *Newton*, ſans ſe mettre en peine des dernières cauſes, n'examina les forces matérielles que rélativement aux diſtances & à la quantité de la matière; *Leibnitz* voulut remonter juſqu'aux Principes métaphyſiques de ces forces. En un mot *Newton* fit profeſſion d'être Phyſicien, & ne toucha aux matières de Métaphyſique que de la manière la plus incidente, & en s'y reconnoiſſant tout-à-fait étranger; au-lieu que *Leibnitz* fut preſque toujours occupé à pénétrer dans le ſanctuaire de la Nature, & à lui derober ſes ſécrets les plus intimes. Tout ce dont on pourroit ſe plaindre, c'eſt qu'il a plus vu qu'il n'a fait voir aux autres. L'immenſe variété des idées dont ſon eſprit

étoit

étoit continuellement rempli, ne lui permettoit pas d'appuyer ſur chacune d'elles, & d'en communiquer une connoiſſance dévelopée. Malgré ſa brièveté, il n'a pourtant jamais été obſcur, & il en a aſſez dit pour mettre ceux qui méditent ſes Principes, en état d'arriver à des notions ſyſtématiques, & à de nouvelles découvertes.

C'est donc à ce Philoſophe qu'eſt duë l'invention des *Monades*; mais il a laiſſé ſon Hypothèſe imparfaite, en ce qu'il n'a pas montré, comment elle pouvoit expliquer les Phénomènes du Monde matériel. Ses plus habiles Interprètes s'en ſont tenu à des généralités ſur ce ſujet.

Une preuve bien ſingulière que *Leibnitz* lui-même n'avoit pas apperçu toute l'étenduë de ſes propres vuës, c'eſt qu'il a donné ſon ſuffrage au Cartéſianisme, & a travaillé même à lui donner de nouveaux dégrés de perfection. Cependant il auroit été beaucoup plus court & plus facile pour lui d'allier ſon Hypothèſe au Newtonianisme.

Voici un exemple frappant de la ſupériorité du Syſtème de *Leibnitz* ſur ceux de *Descartes* & de *Newton*. On lève dans le prémier, preſque ſans effort, des difficultés qui ne trouvent aucune ſolution dans les autres. Telle eſt la fameuſe Queſtion du Plein & du Vuide. Elle tire uniquement ſon origine des notions de l'eſpace & du lieu, & tout y dépend de ſavoir; ſi l'eſpace & le lieu ſont des réalités, ou un ſim-

ſimple ordre de cöexiſtence? Dans ce dernier cas, il n'y a proprement ni vuide, ni plein dans la Nature. Or dans le Leibnitianisme cette Queſtion tombe entièrement. Le plein & le vuide n'y ſont que des Phénomènes; deſorte qu'au-lieu de demander, s'ils exiſtent, il faut ſeulement déterminer; ſi nous pouvons avoir quelque repréſentation par le Phénomène du Vuide, ou ſi ce n'eſt que par celui du Plein? Ne s'agiſſant plus alors de ce que la Nature eſt, mais de ce qu'elle paroit, pourquoi l'un & l'autre, le Vuide & le Plein, ne pourroient-ils pas être vrais, ſinon dans le même cas, du moins dans des cas différens? Et en effet nous pouvons également nous repréſenter une Etenduë ſans force & compoſée de parties ſimilaires, & une autre douée de forces & compoſée de parties diſſimilaires.

Il reſulte de-là une Remarque fort importante: c'eſt que toutes les contradictions par leſquelles les Syſtèmes ſont oppoſés les uns aux autres, ou qu'on découvre quelquefois dans un même Syſtême, ne viennent que de ce que ces Syſtèmes ne remontent pas plus haut que les Phénomènes. Or, ſi les vérités univerſelles & les réalités de la Nature ne ſauroient ſe trouver en contradiction, il n'en eſt pas de même des Phénomènes qui ſont produits par ces réalités. En nous bornant à leur rapport, ils nous enſeignent ſouvent des choſes contra-

tradictoires; comme quand on ſe voit dans un miroir concave, & qu'à proportion de la diſtance où l'on eſt placé, on ſe trouve plus grand ou plus petit. Rien n'eſt plus poſſible, ni même plus fréquent, que la contradiction des Phénomènes, malgré l'identité des réalités d'où ils découlent. Delà vient que le Syſtème de *Descartes* eſt encore ſi éloigné de ſatisfaire à l'explication de la Nature; & que tant de grands génies ont fait d'inutiles efforts pour l'y ajuſter. Le ſeule hypothèſe du Plein, telle qu'on la ſuppoſe dans ce Syſtème, ne s'accordera jamais avec les vérités tant métaphyſiques que phyſiques.

NEWTON a bâti un nouvel édifice. Mais les cauſes qu'il emploie pour rendre raiſon des faits, ſont extraordinairement vagues & indéterminées; ſes attractions ſont un Principe véritablement occulte. D'habiles Phyſiciens ont fait voir que, ſuivant la doctrine de *Newton*, le Plein & le Vuide exiſtent tout enſemble dans les eſpaces du Monde.

TELLE eſt en général la nature des Phénomènes, que leur dernière raiſon ne ſauroit ſe trouver ni en eux-mêmes, ni dans des choſes homogènes; mais qu'il faut, pour la trouver, recourir à des idées hétérogènes, c'eſt-à-dire, aux réalités.

LE principal mérite du Syſtème de *Leibnitz* a donc conſiſté juſqu'à préſent, en ce qu'il montre l'origine & la cauſe de toutes ces

ces difficultés; mais on ne ſauroit le diſſimuler, il n'a pas été plus loin, & n'a rendu aucun ſervice réel dans la connoiſſance de la Nature. Il s'agiroit de lui donner ce dernier dégré de perfection, qui ſera déciſif ſi l'on y parvient, & qui aſſurera pour jamais à *Leibnitz* la prééminence ſur tous ſes Rivaux.

Il ne ſauroit y avoir que trois manières de concevoir les Elémens; ou d'une ſimplicité parfaite & abſoluë, ou d'une ſimplicité matérielle, comme les Atomes d'Epicure, ou diviſibles à l'infini. Suivant la prémière de ces ſuppoſitions, il implique contradiction, que nous nous repréſentions clairement les Etres ſimples, tels qu'ils ſont en eux-mêmes: car une ſemblable repréſentation demanderoit que nous y diſtinguions des parties, ce qui eſt incompatible avec la ſimplicité. La ſeconde opinion eſt impoſſible en ſoi, & préſente une contradiction manifeſte; des ſimples matériels ſont ce qu'on appelle en Logique *notio deceptrix*. Enfin la troiſième exclut la repréſentation claire des dernières particules, n'y en aïant point réellement de dernières, & le progrès à l'infini étant une notion tout-à-fait obſcure pour nous.

C'est une vérité expérimentale, fondée ſur la connoiſſance de notre Ame, que nous ne pouvons pas nous repréſenter diſtinctement pluſieurs choſes à la fois; d'où s'enſuit par une conſéquence immédiate, que

que nous n'avons les repréſentations des choſes qui s'offrent à nous dans le Monde; que par des idées tout-à-fait hétérogènes aux vraies notions des choſes.

On peut donc appeller *Phénomène matériel*, l'idée intuïtive que nous nous formons de l'Univers, & *Phénomène réel*, les poſſibilités, ou réalités, d'où naît cette idée intuïtive. Toutes nos connoiſſances acquiſes par la contemplation du Monde ſont du prémier ordre; & nous franchirions les bornes de notre nature, & même celles des Etres finis en général, ſi nous nous repréſentions les choſes par leurs réalités.

Les Phénomènes matériels ſe partagent de nouveau en deux Claſſes. Nous déterminons en quelque ſorte les prémiers d'après la Nature, nous ſentons la liaiſon qu'il y a entre eux & les ſignes naturels, par leſquels nous les exprimons; deſorte que nous avons l'avantage d'être toujours aſſûrés de la correſpondance exacte qu'il y a entre ces ſignes & les choſes qu'ils repréſentent. Par exemple, le Point mathématique eſt un ſymbole naturel de l'Etre ſimple, conſidéré ſeulement par rapport à ſa ſimplicité; car dans l'un & dans l'autre, on ne ſe repréſente que la privation de parties. L'autre eſpèce de Phénomènes qu'on peut appeller *vagues*, ſont déduits de choſes, dont l'une n'a pas ce rapport immédiat & naturel avec l'autre. Tel eſt le mouvement des Planettes autour du Soleil. On ne ſauroit

roit déterminer, s'il faut l'exprimer par une ligne droite, ou non; car, ſi l'œil eſt placé à une grande diſtance de l'orbite d'un Aſtre, cet Aſtre paroit aller & revenir par une droite; au-lieu que le même cours vu de l'intérieur de l'orbite, ſe repréſente comme une courbe. Ces deux effets procedant d'une ſeule force, il en reſulte que la même force peut produire des effets, qui nous paroiſſent hétérogènes.

Ces Principes étant poſés, on arrive aiſément à cette Conſéquence; „ Que quand „ il s'agit d'abſtraire un Phénomène de „ réalités, qui ne ſont abſolument pas ſuſ- „ ceptibles de repréſentation, il faut y ſub- „ ſtituër des idées, qui aient au moins „ quelque convenance fondamentale avec „ ces réalités."

Mais, dès-là qu'on ne ſauroit ſe repréſenter les choſes par leurs eſſences mêmes, & leurs réalités, il peut arriver que ces Phénomènes naturels, par le moyen deſquels nous les concevons, ſe trouvent en contradiction avec des notions univerſelles. Telle eſt l'idée du Point mathématique, dont nous avons parlé tout-à-l'heure. Les Sceptiques cependant ne ſont point fondés à conclurre de cette oppoſition poſſible entre les Phénomènes de ce Monde & les notions univerſelles, qu'il puiſſe y en avoir auſſi entre les réalités elles-mêmes, & les notions ſuſdites.

Les Phénomènes ramenés aux vérités uni-

univerſelles, ont auſſi une oppoſition fréquente, d'où l'on infèreroit mal à propos qu'il n'y a aucune certitude dans l'explication de la Nature par le moyen des Phénomènes.

Il reſte, & reſtera toujours pour nous, dans l'eſſence de chaque Etre ſimple, une obſcurité impénétrable, qui n'entraîne pourtant pas l'obſcurité des propriétés eſſentielles du Compoſé qui en reſulte, entant que Compoſé. Que l'Univers, par exemple, ſoit compoſé de *Monades*. Sans pouvoir arriver à l'intuïtion de ces Principes ſimples, nous ne laiſſerons pas de nous les repréſenter par diverſes notions dont on ne peut conteſter la réalité; comme ſont celles de l'abſence des parties, de l'effort, des dégrés différens de force, &c. Ceux-là donc ſont dans un extrême erreur qui croient, que parce que nous jouïſſons d'une connoiſſance claire des Etres compoſés, de l'aſſemblage deſquels reſulte ce Monde matériel, nous devons être en état de pouſſer ce genre de connoiſſance juſqu'aux Principes ſimples, & que l'une de ces choſes entraîne néceſſairement l'autre. Mr. *de Wolff* a fort bien établi le contraire dans cette Propoſition de ſa Olychologie; *Ex confuſis ideis partialium* (à quoi l'on peut ajouter, *& obſcuris magis partialium*) *exſurgunt ideæ claræ de integro ſubjecto.* En effet nous pouvons connoitre clairement du ſujet A la propoſition B laquelle ſera ré-

résoluble en D & E, dont les notions seront confuses; & celles-ci se résoudront encore en d'autres, qui seront obscures.

L'ÉTENDUE est le prémier & le plus important de tous les Phénomènes. Elle renferme deux autres notions qui en sont inséparables, la composition & la divisibilité. On ne sauroit même nier qu'elle paroit conduire jusqu'à la divisibilité à l'infini, & que les Philosophes ne se trompent pas, quand ils se bornent à dire que la Matière se présente à nous comme divisible à l'infini. En la divisant en effet idéalement, nous sommes nécessairement induits à juger, que ce résidu quelconque, auquel nous sommes arrivés par notre division, est encore composé; & la cause de ce jugement, c'est que nous ne pouvons nous représenter autre chose que des composés. Cependant, dès qu'on veut conclurre de-là à la réalité du Phénomène, on entre dans la région de l'erreur; & toutes ces prétenduës Démonstrations, que tant d'Auteurs allèguent avec une si grande confiance sur ce sujet, ne prouvent que l'apparence. Tel étoit l'ingénieux Argument que le célèbre *Jean Bernoulli* opposoit à *Leibnitz*, savoir que la serie $\frac{1}{2}+\frac{1}{4}+\frac{1}{8}+\frac{1}{16}$ &c. à l'infini étoit $=1$. Cette Proposition suppose tacitement la Question-même, savoir qu'une semblable Division poussée à l'infini est possible. Mais, si elle n'est pas possible, ne faudroit-il pas former l'Argu-

ment

ment ainſi $\frac{1}{2}+\frac{1}{4}+\frac{1}{8}+\frac{1}{16}+\text{-----}+a=1$, & déſignant ce dernier terme, qui n'eſt plus diviſible?

Cette Serie continuée à l'infini ne regarde donc que le repréſentant, qui, une diviſion quelconque étant faite, ſuppoſe toujours un reſte compoſé; mais cette ſuppoſition ne le réaliſe point, & tout au contraire elle mène à une oppoſition entre les principes des choſes, & les notions univerſelles, qui eſt deſtructive de toute certitude. Toute raiſon de compoſition ceſſe pour des eſprits finis. Un tout compoſé des parties réſolubles ſans fin, eſt une choſe qui ſurpaſſe abſolument notre Entendement. Les intérêts de l'Intelligence infinie elle-même ſouffrent, pour ainſi dire, de cette Hypothèſe. Car ou l'Entendement ſuprème a une idée diſtincte & adéquate de la matière, ou il ne l'a pas: on n'oſeroit ſoutenir le dernier, & le prémier eſt impoſſible, s'il n'y a pas une intuition de parties indiviſibles. Car ſi les *Minima*, que l'Entendement infini ſe repréſente, ſont encore ultérieurement réſolubles, Dieu n'en a pas l'idée adéquate. Si l'on répond, que Dieu ne ſauroit ſe repréſenter les choſes que convenablement à leur eſſence; il y aura donc des choſes poſſibles, qui ne ſont pas repréſentables; ce qui va droit à la ruïne de tous les Principes univerſels.

Les Diviſibilitaires n'expliqueront ja-

mais la raiſon de la compoſition des Etres, & la manière dont les choſes matérielles ſont produites. En effet, quand un compoſé eſt produit, il faut que ce ſoit par la production de ſes parties, ou ſimultanée, ou ſucceſſive. Mais comment ſeront produites des parties, qui ne ſont pas déterminées, & quelle raiſon l'Etre producteur aura-t-il de faire entrer les parties A plutôt que les parties B dans le ſujet auquel il donne l'exiſtence? Enfin que ces Philoſophes expliquent une bonne fois ce qu'ils entendent par l'infini en quantité, & comment on peut concevoir une ligne infinie, & néanmoins déterminée de part & d'autre. Qu'ils prennent garde à ne pas s'enferrer eux-mêmes, quand ils ſuppoſent des différences entre les infinis, comme on le fait communément en Géométrie. Tant qu'on ne donnera point une notion réelle de l'infini, tous les Argumens pour la diviſibilité de la matière à l'infini, qu'on tire de la Géométrie, ne pourront paſſer pour concluans. Or cette notion réelle eſt impoſſible, l'infiniment grand & l'infiniment petit n'étant point des réalités, comme Mr. le Conſeiller *Achard* l'a démontré contre Mr. *de Fontenelle*, dans un Mémoire inſéré dans le prémier Volume des Mémoires de l'Académie Royale de Pruſſe.

Enfin ſi le Phénomène de la diviſibilité à l'infini étoit réel, il ſe trouveroit

dans

dans une contradiction manifeste avec tout le reste des Phénomènes de la Nature. En voici une preuve. *Newton* a démontré que les forces accélératrices appartiennent aux moindres particules. Mais s'il n'y a point de telles particules déterminées, que sera-ce qu'une force qui réside dans des sujets indéterminés? Et dans le choc, comment pendant un tems infiniment petit, cette force pourra-t-elle se communiquer & se répandre dans une multitude infiniment infinie?

Disons quelque chose de l'Espace & du Tems. On conçoit le prémier comme composé de parties parfaitement similaires, & cependant il y a une contradiction évidente dans l'hypothèse d'une semblable coëxistence. Le Principe des indiscernibles n'est pas seulement vrai, comme l'a avancé le célèbre *Musschenbroek*, quand on suppose l'Espace créé; il l'est également, lorsqu'on en fait un Etre éternel, puisqu'il est impossible en soi que deux choses quelconques soient parfaitement similaires; car elles seroient alors tout à la fois des Etres singuliers, & des Etres universels. La ressource de faire de l'Espace une réalité de l'essence divine est encore moins soutenable; car tout ce qui est composé, étant dépendant des parties qui le composent, l'indépendance ne conviendroit plus à Dieu absolument; mais *sub conditione partium*. De plus les partisans

de l'Eſpace ne ſe ſont jamais aviſés de lui attribuër de la force ; c'eſt, ſelon eux, une réalité purement paſſive. Mais une exiſtence ſans force eſt inconcevable. Il ne ſauroit y avoir d'Etres purement passifs; ce ſeroit dire qu'il y a des limites ſans ſujet limité. La notion même de l'Eſpace entraîne avec elle ſa ruïne. Elle nous préſente en effet un aſſemblage de points mathématiques; mais un nombre infini de tels points ajoutés les uns aux autres, ne feront jamais qu'un point, & non une étenduë. Enfin la pénétrabilité de l'Eſpace eſt purement une *notion déceptrice*. Cette prétenduë propriété, ramenée à un ſens fixe, n'eſt autre choſe que la posſibilité de l'exiſtence d'un individu dans un autre individu. Or il implique contradiction que deux réalités, deux forces, ſoient coëxiſtentes de cette manière. Donc ſi le Corps & l'Eſpace coëxiſtent, de manière que le Corps pénètre l'Eſpace, il faut que celui-ci ne ſoit pas une réalité.

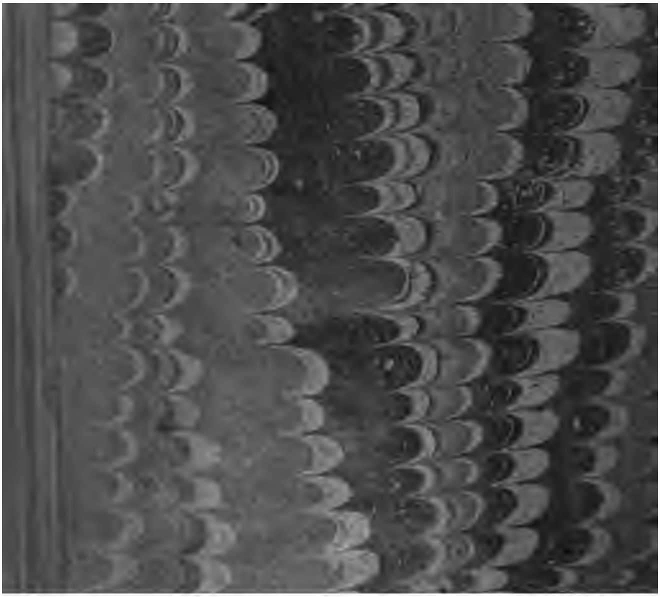
Comme les idées de l'Eſpace & du Mouvement ſont inſéparables, quiconque ſera arrivé à la conviction ſur la nonréalité de l'Eſpace, s'appercevra ſans peine que le Mouvement lui-même ne ſauroit être rangé qu'au rang des Phénomènes. Le Monde étant compoſé de principes ſimples, le Mouvement n'y ſauroit être réel, puiſque le mouvement d'un Etre ſimple eſt une choſe impoſſible. On ne pour-

pourroit le concevoir, que ſe faiſant par des points mathématiques, que le mobile parcourroit continuellement, en ajoutant toujours point à point. Mais un point infiniment multiplié ne donne toujours qu'un point. Donc le mobile reſteroit toujours au même point, & le Mouvement ſeroit impoſſible. *Keill*, en ſe ſervant de cet argument, en a conclu qu'il n'exiſte point d'indiviſibles; mais la conſéquence n'eſt pas juſte. Ce qu'il auroit dû conclurre, c'eſt que la réalité du Mouvement, ou l'exiſtence des Etres indiviſibles, eſt impoſſible. Mais il falloit voir enſuite, ſur laquelle de ces deux choſes tomboit l'impoſſibilité; & il auroit apperçu que c'étoit ſur la réalité du Mouvement.

ENFIN, les différentes forces que les Phyſiciens placent dans les choſes matérielles, répandent dans leur Hypothèſe des obſcurités & des embarras ſans nombre. Ils diſent unanimement que dans le choc, les forces s'éteignent dans l'un des Corps, & s'engendrent dans l'autre, & que ce ſont des qualités qui paſſent d'un Corps à l'autre. Mais qui viendroit à bout de concilier les Propoſitions ſuivantes? 1. La force, ſi elle eſt réelle, eſt une ſubſtance, ou un accident. 2. Toutes les ſubſtances ſont impénétrables. 3. Les Accidens ne ſauroient paſſer d'un ſujet dans un autre. 4. La force active paſſe d'un Etre dans l'autre, & y réſide alternativement. On dira peut-être,

pour pallier les difficultés qu'entraînent ces ſuppoſitions répugnantes, que la vîteſſe ni la force ne paſſent pas d'un Etre dans l'autre, mais qu'il s'excite des états ſemblables en eux, par le moyen du contact. Mais encore une fois, comment cela ſe fait-il? Faudra-t-il recourir à une influence miraculeuſe, telle que l'impulſion Cartéſienne? Sera-ce une modification produite par les Etres mêmes, dans leſquels elle arrive? Mais alors, qu'eſt-il beſoin de contact? En général, dès qu'on fait du contact, un Principe d'influence, on ne ſait plus où l'on en eſt; car il eſt impoſſible que les Etres agiſſent hors d'eux-mêmes.

Tout cela nous annonce que les forces matérielles ne ſont que des Phénomènes, qui peuvent avoir, & qui ont effectivement entre eux des contradictions apparentes. Les forces ne ſauroient être expliquées par la compoſition; il faut recourir aux ſimples, le compoſé ne pouvant rien avoir qui ne ſoit la ſomme des choſes qui ſe trouvent dans les ſimples compoſans.

Au reſte on auroit tort de donner à tout ceci le nom d'*Idéaliſme*. Il y a une grande différence entre dire que les objets n'exiſtent point, & dire qu'ils n'exiſtent pas tels que nous nous les repréſentons. Les erreurs des ſens, reconnuës déjà à tant d'égards, ſont les ſeules choſes qu'on ſe propoſe de détruire, ou de rectifier.

Fin du Tome prémier.